

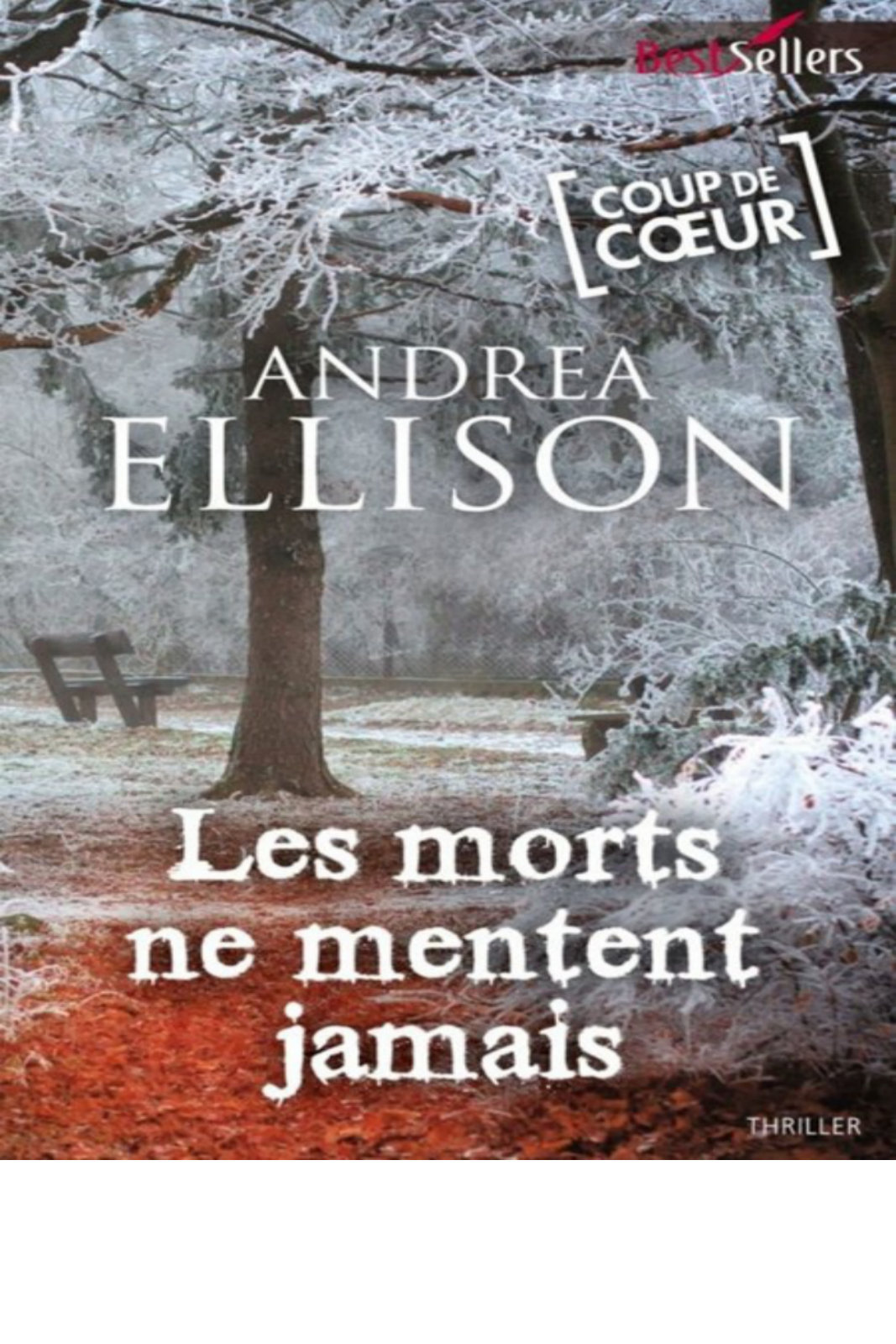
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

**Les morts ne
mentent jamais
(Best-Sellers)
(French Edition)**

Andrea Ellison

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Best Sellers

[COUP DE
CŒUR]

ANDREA
ELLISON

Les morts
ne mentent
jamais

THRILLER

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

Elles étaient si jolies
La signature écarlate
Sous le regard de l'ange
A l'heure où tombe la nuit
L'automne meurtrier

« Tout ce que j'aime dans un thriller : des rebondissements spectaculaires, des détails fascinants sur la médecine légale et des personnages féminins auxquels on s'attache profondément. Un des meilleurs écrivains du genre. »

TESS GERRITSEN, AUTEUR À SUCCÈS.

*Pour Scott Miller, qui m'a encouragée à croire
en cette histoire.*

Et, comme toujours, pour Randy.

*A la mémoire de
David H. Sharrett II
« Bean »*

29 juin 1980 — 16 janvier 2008

*Soldat de première classe dans l'armée des Etats-Unis
Décoré de la Bronze Star et du Purple Heart
Victime d'un tir ami.*

PREMIERE PARTIE

« Ce qu'il y a de plus terrifiant avec l'univers, ce n'est pas son hostilité mais son indifférence. Pourtant, si nous parvenons à faire la paix avec cette indifférence et à accepter les défis de l'existence dans les limites imposées par la mort — quels que soient nos succès futurs pour repousser ces limites —, notre vie en tant qu'espèce peut trouver un véritable sens et même nous apporter de grandes satisfactions. Peu importe l'immensité des ténèbres ; nous devons tenter de les percer en produisant notre propre lumière. »

STANLEY KUBRICK.

Washington DC
Edward Donovan.

Eddie Donovan n'aimait pas la foule. Une foule était imprévisible, dangereuse. Toute foule contenait son lot de mécontents, chacun d'eux représentant une menace potentielle. Les gens grouillaient autour de lui et la sueur perlait déjà à son front. Malgré les Ray-Ban Aviator qui protégeaient ses yeux, le soleil l'éblouissait et l'empêchait d'avoir une bonne vision du terrain. Même l'habitacle de sa voiture ne parvenait pas à lui procurer un sentiment de sécurité.

C'était plus fort que lui. Eddie Donovan, anciennement commandant Edward Donovan, 75^e régiment de Rangers, balaya du regard les trottoirs noirs de monde, encore et encore, tout en cherchant une place de stationnement. Susan lui avait donné rendez-vous aux abords du manège installé derrière la Smithsonian Institution, et il était prévu qu'ils marchent ensuite avec les filles jusqu'au Tidal Basin, une pièce d'eau où il faisait bon se promener sous les cerisiers du Japon, en fleur à cette époque de l'année. Il avait proposé à Susan de se retrouver à la station de métro Smithsonian, puis de couper à travers les petites rues perpendiculaires, beaucoup moins fréquentées, mais elle était restée sur sa première idée. C'était une belle journée de printemps, ciel azur et soleil éclatant, et Susan avait assuré qu'un peu de marche lui ferait le plus grand bien. Les filles aussi avaient besoin de grand air et d'exercice. Plus elles se dépensaient dans la journée, plus il était facile de les coucher le soir venu.

Il avait du retard. Enfin, il dénicha une place où se garer dans Seventh Street. Après une manœuvre rapide, il bondit hors de sa voiture, glissa quelques pièces de monnaie dans le parcmètre et s'éloigna d'un pas rapide, traversant l'Esplanade dans la direction opposée au Capitole.

Visiblement, ils n'étaient pas les seuls à avoir eu l'idée d'une promenade le long de la pièce d'eau. A croire que toutes les familles de Washington, sans compter des hordes de touristes, s'étaient donné rendez-vous sur l'Esplanade avant de converger vers le Tidal Basin et

ses cerisiers en fleur. Il y avait là des centaines de badauds qui déambulaient, sourire aux lèvres.

De nombreux policiers en uniforme étaient postés tout le long d'Indépendance Avenue, visages concentrés et regards vigilants. En dépit de l'atmosphère douce et légère de cette belle journée de printemps, les forces de l'ordre avaient toujours la menace terroriste à l'esprit, surtout lorsqu'il y avait une telle concentration de gens. Dans ce genre de situation, il fallait tout simplement faire preuve de bon sens. Mais pour un ancien Ranger, le manque de bon sens des autorités était exaspérant. Tandis qu'il se faufilait à toute vitesse à travers la foule, Donovan repéra au moins cinq points faibles dans la surveillance mise en place. Cinq trous dans le filet. Si lui-même ne portait pas d'uniforme, la protection n'en était pas moins son travail. Mais c'étaient désormais de grandes multinationales qui faisaient appel à ses compétences, et plus le gouvernement des Etats-Unis.

Les flèches gothiques de la Smithsonian Institution apparurent à sa gauche, et bientôt la musique du manège flotta jusqu'à ses oreilles. Il ne mit pas longtemps à apercevoir Susan, ses cheveux blonds réunis en queue-de-cheval sous une casquette des Redskins, l'équipe de football de Washington. Avec ses Ray-Ban — model Aviator, elle aussi —, elle avait l'air d'une star incognito. Il s'arrêta un instant pour observer à distance cette silhouette mince et élancée, cette grâce qui n'appartenait qu'à elle... Une fois de plus, il remercia le ciel d'avoir croisé le chemin de cette femme. Susan était la fille de son ancien mentor — l'homme qui lui avait appris à être un bon soldat. Un type bien qui pourrissait désormais sous un bloc de marbre blanc dans le cimetière d'Arlington, mort non pas au champ d'honneur mais d'un cancer, comme tant de ceux qui avaient combattu au Viêt-nam et en Corée. Avant de quitter ce monde, Steward lui avait demandé de prendre soin de sa fille adorée, une mission dont Donovan était ravi de s'acquitter.

Les lunettes de soleil dissimulaient le regard de Susan, mais à en croire le sourire qui se dessinait sur ses lèvres, elle venait de poser les yeux sur lui. Accrochées à chacun de ses bras comme deux adorables sangsues, Alina et Victoria — Ally et Vicky — l'entraînaient vers l'avant. Il lui rendit son sourire et parcourut d'une foulée rapide les quelques mètres qui les séparaient. Aussitôt arrivé à leur hauteur, il se saisit de la plus jeune, Vicky, et la hissa d'un mouvement vif sur ses épaules. La fillette de cinq ans poussa un cri de peur et de plaisir, ce qui lui valut un sourire indulgent de sa grande sœur. Puis, imitant Susan à la perfection, Ally croisa les bras et se tourna vers lui.

— Papa, tu sais qu'elle vient juste de manger et qu'elle risque de vomir.

Huit ans, et elle parlait comme si elle en avait trente.

— Je me suis déjà fait vomir dessus par des femmes beaucoup moins magnifiques que Mlle Vicky, répondit-il en la faisant tourner sur ses épaules.

Ils appelaient ça « l'hélicoptère », et la petite fille se mit à rire à gorge déployée. Sa joie était contagieuse et, bientôt, toute la famille s'esclaffa avec elle. Donovan sentit son cœur se serrer. Faire rire sa femme et ses enfants était ce qui se rapprochait le plus de son idée du bonheur.

Vicky s'installa sur son dos comme un petit singe et ils partirent en direction du Tidal Basin.

— Alors, comment ça va, mes poulettes ? demanda-t-il.

— On va bien, répondit Susan. J'ai laissé la voiture au garage pour la vidange et il semblerait qu'on ait besoin de changer les essuie-glaces.

— Ils trouvent toujours quelque chose à rajouter, grommela-t-il.

— Je sais. C'est le risque, quand on envoie une femme faire le boulot d'un homme. J'ai dit que je préférerais t'en parler d'abord, et le gamin du garage m'a regardée comme si j'étais une cruche. Au fait, tu as mangé ? J'ai emporté quelques sandwiches, si tu as faim. Vicky a déjà avalé la moitié de celui que j'avais préparé pour elle. Tu la connais ; quand elle a faim, il faut qu'elle mange tout de suite. On pourrait s'asseoir devant l'obélisque pour pique-niquer, qu'est-ce que tu en dis ?

— Excellente idée.

C'était également une excellente opportunité pour un tireur embusqué qui aurait décidé de les supprimer tous les quatre d'un seul coup. Mais pas question de partager cette pensée avec Susan. Certes, sa femme n'était pas vraiment du genre fragile. Avoir été la fille d'un soldat avant de devenir l'épouse d'un autre l'avait incontestablement endurcie. Pourtant, après la naissance des filles, Donovan avait éprouvé un irrépressible besoin de la protéger, de lui cacher tous les dangers qu'ils encouraient.

Il ne leur fallut que quelques minutes pour parvenir au pied du monticule herbeux sur lequel se dressait l'obélisque. Secouant la tête, Donovan observa quelques instants sa pointe, qui semblait piquer le ciel bleu. Il avait toujours vécu dans cette ville dont l'obélisque était un des symboles et, pourtant, il n'était jamais monté à son sommet.

Le Washington Monument — c'était son nom officiel — avait été rénové durant plusieurs années et, bien entendu, fermé après les attentats du 11 septembre, l'ascenseur ne fonctionnant plus que pour les invités du gouvernement. Mais, depuis quelque temps, il était de nouveau ouvert au public. Sentinelle de marbre blanc plantée au centre géographique de la ville. Balise, mais aussi symbole de puissance. Un symbole qui s'élevait comme l'aiguille immaculée d'une

boussole pointant vers les cieux.

Il fallait vraiment qu'il organise une visite du sommet avec les filles. A ce qu'il avait entendu dire, la vue qu'on avait de là-haut était spectaculaire.

Ils trouvèrent un coin à peu près tranquille tout en haut du monticule, où ils étendirent une couverture imperméable à carreaux rouges et noirs, les filles s'attaquant aussitôt à leurs sandwichs. Donovan les sentait impatientes de vivre cette journée en famille. Lui aussi se sentait impatient, mais ce n'était ni de se balader sous les cerisiers en fleur ni de faire du pédalo sur le Tidal Basin. Malgré le plaisir qu'il éprouvait à prendre l'air en compagnie de Susan et des filles, sa seule hâte était de rentrer à la maison. De mettre sa famille à l'abri. Il n'y avait que chez lui qu'il parvenait vraiment à se détendre. Ces nuées de gens, c'était tout simplement plus qu'il n'en pouvait supporter. Il se reprocha de songer à rentrer alors qu'il passait enfin du temps avec les trois femmes de sa vie. A ses yeux, cette incapacité à vivre le moment présent était un de ses pires défauts. Mais il rejeta finalement la faute sur la foule qui semblait grossir de minute en minute. Sur la foule et sur un mauvais pressentiment. Il avait appris à ses dépens à ne jamais ignorer ce que lui soufflait son instinct.

Ally le fixait du regard. Elle rangea ce qui restait de son sandwich dans le sac à dos.

— On y va, maman ? dit-elle, comme si elle pouvait lire dans les pensées de son père.

— Termine ton sandwich, ma puce.

— J'ai terminé. Et papa aussi a fini de manger, regarde.

— Eddie..., lança Susan sur un ton de reproche affectueux. Mange, mon chéri.

Il lui jeta un regard en coin avant de faire de même avec Ally, puis, avec un sourire espiègle, enfourna d'un seul coup le reste de son sandwich dans sa bouche. Ally se mit à glousser, récupérant son propre sandwich dans le sac pour imiter son père. Le pain de mie se désagrégea de chaque côté de sa bouche, et du beurre de cacahuète macula une de ses joues. Ne voulant pas demeurer en reste, Vicky ouvrit grand le bec, tête renversée en arrière, avant de retourner le petit paquet de Cheerios que lui avait donné Susan. Des dizaines de céréales en forme de O se mirent à pleuvoir sur son T-shirt. On l'aurait crue déguisée pour un anniversaire.

— Fini ! crièrent les filles à l'unisson, tandis que leur père éclatait de rire et que leur mère secouait la tête d'un air consterné.

— Comment ai-je pu donner naissance à de telles sauvages ? C'est bon, c'est bon. On peut y aller.

Ils se levèrent tous les quatre, Susan et Eddie brossant les habits des filles du plat de la main avant de ranger les restes du pique-nique.

Susan roula la couverture et la fourra dans son sac à dos.

— Vicky, grimpe dans les bras de maman, dit-il en soulevant Ally dans les siens.

Pas question de prendre le risque de perdre les filles dans cette foule.

Ils marchèrent d'un pas tranquille jusqu'au Tidal Basin où les cerisiers du Japon, en pleine floraison, offraient un spectacle somptueux. Des pétales blancs et roses voletaient dans les airs avant de venir se poser en douceur sur l'allée qui bordait l'eau, formant un délicat tapis neigeux tout droit sorti d'un conte de fées. Les filles poussaient des « oh ! » et des « ah ! », se tortillant comme des vers dans les bras de leurs parents. A peine Susan et Donovan les eurent-ils posées à terre qu'elles se précipitèrent dans l'amas de pétales, leur infligeant de joyeux coups de pied pour les renvoyer dans le vent.

Susan sortit son appareil photo pour immortaliser leurs facéties.

Ils arrivaient à hauteur des pédalos lorsque le BlackBerry d'Eddie se mit à sonner. Il n'y avait qu'une seule raison pour qu'on l'appelle. Pourquoi fallait-il que cela arrive le jour où il avait réussi à se libérer pour consacrer du temps à sa femme et à ses enfants — le jour où ils se promenaient, tous les quatre, comme une famille normale dans un monde normal ?

— Merde, grommela-t-il entre ses dents.

— Tu as dit un gros mot, papa ! s'écria Ally. Tu nous dois vingt cents !

Il fouilla dans la poche de son pantalon et tendit la pièce de monnaie à sa fille. Puis, tâchant d'ignorer les éclairs que lançaient les yeux de Susan, il répondit au téléphone.

— Il faut qu'on parle, dit une voix qu'il reconnut aussitôt.

— Tout de suite ?

— Oui.

Il raccrocha et se tourna vers Susan. Leurs regards se croisèrent longuement et il se demanda un instant s'il n'allait pas être transformé en statue de pierre. Mais Susan n'était pas une Gorgone et il s'approcha tout près d'elle, à portée d'haleine, lui parlant d'une voix tendre comme si cela pouvait arranger les choses.

— Je suis vraiment désolé, ma chérie, mais il faut que je parte. Amusez-vous bien, toutes les trois. Vous me raconterez votre journée ce soir à la maison, d'accord ?

— Eddie, elles se faisaient une telle joie de passer la journée avec toi..., dit Susan en lançant la main vers sa droite, où Ally montrait à sa sœur les dessins d'une écorce de cerisier pleureur, dans l'intention manifeste d'éviter le regard de son père.

— Susan, ne fais pas ça, s'il te plaît.

— Tu m'avais promis, dit-elle, cette fois d'une voix plus douce.

Il inspira profondément, l'esprit déjà ailleurs. Il ne se laissait pas aller au sentiment de culpabilité. Se sentir coupable était bon pour les faibles. D'ailleurs, Susan cherchait rarement à le culpabiliser, peut-être parce qu'elle savait que cela ne servait à rien. Déjà, la seconde nature d'Eddie prenait le dessus et il se redressa, calme et distant.

— J'ai dit que j'étais désolé. Je vais tâcher de rentrer à la maison aussi vite que possible.

Il se pencha et leurs lèvres se touchèrent brièvement. A peine si on pouvait appeler ça un baiser. Puis il alla s'accroupir à hauteur des filles.

— Papa doit aller faire quelque chose d'important, mes poulettes. Mais on se retrouve ce soir à la maison. Et si on commandait des pizzas pour dîner ?

Elles se mirent à danser en rond, main dans la main, la déception déjà oubliée.

— Pizza ! Pizza ! Pizza !

Si seulement ce type de stratagème fonctionnait aussi bien avec les adultes..., songea-t-il.

Il embrassa les filles et se releva pour aller caresser la joue de Susan du revers de la main, puis s'éloigna à grandes enjambées. Il traversa Wallenberg Place en direction de Maryland Avenue tout en cherchant un taxi du regard. Sa voiture était garée tout là-bas, à proximité du Musée national de l'air et de l'espace, sur une des places de stationnement qui bordaient l'Esplanade. S'y faire déposer irait beaucoup plus vite.

La chance lui sourit en la personne d'un chauffeur enturbanné qui aperçut sa main levée et donna un brusque coup de volant pour se ranger le long du trottoir. L'habitable sentait le pin et le cumin, quelque chose d'autre, aussi ; cette odeur indéfinissable dont tous les taxis de Washington DC semblaient imprégnés. Peut-être était-ce l'odeur de la peur. Ou de la cupidité. Ou de la convoitise. En tout cas, elle s'insinuait jusqu'au cœur du tissu dont la ville était faite.

Il s'installa sur la banquette arrière.

— A l'angle de Seventh et d'Independance, s'il vous plaît.

Un coup d'œil au rétroviseur, et le taxi reprit sa route. Cinq minutes plus tard, le chauffeur s'arrêtait à l'endroit indiqué, la course ayant été à peine ralentie par le passage d'un cortège officiel.

Eddie sauta dans son Audi et s'engagea bientôt dans Constitution Avenue avant de tourner à droite en direction de la rivière Anacostia et du Navy Yard, ancien chantier naval et arsenal de la marine de guerre américaine. Rénovés, ses bâtiments accueillaienent aujourd'hui divers organismes de l'US Navy, ainsi que des sociétés militaires privées. Régulée sur 101.1, la radio jouait un morceau de Nine Inch Nails, un de ses groupes préférés. Il augmenta le volume et se mit à

tapoter le volant au rythme de la chanson.

Le soleil brillait et un flux ininterrompu d'amateurs de base-ball s'écoulait vers le National Park où allait se jouer le premier match de la saison. Soleil, base-ball et rangées de maisons aux couleurs pastel...

Une certaine idée du bonheur américain. Une sensation de paix, de sécurité.

Mais Eddie Donovan était un soldat aguerri. Mieux que personne, il savait que les apparences pouvaient être trompeuses.

*McLean, Virginie,
Susan Donovan.*

Susan ne fut pas surprise qu'on vienne sonner à sa porte. Tout au long de l'après-midi, elle avait su qu'il y avait un problème. Une sensation d'angoisse qui avait commencé à l'instant où le téléphone portable d'Eddie avait gâché leur promenade en famille et qui l'avait poursuivie, de plus en plus intense au fil des heures, le reste de la journée : dans le métro ; au garage où elle avait récupéré sa voiture ; au Dominos du coin où elle avait commandé la pizza promise aux filles ; chaque fois qu'elle avait jeté un regard vers l'allée du garage où n'apparaissait pas le museau noir et chrome de l'Audi ; chaque fois qu'elle avait posé les yeux sur l'écran de son smartphone pour voir si Eddie avait envoyé un SMS ou laissé un message ; pendant le dîner ; pendant que les filles prenaient leur bain ; pendant qu'elle leur lisait une histoire et les embrassait en leur disant :

« Faites de beaux rêves, mes petites chéries. »

Ce sentiment avait continué à la harceler comme un chien qui lui mordait les mollets tandis qu'elle descendait l'escalier vers la cuisine, où elle s'était servi un verre de vin qui n'y avait rien fait, puis quand elle s'était rendue dans la salle d'eau pour avaler un comprimé de Lorazepam avant de s'allonger sur le canapé, les crocs du chien enragé toujours plantés dans sa chair, attendant dans la pénombre le coup de sonnette qui venait tout juste de retentir.

Elle resta un moment immobile, espérant contre toute raison qu'il s'agissait d'une erreur, que le fils des voisins faisait une mauvaise blague, qu'il venait de s'enfuir en courant après avoir pressé le bouton de la sonnette... Mais non, voilà que le carillon résonnait de nouveau, une fois, deux fois, le *Ding* et le *Dong* bien séparés, appliqués et insistants, inéluctables. Le chien lui dévorait à présent les entrailles avec des grognements sinistres et elle poussa un cri intérieur.

Une femme de soldat apprend à vivre avec ces moments d'effroi. Ils préfèrent la nuit pour projeter leurs cruelles visions et souffler leurs scénarios catastrophe. Avec le temps, la femme de soldat devient si sensible aux nuances de l'air nocturne qu'elle sent la transpiration de

son homme même s'il se trouve à dix mille kilomètres de là, en train de ramper dans un désert truffé de mines. Un e-mail ou un coup de fil qui se fait attendre présage le pire, et le silence s'installe jusqu'à ce que la sentence soit prononcée.

Le carillon de la sonnette d'entrée. Un son tellement inoffensif. Et même souvent joyeux, pour les gens normaux. L'annonce de rencontres, de retrouvailles, d'un moment agréable. Des fleurs, un paquet qu'on espère, des enfants qui viennent à l'improviste voir si les vôtres sont disponibles pour jouer. Mais pour une femme de soldat, ce *Ding Dong*, ce *cui-cui* champêtre ou la pauvre imitation du carillon de Big Ben n'est autre que le messenger de la mort. Un aller simple pour une plongée dans la douleur et le néant.

Arrêtez les horloges, coupez le téléphone,

Jetez un os au chien ; qu'il oublie d'aboyer...

Elle noya les vers de W.H. Auden dans une dernière et longue gorgée de vin, puis se leva pour aller ouvrir. Un coup d'œil par la fenêtre lui permit de distinguer l'uniforme noir d'un policier de quartier et le costume froissé d'un inspecteur en civil. Un troisième homme vint les rejoindre, qu'elle prit pour une sorte de curé. Sa présence ne serait pas nécessaire. Susan ne croyait plus à ce Dieu auquel elle avait adressé ses prières durant des années. Ce que lui avait raconté Eddie des atrocités dont les humains étaient capables avait eu raison de sa foi. *Tout ça au nom de la liberté*, lui murmurait-il dans la nuit, quand leurs corps luisaient de sueur et que des larmes coulaient sur les joues du combattant.

Ses doigts se fermèrent sur la poignée de la porte. Elle vit qu'elle s'était écorché le dos de la main, juste sous son alliance, là où l'articulation saillait sous la peau. Du sang perlait de la petite blessure. Quand s'était-elle fait ça ?

Elle tourna la poignée d'un coup sec, sans fermer les yeux ni prendre une bonne respiration. A quoi bon ? De toute façon, elle ne respirerait plus jamais normalement.

— Madame Donovan ?

Le policier en civil lui présenta son insigne, une plaque dorée en forme de bouclier. Inspecteur principal.

Elle ne répondit pas, se contentant de hocher vaguement la tête. Dieu qu'elle était fatiguée... Tellement fatiguée... Elle n'entendit que des bribes des phrases qui furent prononcées. Elle était ailleurs, avec Eddie tout pimpant dans son uniforme de cérémonie le jour de leur première rencontre, à l'occasion du mariage d'un ami commun. Ça les avait toujours fait rire de s'être rencontrés à un mariage.

— Vous permettez qu'on entre, madame ?

— J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer...

— Un coup de feu a été tiré... Piraterie routière...

— Notification...

— Identification...

Il y en avait, des mots qui se terminaient en « -tion », quand on venait vous annoncer la mort d'un soldat. Si Susan avait pu en mettre sur ses émotions, elle aurait parlé d'affliction. De consternation. De désolation.

— Voulez-vous qu'on appelle un de vos proches afin que vous ne restiez pas seule ?

Ces mots la firent revenir au moment présent et elle croisa le regard sincèrement triste de l'inspecteur principal, qui s'était présenté sous le nom de Fletcher.

Susan secoua la tête et se sentit happée par un gouffre sans fond.

*Nashville, Tennessee,
Institut médico-légal,
Dr Samantha Owens.*

Le Dr Samantha Owens, médecin légiste en chef de l'Etat du Tennessee, jeta un coup d'œil à sa montre avant de traverser d'un bon pas le long couloir menant à la salle d'autopsie. Responsable du département médico-légal, elle avait fait de cette salle sa seconde maison — un lieu qu'elle connaissait aussi intimement que son propre corps. Son équipe se composait de quatre médecins légistes, de huit enquêteurs médico-légaux et de six techniciens de la police scientifique. Des professionnels triés sur le volet qui lui donnaient entière satisfaction... et qui l'attendaient depuis déjà un bon moment, sa téléconférence ayant duré plus longtemps que prévu.

Samantha passait au moins quatre heures par jour dans cette salle, essentiellement à superviser les autopsies, même si elle tenait à en pratiquer elle-même une ou deux fois par semaine pour ne pas perdre la main. Cela lui permettait d'être au sommet de son art quand se présentait une victime qui intéressait la presse ou un examen particulièrement difficile ; des cas toujours réservés à l'inégalable précision de son coup de scalpel. Même s'il n'était pas dans sa nature de se mettre en avant, elle était l'un des meilleurs médecins légistes du pays.

Déjà vêtue de sa blouse de travail, elle s'arrêta avant les doubles portes de la salle d'autopsie pour enfiler le reste de son équipement : couvre-chaussures, charlotte, deux masques chirurgicaux superposés et enfin une paire de Marigold — des gants capables de résister à l'action d'une lame très tranchante — qu'elle recouvrit de deux paires de gants bleus en nitrile.

Elle ouvrit l'un des deux battants d'un coup d'épaule et son regard se posa sur la desserte en inox où étaient alignés ses outils d'autopsie.

Des rayons de soleil s'invitaient par les puits de lumière, égayant un peu les lieux. Ce n'était un travail facile pour personne. Certes, la mort faisait partie intégrante de la vie, mais il fallait être doté d'un caractère singulier pour être capable de lui faire face au quotidien. Il y

avait quelque chose de dur, de violent même, dans la pratique d'un examen *post mortem*, mais c'était un mal nécessaire. Certaines journées étaient bonnes et d'autres beaucoup plus difficiles, parfois même à la limite du soutenable ; celles avec des enfants étant toujours les pires. Mais n'importe quel cadavre pouvait mettre à mal le sang-froid des médecins légistes, contracter leurs visages autour des yeux et de la bouche, susciter des échanges de regards entendus et des gestes plus délicats encore qu'à l'ordinaire.

Voilà pourquoi Samantha faisait tout ce qu'elle pouvait pour conserver une bonne ambiance au sein de son équipe ; pour faire en sorte que tout le monde soit aussi content que possible de venir travailler.

Malheureusement, aujourd'hui ne figurerait pas parmi les bonnes journées, elle le savait déjà. Des sourires l'accueillirent pourtant quand elle s'avança dans la salle où la radio diffusait une vieille chanson de Van Halen.

I'm hot for teacher...

— Bon, les gars, qu'est-ce qu'on a au menu, aujourd'hui ? Stuart Charisse, l'un de ses collaborateurs préférés, vint à sa rencontre, les yeux baissés vers les documents qu'il tenait en main.

— Quatre patients, docteur Owens. Deux décès dont la cause reste à confirmer. Une suspicion de suicide par surdose médicamenteuse pour l'un, et probablement un infarctus pour l'autre.

— Merci, Stuart, dit Samantha avant de se diriger vers l'ordinateur, à l'autre bout de la salle, pour y lire les informations sur les patients qu'ils allaient autopsier aujourd'hui.

Un simple hochement de tête adressé à son équipe, et le ballet commença, parfaitement rodé. Quatre incisions en Y pratiquées presque dans un même mouvement, Samantha frappant la pointe de son stylo contre sa jambe à la manière d'un chef d'orchestre.

Comme toujours, ils travaillaient rapidement, efficacement, et quand le premier d'entre eux lança : « Cage thoracique prête ! », Samantha entama sa propre danse.

Elle venait juste de constater la rupture aortique du patient lorsque le téléphone de la salle d'autopsie se mit à sonner.

Stuart baissa le volume de la radio et alla répondre. Samantha l'entendit marmonner de courtes réponses inintelligibles. Aussitôt après avoir raccroché, il vint la rejoindre devant la table d'autopsie.

Elle attendit qu'il parle, mais Stuart conserva le silence.

— C'était qui ? demanda-t-elle finalement, sans quitter son travail des yeux.

— Ann.

Ann était une enquêtrice médico-légale. Un excellent élément.

— Et... ?

— Elle va amener une... une noyade.

A ces mots, une chape de plomb s'abattit sur la salle. Quelques secondes passèrent avec une infinie lenteur avant qu'elle ne sente la main de Stuart se poser doucement sur son épaule.

— Le Dr Fox est déjà là. Il est en train de s'occuper des restes retrouvés hier, lors des fouilles dans le terrain vague de Demonbruen. Il peut sûrement se libérer. Je vais aller le chercher.

Samantha se mordit la lèvre et parvint à refouler la vague de nausée qui montait en elle.

Respire, Sam. Respire.

— Attendez. Laissez-moi en terminer avec ce patient, parvint-elle à répondre.

Elle pratiqua une dernière incision, un geste sans doute moins délicat qu'à l'ordinaire, fit un bref compte rendu à voix haute de ce qu'elle avait trouvé, puis partit nettoyer son matériel dans l'évier avant de quitter la salle. Derrière elle, la radio se remit à brailler et les conversations reprirent. Elle espéra qu'ils ne parlaient pas d'elle, sans toutefois se faire trop d'illusions. Lorsqu'elle se trouva hors de vue de son équipe, le sol se déroba sous ses pieds et elle se sentit sombrer, aspirée par les ténèbres. Elle détestait cette fragilité, cette vulnérabilité qui pouvait la mettre à terre en l'espace d'un instant. Ce sentiment prendrait-il un jour fin ?

Elle retira ses trois paires de gants et se lava méticuleusement les mains dans le lavabo installé à l'extérieur de la salle d'autopsie.

Respire, respire...

La séance d'hygiène des mains était devenue une sorte de rituel, entre confession et repentance ; une façon de se faire absoudre pour l'acte de mutilation nécessaire à l'examen *post mortem*.

Elle ne se souvenait plus à quel moment elle avait commencé à voir les choses sous cet angle. Médecin légiste depuis quinze ans, elle avait fait ses débuts dans une morgue qui se trouvait à moins de cent mètres de chez elle, et s'était toujours sentie à son aise dans ce métier où elle excellait. Elle était utile à la société. Elle apportait des réponses aux questions qui n'en avaient pas. Elle offrait aux proches des victimes la possibilité de faire leur deuil, et aux policiers celle de mener l'enquête dans les meilleures conditions. Ce qui aurait dû suffire à la satisfaire.

Pourtant, ces derniers temps, elle se sentait moins impliquée dans son travail. Au réveil, l'envie de se rendre à l'institut médico-légal avait disparu. Et puis cette réticence à disséquer les organes, à analyser le bol alimentaire... Certes, elle n'avait jamais trépigné d'impatience à l'idée de commencer sa journée à la morgue — c'était un boulot, après tout, et pas de tout repos —, mais elle s'était mise à redouter l'heure du réveil : l'alarme qui la tirait du sommeil en lui

vrillant les oreilles, les cinq minutes sous la douche pour émerger de sa nuit, le café dans le mug marron, les corn-flakes bio, les indispensables maquillage et sèche-cheveux, enfiler un pantalon et un débardeur, cardigan et collier de perles, chausser des mocassins souples, un soupçon de parfum, puis vingt minutes dans la voiture pour faire le trajet de la maison jusqu'à la morgue, située à l'autre bout de la ville.

Là, des corps empilés dans les cellules réfrigérantes attendaient qu'elle leur fasse traverser le Styx d'un coup de scalpel et d'une signature au bas d'un document.

Le jour où elle avait trouvé une pièce de monnaie sous la langue d'un macchabée — l'obole pour payer Charon —, Samantha avait ressenti avec une acuité inédite le vieil adage : nul n'échappe à la mort.

Pour certains, elle venait simplement un peu plus tôt que prévu.

Routine. Elle ne se sentait en sécurité que lorsque son emploi du temps était réglé comme du papier à musique.

Respire, respire...

Elle augmenta un peu la température de l'eau et se rinça longuement. Elle avait développé une allergie au savon industriel fourni par l'Etat, et sa main devenait rouge et sèche si elle en conservait des résidus sur sa peau. Du moins était-ce ce dont elle s'était persuadée.

Elle coupa l'eau avec son coude et s'essuya les mains avec le papier brun et rugueux qui faisait office de serviette. Un afflux de lumière en provenance de la salle d'autopsie lui indiqua que la porte du garage était en train de s'ouvrir. Elle détourna le regard.

Tous les membres de son équipe le savaient.

Samantha n'autopsiait pas les noyés.

Elle ne les autopsiait *plus*.

Un détour par son bureau pour prendre son sac à main, et elle quitta les lieux.

Elle avait les sens engourdis, et c'était aussi bien comme ça.

* * *

Samantha ne se rendit pas tout de suite chez elle, roulant au hasard pendant des heures et regardant la ville défiler derrière les vitres de sa voiture comme un décor en carton-pâte.

Le Batman building, dressé au-dessus de Nashville et visible à des kilomètres à la ronde. Le capitole du Tennessee, fièrement campé sur sa petite colline, drapeaux claquant au vent. Les sempiternels embouteillages à l'endroit où les trois autoroutes se rejoignaient. La verdure des quartiers périphériques qui laissait place à des bois et des

fermes à seulement dix kilomètres du centre-ville.

Un orage se formait. Le vent se levait à l'est, où planaient de gros nuages gris anthracite gonflés de pluie. Samantha frissonna. Pour elle, la pluie ne serait plus jamais anodine.

Elle évita soigneusement les zones qui avaient été dévastées par les inondations.

Sa ville... Elle avait grandi ici, vécu ici, aimé ici. Elle avait tout perdu, ici. Elle aimait toujours Nashville, mais ce sentiment de vide la dévorait jour après jour.

La tuait à petit feu.

Elle arriva enfin devant chez elle, la maison formant une masse sombre et paisible. Une fois de plus, elle avait oublié d'allumer les lampes extérieures. Dans le salon, la grosse touche du répondeur téléphonique clignotait. Elle posa le courrier sur le comptoir de la cuisine et se versa deux doigts de Laphroaig, son whisky préféré, avant de retourner dans le salon et d'appuyer sur la touche clignotante. La voix qui s'échappa du haut-parleur lui sembla curieusement voilée, presque éteinte.

— Sam, c'est Eleanor. Tu pourrais me rappeler quand tu auras un moment ? Sur mon portable, s'il te plaît.

Bip... bip... bip...

La tonalité du téléphone raccroché emplît tout l'espace du salon.

Eleanor... Ça ne lui ressemblait pas d'être aussi brève. Elle n'avait même pas dit au revoir. Et cette voix d'outre-tombe...

Samantha se massa le visage, puis avala une gorgée de scotch. Son cœur se mit à battre plus vite. Elle avait un affreux pressentiment. Une sensation qu'elle ne connaissait que trop bien.

Eleanor Donovan était une amie de Washington DC et la mère d'Eddie, un des rares petits amis qu'elle ait eus dans sa vie. Elle l'avait rencontré à l'université de Georgetown, où elle était venue faire ses études de médecine. Vingt, quinze ou même dix ans plus tôt, un tel message d'Eleanor aurait eu de quoi l'alarmer. Mais aujourd'hui, l'inquiétude qu'elle éprouvait n'avait aucun sens. Eddie avait quitté l'armée depuis longtemps, et il n'existait plus de raison de s'en faire pour lui. Sauf à admettre qu'elle éprouvait toujours des sentiments pour cet homme qu'elle avait aimé autrefois. Des sentiments qu'Eleanor, femme ô combien sensible et perspicace, avait décelés à l'époque, malgré les efforts de Samantha pour les dissimuler. Et qu'elle décelait sans doute encore aujourd'hui.

Même si Samantha n'avait pas toujours voulu le reconnaître, ses liens avec Nashville avaient sonné le glas de son histoire avec Eddie. Un autre homme l'attendait dans sa ville natale, un homme avec qui elle entretenait une relation depuis des années, et dont elle avait décidé de s'éloigner, le temps de terminer ses études de médecine. Si

elle avait alors trouvé sain de faire une pause dans son couple, tomber amoureuse d'un autre n'était pas prévu au programme. Un peu de séduction ici et là, quelques dîners en tête à tête, peut-être même une aventure d'un soir — tout cela était tacitement toléré de part et d'autre. L'amour, non.

Les cœurs sont incontrôlables : des électrons libres volages et capricieux, qui refusent de se soumettre aux diktats de la raison. Samantha avait dû admettre, sidérée, qu'elle n'était plus maîtresse de ses émotions.

Même si elle avait eu le tact de ne jamais en parler ouvertement, Eleanor avait tout compris. Loin d'oublier Samantha, après son retour à Nashville, elle avait pris soin de garder le contact : des coups de fil mensuels, au cours desquels elle lui donnait des nouvelles de son fils sous couvert de papotage. C'est ainsi qu'au fil du temps Samantha avait appris qu'Eddie s'était rendu trois fois au Moyen-Orient en qualité d'officier d'infanterie avant d'aller combattre en Afghanistan, qu'il était marié et père de deux petites filles, et qu'il avait fini par quitter l'armée pour travailler comme consultant en sécurité pour une société privée, dont le siège se trouvait à Washington DC.

Elle s'empara du téléphone sans fil et composa le numéro de portable d'Eleanor, incapable de faire taire cette petite voix en elle, ce sixième sens qui lui soufflait à l'oreille : *Il s'est produit quelque chose de grave.*

Cette même voix qui avait annoncé le malheur, deux ans plus tôt.

Une sonnerie, deux, trois... Eleanor décrocha.

— Je suis contente de t'entendre, Sam... J'ai une triste nouvelle à t'annoncer.

— Que s'est-il passé ?

Le tremblement de sa voix faisait écho à celui, un peu plus prononcé, d'Eleanor. Elle savait déjà ce qui allait venir.

— Ma chérie, Eddie a été tué.

Ces mots flottèrent un moment dans la pénombre, comme suspendus dans l'air soudain opaque. Samantha se rendit compte qu'elle n'avait pas allumé la lumière.

Un de plus. Eddie était mort.

A présent, il ne restait personne.

Tous morts.

Elle se força à respirer.

Dis quelque chose. C'est sa mère qui souffre le plus.

Elle se fit violence pour ne pas courir vers l'évier de la cuisine et s'y laver les mains.

— Mon Dieu, Eleanor... Comment est-ce arrivé ?

— Il a été tué, Sam. Une agression alors qu'il était au volant de sa voiture, dans le quartier du Navy Yard.

— Quoi ? Mais il était toujours si vigilant, sur ses gardes...

L'Eddie qu'elle avait connu était prudent. Très prudent, même. L'homme qu'il était devenu par la suite ne l'était peut-être plus. Il se pouvait qu'il ait pris des risques.

— Il l'était, Sam. Il ne laissait rien au hasard. Susan, sa femme, m'a dit qu'on l'avait appelé pour une urgence professionnelle. Je ne comprends pas... Il se trouvait pourtant dans un quartier sûr. Pas un coup de feu n'a été tiré depuis des années autour du Navy Yard. Il... il a reçu une balle dans la tête.

Sa phrase se termina dans un sanglot.

— Eleanor...

Samantha entendit une respiration hachée à l'autre bout du fil, et elle se rendit compte qu'elle retenait la sienne.

— Ça va, dit Eleanor, je tiens le coup. Je viens de passer deux journées très difficiles, mais je sors un peu la tête de l'eau... Enfin, je crois... Tu sais, Sam, j'ai toujours su que ça pouvait arriver quand il combattait à l'étranger. Alors, d'une certaine façon, je m'y étais préparée, même si on ne peut jamais vraiment se préparer à perdre son enfant.

Il y eut une pause. Suivie d'une nouvelle respiration hachée. Que dire ?

— Surtout que là, je le croyais en sécurité, reprit Eleanor après avoir soufflé longuement dans le combiné. Je pensais qu'il n'y avait plus lieu de s'inquiéter. Ecoute, Sam, je voudrais te demander un grand service... Je comprendrais parfaitement que tu refuses, parce que c'est quelque chose qui risque de t'être très pénible.

— Dis-moi ce dont il s'agit, Eleanor. Tu sais que je ferai tout ce que je peux.

La mère d'Eddie laissa échapper un soupir lourd, douloureux, avant de parler à voix basse comme si elle dévoilait un terrible secret.

— Je voudrais que tu viennes à Washington et que tu pratiques une nouvelle autopsie du corps d'Eddie. Je ne pense pas que la police m'ait dit toute la vérité sur les circonstances de sa mort.

*Nashville, Tennessee,
Dr Samantha Owens.*

— Je suis certaine que le médecin légiste a bien fait son travail, Eleanor.

Samantha s'étonna de la froideur de sa voix.

— Et la police aussi, poursuivit-elle. Avec le taux d'homicides par armes à feu à DC, crois-moi, ils ont plus que l'habitude de traiter ce genre de cas. Je peux jeter un œil au rapport d'autopsie, si tu veux...

— Non, Sam. Ecoute-moi, s'il te plaît... La police prétend qu'Eddie n'était pas spécialement visé. Qu'il s'est simplement trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, tu comprends ? Selon eux, c'est un hasard malheureux et ils n'ont pas le moindre suspect, pas la moindre piste. Une enquête est en cours, bien sûr, mais ils m'ont expliqué à mots à peine couverts que retrouver le ou les meurtriers de mon fils revenait à chercher une aiguille dans une botte de foin. Je ne crois pas qu'ils me disent la vérité, Sam, pas du tout. Eddie travaillait sur quelque chose. Sans doute une affaire sensible. Il était renfermé, ces derniers temps, silencieux, l'esprit ailleurs. Je ne crois pas une seconde qu'il ait été tué par je ne sais quel trafiquant de drogue qui se trouvait là par hasard. Je pense qu'on lui a tendu un piège. Que son meurtre a été prémédité.

— Oubliant son verre de whisky sur le comptoir, Samantha alla s'asseoir à la table de la cuisine.

— Tu n'as pas de preuves de ce que tu avances, Eleanor. Bien sûr, tu peux demander qu'une seconde autopsie soit pratiquée par un médecin légiste qui n'ait aucun lien avec les autorités. C'est ton droit. Mais les accusations que tu portes contre la police sont très graves. Tu te rends compte de ce que tu dis ?

— Rends-toi compte de ce que tu dis, *toi*, Sam, répliqua vivement Eleanor. Comment peux-tu mettre ma parole en doute ? Tu me connais, pourtant, depuis toutes ces années ! Suis-je du genre à imaginer des complots partout ? Eddie était en permanence sur le qui-vive. Il ne baissait jamais sa garde ; c'est ce qui faisait de lui un si bon soldat. C'est parce qu'il était toujours en alerte qu'il a pu sauver des

dizaines et des dizaines de vies humaines. Alors personne ne me fera croire qu'il a relâché sa vigilance, parce que ça n'arrivait jamais ! La guerre l'avait changé, Sam. Tu l'as connu prudent, mais il était devenu ce que les pysys appellent « hypervigilant ». Il passait son temps à essayer de détecter les menaces potentielles et à faire le nécessaire pour les anticiper. Et on voudrait me faire croire qu'un soldat aguerri comme Eddie, et en état d'hypervigilance de surcroît, s'est fait surprendre par un ou deux malheureux toxicomanes qui avaient décidé de voler sa voiture ?

Eleanor s'interrompit un instant avant de reprendre d'une voix plus douce :

— Si tu ne veux pas l'autopsier à cause des sentiments que tu as eus pour lui, je le comprendrais très bien. Mais crois-moi, Sam, quelque chose n'est pas clair dans cette histoire.

Eleanor a raison, et tu le sais. Eddie était d'une prudence extrême et apparemment, il l'était devenu plus encore. C'est lui qui t'a retenue alors que tu t'apprêtais à t'élancer dans le vide ; à sauter avec lui dans l'inconnu, à t'enfuir et à oublier le reste du monde dans ses bras. Oui, c'est Eddie qui t'a retenue.

Et maintenant, il était mort.

— Je veux bien autopsier le corps, Eleanor, mais je ne suis pas une enquêtrice. Je ne peux pas retrouver son meurtrier, seulement essayer de faire parler ce qui reste de lui.

— Je sais, Sam, mais ce sera un début. Appelle ça du bon sens ou l'instinct maternel, peu importe, mais je suis sûre qu'il y a des choses à découvrir.

L'instinct maternel. Une incroyable force naturelle. Samantha avait ressenti son pouvoir, elle aussi... Elle obligea ses émotions à regagner leur cage, qu'elle ferma à triple tour.

— Très bien. Dans ce cas, je serai à Washington demain matin. Appelle l'inspecteur de police en charge de l'enquête et dis-lui que tu exiges une seconde autopsie pratiquée par un médecin légiste indépendant. On verra bien si tes doutes se confirment.

— Merci de m'aider, Sam. Merci infiniment. Je ne peux pas te dire à quel point ça me soulage.

Quelle journée horrible... Absolument horrible. Et mieux valait ne pas songer à ce qui l'attendait à Washington DC. Bon sang, ce n'étaient pas les retrouvailles qu'elle avait imaginées avec l'homme qu'elle avait tant aimé.

— Je te demande seulement d'être prête à entendre la vérité, Eleanor. Elle peut parfois être très décevante.

Samantha alla reposer le téléphone sur son socle et resta un moment immobile, le regard dans le vide. Les souvenirs l'assaillaient, toutes griffes dehors, chacun essayant de chasser l'autre pour avoir le privilège d'être le premier à mettre son cœur en lambeau. Eddie sur le Key Bridge, le vent soufflant ses cheveux blonds dans les yeux de Samantha tandis qu'ils s'embrassaient au-dessus du Potomac. L'expression de son visage quand il lui avait annoncé qu'il remplait. Un slow tendre et sensuel sur « Romeo and Juliet » de Dire Straits. Sa détresse quand elle avait compris qu'il était en train de mettre fin à leur histoire. La fierté qu'elle avait éprouvée lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois dans sa tenue de combat. Leur premier dîner au Charing Cross, un merveilleux restaurant italien, suivi d'une course main dans la main jusque chez Nathan's pour un dernier verre, et des confidences par-dessus la musique d'un nouveau groupe qui s'appelait Nirvana...

Charing Cross et Nathan's avaient fermé depuis.

Nirvana n'existait plus.

Tu devrais laisser de la lumière chez toi, Sam, ça décourage les cambrioleurs. A l'extérieur aussi, pour éviter les agressions nocturnes.

Toute cette émotion, refoulée depuis des années... Une vague de nausée, lame de fond soulevant tout sur son passage, la força à courir aux toilettes. Elle se mit à vomir. Sur le sol, au pied de la cuvette, bras autour des genoux, tête baissée, visage défait, recroquevillée pendant une heure, à se battre contre ses pensées.

Elle finit par se relever, à bout de forces. Elle avait renvoyé ses démons dans les cordes, à distance raisonnable. Ses yeux étaient secs, à présent. Elle n'avait pas l'habitude de pleurer. Cela faisait bien longtemps qu'aucune larme n'avait coulé sur ses joues.

Engourdie. Anesthésiée.

Respire, respire...

Elle alla faire sa valise.

Eddie, espèce de salaud ! Tu n'étais pas censé mourir, toi aussi.

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Jennifer Jill Lyons.*

Il y avait de la lumière dans la maison d'en face. Une seule fenêtre illuminée, à l'étage. Elle distingua une silhouette derrière les stores... deux, à présent.

Jennifer posa le livre ouvert sur ses cuisses et observa plus attentivement la fenêtre de ses voisins. Elle était censée dormir à poings fermés, à cette heure-ci. Presque 2 heures du matin. Mais impossible de trouver le sommeil. Elle était trop impatiente d'être demain, parce que demain, elle aurait six ans. En fait, on était déjà demain, mais ça ne comptait pas puisqu'elle était née à 6 h 25. Elle soufflerait les bougies du gâteau préparé par sa maman à 6 h 25 précises, l'heure où elle avait respiré l'air de cette planète pour la première fois. C'était tôt, mais il s'agissait d'une tradition familiale. Et ce soir, il y aurait une petite fête avec ses cousins et cousines. Elle avait demandé des leçons d'équitation comme cadeau, mais elle n'était pas certaine que sa maman serait d'accord.

Pourquoi les gens qui vivaient de l'autre côté de la rue étaient-ils réveillés au milieu de la nuit ? Est-ce qu'ils avaient un anniversaire à fêter demain, eux aussi ?

La fenêtre devint brusquement noire et la rue sembla s'éteindre à son tour, comme enduite de goudron et de silence. Assise dans son lit, Jennifer se sentit gagnée par la peur. Elle remonta la couverture sous son menton tandis qu'un éclair lumineux jaillissait derrière le store de ses voisins ; une sorte d'étoile filante de forme triangulaire qui brilla un instant avant de disparaître.

Quelques secondes plus tard, elle vit une ombre contourner la maison d'en face avant de s'éloigner rapidement dans la rue. A la peur s'ajouta la sensation diffuse que quelque chose de grave venait de se produire.

— Maman ! Maman !

Le son étouffé de pas se fit bientôt entendre dans le couloir, et une odeur chaude aux effluves de cannelle précéda sa mère.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon trésor ? Tu as fait un cauchemar ?

Sa maman se pencha sur le lit, lui caressa les cheveux puis la souleva dans ses bras. Le livre de poche posé sur les cuisses de la fillette tomba par terre.

— *Ghost Story* ? Jennifer Jill, combien de fois t'ai-je demandé de ne pas lire des histoires qui font peur, et en pleine nuit qui plus est ? Ce n'est pas un livre pour une fille de ton âge, même si tu es capable de le lire. C'est ton frère qui te l'a donné ?

— Oui, maman. Mais, maman...

— Non, fin de la discussion. Pas étonnant que ton imagination te joue des tours, avec des lectures pareilles. Tu vas éteindre la lumière, t'allonger et me faire le plaisir de te rendormir. Non mais, tu as vu l'heure qu'il est ?

— Mais, maman, j'ai vu...

— Jen, mon trésor, arrête tout de suite, d'accord ? J'ai sommeil et ma patience a des limites.

Quand sa mère se mettait à parler sur ce ton, Jennifer savait qu'il était temps d'obéir. De retour sur son lit, elle se glissa sous les draps sans protester. Cette nuit, il ne faudrait plus compter sur sa maman pour venir la réconforter.

— Là... c'est bien, ma puce. Tu veux que je laisse la porte entrouverte ?

— Oui, s'il te plaît. Bonne nuit, maman.

Après un dernier baiser, sa mère quitta sa chambre en prenant soin de ne pas refermer entièrement la porte. Jennifer roula sur le côté, l'esprit occupé par ce qu'elle avait vu par la fenêtre. Qu'est-ce qui avait pu produire cet éclair de lumière dans la maison d'en face ? Peut-être était-il sorti d'une baguette magique, comme celles dont se servaient les sorciers dans les livres de Harry Potter... Elle aurait aimé en avoir une, elle aussi, et faire apparaître à sa guise des étoiles filantes. Des bonbons, aussi. Et puis transformer des choses. Des gens, même.

Faire apparaître une étoile.

Elle se mit à chantonner d'une voix douce. Ce n'était pas la première fois qu'elle réussissait à s'endormir comme ça.

Lumière d'étoile, lueur d'étoile

Première étoile que je vois ce soir

Je voudrais, je veux

Que tu exauces mon vœu.

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

Darren Fletcher détestait quand venait son tour d'être de service de nuit. Il était censé rentrer chez lui à 6 heures du matin, mais ça ne ratait jamais : les nuits où il y avait un homicide — et ça arrivait beaucoup trop souvent à son goût —, on l'appelait toujours vers 4 heures du matin. Ce genre d'appel radio signifiait qu'il devait ajouter cinq ou six heures de boulot aux dix qu'il venait déjà d'effectuer. Et le manque de sommeil le rendait irritable.

Il se sentait d'ailleurs irritable en ce moment même. 4 h 13 du matin, et il sirotait un café tiède acheté au Dunkin'Donuts du coin, les yeux plantés dans le regard vitreux d'un cadavre.

Le mort avait trois yeux, ou du moins était-ce l'impression que donnait le trou qu'une balle avait creusé dans son front. Une exécution propre et sans bavure, accompagnée d'un tir dans la région du cœur.

Le tueur ne lui avait laissé aucune chance.

Fletcher n'aurait su dire avec certitude laquelle des deux balles avait été fatale, même s'il pariait pour celle de la tête. Il y avait une belle petite flaque de sang sous la poitrine et la nuque de la victime, ce qui indiquait que le corps était tombé après avoir été atteint à la poitrine, la balle dans la tête ayant fait office de coup de grâce. L'homme s'était affaissé dans une position curieuse, sa jambe droite repliée sous lui comme s'il essayait de tourner les talons pour s'enfuir.

A première vue, les bords des deux orifices n'étaient pas brûlés et ne présentaient pas de collerette de suie comme c'était le cas lorsque la balle avait été tirée à bout touchant. Rien sur les vêtements non plus.

L'homme avait donc dû être surpris, soit par un intrus, soit au terme d'une conversation qui s'était très mal terminée... Fletcher allait devoir éclaircir tout ça.

A en croire son permis de conduire, il s'appelait Harold Croswell et vivait à Falls Church, Virginie, une banlieue de DC. Trente-neuf ans, un mètre soixante-dix-huit pour quatre-vingts kilos sans graisse

superflue, cheveux bruns. Carte de donneur d'organes, mais il était trop tard pour ça.

Sauf ses yeux marron et vitreux qui pourraient peut-être encore servir pour une greffe de la cornée.

Fletcher détourna le regard avec une grimace. Il avait une carte de donneur d'organes dans son portefeuille, lui aussi, et l'idée qu'on lui retire les yeux après sa mort lui faisait froid dans le dos.

La voix douce de Lonnie Hart, son équipier, l'arracha à ses pensées macabres.

— Pas un cambriolage qui aurait mal tourné, dit-il. En dehors de cette pièce, rien ne semble avoir été dérangé. Tu penses qu'il habite ici et que son permis n'est pas à jour ?

— Je n'en sais rien, répondit Fletcher. Possible.

— C'est assez bizarre, au rez-de-chaussée. Le frigo est vide et les radiateurs sont froids. Pas de courrier et la maison est nickel. On voit encore des traces d'aspirateur sur la moquette et la poussière a été faite partout. Il y a même un rouleau de PQ neuf dans les toilettes. On dirait que cet endroit appartient à quelqu'un qui est parti en vacances ou en voyage d'affaires. C'est tellement propre que je parierais ma chemise qu'on ne trouvera pas la moindre empreinte.

— Pas de douilles non plus. Le type qui a fait ça n'est pas du genre à paniquer. Il bute un mec et il fait le ménage. Un pro.

— Je me demande comment il a eu le temps de tout nettoyer. D'après le légiste, la température du foie indique que le décès ne remonte qu'à quelques heures.

— De la viande fraîche, grommela Fletcher. Qui a prévenu les secours ?

— Aucune idée. Où est le policier qui est arrivé en premier sur les lieux ?

— Au rez-de-chaussée, je crois.

— Allons lui parler.

L'un derrière l'autre, ils descendirent les marches de l'étroit escalier. Fletcher repéra le policier en question devant la porte d'entrée grande ouverte. Le soleil faisait de brèves apparitions, mais, chaque fois, de sombres nuages venaient le taquiner. Un temps orageux, non ? On verrait bien. Fletcher avait cessé depuis longtemps de se préoccuper de la météo. Que le soleil brille ou non ne changerait pas son aptitude à bien faire son travail, pas plus que ça ne rendrait la vie à la victime.

Le policier en uniforme se tourna vers Fletcher.

— Inspecteur..., dit-il avec un infime mouvement de tête.

Le ton était respectueux et l'expression du visage parfaitement professionnelle. A en croire le badge qu'il portait à la poitrine, il s'appelait B. Jimenez. Sa tête pivota lentement vers Hart et ses traits

se détendirent, ses lèvres allant jusqu'à esquisser un sourire. Hart était le gars sympa et Fletcher le chef avec qui ça ne rigolait pas. Bon flic, mauvais flic, une vieille technique qui avait fait ses preuves. Il fallait que ça se passe comme ça quand on était sur le terrain. C'était en tout cas ce dont Fletcher avait fini par se persuader.

— Ça roule, Lonnie ?

— Benito... Mais je devrais peut-être t'appeler Benitard, dit Hart en souriant à son tour. Qu'est-ce que tu fais ici à une heure pareille ? Je croyais que tu travaillais de jour. Tu as tapé sur les nerfs d'un de tes supérieurs, pour te retrouver à bosser de nuit ?

— Au contraire, c'est parce que je suis un élément brillant que je suis là. Je passe l'examen pour devenir sergent, le mois prochain, et ça implique de se taper quelques corvées.

Si Fletcher avait reçu un dollar chaque fois qu'il avait entendu ça, il serait riche à l'heure qu'il était. N'importe qui pouvait passer cet examen. En revanche, le réussir était une autre paire de manches. Et même si on y parvenait, trouver un poste libre était encore plus compliqué que d'obtenir son diplôme de sergent. Les coupes budgétaires impliquaient des réductions de personnel, et tout le monde continuait à vouloir gravir les échelons de la hiérarchie. Sauf ceux qui préféraient quitter la police, bien sûr, et ceux-là aussi étaient nombreux.

— J'espère que tu réussiras ton examen, dit Hart en retrouvant son sérieux. Bon, on t'écoute, Benito. L'inspecteur Fletcher aimerait que tu lui retraces le film des événements.

Jimenez se redressa, reprenant lui aussi une expression professionnelle tandis qu'il sortait un bloc-notes de sa poche poitrine.

— Police-Secours a reçu l'appel à 2 h 15. La personne qui a composé le 911 a donné cette adresse en indiquant qu'un cadavre s'y trouvait. L'appel radio a été passé à 2 h 17 et j'étais le plus proche de la scène de crime. Je suis arrivé sur place à 2 h 32 en compagnie de l'agent Gefley. La maison était plongée dans le noir et la porte d'entrée n'était pas verrouillée. Nous avons fouillé les lieux et trouvé le corps à l'étage dans la chambre côté façade avant. J'ai vérifié si la victime avait un pouls et je n'en ai pas trouvé. J'ai fait mon rapport radio et je suis allé vous attendre au rez-de-chaussée.

— L'identité de la personne qui a composé le 911 ? demanda Fletcher.

— Pas la moindre idée, inspecteur.

— Il faut trouver qui c'est, et vite, dit Fletcher en se tournant vers Hart, qui hocha la tête.

Fletcher reporta son attention sur Jimenez.

— Comment était le voisinage à votre arrivée ?

— Tout était tranquille. Quelques voitures garées dans la rue. Pas

de piétons. Pas de lumières aux fenêtres. C'est toujours comme ça, ici. A 2 heures du matin, c'est le calme plat depuis longtemps. Mais il suffit de marcher dix minutes en direction de l'ouest et vous avez la sortie des bars de Wisconsin Avenue et de M Street, avec tous les étudiants de l'université de Georgetown qui rentrent à pied chez eux ou au campus. Ça fait du mouvement, jusqu'au petit matin. Mais ici, à 22 heures, tout le monde fait déjà dodo.

— Sauf notre victime et le tueur, grommela Fletcher. Je me demande bien ce qu'ils fichaient dans cette baraque. Jimenez haussa les épaules avec une moue d'ignorance.

— La boîte aux lettres est au nom de M. Emerson. La victime est peut-être un parent, ou alors il en assurait la garde contre l'hébergement, à moins qu'il ne s'agisse d'un échange de maisons ou d'un truc dans ce genre... Ces pratiques se sont drôlement développées, ces derniers temps, avec internet. Cela dit, ça me semble un peu trop propre pour un scénario de ce type. En tout cas, je ne peux rien vous dire de plus. Et puis je ne veux pas empiéter sur vos plates-bandes, d'autant que je ne suis pas qualifié pour ça. Je laisse le travail d'enquête aux enquêteurs.

Gros malin.

— Vous avez senti quoi que ce soit de particulier quand vous avez pénétré dans la maison ?

— Je vous demande pardon, inspecteur ?

— Le travail d'enquête ne se borne pas aux constatations visuelles, Jimenez. Alors, vous avez senti quelque chose ? Avec votre nez, je veux dire.

— Non. Juste l'odeur du sang et de la merde. Comme d'habitude.

— Prenez le temps d'y penser, insista Fletcher. Fermez les yeux et essayez de revenir au moment où vous êtes entré ici.

Les sourcils de l'agent de police se froncèrent, mais il s'exécuta tandis que Hart levait les yeux au ciel.

Jimenez rouvrit brusquement les yeux.

— Une odeur de clopes. Oui, ça sentait la fumée de cigarette.

— Odeur récente ? Ancienne ? Odeur de cendres froides ?

— Récente, inspecteur. Oui, je m'en souviens bien, maintenant.

— Vous avez vu des mégots ou de la cendre dans une des pièces de la maison ?

— Non, inspecteur. Mais la police technique et scientifique va tout passer au peigne fin.

— Bon travail, mon vieux. Merci. Vous pouvez disposer.

Jimenez s'éloigna d'un pas léger, visiblement satisfait de lui-même. Fletcher le suivit un instant des yeux.

— Allez, dit-il. C'est parti. C'est toi qui choisis, Lonnie. Victime ou scène de crime ?

Hart haussa les épaules, ce qui fit rouler les muscles saillants de son cou.

— Scène de crime.

— Ça marche. Je vais voir ce que je peux trouver sur ce M. Croswell. De ton côté, essaie de savoir qui a prévenu les secours, d'accord ?

Hart hocha la tête et Fletcher reprit :

— Même s'il n'y a que des marmottes dans ce quartier, on ne peut pas dire que les faits se soient produits dans une maison isolée. Quelqu'un a bien dû voir ou entendre quelque chose, tu ne crois pas ?

— On dirait que les marmottes sont sorties de leurs terriers, répondit Hart en lançant le menton en direction de la porte d'entrée.

Une petite foule s'était formée devant la maison.

— On va laisser ton pote Benitard les interroger. Il a l'air d'avoir envie de se rendre utile.

— C'est toi le patron.

Ces mots avaient été prononcés sans ironie ni amertume. Fletcher et Hart faisaient équipe depuis huit ans, et les deux hommes s'étaient toujours bien entendus. Hart était un policier de premier ordre, un enquêteur hors pair qui se trouvait bien là où il était, contrairement à Fletcher qui ne songeait qu'à quitter la brigade criminelle. Encore cinq ans à tirer avant d'avoir vingt ans de service derrière lui et de se voir offrir une promotion. Il comptait chaque seconde, bien décidé à finir sa carrière dans un bureau. Il était prêt à faire de la paperasse, à jouer les ronds-de-cuir ; n'importe quoi à condition de ne plus être sur le terrain. Il en avait trop vu. Marre de sonder le regard vitreux des macchabées. Ça finissait par vous user, si on était sain d'esprit. Et Fletcher voulait croire que toutes ces années à côtoyer la violence ne l'avaient pas rendu dingue, du moins pas complètement.

Il regarda Hart s'approcher de Jimenez et lui donner les consignes. Il secoua la tête en voyant le sourire zélé du jeune agent de police. Lui aussi avait été comme ça, à une lointaine époque. Plein d'énergie et d'ambition, tout excité de frayer avec le mal. Si certain qu'il allait faire de grandes choses et être utile à la société... Un peu comme ces essaims de jeunes diplômés qui envahissaient, tout pomponnés, les rues de la ville au mois de mai. Adieu jeans et T-shirts, bonjour chemise d'un blanc éclatant et cravates rouge coquelicot pour les garçons, robes cintrées et jupes sous le genou pour les filles ; veste de laine bleu marine pour tout le monde. Le soir, ils troquaient leurs immenses gobelets de café contre du mauvais vin servi en pichet pour mieux refaire le monde jusqu'à une heure tardive de la nuit, attablés dans un des innombrables bars de Capitol Hill. Fletcher les observait en allant au travail, en rentrant chez lui, et il s'émerveillait de leur absence de cynisme, de la foi qu'ils avaient en ce monde.

Une foi qui ne suffirait pas à guérir cette ville de ses tares. Washington DC était immuable : plus les choses changeaient, plus elles restaient les mêmes. Icare avait peut-être chuté en volant trop près du soleil, mais à DC, l'astre du jour s'écartait pour épargner l'élite, se contentant de lui roussir les ailes en guise d'avertissement. Rien ne brisait une carrière, ou presque. Pour chuter comme Icare, il fallait au moins voir ses ébats sexuels diffusés sur internet ou être « pris au lit avec une fille morte ou un garçon vivant », selon les mots fameux de l'ancien gouverneur Edwin Edwards. Et encore. A la fin, personne n'était complètement anéanti. Même dans la mort ou le déshonneur, le vaincu se paraît d'une aura mythologique.

Certain qu'il pouvait compter sur son équipier pour faire sa part de travail, Fletcher chassa sa mélancolie et retourna au bas de l'escalier, scrutant les lieux à la recherche d'un détail insolite : quelque chose — n'importe quoi — qui sortirait de l'ordinaire. La maison était trop propre, trop bien rangée, et un calme étrange y régnait. Le corps serait bientôt emporté vers la morgue et l'équipe chargée de faire le ménage arriverait dans la foulée pour remplacer la moquette souillée de sang. Après quoi, tout redeviendrait normal.

Normal... Comme si c'était possible ! Très certainement, le propriétaire déciderait de vendre, effrayé ou dégoûté à l'idée d'habiter une maison où un homme avait perdu la vie, et le drame qui s'était déroulé ici finirait par se dissoudre dans le cours du temps. Vide, la maison s'abîmerait peu à peu : d'abord la peinture qui s'écaillerait ici et là, puis la véranda ouverte qui s'affaîsserait, une ou deux fuites dans le toit, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un des voisins s'en émeuve et se plaigne auprès du propriétaire qui vivait désormais en Floride avec un nouvel emprunt immobilier sur les bras, et que la banque finisse par saisir la maison qui ne trouvait pas d'acheteur.

Fletcher soupira. C'était son boulot d'obtenir des réponses avant que les pistes ne soient recouvertes par la poussière du temps. Il n'avait pas envie qu'une nouvelle affaire non élucidée vienne grossir la pile qui encomrait déjà son bureau.

Les techniciens de la police scientifique envahirent les lieux, cherchant des traces digitales latentes à l'aide de poudre et de pinceaux, posant des films électrostatiques dans l'entrée avec l'espoir d'y relever des empreintes de chaussures, accumulant les éléments probants qui orienteraient l'enquête et permettraient éventuellement de connaître l'identité du meurtrier. Un infime détail pouvait conduire à la résolution d'une investigation criminelle, et aucun des techniciens qui s'activaient en ce moment même dans la maison ne voulait être celui qui passerait à côté.

Fletcher se fit le plus discret possible pour les laisser travailler en paix. Adossé à un mur, il sortit son iPhone, se connecta à Google et

écrivit : « Harold Croswell, Falls Church, Virginie ». Ce n'était que la première de nombreuses autres recherches à venir dans les bases de données de la police, mais pourquoi ne pas commencer par le plus simple ?

Bingo ! La masse d'informations que contenait internet était un véritable trésor pour les enquêteurs de tout poil. Facebook. Twitter. Linkedin. « Hal », comme il se faisait manifestement appeler, était marié, père de trois enfants et propriétaire de deux chiens. Génial. Annoncer sa mort serait une vraie partie de plaisir.

Un technicien au visage couvert de taches de rousseur et aux bras chargés de sacs accosta Fletcher alors qu'il retournait vers l'entrée de la maison.

— On en a terminé ici, inspecteur. Le légiste s'apprête à emporter le corps.

— D'accord. Merci de m'en avoir informé. Qui est de service, ce matin ?

— Max, répondit le technicien avant d'esquisser un sourire. Amusez-vous bien.

— Oh non..., grogna Fletcher. Il ne manquait plus que ça.

— Vous parlez de moi, je suppose ?

L'interminable silhouette d'Amado Nocek émergea du couloir. L'homme était immense et d'une pâleur cadavérique. Fletcher avait toujours trouvé qu'il ressemblait à une mante religieuse géante, lorsqu'il se penchait sur un mort en se frottant les mains avec une sorte de froide jubilation. Mais tout le monde l'appelait « Max », en référence au personnage de la famille Adams. Bien qu'officieux et toujours prononcé dans son dos, ce surnom était parvenu aux oreilles de Nocek, qui devinait sans mal ce qu'on disait de lui. Mais il était au-dessus de ça.

— Bien sûr qu'on parlait de vous, docteur Nocek, répondit Fletcher sans se démonter. Comment allez-vous ?

— Ça peut aller, merci. Je souffre d'une maladie que je n'ai pas encore réussi à diagnostiquer, mais dont le symptôme le plus spectaculaire est la sécrétion d'une impressionnante quantité de mucus nasal.

Illustrant son propos, il renifla longuement et bruyamment, son nez rougi ressemblant à s'y méprendre à celui d'un nasique. A lui seul, Nocek était également une espèce menacée.

— Soyez assez aimable pour garder votre maladie indéterminée pour vous, docteur. Quand comptez-vous pratiquer l'autopsie ?

— Impossible de vous donner une date maintenant. On a eu une vague de morts violentes cette semaine, et j'ai bien peur qu'on ait pris du retard. J'avoue que c'est en partie de ma faute, mes problèmes de santé m'ayant empêché de travailler ces trois derniers jours.

— Pourriez-vous me prévenir quand vous vous y mettrez ?

— Certainement. Mais ne comptez pas avoir de mes nouvelles avant vendredi au plus tôt. Je vous enverrai une invitation gravée dans le marbre. Pour une ou deux personnes ?

— Deux, s'il vous plaît. L'inspecteur Hart sera aussi de la fête.

— Parfait, parfait, c'est bien noté. Et maintenant, si vous me le permettez, j'aimerais retourner au bureau du médecin légiste en chef.
Justicia omnibus.

Fletcher secoua la tête après le départ de Nocek. Que venait faire ici cette locution latine, devise du District de Columbia ? La justice est la même pour tous, tu parles ! Surtout dans une affaire d'homicide.

Il plongea la main dans la poche de son blouson et en sortit une paire de gants en nitrile avant de retourner dans la chambre où s'était produit le meurtre. Bâillant sans retenue, il regarda les techniciens emporter le corps en se faisant une raison : le bonheur de se mettre au lit ne serait pas pour tout de suite. Il décida finalement d'aller aider Jimenez et Hart à mener l'enquête de voisinage.

Pourquoi avait-on refroidi ce type ? se demanda-t-il en marchant vers la porte d'entrée. Et pourquoi le café refroidissait-il aussi vite ?

*Nashville, Tennessee,
Dr Samantha Owens.*

Samantha était sidérée par le prix que coûtait un billet d'avion, quand on ne le réservait pas à l'avance. Certes, Eleanor avait insisté pour le payer, mais elle n'avait pas envie de ruiner son amie. Chassant ses scrupules après un long moment d'hésitation, elle réserva un vol qui devait atterrir à l'aéroport National Ronald Reagan le lendemain matin à 11 heures.

Une fois l'ordinateur éteint, elle se rendit dans sa chambre où elle enfila un pyjama et régla l'alarme de son radioréveil, même si elle savait pertinemment qu'elle ne trouverait pas le sommeil. Elle choisit un roman au hasard parmi les ouvrages empilés sur sa table de chevet, mais se retrouva en train de relire sans cesse le même passage sans parvenir à en comprendre le sens. Elle abandonna au bout d'une demi-heure de vains efforts et éteignit la lumière. Les yeux ouverts, elle écouta les petits craquements de la maison. Et si elle se procurait un chat ? Une boule de poils douce et câline qui viendrait se blottir contre elle, la nuit. Sans doute aurait-elle préféré un chien, mais elle était allergique.

Ses pensées se mordaient la queue. Elle les laissa faire la ronde.

L'arrivée d'un noyé à la morgue, ce matin. La façon dont elle avait ensuite fui ses responsabilités. Si elle était rentrée chez elle plus tôt, au lieu de rouler au hasard dans la ville, elle aurait entendu le message d'Eleanor à temps pour être à Washington DC dans la soirée.

Si...

Si elle n'avait pas fait preuve d'un tel égoïsme, deux ans plus tôt...

Ils seraient peut-être vivants, à l'heure qu'il était. L'eau.

Les balles. Les cœurs noyés ou transpercés.

Elle roula sur le flanc et tapota son oreiller pour lui donner du volume.

Il fallait qu'elle trouve un moyen de vivre avec ces remords. C'était sa vie, désormais.

Des yeux qui sourient, des baisers doux, la brise sur le pont et dans les cheveux d'Eddie.

La maison était bien trop calme.

Bien trop vide.

Ils lui manquaient tous.

La brise dans les cheveux d'Eddie.

Et voilà que ses pensées l'avaient ramenée exactement au sujet dont elle avait cherché à s'éloigner : Eddie Donovan.

A quoi bon se battre contre ce visage du passé ? La douleur était trop récente pour être maîtrisée. Trop récente pour être rangée au fond du grenier, dans un compartiment étanche. Inutile d'essayer de lui échapper.

Elle alla rallumer son ordinateur pour lire les articles qui rendaient compte du drame — les mêmes articles qu'elle avait consultés après sa conversation téléphonique avec Eleanor. Beaucoup de vent et peu d'informations. Depuis le début de l'année, Eddie était la douzième victime à avoir trouvé la mort dans un car-jacking à Washington DC. Il roulait pourtant dans un secteur qui n'était pas réputé dangereux, et les responsables de quartier étaient dans tous leurs états, multipliant les déclarations à l'emporte-pièce : si le maire de la ville n'était pas capable de protéger ses administrés, M. et Mme Tout-le-monde allaient prendre les armes et s'en charger eux-mêmes ! Le reste était une succession d'anecdotes et de louanges qui brossaient le portrait d'un héros local. Décrits par le menu, les faits d'armes d'Eddie firent remonter à la surface les violentes émotions qu'elle était parvenue à refouler tout au fond de son cœur.

Eddie s'était engagé dans l'armée au sortir du lycée et avait participé à l'opération « Tempête du désert » avant de rentrer à Washington pour entreprendre des études de médecine. C'était là que Samantha l'avait rencontré, lors de la première semaine de cours. Il se trouvait dans le même groupe qu'elle en classe d'anatomie humaine, et le courant était tout de suite passé entre eux. Ça avait commencé par des taquineries mutuelles, des mises au défi de pratiquer cette première incision dans la chair d'un cadavre et, bientôt, chacun avait aidé l'autre à se mettre à distance de la mort, à la dépersonnaliser. Condition indispensable pour exercer les métiers auxquels leurs études les destinaient. Mais les Etats-Unis étaient de nouveau entrés en guerre, et la fibre patriotique d'Eddie avait pris le dessus. Il s'était mis à caresser l'idée de reprendre les armes, cette fois en endossant l'uniforme de Ranger. L'infanterie, le choix des vrais durs à cuire. Conduire ses fantassins au front, au cœur de la bataille. Et tant mieux si ses connaissances médicales pouvaient aider à sauver des vies.

Elle n'avait pas réussi à le détourner de son projet qui, pour elle, avait tout d'un choix suicidaire : c'était dans l'infanterie qu'on déplorait le plus de morts au combat. Samantha pouvait bien l'admettre, aujourd'hui : elle s'était sentie tellement blessée qu'il lui

préfère l'armée qu'elle n'avait pas vraiment cherché à le retenir. Réaction d'orgueil. Oui, elle l'avait laissé partir après qu'il l'eut embrassée, ce soir-là, sur le Key Bridge. Il avait posé ses lèvres sur les siennes, lui avait dit qu'il l'aimait et qu'il s'en allait.

Il lui avait brisé le cœur en mille morceaux.

Elle aurait pu promettre de l'attendre, mais ç'aurait été un mensonge. Elle avait un autre homme dans sa vie : un homme qui l'aimait profondément et qui voulait partager sa vie. Un homme qui ne la laisserait pas tomber, lui, mais qui, au contraire, la ferait toujours passer en premier ; un autre homme qui l'appelait chaque jour pour lui dire à quel point son absence lui était douloureuse. Un autre homme à qui elle avait fait des promesses d'avenir. Au fond, même si la décision d'Eddie l'avait terriblement fait souffrir, elle lui avait aussi permis de tenir ses promesses. De renouer avec la voie qu'elle s'était tracée avant sa rencontre avec Eddie. Avant le déraillement.

Accident de parcours.

Se remettre sur les bons rails.

Voilà ce qu'elle s'était dit, à l'époque. Ce dont elle avait presque réussi à se convaincre. Elle avait repoussé ses sentiments pour Eddie au fin fond de son cœur, les écrasant jusqu'à ce qu'ils ne prennent pas plus de place qu'un vieux ballon oublié dans un coin de jardin, tout dégonflé et couvert d'herbes folles. Une petite tache noire dans un cœur rouge bonheur. Une cuiller de goudron dans un tonneau de miel.

Elle éteignit l'ordinateur et regagna sa chambre après s'être assuré que la lumière du bloc anti-surtension était bien allumée. La démarche lente et engourdie, elle alla s'étendre sur son lit, sous le regard des ombres qui dansaient sur les murs. Se releva quelques secondes plus tard pour se laver les mains. Se recoucha.

Une autre qu'elle aurait peut-être été tentée d'ouvrir la porte de la penderie, d'en explorer les recoins à la recherche d'une boîte en carton — la boîte du passé —, d'en extraire une photo qu'elle savait y trouver...

Mais Samantha Owens était le genre de femme qui regardait devant elle, pas derrière. Les regrets, la nostalgie ? Très peu pour elle.

C'était en tout cas ce dont elle essayait de se convaincre. Qui sait ? A force de se le répéter, cela deviendrait peut-être vrai.

La fin de son calvaire vint quelques heures plus tard, quand l'alarme du radioréveil se mit en marche. Douche, café, corn-flakes bio, trajet plutôt rapide jusqu'à l'aéroport. Ce n'était pas la foule des grands jours, et elle n'eut pas à faire la queue trop longtemps pour s'enregistrer et passer les contrôles de sécurité. Elle n'eut même pas droit au scanner corporel — il était apparemment réservé aux hommes, ce matin — et une fois dans la zone sous douane, il lui resta largement assez de temps pour aller se chercher un café.

Lorsque arriva le moment d'embarquer, elle prit sagement sa place dans la courte file qui s'était formée. A peine assise dans la carlingue, elle sortit son petit flacon de gel antibactérien. Versant la solution hydro-alcoolique sur la peau craquelée de ses mains, elle se souvint de la dernière fois qu'elle aurait dû prendre l'avion. Des vacances décidées sur un coup de tête, à la dernière minute. D'ailleurs, elle n'avait jamais pensé à annuler le voyage et le séjour. Et si la compagnie aérienne et l'hôtel lui avaient fait un avoir ? Il faudrait songer à vérifier ça. Cette pensée alla se loger directement dans le fourre-tout mental où se trouvait tout ce qui ne faisait que lui traverser l'esprit, à la manière de ces oiseaux qui sautaient de branche en branche sur le bouleau noir du jardin. Elle se rassurait en se disant qu'elle se souvenait des choses vraiment importantes. Ça lui donnait l'impression d'être forte et ça l'aidait à vivre.

* * *

Les secousses de l'avion qui atterrissait la ramenèrent à la réalité du moment. Encore un morceau de sa vie qui venait de s'écouler. Elle rassembla ses affaires et quitta l'appareil en s'efforçant de ne croiser aucun regard. C'était nettement préférable. Ces derniers temps, elle avait le plus grand mal à échanger quelques mots avec des inconnus sans les imaginer pâles et froids, les bras en croix et une grosse cale sous la troisième vertèbre dorsale, offrant leur cage thoracique à la lame de son scalpel. Les séries télévisées l'agaçaient quand elles montraient une autopsie avec un corps couvert d'un drap et sans cale dans le dos. D'un autre côté, les gens normaux et sains d'esprit n'avaient aucune envie de savoir ce qu'il arrivait à leurs proches lorsque la mort les livrait aux mains de Samantha ou de ses confrères.

Au bout du couloir, avant la zone de livraison des bagages, l'attendait un chauffeur qui brandissait une pancarte sur laquelle était gribouillé « OWENS » au marqueur noir. Sans aucun doute une attention d'Eleanor. Elle avait même eu la délicatesse de donner son nom de jeune fille au chauffeur. Eleanor comprenait que ce n'était pas par manque d'amour que Samantha avait abandonné le nom de son mari, mais parce qu'il était trop douloureux de l'entendre prononcer au quotidien.

Un choix qui ne faisait pas l'unanimité.

Inutile d'attendre que le tapis roulant charrie sa valise : elle n'avait pris qu'un sac de voyage rempli à la va-vite, avec juste de quoi se changer deux fois. Elle n'avait pas l'intention de s'attarder ici. Une opération commando, comme aurait dit Eddie : atterrissage à Washington DC, autopsie d'un amour passé, retour à la maison.

A la maison.

Elle se souvenait vaguement du bonheur que lui procurait, autrefois, la sensation de se sentir chez soi.

Chez elle, chez eux.

Elle ne s'en souvenait plus que très vaguement.

Laissant le chauffeur porter son sac de voyage, elle le suivit en échangeant des banalités jusqu'au trottoir qui bordait le terminal.

Ciel couvert, température fraîche et averses, climat typique d'une journée de printemps à Washington DC. Elle s'installa confortablement sur le cuir de la banquette arrière, et, bientôt, le chauffeur se glissa dans la circulation, relativement fluide à cette heure de la matinée. Après quelques minutes seulement, elle aperçut le Washington Monument, immense flèche de pierre et point de repère des plus efficaces. Le Capitole se situait précisément à 1,93 kilomètre à l'est de l'obélisque qui s'élevait au bout de l'Esplanade Nationale, et la ville s'étendait en un dessin précis depuis cet axe central, avec de larges avenues en diagonales qui découpaient le damier serré des rues. Divisée en quadrants — nord-est, nord-ouest, sud-est et sud-ouest — qui formaient autant de frontières raciales et sociales, Washington DC était cernée de voies rapides et d'autoroutes, mais aussi de parcs, de monuments et de ponts. Pour ne pas se perdre dans le centre-ville, il suffisait de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule et de voir où on se situait par rapport à l'obélisque.

C'était une belle cité, et plus encore au printemps où ses nombreux cerisiers en fleur la paraient de teintes roses et blanches.

Sam pouvait les voir à travers la vitre de la voiture, de l'autre côté du Potomac et du Tidal Basin. A cette distance, on aurait dit des boules duveteuses suspendues dans le vide. Les arbres étaient en pleine floraison, mais la pluie froide flétrissait leurs beaux pétales. C'était dommage, songea-t-elle, même si cette vision s'accordait bien à son humeur du moment. Et puis, ils seraient de nouveau radieux demain ou après-demain, quand le soleil reprendrait possession du ciel.

Le chauffeur prit la sortie en direction du Key Bridge et emprunta des petites rues qui sillonnaient le quartier de Georgetown. Eleanor vivait dans Q Street, à quelques encablures des restaurants et des bars que Samantha et Eddie avaient assidûment fréquentés. Un feu qui venait de passer au rouge immobilisa justement la voiture devant Dixie Liquors, un de leurs anciens repaires, où elle avait pris quelques-unes des plus belles cuites de sa vie.

Samantha se rendit compte qu'un sourire s'était formé sur ses lèvres. Curieux comme le souvenir de ces beuveries acrobatiques — il s'agissait le plus souvent d'ingurgiter de la bière dans un énorme fût, la tête en bas et les pieds maintenus en l'air par une bande d'amis — lui remettait sur la langue le goût de la liberté et de l'insouciance

qui imprégnaient sa vie d'alors. Peut-être était-ce simplement le fait d'avoir quitté Nashville et la routine de son quotidien... Et puis, il fallait bien avouer qu'elle avait toujours adoré Washington.

Le temps que le chauffeur la dépose devant l'élégante maison de style fédéral où vivait Eleanor, elle se sentait déjà plus légère, le simple fait de se trouver dans cette ville semblant lui ôter un poids des épaules. Flottait dans l'air comme un espoir que ses ailes se redéployaient un jour, amples et fermes dans son dos, alors qu'elles s'étaient recroquevillées depuis si longtemps, desséchées et inutiles, incapables de la faire voler.

Le moment et l'endroit parfaits pour un accès d'optimisme, Sam. Devant la porte d'entrée d'une femme qui vient de perdre son fils — un homme qui se trouve être ton amour de jeunesse, et que tu t'apprêtes à disséquer.

De l'extérieur, la maison était telle qu'elle s'en souvenait : trois étages de briques ornés de volets noirs, une porte d'entrée d'un rouge accueillant et deux lucarnes qui avançaient sur la rue. Classique. Intemporel.

Elle tendit le doigt pour sonner, mais Eleanor avait dû guetter son arrivée derrière une fenêtre. La porte s'ouvrit et la mère d'Eddie se jeta dans ses bras.

C'était tellement agréable d'être touchée. Même si une immense douleur suintait de cette étreinte.

— Oh ! Eleanor... Je suis tellement triste pour toi...

Eleanor la pressa une dernière fois contre elle, comme si elle sentait que Samantha était en manque de chaleur humaine. Puis elle fit un pas en arrière et les deux femmes se regardèrent un instant en silence. Les cheveux d'Eleanor étaient devenus gris depuis longtemps, mais elle arborait quelques mèches colorées, à l'instar d'un grand nombre de Washingtoniennes d'un certain âge : des zébrures noires, orangeuses, qui donnaient de la profondeur au gris argenté de sa coupe au carré. Elle avait des yeux bleus, humides, et elle avait perdu beaucoup de poids depuis la dernière fois que Samantha l'avait vue. Cela faisait combien de temps, déjà ? Huit ans ? Non, seulement cinq. Samantha était de passage à DC, et elles s'étaient donné rendez-vous chez Swings pour boire un café.

Eleanor lui avait appris qu'Eddie venait tout juste de s'envoler pour Kirkouk, au nord de l'Irak.

— Tu as une mine épouvantable, Sam. Allez, entre.

J'ai fait du thé.

Chère Eleanor. Incapable de proférer un mensonge, même diplomatique.

— Du thé ? Excellente idée.

Elles emmenèrent leurs tasses fumantes jusqu'à l'îlot central de la cuisine où des galettes rondes, à rayures bleues et blanches, adoucissaient l'assise des tabourets de bar. Des haut-parleurs invisibles diffusaient à faible volume l'*Hiver* de Vivaldi. Tout était calme, paisible, parfaitement en ordre.

Eleanor se hissa sur un des tabourets.

— Le vol s'est bien passé ?

— Oui, oui, merci.

— Tu as mangé quelque chose dans l'avion ?

— Non, je n'avais pas faim.

Le silence s'installa entre elles. Sam savait qu'il ne durerait pas longtemps. Que le barrage ne tarderait pas à céder. Comme elle s'y attendait, ce fut l'affaire de quelques secondes.

Eleanor secoua la tête.

— On l'a retrouvé en train de se vider de son sang à l'angle de Seventh Street et de L Street Southeast. Tu sais, là où il y a cette vilaine petite épicerie. Selon la police, la voiture a fait une embardée et a légèrement quitté la route, comme si Eddie avait accéléré pour chercher à s'échapper. Des traces de peinture de sa carrosserie étaient visibles sur un panneau endommagé, à quelques mètres de là où il est mort. Son agresseur a pris possession de la voiture au niveau du panneau — si je me souviens bien des explications qu'on m'a données, des traces de pneus indiquaient un départ en trombe — et ce sauvage a balancé le corps de mon fils sur le trottoir comme un vulgaire sac de détrit. On m'a assuré qu'il était mort sur le coup, ou presque.

La façon dont Eleanor avait réussi à prononcer ces mots terribles, d'un ton relativement neutre, força l'admiration de Samantha.

— Il y a des témoins ?

— Des gens qui ont entendu des crissements de pneus, des bruits de portière qui claquent, mais personne ne semble avoir assisté à la scène. L'inspecteur en charge de l'enquête s'est entretenu avec Rod Deter, le supérieur hiérarchique d'Eddie chez Raptor, la société qui l'employait. M. Deter a affirmé qu'il ne l'avait pas appelé pour venir travailler et qu'il ne voyait pas qui aurait pu le faire, dans la mesure où il était entendu qu'Eddie avait pris sa journée. Le dernier appel entrant sur son téléphone mobile était un numéro masqué. D'après la police, il s'agirait d'un téléphone mobile jetable.

— Donc, on ignore qui l'a appelé. En gros, ça peut être n'importe qui. Et l'autopsie, qu'est-ce que ça dit ?

— Du charabia. Le rapport définitif sera disponible dans quelques semaines, une fois qu'ils disposeront des résultats complets de l'analyse toxicologique. Je ne peux que te répéter ce que m'a expliqué

l'inspecteur de police : il a reçu une balle dans la tempe, apparemment tirée de près. Et ils ont retrouvé plein d'éclats de verre sur son corps.

— Tempe gauche ou tempe droite ?

— Droite.

— Alors le meurtrier se trouvait du côté passager ?

— C'est ce qu'on m'a dit. Et qu'il y avait des éclats de verre sur son corps et dans la rue.

— La voiture n'a pas encore été retrouvée ?

— Non, je suppose qu'elle est en pièces détachées, à l'heure qu'il est.

— Et sa femme ?

Eleanor chercha le regard de Samantha.

— Anéantie, comme tu peux t'en douter. Elle fait des efforts louables pour ne pas s'effondrer, tout simplement parce qu'elle a besoin d'être forte pour ses deux filles. Quant à l'organisation des obsèques... Ma foi, tu sais ce que c'est.

Samantha le savait, en effet.

On peut les mettre avec leur père, si vous le souhaitez. Comme les enfants ne prennent pas beaucoup de place...

Elle but une longue gorgée de thé.

— Susan n'était pas ravie que je t'appelle, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle veut l'enterrer aussi vite que possible et essayer de tourner la page. Retrouver autant que faire se peut une vie normale pour ses filles.

— Oui, je peux la comprendre.

La voix d'Eleanor se fit un peu plus forte. Un peu plus aiguë, aussi.

— Pas moi ! Elle ne veut donc pas connaître la vérité ?

Samantha posa la main sur le bras de son amie.

— Il est tout à fait possible qu'elle la connaisse déjà, Eleanor. Peut-être n'y a-t-il rien de plus à découvrir que ce qu'on sait déjà. Pourquoi es-tu si persuadée qu'il ne s'agit pas d'un simple car-jacking ? Tu m'as dit qu'il travaillait sur quelque chose...

Incroyable, cette façon qu'elles avaient d'éviter de le nommer. Comme si le fait de prononcer son prénom risquait de faire surgir son fantôme. De faire apparaître un visage translucide qui les fixerait d'un regard triste. Oui... le nom d'un défunt aimé contenait un puissant pouvoir d'évocation, parfois inquiétant.

Les épaules d'Eleanor s'affaissèrent d'un seul coup.

— Oh ! Sam, je ne sais pas... Peut-être que je me fais des idées. Peut-être que je n'accepte pas qu'il puisse avoir perdu la vie aussi bêtement, sur un simple coup du sort. Mais quelque chose me perturbe, une petite voix qui me répète que la version de la police n'est pas crédible. Une mère connaît son fils mieux que quiconque, tu le sais. Et il y a quelque chose qui cloche, dans cette histoire. Crois-

moi, Sam, je sens au plus profond de moi qu'il y a quelque chose qui cloche.

Samantha hocha la tête pendant qu'Eleanor trempait pensivement les lèvres dans sa tasse de thé, qu'elle reposa bientôt sur le bois de l'îlot central avant de planter son regard dans le sien.

— Et toi, ma chérie, comment vas-tu ? Tu es maigre comme un clou, mais ça ne m'étonne pas. J'ai moi-même perdu près de dix kilos, après la mort de Jack.

Samantha baissa les yeux un court instant. Agrippées à ses cuisses, ses mains étaient rouges et vieillies avant l'heure.

Respire, respire...

Non, non, non. Pas maintenant.

C'était plus fort qu'elle. Impossible d'y échapper. Elle souleva sa tasse de thé et fit volontairement gicler un peu de liquide sur ses doigts et son chemisier.

— Oh... Quelle idiote ! Regarde-moi ça.

Elle descendit du tabouret, s'efforçant de paraître confuse, et se précipita vers l'évier. Elle fit aussitôt couler l'eau et sentit l'angoisse se retirer dans son antre obscur.

Respire, respire...

Le regard d'Eleanor lui brûlait le dos. Elle ne se retourna pas, laissant ses yeux vagabonder à travers la fenêtre. Ils se posèrent finalement sur un petit potager, niché dans un coin du jardin. Elle crut entendre des rires étouffés, des gloussements joyeux, et augmenta la température de l'eau qui coulait sur ses mains.

Quand elle se sentit un peu rassérénée, elle revint s'asseoir sur le tabouret de bar.

— Ça va, je t'assure, dit-elle en réponse au regard inquiet d'Eleanor. Mais parlons plutôt de... d'Eddie. Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Eleanor plissa les yeux un instant, scrutant le visage de Samantha d'un air toujours aussi préoccupé, et cette dernière s'attendit à ce qu'elle revienne à la charge. Mais, Dieu merci, elle en resta là. Samantha n'était pas si forte que ça, du moins de son point de vue. Elle se sentait incapable d'affronter ces émotions qui l'assaillaient de toutes parts. Cette tristesse, ces angoisses... Même les bouffées d'espoir lui semblaient trop violentes pour ses maigres forces. Alors quand les émotions d'Eleanor venaient s'ajouter aux siennes... Il fallait simplement faire le dos rond, s'efforcer de maintenir la tête hors de l'eau et se cramponner à la terre qui poursuivait, indifférente, sa course autour du soleil. Le temps de faire quelques tours de manège supplémentaires, en tout cas.

— Il est venu me rendre visite ici avec les filles, la semaine dernière. Déjeuner dominical. Susan ne les a pas accompagnés. Elle ne

se sentait pas bien, d'après ce qu'il m'a dit. J'avais préparé un rôti, les filles ont regardé un DVD... enfin, tu vois... Un dimanche tout ce qu'il y a de normal.

— Et ? insista Sam. J'ai l'impression que tu ne me dis pas tout.

Eleanor se mordit la lèvre inférieure et finit par se lever pour aller ouvrir un tiroir à l'autre bout de la cuisine. Une sorte de fourre-tout, d'après ce que put en voir Samantha. Qui n'avait pas chez lui au moins un tiroir où s'entassait tout ce dont on ne savait que faire ? Le contenu de son propre tiroir fourre-tout lui vint à l'esprit : piles plus ou moins usagées, paire de ciseaux, menus de pizzerias et fast-foods, liens en plastique armé, tournevis cruciforme, bouchons en liège...

Une petite barrette rose.

Elle refoula la vague de nausée qui avait accompagné cette dernière image.

Arrête, Sam. Ce n'est pas le moment de se laisser aller.

Eleanor rebroussa chemin et lui tendit un morceau de papier plié.

— C'est vrai, Sam, je ne t'ai pas tout dit. Voilà ce qui m'a vraiment décidée à te demander de venir. Je m'en suis souvenue hier, juste avant de t'appeler. Je l'avais mis dans ce tiroir et ça m'était sorti de la tête, avec tout ce qui s'est passé.

Samantha se saisit du morceau de papier. Il s'agissait d'une petite feuille quadrillée, manifestement arrachée à un carnet à spirale.

Elle la déplia en prenant soin de ne pas la déchirer.

Quatre mots s'y trouvaient, écrits en majuscules :

DIS LA VERITE, SINON...

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Dr Samantha Owens.*

Il s'agissait d'une pièce à conviction. Mieux valait donc ne pas la toucher à mains nues. Et ça avait tout l'air d'une menace en bonne et due forme.

— Tu as des gants, Eleanor ?

— Seulement des gants d'hiver. J'imagine que ce n'est pas ce dont tu as besoin.

Eleanor semblait s'être ratatinée durant les quelques secondes où Samantha avait tenu cette note dans ses mains. La mère forte et sûre d'elle avait laissé place à une vieille dame faible et craintive.

Samantha posa le papier sur l'îlot central, tout doucement, comme si elle craignait qu'il ne se brise au contact du bois.

— D'où est-ce que tu sors ça ? demanda-t-elle.

— Eddie me l'a donnée dimanche dernier. « Pour que ça reste en lieu sûr », voilà mot pour mot ce qu'il m'a dit. Il n'a pas voulu m'expliquer ce que ça signifiait ni d'où ça venait. Il m'a simplement demandé de ranger cette note quelque part dans la maison. Alors, tu vois bien, Sam, ça prouve qu'il n'a pas été victime d'un malheureux hasard. Je sais qu'on lui a tendu un guet-apens. Il s'agit d'un assassinat. D'un acte prémédité.

— Tu as parlé de cette note à la police ?

— Non.

Samantha ouvrit de grands yeux.

— Et pourquoi, s'il te plaît ? s'écria-t-elle d'une voix plus dure qu'elle n'aurait voulu. Il faut absolument leur en parler, Eleanor ! Cette note accrédite la thèse de l'assassinat et peut amener l'inspecteur à orienter son enquête dans une tout autre direction. Ne pas lui faire part d'une telle information...

Elle laissa sa phrase en suspens. Elle avait été sur le point de lui faire remarquer que ne pas divulguer cette information avait pu permettre au meurtrier d'Eddie de prendre de l'avance sur la police, mais il aurait été injuste et cruel d'ajouter un sentiment de culpabilité

à la douleur qui consumait déjà Eleanor. Certes, elle avait commis une erreur, mais il était encore temps de la réparer.

Eleanor se laissa lourdement tomber sur le tabouret de bar, le visage hagard.

— Alors tu es d'accord avec moi, Sam ? Eddie a bien été victime d'un guet-apens ? Il a été assassiné ?

— Je n'ai pas dit ça, Eleanor. Mais c'est vrai que cette note fait naître un doute sérieux sur les circonstances de sa mort. En tout cas, j'aimerais consulter tout de suite le rapport préliminaire d'autopsie et essayer de déterminer si le légiste a pu passer à côté de quelque chose. Comment s'appelle l'inspecteur en charge de l'enquête ?

Eleanor avait préparé un dossier qui contenait toutes les informations dont Samantha pouvait avoir besoin. Quelque chose dans le soin qu'elle avait mis à accomplir cette tâche serra le cœur de Sam. Eleanor avait longtemps travaillé au service de plusieurs membres du Congrès en tant que conseillère juridique, et elle avait vécu sa retraite comme un crève-cœur.

Les habitudes avaient la vie dure.

Elle tendit le dossier à Sam. Maintenu à l'aide d'un trombone, une carte de visite se détachait sur le rouge de la chemise cartonnée.

— Darren Fletcher, répondit Eleanor au moment où Samantha lisait le nom sur la carte. Et s'occuper de cette affaire n'avait pas l'air de l'enthousiasmer.

— Les policiers ne sont pas tous d'un abord facile, je te l'accorde. Et sinon, tu es sûre qu'Eddie ne t'a rien dit d'autre sur cette note ? Tu l'as senti comment, quand il te l'a donnée ? Inquiet ? Effrayé ? Simplement agacé ?

Eleanor ferma un instant les yeux, comme pour remonter le temps jusqu'au dimanche précédent. Jusqu'au jour où elle avait vu son fils pour la dernière fois. Quelques jours seulement avaient passé, et cela semblait pourtant si loin... Une éternité.

Elle rouvrit les yeux et haussa à peine les épaules.

— Il a juste dit qu'il ne voulait pas que j'en parle à Susan.

— De quoi ne voulait-il pas me parler ?

Eleanor et Sam sursautèrent à ces mots. Une femme blonde et menue se tenait à l'entrée de la cuisine, le regard dur et les bras croisés.

Samantha n'avait jamais rencontré la femme d'Eddie, pas plus qu'elle n'avait vu de photo d'elle. Mais il s'agissait forcément de Susan Donovan.

— Maminette ! Maminette !

Deux petites filles déboulèrent dans la pièce. Eleanor quitta aussitôt son tabouret et se mit à genoux sur le sol de la cuisine, bras grands ouverts, prête à les accueillir contre sa poitrine. Samantha

déglutit et fit un effort sur elle-même pour ne rien laisser paraître de ses émotions tandis que les fillettes enfouissaient le visage dans la chaleur familière de leur grand-mère. Ses muscles se raidirent au point de lui faire mal, mais la vraie douleur venait d'ailleurs. Elle aurait voulu fuir, s'éloigner aussi loin que possible de ces enfants. Mâchoire serrée, elle tourna le visage en direction de la fenêtre pour cacher les larmes qui noyaient ses yeux.

La femme blonde retira ses lunettes de soleil et avança jusqu'au centre de la pièce. Samantha parvint à se ressaisir et à pivoter vers elle. Leurs regards se croisèrent. Elle comprenait à présent pourquoi Susan Donovan portait des lunettes noires en dépit de l'absence de soleil. Dépourvus de maquillage, ses yeux rouges et gonflés étaient soulignés de cernes sombres. En y regardant de plus près, elle vit que ses cheveux étaient sales, sans doute laissés à l'abandon depuis deux ou trois jours.

— A qui ai-je l'honneur ? demanda Susan.

— Je suis le Dr Samantha Owens. Je vous présente toutes mes condoléances.

Samantha avait hésité à lui tendre la main. Face au regard hostile, presque haineux, qui accueillit ses paroles, elle estima avoir bien fait de s'abstenir.

— Oh... Alors, c'est vous. Je devrais sans doute vous présenter mes condoléances, moi aussi. Vous connaissiez si bien mon mari... N'est-ce pas ?

— Susan..., lui dit Eleanor en pointant le doigt dans le dos des fillettes, toujours accrochées à elle. Les petits pichets ont de grandes oreilles.

Le vieux proverbe suffit à mettre un terme à l'offensive de Susan, qui se tourna vers ses filles.

— Allez regarder la télé dans la chambre de Maminette, d'accord, mes poulettes ?

Avec cet air résigné qu'ont parfois les enfants qui comprennent que les adultes veulent discuter entre eux, les petites filles s'arrachèrent aux bras de leur grand-mère et s'éloignèrent en silence. Samantha avait souvent vu cette attitude un peu trop adulte chez des gamins forcés de grandir trop vite. Comme si, en venant frapper un membre de leur famille, la mort les avait frôlés en murmurant : « Sois sage, sinon tu seras le prochain sur ma liste. »

L'animosité de la femme d'Eddie ne l'avait pas mise dans les meilleures dispositions, mais Samantha s'efforça de passer outre son énervement.

— Oui, je considérerais votre mari comme un ami, dit-elle. Même si on ne s'était plus parlé depuis des années.

— Susan la considéra d'un œil méfiant avant de lui tourner le dos

pour s'adresser à sa belle-mère.

— Qu'est-ce qu'Eddie ne voulait pas que je sache ? Eleanor hésita un instant, puis lui tendit la note.

Susan la lut et la replia avec une moue d'ignorance.

— De quoi s'agit-il ?

— Je n'en sais rien, Susan. Eddie m'a donné ce papier dimanche dernier en me disant qu'il serait plus en sécurité ici.

— Et vous ne m'en avez pas parlé ? Vous avez préféré la mettre au courant, *elle* !

Elle...

Samantha faillit éclater de rire. Toute cette scène était grotesque. Elle lui rappelait son père, qui disait parfois *elle* pour désigner sa mère lorsqu'il racontait une anecdote, laquelle rétorquait inmanquablement : « Qui ça, elle ? La reine des quenelles ? »

La reine des quenelles...

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? Susan la fusillait du regard.

— Rien, répondit Samantha en retrouvant son sérieux. Juste un souvenir d'enfance. Ça n'a rien à voir avec vous, Susan, vraiment. Et sachez que je suis sincèrement triste pour vous. Eddie était un homme merveilleux et il vous aimait beaucoup.

— Comment pouvez-vous le savoir, puisque vous ne vous parliez plus depuis des années ?

Susan semblait sur le point de craquer. De fondre en larmes, de se mettre à hurler ou d'exploser d'une façon ou d'une autre. Sam connaissait cette expression perdue, ce regard qui exprimait un enchevêtrement d'émotions violentes. Elle allait devoir faire preuve de délicatesse, si elle ne voulait pas que la situation devienne incontrôlable.

— Eleanor a eu la gentillesse de me donner parfois quelques nouvelles.

Susan se figea un moment, frappée de stupeur. Comme si cette trahison de sa belle-mère — car c'était sûrement ainsi qu'elle voyait les choses — était inconcevable à ses yeux. Elle préféra changer de sujet :

— Que venez-vous faire ici, au juste, docteur Owens ? J'espère qu'Eleanor vous a expliqué que je ne donnerai pas mon accord pour une nouvelle autopsie. Ce travail a déjà été effectué par des *professionnels*. Nous avons suffisamment souffert comme ça, vous ne croyez pas ? A quoi bon s'acharner ? Ça ne le ramènera pas à la vie.

Samantha endossa son costume de médecin légiste. *Ça ne le ramènera pas à la vie...* Combien de fois avait-elle entendu cet argument dans la bouche d'un proche d'une victime qu'elle devait autopsier ? Imaginer l'être cher étendu nu sur une table en inox, prêt à être découpé comme un morceau de viande, était insupportable pour

la plupart des gens. Non, c'était insupportable pour *tout le monde*. Il y avait simplement ceux qui parvenaient à bloquer leur imagination et ceux qui n'y parvenaient pas.

— Non, hélas, ça ne le ramènera pas à la vie. Mais vous n'avez pas envie que son meurtrier soit traduit en justice ?

— Bien sûr que si. Mais au bout du compte, ça ne changera rien du tout. Ça ne me le rendra pas. Ça ne le rendra pas à ses enfants. L'ouvrir en deux ne le ressuscitera pas.

Susan était loin d'imaginer à quel point Samantha la comprenait.

Elle essaya autre chose :

— Pardonnez-moi de vous dire ça, mais si Eddie a été assassiné et non tué par malchance au cours d'un car-jacking qui a mal tourné, ça peut vouloir dire que vous et vos filles êtes également en danger. Etes-vous prête à risquer la vie de vos enfants, madame Donovan ?

— Voilà ce qui s'appelle un coup bas ! Et je vous fais remarquer qu'Eleanor est la seule à croire à la thèse du meurtre prémédité.

— J'y crois aussi, maintenant que j'ai vu cette note. Il fallait qu'elle soit liée à un sérieux problème, pour que votre mari demande à Eleanor de la conserver chez elle, vous ne pensez pas ? Et si Eddie a été la cible d'un tueur professionnel qui a maquillé un assassinat en car-jacking, je maintiens qu'un vrai danger peut peser sur vous et vos enfants. Malheureusement, j'ai vu ma dose de crimes avec violence, et j'en ai moi-même été victime. Alors je suis bien placée pour savoir que parfois, quand la cible principale a été abattue et que les commanditaires du meurtre ne sont pas encore sous les verrous, la famille proche de la victime peut faire les frais d'une sorte de vendetta.

— Vous essayez simplement de me faire peur. C'est la haine qui dicte vos paroles !

Cette fois-ci, Samantha ne put se retenir de rire, même si c'était un rire bref et sans joie.

— Pensez ce que vous voulez. Mais là je vous parle de la sécurité de vos enfants et je veux croire que vous serez capable de mettre votre ego de côté pour les protéger.

— Ça suffit ! s'écria soudain Eleanor. On ne peut pas continuer à se disputer comme ça. Susan, je t'en prie, laisse Sam faire son travail.

Ces mots prononcés, elle regarda sa belle-fille dans l'attente d'une réponse. Celle-ci ne venant pas, Eleanor reprit la parole d'une voix plus douce :

— Laisse-la au moins jeter un œil au rapport d'autopsie et parler au médecin légiste qui l'a rédigé. Sam ne touchera même pas au corps d'Eddie. Il n'y a rien là-dedans qui soit de nature à te perturber, n'est-ce pas ?

Susan rajusta sa queue-de-cheval. Samantha la devinait

embarrassée par l'agressivité qu'elle venait de lui témoigner. Sans doute faisait-elle partie de ces femmes qui n'aiment pas perdre la maîtrise d'elle-même. Ce que Samantha pouvait parfaitement comprendre, d'ailleurs.

— D'accord, finit par répondre Susan. Consultez le rapport d'autopsie si ça vous chante. Mais après ça, je compte sur vous pour rentrer dans le Tennessee et nous laisser à notre deuil.

— Elle quitta la pièce sans un mot d'au revoir, annonçant à ses filles l'imminence du départ.

Restées dans la cuisine, Samantha et Eleanor se regardèrent durant de longues secondes en silence.

— Tu aurais pu me dire qu'elle me détestait, fit remarquer Samantha avec un sourire triste.

Eleanor se mit à débarrasser le service à thé.

— Elle ne te déteste pas, Sam. Elle a simplement peur de ce que tu pourrais découvrir.

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Maggie Lyons.*

Jennifer était en train de souffler les six bougies de son gâteau d'anniversaire quand quelqu'un sonna à la porte d'entrée.

Maggie Lyons dissipa la fumée avec la main, avant de se pencher sur la table pour poser un baiser sur le front de sa fille.

— Attends une seconde, mon petit cœur. Je vais aller voir qui vient de sonner et je découperai ton gâteau juste après, d'accord ?

Des cris et des rires emplirent la pièce aussitôt qu'elle s'éloigna, et elle s'efforça de ne pas songer à l'état dans lequel elle allait retrouver la cuisine. Les enfants étaient surexcités et elle savait pertinemment qu'à son retour les garçons seraient couverts de sucre glace. Tout comme la table. Et Jennifer.

La lampe de la véranda était toujours allumée. Une fois de plus, elle avait oublié de l'éteindre avant d'aller se coucher. Elle appuya sur l'interrupteur et approcha le visage de la porte d'entrée. Derrière le verre gravé, elle distingua deux hommes en costume sombre. L'un devait faire un peu plus d'un mètre quatre-vingts, avec des cheveux bruns coupés très court. L'autre était plus petit, trapu et très musclé. Le genre à soulever de la fonte. Ses bras étaient si gros qu'ils s'écartaient de son corps comme s'il s'apprêtait à prendre son envol.

Des policiers.

Qu'est-ce que ce crétin avait encore fait ?

Elle ouvrit la porte, sourcils froncés. Le plus grand des deux lui adressa un signe de tête.

— Bonjour, madame. Je suis l'inspecteur principal Fletcher et voici mon équipier, l'inspecteur Hart. Vous permettez qu'on entre ?

Elle répondit d'un sourire désolé et sortit sous la véranda, refermant soigneusement la porte derrière elle. Elle n'était pas surprise de voir deux policiers sonner à sa porte. Le sale type qui avait été son mari — et un brillant avocat, avant de se transformer en alcoolique agressif — avait encore dû faire des siennes. Au moins, il avait recommencé à verser la pension alimentaire, même si ce n'était pas de

sa propre initiative : la somme était désormais prélevée sur ses émoluments, ses associés cherchant à éviter qu'un scandale n'éclabousse la réputation du cabinet. Ils faisaient tout pour la calmer afin qu'elle n'aille pas défendre ses droits en justice. Ce qu'elle comptait tout de même faire, mais c'était une autre histoire.

— Ça ne vous ennue pas qu'on discute plutôt dehors ?

Je ne voudrais pas que les enfants nous entendent.

— Pas de problème, dit Fletcher avant de baisser les yeux sur son bloc-notes. Vous êtes bien Margaret Lyons ?

— Oui, c'est moi.

Elle perçut l'inquiétude qui affleurait dans sa voix.

— Alors, demanda-t-elle d'un ton fataliste, qu'est-ce que Roy a fait, cette fois-ci ?

Le front de l'inspecteur Fletcher se plissa, mais ce fut le petit costaud, l'inspecteur Hart, qui répondit par une autre question :

— Qui est Roy ?

— Maggie s'appuya contre une des colonnes qui encadraient sa porte d'entrée.

— Mon ancien mari. Il est abonné aux ennuis et bien connu de vos services. Menaces, harcèlement téléphonique, pension alimentaire non payée, bagarres... j'en passe et des meilleures. Ce n'est pas pour lui que vous êtes là ?

— Ah, je vois..., dit Fletcher. Non, ce n'est pas pour lui. Du moins, je ne pense pas. On est venus vous voir pour le meurtre qui a été commis dans la maison d'en face.

— Le *quoi* ? Quelqu'un a été tué ici ? Dans la rue ? C'est affreux ! Mais... qui est-ce ?

Elle se redressa et jeta un coup d'œil derrière les deux hommes, son regard se posant enfin sur les voitures de police garées de l'autre côté de la rue. Comment avait-elle pu rater ça ? Elle avait décidément du sommeil à rattraper... Et les enfants n'avaient rien vu, eux non plus ? C'est vrai qu'ils se trouvaient côté jardin, et que l'anniversaire de Jennifer monopolisait leur attention. N'empêche que d'ordinaire, un des garçons lui apportait le journal que le livreur lançait sous la véranda. Elle baissa les yeux et vit que le journal n'avait pas été ramassé. Elle eut aussitôt une bouffée de colère.

N'importe quoi, Maggie ! Quelqu'un vient de se faire tuer et tu t'énerves parce que les enfants ne sont pas allés chercher le journal sous la véranda...

Elle reporta son attention sur l'inspecteur qui venait de reprendre la parole.

— Oui, madame. Un homicide juste en face de chez vous. Ça s'est passé entre 2 et 4 heures du matin. On est simplement venus vérifier si vous aviez vu ou entendu quelque chose d'inhabituel, cette nuit.

Maggie porta la main à sa bouche.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu... Un meurtre dans notre rue... Mais qui a été tué ?

Les deux inspecteurs échangèrent un bref regard, le plus petit hochant insensiblement la tête.

— Il s'appelait Harold Croswell.

— Maggie en eut la respiration coupée. Il ne restait plus à espérer que les inspecteurs n'avaient rien remarqué. Qu'ils n'avaient pas vu qu'elle inspirait machinalement un grand bol d'air entre ses lèvres presque fermées.

Elle secoua la tête.

— Ce nom ne me dit rien du tout. Où est-ce arrivé, exactement ? Dans quelle maison, je veux dire ?

L'inspecteur Fletcher pointa le doigt sur celle qui se trouvait juste en face, une maison en briques de style fédéral.

— Mais c'est la maison de Mme Emerson ! Elle est en France, en ce moment. Elle s'y rend chaque année au début du printemps et jusqu'à la fin de l'été.

— Alors la maison était vide ? demanda Fletcher.

— Elle était censée l'être, en tout cas. C'est une vieille dame, mais une grande voyageuse. Elle a perdu son mari, George Emerson, il y a trois ans. Elle dit que voyager l'aide à se sentir moins seule.

Maggie vit que l'inspecteur Fletcher jouait nerveusement avec son bloc-notes. Ils allaient finir par se poser des questions, si elle continuait à parler à tort et à travers.

— Ce monsieur qui a été tué..., reprit-elle, c'était peut-être un de ses amis. Je dois dire que j'ai vu défiler un nombre impressionnant d'hommes chez Mme Emerson. Incroyable qu'une femme de cet âge puisse multiplier à ce point les aventures. Une autre façon de briser sa solitude, je suppose. Mais je parle, je parle...

— Si cette Mme Emerson est une vieille dame, la victime est sans doute un peu jeune pour elle, dit l'inspecteur Hart en conservant un visage impassible. Vous avez un numéro de téléphone où la joindre ?

— J'ai bien peur que non. Cela dit, elle a une femme de ménage qui devrait savoir comment la contacter.

— Une femme de ménage, hein ? Et elle vient travailler combien de fois par semaine ?

— Tous les jours sauf le week-end quand Mme Emerson est chez elle, et une fois par semaine en son absence.

— Un sourire songeur se forma sur les lèvres de Maggie.

— Ça m'aiderait bien, moi aussi, d'avoir quelqu'un qui viendrait me donner un coup de main. Je mets les bouchées doubles pour essayer d'être promue associée dans le cabinet d'avocats où je travaille, et seule avec trois enfants, sans compter Roy qui me crée

sans cesse des soucis, j'avoue que j'ai parfois du mal à gérer...

— Vous savez quand la femme de ménage est venue pour la dernière fois ?

— Hum... Laissez-moi réfléchir... hier matin, je crois.

— Sympa, comme voisinage, intervint Fletcher.

— Oui, je dois dire que c'est très agréable. J'ai vécu ici toute ma vie. J'ai hérité de la maison à la mort de mes parents. C'est vrai que ce n'est pas le genre de quartier où on s'attend à ce qu'un meurtre soit commis.

Les inspecteurs restèrent silencieux pendant de longues secondes, se contentant de la regarder. Ils avaient une façon de vous donner le sentiment que vous aviez quelque chose à vous reprocher, même quand ce n'était pas le cas, et elle détestait ça. Les hurlements de rire des enfants parvinrent jusqu'à eux malgré la porte fermée. Le prétexte idéal pour mettre fin à cet entretien.

— Ecoutez, je suis désolée, mais je vais devoir vous laisser. C'est l'anniversaire de ma fille et elle venait juste de souffler les bougies quand vous avez sonné. Vous avez d'autres questions ?

— Non, madame, répondit Fletcher. Je vous donne ma carte, ajouta-t-il, joignant le geste à la parole. Si quoi que ce soit vous revenait à la mémoire, soyez assez aimable pour me contacter, d'accord ? Merci de nous avoir accordé un peu de votre temps.

Maggie leur souhaita une bonne journée et rentra dans la maison, la carte de l'inspecteur serrée entre le pouce et l'index. Elle ferma la porte, puis tira le verrou. Devait-elle en parler aux enfants ? Leur demander s'ils avaient remarqué quelque chose de bizarre, de l'autre côté de la rue ? Elle décida de n'en rien faire. Mieux valait qu'ils restent dans la cuisine à faire les fous, loin du ballet de voitures de police. Si elle leur disait qu'un homme avait été tué dans la maison d'en face, ils seraient à la fois fascinés et horrifiés et voudraient connaître tous les détails, que leur imagination se chargerait, au bout du compte, de leur fournir. Après ça, ils feraient des cauchemars, comme Jen en avait fait cette nuit. Il fallait vraiment qu'elle passe un savon à Bobby. Non mais, qu'est-ce qui lui avait pris de donner un livre pareil à sa petite sœur ?

D'un autre côté, si elle leur parlait de ce meurtre, cela les rendrait sans doute plus coopératifs lorsqu'elle leur annoncerait la suite du programme... Mais non, mieux valait qu'ils ne sachent rien.

Elle laissa tomber la carte de l'inspecteur Fletcher sur le guéridon de l'entrée et se prépara mentalement aux actions qu'elle allait devoir entreprendre.

Pas une fois Maggie n'avait songé à ce que Jen avait cherché à lui dire, cette nuit. Cette petite voix effrayée qui s'était élevée dans le noir... Et maintenant, elle n'avait qu'une chose en tête : couper le

gâteau, attendre qu'ils aient fini de le manger et les évacuer.

Elle avait appris la mort d'Eddie dans la presse. Un car-jacking, soi-disant. Victime de la malchance, d'après les premières constatations. Mais aujourd'hui, trois jours après les faits, Croswell venait de mourir à son tour, tué dans la maison qui se trouvait juste en face de la sienne !

Le message était clair. On pouvait toujours considérer la mort de l'un d'entre eux comme un accident. Mais deux à la suite ?

Un petit frisson de peur commença à remonter le long de son échine. Elle le traita par le mépris et alla ouvrir le placard de l'entrée d'où elle sortit son sac de survie, ainsi qu'un autre, plus petit, qu'elle avait préparé pour les enfants.

Foutu passé... Elle n'allait donc jamais réussir à lui échapper ?

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

Fletcher regarda la porte de la maison se refermer et entendit le verrou se glisser dans son logement. Le soleil émergea de derrière les nuages, baignant de chaleur son visage et celui de son équipier. Il sortit ses Persol pour protéger ses yeux de la soudaine luminosité.

Hart rangea son bloc-notes dans la poche intérieure de sa veste avec un soupir découragé.

— Avec elle, on en est à trente personnes qui n'ont rien remarqué du tout. Soit ils disent tous la vérité et le tueur est un fantôme, soit l'un d'entre eux nous cache quelque chose.

— A moins que le tueur ne soit un habitant du quartier, ou qu'il se fonde parfaitement dans le type de population qui vit ici. Ça expliquerait pourquoi personne n'a fait attention à lui.

Alors qu'ils venaient de rejoindre le trottoir, Fletcher jeta un regard à la maison de Maggie Lyons.

— Dis-moi, Hart, j'ai rêvé ou elle a tressailli quand j'ai prononcé le nom de la victime ?

— Hum... Dire qu'elle a tressailli me semble exagéré, mais c'est vrai que j'ai perçu une réaction.

— Ouais...

Fletcher laissa tous ces éléments faire leur chemin dans son esprit.

— On ferait sans doute bien de retrouver ce type dont elle a divorcé et de lui montrer une photo de Crowell, histoire de voir si ça lui dit quelque chose.

— Et s'intéresser un peu à elle aussi, non ?

Fletcher hocha la tête.

— Ouais, ouais... Il y avait un truc pas tout à fait clair, chez elle. C'est peut-être juste une impression, mais j'aimerais en avoir le cœur net.

— Ça marche. Et sinon, c'est quoi, la suite du programme ?

Hart avait l'air fatigué. Avec Jimenez, il avait passé la matinée à interroger le voisinage. Ils avaient commencé par les gens qui s'étaient réunis spontanément autour de la scène de crime avant de faire du porte-à-porte. Fletcher ne l'avait rejoint qu'à la fin pour l'emmener avec lui à Falls Church.

Il n'avait pas envie d'être seul pour aller annoncer à Mme Crowell la mort de son mari.

— Visite à la femme de la victime, répondit-il.

— Super, j'ai hâte d'y être, dit Hart d'un ton sinistre avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire.

Fletcher dut faire un effort pour ne pas l'imiter.

Ils s'arrêtèrent au Starbucks de Wisconsin Avenue pour commander deux cafés à emporter. Fletcher avait fait partie de l'équipe chargée d'enquêter sur le triple meurtre qui avait eu lieu dans ce coffee-shop, en 1997. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il avait marqué les esprits. C'était comme si tout le quartier de Georgetown avait brusquement perdu son innocence. Fletcher venait d'être nommé inspecteur, à l'époque, et il faisait équipe avec un type en surpoids, blanchi sous le harnais, qui s'appelait Jim Kennedy. C'était à cet homme à la démarche pataude et au souffle court qu'il devait la plupart de ses connaissances en matière d'investigations criminelles. Kennedy avait succombé à un infarctus massif en 2004, et Fletcher pensait souvent à lui.

La circulation devenait plus dense à mesure qu'approchait l'heure de pointe du matin. Dieu merci, ils roulaient dans le sens le moins encombré, la grande majorité des banlieusards se dirigeant vers le centre-ville et le quartier des affaires. Quand on voyait ces embouteillages, on avait du mal à croire que la plupart des travailleurs prenaient le métro, un moyen de transport moins cher, moins polluant et beaucoup plus rapide que la voiture. Ceux qui résidaient intra muros préféraient souvent se déplacer à pied, Washington DC étant, à l'instar de New York, une ville où il faisait bon marcher. Quant aux places de stationnement... c'était un sujet polémique, ici, car tout le monde n'était pas sur un pied d'égalité. Les travailleurs aux salaires modestes n'y songeaient même pas et optaient pour le métro où ils côtoyaient les écologistes. Ceux qui se trouvaient au niveau supérieur de la hiérarchie sociale pratiquaient le covoiturage pour n'avoir qu'une seule place à payer. Venaient ensuite les gens qui avaient vraiment les moyens et qui payaient la peau des fesses l'abonnement à un parking privé, les tarifs exorbitants expliquant sans doute pourquoi ils étaient rarement complets. Et il y avait enfin les heureux détenteurs du sésame que tout le monde convoitait : la carte de stationnement professionnel, qui leur permettait de se transporter jusqu'au pied de leur lieu de travail et de s'y garer aussi longtemps qu'ils le souhaitaient, ivres de leur importance et des gaz d'échappement inhalés.

Pour la énième fois, Fletcher se demanda ce qui lui avait pris de s'installer à Washington DC, la ville la plus instable et la plus intransigente du monde. Les raisons qui l'avaient poussé à vivre ici disparaissaient parfois derrière ces nuées de touristes, de politiciens aux dents longues et d'ambitieux de tout poil ; derrière toutes ces morts brutales et absurdes. Fletcher en oubliait la beauté de la ville, le fait que ses parents s'y étaient rencontrés et mariés — qu'ils s'y étaient aimés —, que les restaurants de DC rivalisaient avec ceux de n'importe

quelle ville gastronomique de la planète, et qu'il n'y avait pas lieu de se plaindre non plus en ce qui concernait le sport. Il avait vécu les quinze dernières années de sa vie à Capitol Hill, dans une petite maison de ville nichée au centre d'une rue étonnement calme, à deux pas du Longworth Building. Son jardinet était décoré d'une statue d'ange qu'il avait placé juste devant le bac des déchets recyclables. Il aimait la façon dont le marbre blanc de la statue se mariait avec le plastique bleu de la poubelle. Il y voyait une métaphore de son métier de flic : un tas d'ordures duquel émergeaient parfois l'harmonie et la beauté du sentiment de justice.

Plusieurs femmes avaient visité sa maison, certaines plus longtemps que d'autres. Mais au bout du compte, il se débrouillait toujours pour les faire fuir, y compris celle qu'il avait épousée et dont il avait divorcé. Fletcher avait aussi un fils — Tad — avec qui il ne partageait pas du tout assez de temps. La faute à sa garce de mère, qui avait réussi à convaincre un juge qu'il était dangereux pour un jeune garçon de passer plus d'un week-end par mois seul avec un père armé. Et ça n'avait rien arrangé que ledit père ait été contraint de modifier plusieurs fois les dates où son fils était censé venir chez lui, tout ça à cause de victimes qui n'avaient pas eu la décence de se faire zigouiller un jour où il n'avait pas la garde de son gamin. Bien entendu, Felicia avait exploité à fond ces manquements. Comme si ça ne suffisait pas, elle avait convaincu un autre juge qu'il serait bénéfique pour Tad de grandir dans un autre environnement, plus calme et moins pollué que DC. L'année précédente, son fils et son ex avaient donc fini par partir vivre à Rehoboth, dans le Delaware, et Tad s'était éloigné encore un peu plus de son père, au sens propre comme au figuré. Fletcher savait que lorsqu'il aurait enfin la possibilité de lui consacrer du temps, son enfant serait devenu un homme.

Hormis un *bonjour* murmuré entre les dents lorsqu'ils se croisaient à l'occasion des rares passations de garde, Felicia ne lui adressait plus la parole. Et maintenant que Tad venait d'avoir son permis de conduire, elle allait pouvoir éviter Fletcher pour de bon. Oui, on pouvait dire sans crainte de trop se tromper que Felicia le haïssait passionnément.

Peut-être était-ce aussi bien comme ça, après tout. Peut-être Felicia avait-elle raison de penser qu'il était toxique pour ceux qui l'entouraient. Objectivement, il n'était pas quelqu'un de bien. Les gens bien ne trompaient pas leur femme et ne rentraient pas au milieu de la nuit après une soirée à boire avec des inconnus rencontrés au hasard des bars. D'ailleurs, les gens bien ne buvaient pas de whisky, ou pas de telles quantités. Les gens bien restaient motivés par le métier qu'ils avaient choisi. Les gens bien ne...

— Allô, Fletch ? Ici la terre.

Il regarda sur sa droite, dans la direction que Hart pointait du doigt. Il vit le feu passer au rouge.

— C'est vert, mon pote. Enfin, *c'était*. Je t'ai perdu, là. On peut savoir où tu étais passé ?

— Felicia.

— Ah... Ne m'en dis pas plus. Et pardon de t'avoir dérangé en pleine séance d'autoflagellation, hein. Je vais me faire discret.

Fletcher lui fit un doigt d'honneur.

— Assieds-toi dessus.

— Oh ! mon chou, je peux vraiment ? répliqua Hart en imitant la voix de Marilyn Monroe.

Ils éclatèrent de rire. Heureusement que Hart était là pour le sortir de son marasme. Il fallait qu'il songe sérieusement à prendre cet antidépresseur que le psy de la police lui avait prescrit lors de la dernière visite médicale.

— Excuse-moi, vieux. Je suis crevé, c'est tout.

— Bienvenu au club. Regarde, je crois que c'est là, sur la droite.

Les yeux de Fletcher se posèrent sur une maison de plain-pied avec un bardage bleu ciel et un abri pour voiture. C'était une maison toute simple mais non dénuée de charme, qui trouvait parfaitement sa place dans ce quartier ancien où la vie semblait s'écouler paisiblement à l'ombre des arbres. Un peu plus loin, une grosse construction bombait le torse, pleine de suffisance. Le prix des terrains atteignait des sommets à Washington DC et dans sa proche banlieue. Du coup, les gens achetaient des petites maisons, souvent anciennes, leur ajoutaient des étages et des extensions de toutes sortes jusqu'à en faire des demeures souvent prétentieuses et à l'esthétique discutable. Avec l'arrivée d'une population argentée, le voisinage devenait plus sûr et l'immobilier plus cher encore. Les gens moins fortunés — comme semblaient l'être les Croswell, à en juger par leur maison relativement modeste — finissaient généralement par accepter une offre alléchante et par s'éloigner encore plus de la ville. Oui, songea Fletcher, la vie avait une façon d'avancer à marche forcée sans se soucier de ceux qui n'étaient pas dans le rythme.

Derrière la clôture grillagée, deux schnauzers nains noir et argent s'ébattaient dans l'herbe encore couverte de rosée. Les Croswell étaient manifestement debout, et Fletcher se demanda s'ils s'inquiétaient déjà de l'absence du père de famille. Peut-être était-il en déplacement ? Peut-être que pour cette famille, rien ne venait encore troubler la paix de cette matinée de printemps. Annoncer une nouvelle tragique était toujours un moment des plus pénibles, mais c'était encore pire quand les gens ne s'y attendaient pas du tout.

Combien de fois avait-il dû faire ça ? songea-t-il en se garant dans la petite propriété. Parfois, il détestait vraiment son boulot.

Ils sortirent de la voiture et allèrent sonner à la porte. Ecrite à la main, une note scotchée indiquait que la sonnette était hors service. Fletcher laissa échapper un soupir et frappa trois coups secs, Hart légèrement en retrait derrière lui. Pas de réponse. Trois autres coups, encore un peu plus secs. La porte s'ouvrit enfin sur une petite femme brune qui se séchait énergiquement les cheveux avec une serviette rouge.

— Oh ! Bonjour, messieurs. C'est gentil à vous de passer, mais nous ne comptons pas changer de religion.

Elle referma la porte avec un gentil sourire, mais Fletcher glissa son pied dans l'entrebâillement et lui présenta son insigne.

— Pardon, madame. Je suis l'inspecteur principal Fletcher, de la brigade criminelle de Washington DC. Inspecteur Hart, ajouta-t-il en désignant son équipier d'un mouvement de tête. Vous êtes bien la femme de M. Harold Croswell ?

Le sourire s'effaça et elle le fixa d'un regard qu'il avait appris à connaître au fil des années. Un regard où défilaient pêle-mêle la stupeur, l'inquiétude, la peur, le déni : un regard qui contenait déjà les germes de l'effroi à venir. C'était comme s'il pouvait voir les pensées se bousculer dans la tête de cette malheureuse femme.

— Il est arrivé quelque chose à mon mari ?

— Oui, madame. Pouvons-nous entrer, s'il vous plaît ?

Elle déglutit avec difficulté et hocha la tête. Laisant tomber la serviette à terre, elle ouvrit grand la porte et s'effaça pour les laisser passer.

— Dans le salon, parvint-elle à dire d'une voix étranglée, le doigt pointé vers un petit couloir. J'arrive tout de suite... Je dois... Le bébé.

Elle s'éloigna sur ces mots, et Fletcher fit un signe discret à Hart qui s'élança à sa suite.

— Madame ? Madame Croswell ? Laissez-moi vous aider.

Fletcher entendit la malheureuse trébucher avec un juron, et se félicita que Hart soit à son côté pour la rattraper. Elle était passée directement à la deuxième étape de ce parcours du combattant qu'on appelait le deuil. Elle tentait de s'enfuir, d'échapper au drame qu'elle sentait poindre, comme si le fait de refuser d'écouter les messagers pouvait dissiper la funeste nouvelle qu'ils étaient venus apporter.

Hart la ramena dans le salon, la guidant et la soutenant par le bras jusqu'au canapé du salon.

— Les enfants dorment encore, dit-il à Fletcher avant de s'accroupir devant le canapé.

Il attendit de croiser le regard de Mme Croswell.

— Madame, nous devons vous poser quelques questions. Mais avant ça, y a-t-il quelqu'un que nous pouvons appeler pour vous ? Pour que vous ne restiez pas seule, vous comprenez ?

Elle se mit à marmonner à la manière de ces gens dérangés qu'on voit parfois soliloquer dans les rues. En tendant l'oreille, Fletcher finit par entendre ces mots :

— Ma sœur... numéro... frigidaire...

Hart avait dû les entendre aussi, parce qu'il partit en direction de la cuisine. Au tour de Fletcher de s'accroupir face au canapé et d'essayer de capter l'attention de la pauvre femme. Retour à la première étape : le choc. Trop bouleversée pour pleurer.

— Madame Croswell... quand avez-vous eu des nouvelles de votre mari pour la dernière fois ? Où était-il censé se trouver hier soir ?

Elle avait visiblement du mal à se concentrer sur ce qu'il disait.

— A Denver. Mais vous m'avez dit que vous étiez de la police de Washington DC, n'est-ce pas ? Il a eu un accident avant de monter dans l'avion ? Une crise cardiaque ? Hal m'a envoyé un texto juste avant d'embarquer en me disant qu'il m'appellerait ce matin. Je me suis couchée tôt, hier soir...

— Non, madame. Votre mari est décédé, mais il n'a pas succombé à une crise cardiaque...

Voilà. Même si elle l'avait déjà compris, c'était dit, maintenant.

— On a retrouvé son corps sans vie dans le quartier de Georgetown. Je suis vraiment désolé de devoir vous apprendre qu'il a été tué par balles. Avez-vous la moindre idée de ce qu'il faisait à Georgetown ? De la raison qui l'a poussé à vous faire croire qu'il se rendait à Denver ?

— On ne s'est jamais menti, Hal et moi. Il m'a toujours dit la vérité.

Pas cette fois-ci, en tout cas, songea Fletcher en se massant le front avec l'espoir de chasser le mal de tête qui venait de poindre. Hart revint dans le salon.

— Votre sœur est en chemin, madame Croswell.

Elle était en train d'assimiler la réalité de la situation, et ses lèvres s'étaient mises à trembler. Hart lui tendit un verre d'eau qu'il avait apporté de la cuisine.

Elle le vida goulûment avant de le poser sur un sous-verre. Un peu d'ordre dans le chaos. Fletcher vit son regard s'absenter.

— Madame Croswell ?

— Betty. Je m'appelle Betty, répliqua-t-elle vivement, comme si elle éprouvait un besoin vital d'humanité.

Hart et Fletcher hochèrent la tête comme un seul homme.

— Betty, reprit ce dernier, votre mari connaissait-il une personne du nom de Tina Emerson ? Ou George Emerson, peut-être ?

Le regard de Betty Croswell était toujours aussi absent.

Vide de toute émotion.

— Non, ça ne me dit rien du tout. Hal s'est rendu à Denver hier

pour retrouver ses anciens camarades de combat lors de je ne sais quel meeting aérien. Quelques-uns travaillent maintenant pour Lockheed Martin et ils voulaient saisir l'occasion pour présenter Hal à leurs responsables. Mon mari n'arrive pas à trouver un travail stable depuis qu'il est revenu de sa dernière mission en Irak. Il a quitté l'armée il y a deux ans. C'était très dur, là-bas. Il ne s'en est jamais vraiment remis.

— Votre mari a été blessé en Irak ?

— Pas dans sa chair. C'est dans sa tête que ça a fait des dégâts. Et ça, c'est beaucoup plus compliqué à soigner...

— TSPT ? demanda Fletcher.

Trouble de stress post-traumatique. Et manifestement, Betty Crowwell savait de quoi il s'agissait.

Elle se mordit d'abord la lèvre, comme si elle hésitait à trahir un secret, puis tout sortit d'un seul coup dans un torrent de mots et de larmes.

— Oui... Il revit sans cesse des événements qui l'ont traumatisé. C'est plus que des souvenirs. Comment dire ? Des cauchemars éveillés, vous voyez ? Bien sûr, il fait aussi des cauchemars dans son sommeil. Enfin, quand il arrive à dormir, parce qu'il souffre d'insomnies. Et puis il se met en colère contre moi pour un oui ou pour un non. Mais ça fait presque un an que ça va beaucoup mieux. Grâce aux médicaments, c'est vrai, mais aussi aux séances de psychothérapie. Il a choisi une psy qui n'a aucun lien avec l'armée. Ça vaut mieux, selon lui, et je dois dire qu'elle l'aide beaucoup. Il fait de grands progrès.

Tout ça au présent. Fletcher échangea un bref regard avec Hart. Ça lui faisait toujours mal d'entendre les proches parler d'une victime comme si elle était toujours de ce monde. A partir de quand devenait-il tolérable de parler d'un être aimé au passé ? Jamais, sans doute. Et dès qu'on se sentait un peu plus fort, qu'on réussissait à prendre davantage de distance avec le chagrin, c'était le sentiment de culpabilité qui prenait le relais et en profitait pour vous dévorer tout cru.

Le temps dont se servait la personne à qui on annonçait la perte d'un être cher donnait aussi à Fletcher une indication sur les relations qu'elle avait entretenues avec la victime. Ceux qui optaient tout de suite pour le passé méritaient qu'on s'intéresse à eux de plus près. Et presque toujours, on finissait par découvrir qu'ils étaient impliqués dans l'homicide. Leurs esprits avaient eu le temps de se projeter dans un monde dont la victime ne faisait plus partie.

Fort de cette expérience, il plaça donc Betty Crowwell tout en bas de sa liste de suspects. Puis, avec un soupir, il se mit à lui poser des questions sur sa vie, qui plus jamais ne serait la même.

*McLean, Virginie,
Susan Donovan.*

— C'est maintenant l'heure de dormir et je prie le Seigneur de veiller sur mon âme. Et si je devais mourir dans mon sommeil, je prie le Seigneur de prendre soin de mon âme. Mon Dieu, protégez maman et Maminette, oncle Tim et Fluffy... Maman ?

— Oui, ma puce ?

Susan avait l'habitude qu'Ally interrompe la prière du soir pour poser des questions. L'aînée de ses filles était la philosophe de la famille. Tout le contraire de Vicky, qui remuait à peine les lèvres, les yeux fermés et l'air serein tandis qu'elle se laissait gagner par le sommeil. En général, elle dormait à poings fermés avant que Susan n'ait terminé de lire la première page de l'histoire du soir. Elle était la plus petite, bien sûr, mais c'était aussi une question de nature. Ally était exactement comme sa mère, alors que Vicky avait la personnalité d'Eddie : calme et capable de dominer ses émotions, même si le feu couvait sous la paisible façade. La première endormie et la première réveillée. Eddie était du matin, lui aussi. Susan l'avait toujours vu se coucher de bonne heure et se lever aux aurores. Il mettait ça sur le compte de l'armée — de toutes ces années où on l'avait tiré du sommeil à l'aube pour aller au combat.

La voix d'Eddie résonna en elle : « Debout là-dedans !

Le p'tit déj est servi ! »

Le souvenir lui ferma un instant les yeux.

A son statut de philosophe, Ally combinait celui d'oiseau de nuit. Elle trouvait toujours quelque pressant sujet de conversation au moment d'éteindre la lumière. De quoi mettre son cerveau en ébullition quand elle était censée le vider et s'abandonner au sommeil.

— Est-ce qu'on peut demander à Dieu ou au Petit Jésus de protéger papa, même s'il est déjà mort ? Je veux dire, s'il est au paradis, il a peut-être plus besoin d'être protégé, tu vois.

Susan rouvrit les yeux et régula sa respiration pour contenir le haut-le-cœur qui lui contractait soudain l'estomac.

— C'est vrai qu'il est en sécurité tout là-haut, mais ça lui fait sûrement plaisir que tu l'inclues dans tes prières.

— Ah bon ? Parce que tu crois qu'il peut m'entendre ?

— Bien sûr, mon trésor. Tu peux lui parler autant que tu veux. Il ne pourra peut-être pas te répondre, mais il entendra tout ce que tu dis.

— Comme Dieu et le Petit Jésus ?

— Comme Dieu et le Petit Jésus. Exactement pareil.

— Ah... c'est bien, ça.

Elle plaqua les paumes de ses petites mains l'une contre l'autre, son nez touchant presque le bout de ses doigts.

— Alors mon Dieu, protégez mon papa.

Une fois ces mots prononcés, elle s'enfonça confortablement sous les draps, se tortillant jusqu'à trouver la position idéale. Susan remonta un peu la couverture et posa un long baiser sur les cheveux de sa fille. Un sentiment de paix envahit la chambre et le cœur de Susan, le malheur oublié l'espace d'un instant. Les petits ronflements de Vicky, dans la chambre voisine, rythmaient le silence.

— Oui, dit finalement Susan, que Dieu protège papa. Et maintenant il faut dormir, d'accord ? Je dois passer un coup de fil.

— Bonne nuit, maman.

Ally enfonça la tête dans l'oreiller, les yeux toujours grands ouverts. Susan savait qu'elle ne les fermerait pas avant au moins une demi-heure, mais ce soir, il n'était pas question de l'embêter avec ça. Un coup d'œil vers la prise pour s'assurer que la veilleuse s'y trouvait bien branchée, un dernier baiser sur le front de sa fille, et elle quitta la chambre, fermant tout doucement la porte derrière elle.

Elle descendit l'escalier dans un silence qui lui sembla affreusement épais, puis alla se servir un verre de vin blanc dans la cuisine. Elle en avala une longue gorgée sans se soucier de le savourer et appela le numéro de téléphone qu'Eleanor lui avait donné cet après-midi.

A l'autre bout du fil, la voix qui répondit était douce et légèrement surprise.

— Susan ?

— Bonsoir, docteur Owens.

— Est-ce que tout va bien ?

— Non, tout va mal. Ecoutez, docteur, je veux savoir ce qui lui est vraiment arrivé. Je... je vous autorise à pratiquer une seconde autopsie.

Un gros soupir vint se loger dans son oreille.

— Merci, Susan. Je vais faire de mon mieux pour découvrir la vérité.

— Vous pensez vraiment que mes filles et moi courons un danger ?

— Je ne peux l'affirmer avec certitude. Mais si j'étais vous, je prendrais des précautions. On ne sait jamais.

— Docteur Owens ?

— Oui ?

— Je suis vraiment désolée que vous ayez dû vivre ça, vous aussi. Bonne nuit.

Susan raccrocha sur ces mots et but aussitôt une nouvelle gorgée de vin. Une fois son verre terminé, elle partit d'un pas résolu vers le bureau de son mari. Les questions s'étaient accumulées depuis qu'on

était venu lui annoncer le décès d'Eddie, et il était temps d'essayer d'obtenir quelques réponses.

Samantha sentit sa gorge se serrer.

Eleanor avait préparé la chambre d'amis pour elle. C'était tellement étrange de dormir de nouveau sous ce toit, après toutes ces années. Bien sûr, la mère d'Eddie ne pouvait pas savoir que c'était dans cette pièce que Samantha et son fils avaient fait l'amour pour la première fois, sous le regard de cette robuste tête de lit en fer forgé et ouvragé, alors qu'elle avait quitté la ville quelques jours en compagnie de son mari, Jack Donovan.

Les lits étaient-ils doués de mémoire ? Savaient-ils reconnaître un corps qu'ils avaient déjà accueilli ? Intimidée par les souvenirs qu'évoquait ce meuble, elle hésita un moment avant de s'y allonger. Tout ça était ridicule, finit-elle par se dire en se glissant sous la couette blanche.

Peut-être n'aurait-elle pas dû boire ces deux verres de scotch.

Elle s'assit et tendit le bras vers la table de chevet où se trouvait son verre. Il en restait une goutte. Elle y plongea le nez, s'emplissant les narines des notes musquées et iodées du breuvage.

Peut-être devrait-elle s'en servir un autre.

Elle sauta hors du lit et marcha jusqu'à la porte. La chambre d'Eleanor était située de l'autre côté de la maison. Sans doute ne s'apercevrait-elle pas que son invitée avait sérieusement attaqué la bouteille... Et quand bien même elle s'en rendrait compte, quelle importance cela aurait-il ? Lorsqu'on souffrait soi-même, on ne jugeait pas la façon dont les autres tentaient d'anesthésier leur chagrin. Pour Samantha, c'était whisky et hygiène des mains.

Quelle honte... Quelle humiliation... Au travail, cette manie de se laver sans cesse les mains passait inaperçue la plupart du temps. Après tout, il était compréhensible d'être attentif à ce qu'elles restent propres, quand on découpait des cadavres à longueur de journée. Pourtant, même à la morgue, Samantha exagérait parfois tellement qu'elle sentait des regards vaguement intrigués. Mais c'était lorsqu'elle quittait les murs de l'institut médico-légal qu'elle devenait vraiment un objet de curiosité pour les autres, voire une source d'inquiétude. D'ailleurs, elle savait qu'Eleanor l'observait de son regard discret mais acéré, depuis son arrivée. Une sorte d'analyse comportementale dont les résultats inquiétaient certainement son hôtesse, même si elle n'en montrait rien.

Samantha avait hâte de rentrer à Nashville, de retrouver l'univers médico-légal, où ses bizarreries pouvaient être mises sur le compte d'un légitime souci d'hygiène et où son équipe savait à quel moment

détourner les yeux.

Elle sentit son front se couvrir de sueur. Il fallait qu'elle le fasse. Tout de suite.

Elle posa le verre sur une commode et se dirigea vers la salle de bains où elle fit aussitôt couler l'eau dans le lavabo. Il avait suffi de songer à cette compulsion pour la déclencher.

Elle se frotta les mains avec du savon, puis l'une contre l'autre, les rinça, recommença l'opération et se détesta encore un peu plus. Il fallait qu'elle envisage sérieusement de prendre ce médicament. La seule force de sa volonté ne suffisait pas, quand elle se trouvait hors de son élément et qu'elle ne pouvait plus compter sur le cadre protecteur des habitudes. Bien entendu, sa raison se moquait de l'absurdité de cette compulsion. Rien de ce qu'elle se sentait contrainte de faire ne ramènerait ceux qu'elle avait perdus. Mais c'était plus fort qu'elle.

Respire, respire...

Elle pratiqua les exercices respiratoires qu'elle avait appris jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé un semblant de calme. L'étau qui compressait sa poitrine se desserra un peu et leurs visages s'estompèrent.

Elle coupa l'eau et se sécha les mains.

L'appel de Susan Donovan avait fait naître en elle un mélange d'émotions. D'abord un immense soulagement. Puis un curieux sentiment de culpabilité lié à cette répulsion que lui inspirait son métier, ces derniers temps. Si passionnée qu'elle ait pu être, à une époque, par ce que ressentait Eddie au fond de lui, elle n'aurait jamais imaginé se retrouver un jour en train de fouiller littéralement l'intérieur de son corps.

Elle haussa les épaules sous le peignoir qu'Eleanor avait mis à sa disposition. Oui, pas de doute, elle avait besoin d'un autre verre.

*Washington DC,
Institut médico-légal,
Dr Samantha Owens.*

C'était une morgue. Voilà à peu près tout ce que Samantha pouvait dire du Bureau du médecin légiste en chef de Washington DC. Les lieux n'étaient pas modernes et rutilants comme l'institut médico-légal de Nashville, avec ses puits de lumière ouvragés, ses jardins paysagés parfaitement entretenus et sa vue imprenable sur le centre-ville. Cet institut était vieux et défraîchi, relégué dans le sous-sol d'un bâtiment en briques qui avait été autrefois l'aile d'un hôpital aujourd'hui fermé. Étrangement, il se situait à quelques pâtés de maisons seulement de l'endroit où Eddie avait été tué.

Elle fut reçue dans le hall d'entrée par un homme d'une taille impressionnante, qui vint à sa rencontre en claudiquant. Sans doute souffrait-il d'une forme d'arthrose ou de dysplasie mineure, quelque chose qui pouvait sûrement être corrigé avec une arthroplastie totale de la hanche, voire avec une simple hémiarthroplastie, si cet homme avait le temps et la patience de rester chez lui pendant un moment. Mais à première vue, le géant qui lui faisait face n'avait pas l'air d'être homme à passer ses journées sur une chaise en se tournant les pouces.

— Docteur Owens, je suppose ? Amado Nocek, adjoint du médecin légiste en chef. Très heureux de faire votre connaissance.

— Enchantée moi aussi, docteur Nocek, répondit Sam en serrant la main qui se tendait vers elle. Vous êtes d'origine italienne ?

Le visage de Nocek s'éclaira, rendant ses traits plus avenants.

— Hongroise du côté paternel et italienne du côté maternel. Il paraît que j'ai une trace d'accent italien, mais tout le monde n'est pas capable de la repérer. Il faut croire que vous avez l'oreille fine.

Samantha lui adressa un sourire.

— Je n'en suis pas si sûre. En fait, j'ai connu un Amado il y a quelques années. Sa famille venait de Naples.

— Une région magnifique. Le pays des sirènes.

Il posa sa large main osseuse sur son cœur et se mit à déclamer :

— « Jouvencelles ailées, ô vierges filles de la terre, Sirènes, puissiez-vous venir à mes plaintes faire écho sur le loto de Libye ou la syrinx, apportant à mes cris funèbres des larmes bien à l'unisson, des accompagnements de peines à mes peines, et de chants à mes chants. Que Perséphone, afin de s'unir à mes thrènes, fasse monter vers nous de lugubres concerts et reçoive en retour, dans son palais nocturne, le péan tout mouillé de pleurs que je dédie aux misérables morts. »

Elle leva vers lui des yeux étonnés.

— Euripide ?

Un large sourire se forma sur les lèvres de Nocek.

— Excellent, docteur Owens. Dans notre métier, il est rare de rencontrer des gens qui s'intéressent aux tragiques grecs.

— *Hélène* était au programme, dans mon lycée. J'ai tout de suite accroché et c'est resté ma tragédie préférée.

— Moi aussi, c'est celle que je préfère. Et les mots que je viens de citer ont, me semble-t-il, toute leur place en ces lieux.

— D'un geste de la main, il désigna une large porte qu'ils franchirent côte à côte, les odeurs familières de froid, de produits chimiques et de mort sautant aux narines de Samantha, qui se détendit aussitôt. Elle était dans son élément, presque chez elle. C'était triste à dire, mais force était de reconnaître qu'elle se sentait davantage chez elle au milieu de cadavres d'inconnus que dans sa propre maison.

Nocek alla chercher les éléments de la tenue bleu et blanc qui allait transformer Samantha en Dr Owens.

— Puis-je vous demander ce qui vous pousse à pratiquer une seconde autopsie sur cet homme ? demanda Nocek.

— Bien sûr. Il se trouve que la mère de la victime est une amie et qu'elle a des doutes sur les circonstances du décès. Elle n'est pas convaincue que son fils ait été victime d'un hasard malheureux, si vous voyez ce que je veux dire.

Nocek lui jeta un bref regard, comme s'il se demandait si c'était une bonne idée que ce patient soit autopsié par une amie de la famille. Il se garda toutefois de faire le moindre commentaire à ce sujet, se contentant de noter avec un sourire triste :

— C'est dans la nature humaine de chercher une explication rationnelle là où, bien souvent, il n'y a rien à comprendre.

— Oui, en effet.

— Bon, eh bien, vous allez pouvoir commencer, docteur. Nous avons préparé le corps en prévision de votre venue. Allez-vous avoir besoin d'assistance ? Sachez en tout cas que je serais heureux de mettre mes compétences à votre service.

— J'accepte avec plaisir, merci. Un second regard est toujours utile. C'est vous qui avez pratiqué la première autopsie ? demanda-t-elle en posant son sac à main sur le comptoir en inox.

Elle se lava consciencieusement les mains — *respire, respire...* -, puis les sécha avant de prendre la tenue réglementaire que lui tendait Nocek. Blouse, charlotte, masque chirurgical, couvre-chaussures, gants. Elle enfila tous les éléments avec les gestes rapides et sûrs que confère l'expérience.

Elle détestait chaque seconde de ce qu'elle était en train de faire.

— Non, répondit Nocek, je ne travaillais pas ce jour-là. Rassurez-vous, ajouta-t-il avec un sourire dans la voix, je ne serai pas influencé

par le premier examen.

— Parfait.

Parfait, tout comme le travail que Samantha avait l'intention d'effectuer. Elle allait observer les incisions réalisées lors de la précédente autopsie ; observer chacun des organes déjà disséqués et placés dans un conteneur en plastique, observer les croûtes de sang qui avaient séché au contact de l'air. Elle allait pratiquer un examen *post mortem* sur le corps d'une victime et faire tout son possible pour ne pas voir Eddie — son Eddie — allongé sur la table d'autopsie.

Elle inspira profondément sans prêter attention au regard intrigué de Nocek auquel elle adressa un bref signe de tête.

— Quand vous voulez.

Marie, pleine de grâce, donnez-moi la force...

Elle se mordit la langue pour contenir le besoin impérieux d'aller se laver les mains.

Le corps se trouvait sur la table la plus proche, à proximité de la porte. Il régnait une certaine effervescence dans la morgue. Contrairement aux légistes de Nashville, qui terminaient les quatre ou cinq autopsies quotidiennes aux alentours de midi, ceux de Washington DC devaient traiter un nombre beaucoup plus important de patients, notamment à cause du taux particulièrement élevé d'homicides. Pour faire face à cet afflux de corps, la morgue était en activité tout au long de la journée et jusqu'à une heure tardive de la soirée.

Le personnel était aussi plus nombreux qu'à Nashville. Tous ceux qui se trouvaient là, penchés au-dessus d'un corps, se retournaient à leur passage pour voir à quoi ressemblait la légiste venue approuver ou remettre en cause leur travail. Nocek murmurait chaque fois un nom en guise de présentation, et Samantha saluait le médecin d'un petit hochement de tête.

Elle esquissa même un sourire ici et là, mais son esprit était ailleurs, entièrement focalisé sur ses retrouvailles avec Eddie. Avec *le corps d'Eddie*.

De justesse, elle parvint à retenir les larmes qui noyèrent ses yeux à l'instant où elle le vit. La vue trouble mais le visage sec, elle s'immobilisa un instant. Il était tellement... *mort*. Elle avait beau côtoyer la mort au quotidien, le spectacle du cadavre dénudé d'Eddie lui déchira le cœur.

Elle déglutit, étonnée de sentir monter en elle une vague de nausée. Comme lors de ses premières autopsies, lorsqu'elle n'avait pas encore appris à mettre la distance nécessaire avec le spectacle de la mort.

Elle n'aurait jamais dû accepter cette tâche. Elle ne voulait pas garder cette image de lui. Cette image abominable. Pourquoi avait-il

fallu qu'il meure ainsi ?

Elle fit quelques pas supplémentaires vers la table d'autopsie et ferma les yeux. Détachement émotionnel. Elle était capable de le faire. Elle lui devait bien ça.

Respire, respire...

Les battements de son cœur retrouvèrent un rythme normal et son cerveau passa en mode professionnel. Elle rouvrit les yeux et posa sur Eddie — sur le corps — un regard aussi objectif que possible.

C'était lui et ce n'était pas lui. Son Eddie n'avait jamais eu l'air si mou, si pâle et comme privé de substance. Son Eddie n'avait pas la chair parcourue de gros points croisés noirs, de chaque côté de sa cage thoracique et au-dessus de l'aine, pas plus qu'il n'avait de larges cicatrices sur son torse et ses bras. De la chair brillante, recousue, bien étirée. Il y avait des brûlures. Des impacts de balles, peut-être. Eleanor lui avait caché qu'il avait été blessé au combat.

Maudite Eleanor. Toujours en train d'édulcorer la dure réalité. Comme si je n'étais pas capable d'y faire face !

Maudits soient mes yeux qui voient le corps sans vie d'Eddie.

Et maudit soit-il d'avoir choisi l'armée plutôt que moi.

Maudit soit-il d'être mort.

Elle se retint de dégager la mèche qui barrait le front livide de son ancien amour. Il avait moins de cheveux que dans son souvenir. Elle éprouvait de la peine de voir ses tempes un peu dégarnies, sans doute parce que son crâne avait été recousu de travers. Oh ! à peine... C'était d'ailleurs si peu frappant qu'elle était sûrement la seule à pouvoir s'en rendre compte. Avec Susan, peut-être.

Nocek posait sur elle un regard de plus en plus intrigué, sa tête d'insecte inclinée de côté tandis qu'il semblait chercher d'où venait le problème.

Elle s'arma de courage et se tourna vers lui.

— On commence ?

Il acquiesça d'un signe de tête, puis s'avança jusqu'à la table en inox. Penché au-dessus du corps, il coupa les fils qui maintenaient les chairs après l'incision en Y. Un travail plus élaboré, qui rendrait au défunt un aspect aussi proche que possible de celui qu'il avait avant son décès, serait ensuite effectué par le thanatopracteur. A la morgue, les médecins légistes se contentaient de recoudre grossièrement leurs incisions afin de réunir les chairs pour le transport vers l'endroit où le corps serait embaumé. Brutal et purement fonctionnel. Pour l'apprenti légiste, la vision d'un cadavre ainsi rafistolé avec quelque chose de violent. Samantha se souvenait encore de la première fois où, horrifiée, elle avait assisté à cette opération, certaine que les fils allaient déchirer la chair et que le cadavre allait se rouvrir d'un seul coup. Mais la chair humaine était étonnamment résistante et la

méthode avait prouvé son efficacité.

L'intérieur du corps fut rapidement exposé à la vue et Nocek souleva le couvercle d'un gros conteneur, en retirant un sac visqueux qui renfermait les organes extraits de la cavité abdominale de la victime.

La « victime »... Bravo, Sam. Maintiens la bonne distance. Concentration sur le travail à effectuer et détachement émotionnel.

— Voulez-vous les disséquer de nouveau ? demanda le Dr Nocek. Je peux le faire, si vous préférez vous contenter d'observer.

— Je vais m'en occuper, merci. Puisque je suis là, j'aimerais autant tout faire moi-même, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Pas du tout. Je vous donnerai les mesures qui ont été prises au fur et à mesure que vous avancez dans la dissection.

Samantha s'efforça d'ignorer la petite voix qui hurlait dans un coin de sa tête et se mit au travail.

Son travail. Son métier. Des gestes qu'elle avait répétés des centaines de fois.

Pratiquer un second examen *post mortem* n'était pas chose facile. Non seulement le processus de décomposition avait sérieusement commencé, mais se contenter de points de repère normalisés sans pouvoir observer les organes *in situ* ne facilitait pas la tâche. Cela dit, le légiste qui avait autopsié Eddie avait fait du bon travail. Les bouts d'organes qui restaient dans le corps n'avaient pas été découpés en petits morceaux et leur épaisseur était suffisante pour travailler. Forte de sa longue expérience, Samantha n'eut pas trop de mal à trouver tout ce qu'elle cherchait.

Pas d'augmentation anormale du volume du foie. Son cœur était magnifique, avec seulement une infime plaque d'athérome au niveau des artères qui l'irriguaient. Elle trancha un morceau du lobe supérieur du poumon et le tailla en triangle ; une ruse qui permettait de ne pas confondre les échantillons prélevés sur les lobes supérieur et inférieur d'un poumon, une fois qu'ils étaient placés dans le formol du conteneur à organes. Le lobe supérieur était coupé en triangle, l'inférieur en carré. De cette manière, il n'y avait pas de risque d'erreur si on souhaitait réexaminer l'organe par la suite. Les poumons d'Eddie étaient difficiles à couper ; beaucoup plus durs que la normale.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à voix basse.

Les bronchioles étaient couvertes de tissu cicatriciel et avaient développé des granulomes à corps étrangers.

— C'est à cause du sable qu'il a respiré durant ses nombreuses missions dans le désert. Tous les soldats que nous examinons ici présentent le même type d'irritation dans leur arbre bronchique. Ils en respirent d'énormes quantités et ça finit par s'incruster dans le tissu.

Une nouvelle vague de nausée monta à la gorge de Samantha, aussi soudaine que violente. Elle sentit qu'elle perdait pied.

Ne fais pas ça, Sam. N'y songe même pas.

Elle se vit rebrousser chemin jusqu'au lavabo. Se laver les mains était la seule solution.

Respire, respire...

— Tout va bien, docteur Owens ? Vous êtes très pâle.

Elle se rendit compte qu'elle avait fermé les yeux. Elle les rouvrit lentement, régulant sa respiration.

Normal. Tout était normal.

— Oui, ça va, merci. Désolée, je n'ai pas eu le temps de prendre un petit déjeuner.

Elle concentra de nouveau son attention sur le morceau de poumon.

C'est Eddie, Sam. Eddie, pas Simon. Ne fais pas ça. Pas maintenant.

Elle refoula la bile qui lui montait à la gorge et utilisa le bout non tranchant de son scalpel pour racler les minuscules excroissances qui tapissaient le tissu bronchique.

— J'ai déjà...

— Sa voix était faible, mal placée. Elle toussa et se racla la gorge pour l'éclaircir.

— J'ai déjà vu ça, moi aussi. Il nous arrive également d'autopsier des soldats, à Nashville. En général de la 101^e division aéroportée. Mais là, je m'interroge...

— Qu'est-ce qui vous intrigue, docteur Owens ?

— Appelez-moi Sam, je vous en prie.

Elle roula entre ses doigts gantés une partie des granulomes récoltés avec son scalpel.

— Regardez, ça semble récent... Cet homme avait quitté l'armée depuis plus de trois ans, et je dirais pourtant que ces granulomes ont été causés par une inhalation récente. Comment est-ce possible ?

Nocek s'approcha, le front plissé. Visiblement, elle avait réussi à capter toute son attention. Les poumons étaient posés sur le plateau à dissection. Chacun en prit un bout et se mit à le découper. Quelques secondes plus tard, Nocek leva une lamelle de tissu dans la lumière, la tournant d'un côté puis de l'autre.

— Vous avez raison, docteur... pardon, Sam. Il y a un ancien tissu cicatriciel dû au sable, mais on peut également observer des zones d'irritation plus récentes dans les alvéoles. Et vous voyez, ici, dans la bronchiole terminale ? C'est presque invisible, mais c'est bien là.

— Oui, oui, je le vois.

Nocek se saisit d'un écouvillon nasal qu'il enfonça dans la narine gauche d'Eddie. Il le ressortit et l'examina attentivement.

— Et une infime quantité ici, dans la cavité sinusienne maxillaire,

ainsi qu'une autre zone d'irritation dans la trachée. Pas de doute, il s'agit d'une inhalation d'un produit irritant pour les voies respiratoires, et c'est tout récent.

Il glissa l'écouvillon nasal dans un tube qui disparut presque entièrement entre ses longs doigts osseux.

— Je vais faire analyser ce prélèvement sans délai. La présence de blessures pénétrantes par arme à feu semble nous avoir conduits à négliger d'autres constatations. En tant qu'adjoint du médecin légiste en chef, j'assume pleinement la responsabilité de cette erreur.

Nocek semblait passablement accablé, et Samantha se sentit désolée pour lui. On pouvait facilement passer à côté d'une telle observation, surtout avec un soldat qui avait inhalé beaucoup de sable au cours de sa carrière.

— C'est tout à votre honneur, Amado. Mais attendons les résultats des analyses avant de tirer des conclusions hâtives. Et qui sait ? La suite de l'examen va peut-être nous apprendre autre chose.

*McLean, Virginie,
Susan Donovan.*

Susan jeta un bref coup d'œil à l'horloge de la cuisine. 10 h 30. Elle poussa un juron intérieur. La matinée avait filé sans qu'elle s'en aperçoive. Cela devait faire près de deux heures qu'elle était assise là, devant une tasse de café devenu froid et des documents éparpillés sur la table, perdue dans ses pensées.

Elle posa un regard découragé sur les documents : le testament d'Eddie, divers placements, les contrats d'assurance et les relevés de compte.

Elle l'avait laissé s'occuper des finances du ménage, à son retour de l'étranger. Cela lui donnait le sentiment de mieux maîtriser sa vie. Et maintenant, elle allait devoir s'y replonger pour voir où ils en étaient.

Elle se leva avec un soupir et alla jeter le café froid dans l'évier avant de s'en servir une tasse bien chaude. Ni lait ni sucre. L'ajout de lait et de sucre l'écœurait, depuis la mort d'Eddie. Lui buvait toujours son café noir et, désormais, elle ferait la même chose.

La guerre avait changé son mari. Elle savait à quel point ç'avait été difficile pour lui, là-bas, et elle avait conscience des efforts qu'il avait accomplis pour se réadapter à la vie civile, au quotidien d'une existence familiale. Il n'était pas rare que les soldats souffrent de dépression, une fois rentrés chez eux. Qu'ils se sentent comme étrangers à leur propre existence, démobilisés au sens propre comme au sens figuré. Privés du sentiment de se battre pour une cause supérieure et de ces décharges quotidiennes d'adrénaline, contraints de composer avec l'échelle de valeurs ô combien différente de ceux qui n'ont jamais connu la guerre, beaucoup d'entre eux s'effondraient. Pas d'ennemis embusqués derrière le canapé ou les rayonnages du supermarché. Mais, après des années à se tenir sur leurs gardes du matin au soir, ils ne savaient plus vivre autrement.

Compte tenu du temps qu'il avait passé sous les drapeaux et de ce qu'il avait vu et vécu au combat, Eddie ne s'en était pas trop mal tiré. D'autres s'en sortaient beaucoup moins bien, comme ce camarade d'unité qui s'était suicidé. Quand Eddie avait appris la nouvelle, il s'était enfermé pendant des heures dans son bureau, refusant d'en sortir jusqu'à ce que Susan menace d'appeler la police. Elle savait qu'il ne fallait pas le laisser s'isoler. Les choses se terminaient toujours mal, quand il se mettait dans cet état, et elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour l'empêcher de s'y enfoncer.

Il existait des groupes de soutien pour les épouses des soldats qui combattaient à l'étranger. Même après le retour d'Eddie, Susan avait continué à participer aux réunions. Pourtant, Dieu sait qu'elle aurait

voulu laisser tomber cette activité ! Mais elle avait tant d'expérience en la matière, tant à offrir à ces femmes — épouses, fiancées, compagnes et mères — qu'elle ne s'était pas senti le droit de les abandonner. Eddie avait peut-être quitté l'armée, mais l'armée, elle, n'avait jamais quitté leur famille.

Avec la mort d'Eddie, elle avait enfin une excuse pour quitter le groupe de soutien de la compagnie Bravo.

Il fallait qu'elle consulte ses e-mails, ne serait-ce que pour remercier ceux qui lui avaient adressé leurs condoléances. Les fleurs qu'elle avait reçues étaient fanées, à présent, mais les confirmations de dons continuaient à affluer. Eddie et elle avaient été très actifs au sein du Wounded Warrior Project, une fondation qui aidait les blessés de guerre, et un grand nombre de leurs amis avaient décidé d'honorer la mémoire d'Eddie en faisant un don. Elle avait conscience d'être entourée de gens bienveillants, qui ne demandaient qu'à l'aider et à la soutenir dans cette épreuve. Même si, dans l'état où elle se trouvait, elle aurait préféré qu'ils oublient son existence pour qu'elle puisse se terrer chez elle et ne plus jamais en sortir, Susan savait qu'ils étaient là et qu'ils compatissaient.

Lors des obsèques, ils lui demanderaient des explications sur les circonstances de la mort d'Eddie. Susan ne connaissait que trop bien la façon dont les choses se passaient lorsqu'on enterrait un soldat au cimetière national d'Arlington. Elle s'y était rendue si souvent... Ce serait à son tour d'être réconfortée par ces femmes qu'elle avait elle-même réconfortées, à son tour de marcher entre les rangées de tombes en marbre blanc, soutenue par d'autres veuves ou par des femmes qui se demanderaient avec angoisse quand viendrait leur tour. Elle imaginait déjà l'herbe bien verte et tendre sous ses pas incertains — l'herbe qui entourait un sol sans cesse creusé et gavé de squelettes, de cadavres en décomposition. Et puis il faudrait se tenir aussi droite que possible face à la tombe d'Eddie. Ses doigts seraient mêlés à ceux de ses amies qui tendraient des mouchoirs en papier vers son visage mouillé, tout comme Susan l'avait fait pour elles quand c'était leur mari qu'on enterrait.

Lorsque la nouvelle du décès d'Eddie s'était répandue et que le téléphone s'était mis à sonner encore et encore, Eleanor avait pris les choses en main. Elle était venue cuisiner des plats qu'elle avait congelés pour que Susan n'ait pas à faire la cuisine pendant un bon moment. Heureusement qu'Eddie avait acheté ce gros congélateur. Il avait décidé de chasser, une année, et avait fait l'acquisition de cet énorme appareil d'occasion pour y conserver le gibier. Eddie n'était plus là, mais son congélateur blanc trônait toujours dans le garage, les petits plats d'Eleanor remplaçant le butin de ses chasses. Susan avait bien compris ce soudain besoin d'aller traquer les biches et les

sangliers. Eddie avait passé tant d'années à combattre qu'il se trouvait désarmé sans arme à la main. Bien davantage qu'un moyen de prendre l'air ou d'être en contact avec la nature, la chasse avait été pour lui un exutoire.

La venaison... Encore une chose à laquelle elle allait devoir renoncer. Comme au sucre et au lait dans le café.

Comme à son mari.

Il allait entraîner dans sa tombe une série d'habitudes. Parfois, elle se demandait ce qu'il avait vu de si terrible, quand il portait l'uniforme. Bien sûr, il lui avait raconté quelques fragments de scènes d'horreur, sans entrer dans le détail, et pourtant suffisants pour brosser un tableau effroyable de la guerre telle qu'il l'avait vécue. Mais elle sentait qu'il ne lui avait pas tout dit ; qu'il gardait pour lui des images dont elle devinait la monstruosité dans son regard égaré, lorsqu'il se réveillait en hurlant au milieu de la nuit. Malgré ces images obsédantes qu'il ramenait du front, le principal était qu'il ait survécu. Qu'il soit rentré à la maison. Voilà ce qu'elle s'était dit chaque fois qu'Eddie était revenu sain et sauf.

Sauf, en tout cas.

Mais la mort qui n'avait pas voulu de lui sur les champs de bataille l'attendait chez lui, dans une ville où était censée régner la paix.

Qu'est-ce que ce petit mot pouvait bien vouloir dire ? *Dis la vérité, sinon...* Cette phrase avait une signification clairement menaçante. La vérité ? Quelle vérité ? Son mari n'avait pas été un menteur. Eddie avait été un homme droit qui ne pouvait s'être fourvoyé dans une affaire louche. Tout ça n'avait aucun sens.

Et puis pourquoi Eddie avait-il demandé à sa mère de ne pas lui parler de cette note ? Lui cachait-il quelque chose ?

Susan se rassit et fixa du regard les documents qui recouvraient presque entièrement la table. Elle avait besoin de calme et de tranquillité. De s'éloigner quelque temps de cette ville qui avait fini par avoir la peau de son mari.

Le téléphone sonna à ce moment. Elle ne se sentait aucune envie de répondre. Mais le nom qui s'affichait sur l'écran lui fit changer d'avis. St John's Academy, l'école privée qu'ils avaient choisie pour les filles. Ils n'étaient pas catholiques, mais ils avaient estimé que leurs enfants avaient besoin de structure, de discipline, de valeurs fortes comme le sens du respect. Des bases solides que cet établissement se faisait fort d'enseigner.

L'angoisse au ventre, elle décrocha le combiné.

— Allô ?

— Madame Donovan, c'est le directeur de l'école à l'appareil. Je crains d'être obligé de vous demander de venir récupérer Alina.

Récupérer... Dieu merci, Ally était en vie. Allait-elle désormais

craindre le pire chaque fois qu'elle recevrait un appel d'un établissement scolaire ?

— Elle est malade ?

— Non, non, elle se porte bien.

— Alors que se passe-t-il ?

— J'aimerais autant en discuter face à face, si ça ne vous dérange pas. Pouvez-vous venir tout de suite ?

— Oui, oui, bien sûr. Je serai là dans une dizaine de minutes.

— Madame Donovan, je veux que vous sachiez que... eh bien, que nous sommes tous très affectés par ce qui vous arrive. Permettez-moi de vous présenter mes sincères condoléances.

— Merci, monsieur le directeur. J'ai été très touchée par les fleurs que vous m'avez envoyées.

Susan tourna la tête en direction du bouquet que lui avait fait parvenir l'école. Il était déjà triste et rabougri, les lys courbant piteusement leurs têtes fanées sur le comptoir de la cuisine.

— Elles sont magnifiques, merci encore.

— Je vous en prie, c'est la moindre des choses. Nous voulions...

Petite toux nerveuse.

— Enfin, vous comprenez... Soupirez.

— Alors je vous dis à tout de suite, madame Donovan.

— C'est ça... A tout de suite, monsieur le directeur. Susan ramassa ses clés et son sac à main, pas mécontente de délaisser toute cette paperasse. Était-ce à cause du ton un peu sec du directeur ? Susan avait semblé percevoir une forme de reproche derrière ses mots compatissants. Ally avait-elle fait une bêtise à l'école ? A la maison, cela pouvait arriver, mais à l'école, ça ne lui ressemblait pas.

Le téléphone se remit à sonner alors qu'elle quittait la cuisine. Elle jeta un regard par-dessus son épaule pour lire ce qu'annonçait l'écran. Betty Croswell. C'était la première femme de soldat qui l'appelait pour avoir des précisions sur l'enterrement.

« Plus tard », songea-t-elle. Elle s'occuperait de ça plus tard.

*Washington DC,
Quartier de Capitol Hill,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

Après le moment particulièrement pénible qu'il venait de passer avec Betty Crowell, Fletcher avait demandé à son équipier de le ramener chez lui, où il s'était écroulé comme une masse. Sans ces quelques heures de profond sommeil, son cerveau n'aurait été bon à rien.

Il se réveilla sur le canapé, vaseux et la nuque douloureuse. Il mit le cap sur la cuisine, marchant sur des numéros du *Washington Post* qui attendaient d'être lus depuis un mois et lui tenaient désormais lieu de parquet, avant de passer devant la petite table de la salle à manger, où s'empilaient des livres aussi neufs que le jour lointain où il les avait achetés. Enfin, il atteignit la cuisine restée inchangée depuis les années 70, avec ses placards caca d'oie et son linoléum marronnasse.

D'accord, c'était moche. Mais avec un peu de patience, ça reviendrait peut-être à la mode. Et surtout, ces éléments remplissaient leur fonction principale : un espace à peu près propre où entreposer la cafetière électrique.

Il la mit en marche et rinça un mug.

Il avait besoin d'une femme de ménage.

Et d'une décoratrice d'intérieur.

Et d'un très gros compacteur de déchets ménagers.

Certes, cette nouvelle affaire de meurtre avait eu le tort de le maintenir éveillé toute la nuit et une partie de la matinée, mais il fallait reconnaître qu'elle semblait présenter un certain intérêt. Il appréciait d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent, même si ce n'était pas encore une affaire d'envergure. Un type qui se faisait tuer à plus de deux mille kilomètres de l'endroit où sa femme le croyait, ça pouvait être le départ d'une enquête à rebondissements. C'était en tout cas plus prometteur que cette affaire de car-jacking dont il avait hérité l'autre soir. Ce genre de crime lui restait en travers de la gorge. Un père de famille qui roulait tranquillement sans embêter personne et qui se faisait agresser à un feu de signalisation, se prenait une balle en pleine tête et terminait ses jours sur un trottoir où il avait été balancé comme un chien crevé. Et un héros de guerre, avec ça. Un type qui avait réussi à survivre à trois missions à l'étranger et qui avait sauvé Dieu sait combien de vies, avant de mordre la poussière à quelques kilomètres de sa maison, où l'attendaient sa femme et ses gosses, tout ça parce qu'un toxico était pressé de se rendre en périphérie de la ville pour aller acheter sa dose.

Il y avait quelque chose qui ne tournait vraiment pas rond, sur

cette planète.

Il ouvrit le réfrigérateur et y trouva un reste de roulé à la cannelle dont il n'avait croqué qu'une bouchée. Depuis quand la pâtisserie attendait-elle qu'il la termine ? Mieux valait ne pas chercher à s'en souvenir, songea-t-il en la plaçant dans le four à micro-ondes. Il se versa une tasse de café qu'il sirota, adossé au plan de travail, en se massant la nuque avec une grimace.

Des militaires.

Un héros de guerre victime d'un car-jacking dans un quartier tranquille. Un ancien soldat souffrant d'un trouble de stress post-traumatique tué dans un autre quartier tranquille.

Y avait-il un lien entre ces deux affaires ?

Mais non...

Ding !

Il sortit le roulé à la cannelle du four à micro-ondes et le jeta sur le plan de travail avec un juron. Beaucoup trop chaud. Il attendit quelques secondes en défiant la pâtisserie d'un regard hostile, puis se décida à y planter prudemment les dents.

Des militaires...

Il termina le roulé d'une seule bouchée et se rendit dans son bureau, où il alluma son ordinateur portable, et chercha une nécrologie d'Edward Donovan, la victime du car-jacking.

La notice qu'il trouva était pour le moins détaillée. Edward Donovan avait effectué sa dernière mission en Afghanistan au sein du 75^e régiment de Rangers, compagnie Bravo, forces spéciales de l'armée des Etats-Unis.

Bien que transformé en zombie par sa nuit blanche, Fletcher avait pensé à recharger son téléphone portable en rentrant chez lui. Il n'avait plus de ligne fixe. A quoi bon ? Il fit défiler les noms du répertoire et appuya sur Hart.

Son équipier répondit à la troisième sonnerie.

— Je dors... Fous-moi la paix.

— Dans quelle unité a servi Croswell ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

— J'ai besoin de ton aide, vieux.

Fletcher entendit un juron suivi de grognements, puis des sons qui lui permirent d'imaginer son équipier en train de rejeter les draps d'un mouvement brusque, de sauter hors du lit, de marcher pieds nus sur le parquet en teck que sa femme avait absolument tenu à faire poser malgré un coût exorbitant, tout ça pour que les griffes de leur labrador le rayent affreusement en l'espace d'une semaine. Fletcher s'était retenu d'en rajouter après ce fiasco. A quoi aurait servi de lui lancer le fameux : « Je te l'avais bien dit » ? Ce n'était pas de la faute de Hart. Il avait dû capituler devant les exigences de sa femme, voilà tout. C'était

ce qui finissait toujours par arriver, quand les travaux de rénovation ne vous poussaient pas carrément au divorce. A la décharge de sa femme, il fallait reconnaître que le teck était superbe, avant que le chien ne le bousille complètement.

Bruit de pages qu'on tournait. Hart consultait son bloc-notes.

— Le 75^e régiment de Rangers, compagnie Bravo. Il a servi pour la dernière fois en Afghanistan. Je peux aller me rendormir, maintenant ?

— Bordel...

— Pas maintenant, merci. Je suis vraiment naze et Ginger déteste que je fréquente des femmes de petite vertu. Mais peut-être que...

— La ferme. Tu te souviens du car-jacking de l'autre soir ? La victime était aussi un ancien Ranger. Compagnie Bravo.

Hart resta silencieux un instant.

— Tiens, tiens..., finit-il par murmurer.

— Ouais, exactement. Je vais au bureau voir si on a déjà reçu le rapport balistique pour l'affaire Donovan. Je vais demander qu'on le compare à celui de l'affaire Croswell.

— Tu penses vraiment qu'il y a un lien entre les deux affaires ?

— Qui sait ? Mais il faut que je me rende utile, moi ! D'autant que je viens de pioncer trois heures et que je pète le feu. Et puis tu sais que le boulot est toute ma vie, hein, ma beauté ?

Hart grogna à l'autre bout du fil.

— Je te retrouve là-bas.

*Washington DC,
Dr Samantha Owens.*

Samantha se nettoya consciencieusement les mains après l'autopsie d'Eddie, en proie à un vague malaise. La suite de l'examen s'était bien déroulée, sans autre surprise. La balle avait pénétré par le lobe temporal droit et traversé le cerveau avant de se loger dans le conduit auditif externe gauche, causant de terribles dégâts sur son chemin. Un esprit si brillant réduit en bouillie par un stupide projectile en métal.

Une balle qui avait sans nul doute causé sa mort, et pourtant les granulomes retrouvés dans son tissu bronchique — très probablement dus à l'inhalation récente de sable — posaient un problème. Que faisait ce sable fraîchement inhalé dans ses poumons ? Eleanor ne lui avait pas dit que son fils était retourné en Irak. Bien sûr, dans la mesure où il travaillait désormais pour une société militaire privée, c'était dans l'ordre du possible. Mais ce sable datait d'une semaine ou deux, tout au plus. Se pouvait-il qu'Eddie ait passé du temps dans un désert quelques jours seulement avant sa mort ?

Nocek l'avait rejointe à l'extérieur de la salle d'autopsie, lui promettant d'analyser le prélèvement dans les meilleurs délais avec le spectromètre de masse. Il avait ensuite noté le numéro de portable de Samantha pour l'appeler dès qu'il aurait des résultats à lui donner. C'était l'affaire de deux ou trois heures pour avoir une réponse, avait-il assuré. En fait de réponse, Samantha s'attendait à une confirmation. Pour elle, l'analyse démontrerait certainement qu'il s'agissait de sable, avec une correspondance biologique qui désignerait l'Irak ou l'Afghanistan... ou Dieu sait quel autre coin désertique du globe où Eddie, sans rien en dire à sa famille, s'était rendu ces derniers jours.

Il fallait qu'elle sache où il était allé et pourquoi il semblait avoir dissimulé à tout le monde ce séjour à l'étranger.

Elle se glissa derrière le volant de la Mercedes d'Eleanor et démarra. Elle resta un moment au point mort, la voiture ronronnant tandis qu'elle laissait l'air frais de la climatisation envahir l'habitacle. Elle avait vraiment failli perdre pied, dans la salle d'autopsie. A deux doigts de la catastrophe. Si elle ne parvenait plus à canaliser ses émotions, toutes les digues céderaient brutalement et elle s'écroulerait pour de bon. Il fallait tenir le coup encore quelques jours. Bientôt, elle serait de retour à Nashville et pourrait de nouveau étouffer sa souffrance dans le confort routinier de sa vie.

Si on pouvait appeler une vie cette existence qu'elle menait depuis que...

Ou alors une vie en enfer.

Samantha songea soudain à Susan Donovan et son cœur se brisa.

Personne n'aurait dû connaître cette horreur. Ce vertige glacé, cette chute sans fin dans un abîme de chagrin. Non, nul n'aurait dû expérimenter les tourments que vous infligeait la perte de l'être aimé. On ne pouvait souhaiter pareille épreuve à personne, pas même à son pire ennemi.

Concentre-toi sur ton travail.

Eddie.

Sable.

Poumons.

Balle dans la tête.

Pourquoi lui ? Qu'est-ce que sa voiture avait de si différent des autres, pour attirer la convoitise d'un toxicomane sans foi ni loi qui passait par là ? Non seulement Eddie n'était pas homme à se laisser faire, mais c'était un soldat entraîné au combat, y compris à mains nues. Pourtant, Samantha n'avait pas observé d'ecchymoses sur son corps. Aucune trace de lutte. Son agresseur avait dû pointer une arme sur lui en exigeant qu'il lui donne sa voiture, et Eddie avait refusé. L'agresseur avait alors tiré à travers la vitre, ce qui expliquait les éclats de verre qui parsemaient son corps.

Mais cela n'expliquait pas cette curieuse note qu'il avait demandé à sa mère de remiser en lieu sûr.

Et puis, Eddie était trop intelligent pour mettre sa vie en jeu pour une simple voiture. Avec tous ces soldats qu'il avait vus se faire faucher dans la fleur de l'âge, qui mieux que lui connaissait le prix de la vie ?

Trop d'interrogations... Il fallait qu'elle ait une petite discussion avec l'inspecteur en charge de l'enquête. Elle fouilla dans son sac et en sortit la carte de visite que lui avait donnée Eleanor. *Inspecteur principal Darren Fletcher*. Elle composa le numéro de portable inscrit bien en vue au centre de la carte.

Après quelques sonneries, une voix abrupte lui répondit :

— J'écoute.

— Et moi, je parle. Ça tombe bien, non ?

L'homme se mit à rire. Un rire spontané, sans affectation. Contagieux. D'ailleurs, un sourire se dessina sur les lèvres de Samantha. Au moins, il lui restait le sens de l'humour, songea-t-elle. La dernière défense contre le malheur, et pas la moins efficace. Tout n'était peut-être pas perdu, après tout.

— O.K., un point pour vous. A qui ai-je l'honneur ?

— Dr Samantha Owens, médecin légiste en chef de l'Etat du Tennessee. Je viens à l'instant de pratiquer une seconde autopsie d'Edward Donovan à la demande de sa famille. Vous êtes bien l'inspecteur en charge de cette affaire ?

Il ne répondit pas tout de suite, et elle crut l'entendre réfléchir à la

raison qui poussait un médecin légiste à lui poser cette question. Un soupir exaspéré vint finalement se ficher dans l'oreille de Samantha.

— Oui, en effet. Que puis-je faire pour vous, docteur ?

— J'aimerais jeter un œil au dossier, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Et pour quelle raison, je vous prie ? La seconde autopsie vous a appris quelque chose que j'ignore ?

L'agacement se faisait de nouveau sentir dans la voix de l'inspecteur. Samantha n'avait ni le temps ni l'envie de jouer à ce petit jeu. Elle avait eu affaire à un grand nombre de policiers, au cours de sa carrière, et elle savait exactement comment leur parler pour se faire respecter.

— C'est bien la balle qu'il a reçue dans la tête qui l'a tué, si c'est ce que vous voulez savoir. Ecoutez, j'ai fait le trajet depuis Nashville pour rendre service à la mère de la victime. Alors donnez-moi un coup de main, d'accord ? Et si je peux vous renvoyer l'ascenseur, ce sera avec plaisir.

Il laissa échapper un autre soupir, celui-là résigné.

— Bon... si ça peut vous aider. Quand voulez-vous qu'on se voie ?

— Tout de suite. Si ça vous est possible, bien sûr.

— Ben voyons, je n'ai que ça à faire.

Samantha versa encore quelques gouttes d'huile dans les rouages :

— Je sais que vous êtes terriblement occupé, inspecteur, et je vous promets de ne pas abuser de votre temps.

— Je vous accorde un quart d'heure. Les bureaux de la brigade criminelle se trouvent au deuxième étage de l'hôtel de police, au 101 M Street Southwest. Vous allez trouver ?

— Oui, j'ai un GPS.

Il raccrocha sans dire au revoir.

L'appel suivant fut pour Eleanor, qui répondit presque aussitôt, hors d'haleine comme si elle venait de courir un cent mètres. Samantha s'en voulut : Eleanor avait passé la matinée à attendre le résultat de l'autopsie, et son premier appel aurait dû être pour elle.

— Sam ?

— Bonjour, Eleanor. Je viens de terminer l'examen.

— Alors ? Tu as trouvé quelque chose ?

Samantha se représenta Eleanor assise dans sa cuisine impeccable, dont les tons joyeux contrastaient si cruellement avec sa douleur. Elle l'imagina devant sa tasse de thé froid, et il lui sembla éprouver douloureusement sa solitude de mère.

— Oui, j'ai trouvé quelque chose qui m'intrigue. Tu savais qu'Eddie était récemment retourné en Irak ou en Afghanistan ?

Court silence à l'autre bout du fil.

— Tu te trompes, Sam. Eddie n'est jamais retourné là-bas. D'une

part, il détestait ces pays — ou du moins les souvenirs liés à ces pays —, d'autre part je suis sûre qu'il m'aurait prévenue, s'il avait dû s'y rendre de nouveau. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est reparti là-bas ?

Sam hésita deux ou trois secondes.

— Tu veux que je te donne les détails ?

— Sam, s'il te plaît... Je ne t'ai pas demandé de venir jusqu'ici pour prendre le thé avec moi.

— J'ai observé des zones d'irritation récentes dans ses poumons, et elles ressemblent étrangement au tissu cicatriciel qui s'est formé à la suite de ses missions pour l'armée.

— Attends, attends... Je ne suis pas sûre de bien comprendre ce que tu es en train de me dire...

— Il existe un phénomène qu'on a observé sur la plupart des soldats qui ont combattu dans la péninsule arabique. Ils ont respiré tellement de sable qu'on en retrouve presque toujours incrusté dans leur tissu bronchique. Dans leurs poumons, si tu préfères. Ajoute ça à la pollution qui est terrible dans ces pays — ils brûlent toutes sortes de déchets à l'air libre, y compris les ordinateurs, les plastiques, et je ne te parle pas des modes de chauffage dépassés ou de la vétusté des véhicules —, et tu comprendras mieux pourquoi nos soldats reviennent au pays avec toutes sortes de maladies respiratoires : asthme, allergies, bronchites, voire cancers du poumon. Enfin bref, tu vois le tableau... Mais pour en revenir à ce que j'ai observé dans l'arbre bronchique d'Eddie... Du point de vue médico-légal, ça signifie qu'il a respiré une substance irritante, très certainement du sable, dans les jours qui ont précédé son décès. On est en train d'analyser la substance en question pour déterminer s'il s'agit bien de sable, comme je le crois, ainsi que sa provenance. Cela dit, je ne suis pas en mesure, à l'heure qu'il est, d'apporter un nouvel éclairage sur les circonstances de sa mort, Eleanor. Mais je peux déjà te dire qu'il existe des zones d'ombre qu'il va falloir éclaircir.

En s'entendant parler de ce ton grave et déterminé, Samantha comprit à quel point elle était décidée à faire toute la lumière sur la mort d'Eddie. Elle s'était mise dans de beaux draps en acceptant de rendre ce service à Eleanor. Impossible de rentrer à Nashville et d'oublier toute cette histoire, maintenant. Impossible de reprendre sa vie routinière et rassurante tant qu'elle n'aurait pas le fin mot de cette affaire. Si vraiment, comme elle commençait à le croire, Eddie avait été la cible d'un tueur qui avait prémédité son crime, elle ne partirait pas d'ici avant de découvrir qui avait fait ça et pourquoi. Eleanor avait dû entendre la détermination dans sa voix, elle aussi, parce qu'elle se mit à pleurer.

— Oh ! Sam... Merci d'avoir fait ça. Ça a sûrement été très dur pour toi, j'en ai bien conscience. Mais tu vois, je le savais. Je savais

que la version officielle ne tenait pas debout.

— Il est encore trop tôt pour avoir des certitudes, Eleanor. Une fois qu'on saura d'où provient ce sable, je pense qu'on aura fait un grand pas vers la vérité. Bon, il faut que je te laisse, maintenant. Je viens tout juste d'appeler l'inspecteur Fletcher et il m'attend dans son bureau.

— Tu me tiens au courant, n'est-ce pas ?

Elle d'ordinaire si dynamique, elle avait soudain la voix chevrotante d'une femme frêle et sans défense. Une lionne qui aurait gardé sa tanière trop longtemps, épuisée et affamée.

— Bien sûr, Eleanor. Pourquoi n'irais-tu pas t'allonger un peu ? C'est le médecin qui parle, là. Je vais appeler Susan et lui dire ce que j'ai trouvé.

— Laisse-moi plutôt m'en charger, tu veux bien ?

Samantha comprit sans mal pourquoi Eleanor préférait le faire elle-même. La femme d'Eddie ne serait peut-être pas ravie d'apprendre que sa belle-mère avait eu raison de réclamer une nouvelle autopsie.

— Oui, bien sûr. Mais après ça, promets-moi de faire une sieste.

Aussitôt après avoir raccroché, Samantha entra l'adresse de l'hôtel de police dans le GPS et se mit en route. Il ne lui faudrait qu'un quart d'heure pour atteindre le bureau de l'inspecteur Fletcher, du moins à en croire l'estimation du navigateur. Elle se demanda si le policier avait caché beaucoup d'informations à la famille d'Eddie. Et quelles surprises contenaient ces informations.

*Washington DC,
Hôtel de police de la première circonscription,
Bureaux de la brigade criminelle,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

Fletcher remercia Hart, qui venait de lui apporter une tasse de café. Son équipier ressemblait à un serpent à sonnette brutalement réveillé de sa sieste au soleil.

— La voiture d'Edward Donovan a été retrouvée.

Fletcher suspendit son mouvement, le bord de la tasse frôlant sa lèvre inférieure.

— Retrouvée ?

— Affirmatif. A Clinton, dans le comté de Prince George. Complètement cramée, sur un terrain vague qui longe Branch Avenue, à deux pas d'un supermarché.

— Ah oui..., murmura Fletcher avec une moue pensive, aussitôt suivie d'une longue gorgée de café tout aussi songeuse.

Si un criminel incendiait une voiture liée à un meurtre, c'était en général dans l'espoir d'effacer tout indice. Et il fallait admettre que ça fonctionnait presque à tous les coups.

— Une douille a également été retrouvée sous le siège conducteur, reprit Hart. 9 mm Parabellum.

— Mais pas de pistolet ?

— Non, pas de pistolet.

— Et Donovan a été tué d'une balle de ce calibre ?

— Ouais.

— Hum..., fit Fletcher en faisant crisser la paume de sa main sur sa barbe naissante.

Il se massait les joues depuis quelques secondes quand la sonnerie du téléphone l'arracha à ses pensées.

Il appuya sur la touche haut-parleur.

— J'écoute, lança-t-il avant de sourire brièvement au souvenir de la repartie de ce médecin légiste.

Comment s'appelait-elle, déjà ? Dr Samantha quelque chose...

— Fletch, il y a une gonzesse qui est là pour toi, annonça un de ses collègues. Elle s'appelle Owens.

Ah oui. Samantha Owens.

— Dr Owens, rectifia-t-il d'un ton sévère. Fais-la monter.

Il donna un coup de poing sur la touche haut-parleur pour mettre fin à la conversation.

— Dr Owens ? dit Hart en levant un sourcil.

— C'est une légiste du Tennessee.

— Hein ?

— Tu te souviens de la mère de Donovan ? Pas commode, la mamie. Elle a exigé une seconde autopsie et c'est ce Dr Owens qui s'y est collé.

— Une seconde autopsie ? Pourquoi, elle ne nous fait pas confiance ?

— Faut croire que non. Mais va savoir... Elle avait peut-être des raisons de se poser des questions. Je commence moi-même à m'en poser, tu sais.

Quelques coups timides frappés sur la porte ouverte du bureau leur firent tourner la tête. Dans l'embrasement se tenait une femme ravissante. Elancée, avec des cheveux bruns qui lui arrivaient à l'épaule, des yeux ambrés qui rappelaient la couleur du whisky vieilli en fût de cerisier et une bouche tout simplement parfaite. Bon sang, songea Fletcher, elle n'avait pas encore prononcé un mot et ses yeux lui inspiraient déjà des métaphores poétiques !

Et des images qui l'étaient nettement moins...

Tu es grotesque, mon vieux.

Cette femme lui plaisait, soit, mais ce n'était pas la peine de se monter la tête à ce point.

Le sourire poli et avenant qui se dessina sur les lèvres du Dr Owens ne se propagea pas jusqu'à son regard. Elle avait tout autant l'air d'une femme que d'une enfant, à la fois vulnérable et pleine d'assurance. Le chagrin. Oui... c'était le chagrin qu'il devinait en elle. A force de voir des gens terrassés par la douleur, Fletcher avait développé un flair indéfectible pour la tristesse.

Sa curiosité fut aussitôt piquée. Qu'est-ce qui avait pu faire souffrir cette femme magnifique au point que la moindre de ses expressions, le moindre de ses mouvements trahissait son chagrin ?

— Bonjour, dit-elle en regardant alternativement les deux policiers. Je suis le Dr Owens. L'un de vous est l'inspecteur Fletcher, je suppose ?

— Oui, c'est moi, dit-il en l'invitant à entrer d'un geste de la main.

Hart semblait frappé de mutisme, ce qui ne lui ressemblait pas. Fletcher lui lança une bouée de secours.

— Et voici Lonnie Hart, mon équipier.

— Ravi de faire votre connaissance..., bredouilla Hart en se levant si brusquement de sa chaise qu'il manqua de la faire tomber.

Manifestement, Fletcher n'était pas le seul à qui cette femme faisait de l'effet.

— Moi aussi, dit-elle en s'asseyant face au bureau de Fletcher. Et merci d'avoir accepté de me recevoir aussi vite.

Elle parlait d'une voix douce, avec un léger accent du Sud qui faisait surgir des visions de bougainvilliers et de mint julep. Fletcher avait découvert Nashville quelques années plus tôt, à l'occasion d'un

week-end prolongé avec son fils. Il avait été frappé de voir à quel point cette ville avait su s'ouvrir au monde tout en conservant un côté très sudiste. Les gens qu'il y avait rencontrés avaient tous le contact facile, et il avait adoré leur façon cordiale de vous accueillir avec ce petit sourire en coin qui semblait dire : *Après tout, ce n'est pas de ta faute si tu n'es qu'un pauvre Nordiste.*

— Je vous en prie. Alors, cette seconde autopsie vous a appris quelque chose de nouveau ?

— Oui, justement. J'ai trouvé une substance qui semble être du sable dans les poumons de la victime.

— Ça avait déjà été noté à l'issue du premier examen, il me semble, dit Fletcher en ouvrant le dossier de l'affaire Donovan.

Il consulta rapidement le résumé du premier rapport d'autopsie.

— Je lis ici que c'est très certainement dû aux missions que la victime a effectuées à l'étranger lorsqu'il servait dans les Rangers. Il s'est rendu deux fois en Irak et une fois en Afghanistan. Avec tout le sable qu'il a dû avaler là-bas, ça paraît logique qu'on en retrouve dans ses poumons, non ?

— Il n'y a en effet rien de surprenant à ce qu'on ait retrouvé du sable incrusté depuis longtemps dans ses poumons. Je vous confirme que j'ai observé de larges zones de tissu cicatriciel qui se sont formées il y a plusieurs années, à la suite des séjours d'Ed... de la victime dans les pays que vous avez mentionnés. Mais j'ai également observé d'autres zones d'irritation très récentes, et qui, par conséquent, ne semblent pas pouvoir être la conséquence d'un séjour dans une région du monde où on inhale du sable. D'autant que la mère de M. Donovan m'assure que son fils n'a pas quitté le pays ces dernières semaines. Des analyses sont en cours et on devrait en savoir plus dans l'après-midi sur la matière inhalée et son origine géographique. Dites-moi, inspecteur, votre enquête a-t-elle établi qu'Edward Donovan a pu mentir à sa famille au sujet de ses déplacements ?

Une petite décharge d'adrénaline traversa Fletcher à ces mots. Une sensation familière qu'il éprouvait toujours lorsqu'une enquête connaissait une brusque accélération. Croswell aussi avait menti à sa famille. Décidément, ces deux affaires avaient beaucoup de points communs.

— Non, rien de tel. Vous savez, docteur, je ne suis toujours pas convaincu que M. Donovan ait été victime d'autre chose que d'une terrible malchance. Mauvais endroit, mauvais moment.

— Vous avez reçu l'expertise balistique concernant la balle retrouvée sur la scène de crime ?

Fletcher croisa brièvement le regard de Hart, qui exprimait un certain amusement. Alors, comme ça, il appréciait le spectacle, hein ? Qu'il aille au diable !

— Non, répondit lentement Fletcher. Mais le rapport ne devrait plus tarder. J'aimerais vous poser une question, docteur Owens : quels sont vos liens avec Edward Donovan ? Pourquoi sa mère vous a-t-elle appelée ?

Il vit le regard de la jeune femme s'échapper, l'espace d'un instant, avant de revenir se poser sur lui avec une troublante franchise.

— On s'est connus sur les bancs de la fac de médecine, à l'université de Georgetown, et on est longtemps restés amis, par la suite. Sa mère n'arrive pas à croire qu'il ait pu se laisser surprendre par un voleur de voiture. Eddie était un ancien soldat des forces spéciales, parfaitement entraîné et toujours sur ses gardes. Alors, mourir de cette façon-là... Pour Eleanor Donovan, cette seconde autopsie est une façon d'honorer la mémoire de son fils. De lui rendre justice en faisant tout ce qui est en son pouvoir pour découvrir la vérité, vous comprenez ? Et comme on se connaît depuis des années, elle a naturellement pensé à moi.

Fletcher hocha la tête en se demandant si c'était vraiment pour cette raison que le Dr Owens était venu à Washington. Mais ses explications tenaient la route.

— Et en dehors du sable, vous avez trouvé quelque chose qui pourrait faire avancer l'enquête ?

Elle secoua la tête. Il aimait la façon dont ses cheveux semblaient s'enrouler autour de son cou, quand elle faisait ce mouvement. Il se dégageait d'elle un sentiment d'intelligence, de compétence, de force... Mais sur ce dernier point, Fletcher était persuadé que les apparences étaient trompeuses. Cette femme était sûrement plus fragile qu'elle n'en avait l'air. Brisée, sans doute, par quelque malheur dont elle n'avait pu se relever. Oui, elle avait besoin d'être protégée... Et si la place était à prendre, il ne demandait qu'à devenir son garde du corps.

Hart toussota bruyamment et Fletcher se rendit compte qu'il la fixait du regard dans un silence de cathédrale.

Il referma le dossier d'un geste sec et croisa les mains sur la couverture cartonnée.

— Eh bien... merci d'être venue, docteur Owens. Je ne manquerai pas de vous contacter si j'ai du nouveau.

— C'est tout ? lança-t-elle en ouvrant de grands yeux. Vous êtes sérieux, là ?

— Que voulez-vous que je vous dise de plus ? L'information que vous nous avez communiquée est intéressante et je vais la prendre en considération pour la suite de mon enquête.

Elle secoua de nouveau la tête, cette fois avec une mimique incrédule, puis ses yeux se plantèrent dans ceux de Fletcher. Un regard direct, pénétrant.

— Ne songez même pas à vous débarrasser de moi, inspecteur. Vous savez très bien qu'il y a un truc pas net dans cette affaire. Alors pourquoi prétendre le contraire ?

Ses yeux se plissèrent légèrement et elle ajouta :

— Qu'est-ce que vous ne me dites pas ?

Jolie et perspicace. Une combinaison dangereuse.

Lorsque Hart prit la parole, Fletcher envisagea sérieusement de l'étrangler.

— Un autre Ranger a été tué par balles, hier. Et il avait servi dans la même unité qu'Edward Donovan.

Leur interlocutrice serra les lèvres l'une contre l'autre, et Fletcher eut un mauvais pressentiment. Ça sentait les complications, ou il ne s'y connaissait pas. Il allait falloir se dépêcher de boucler ce dossier.

— Rien ne prouve que ces deux affaires sont liées, dit-il.

Le Dr Owens éclata d'un rire dur.

— Sauf votre instinct et votre expérience, qui vous disent que les coïncidences n'existent pas. Vous avez déjà cherché des correspondances dans le ViCAP ou dans une autre base de données informatiques ? Des meurtres similaires pourraient avoir été commis dans d'autres Etats. Avez-vous contacté l'officier qui chapeautait M. Donovan et établi une liste de tous les soldats ayant servi en même temps que lui dans cette unité ? Plus simple encore, l'armée conserve ce type d'archives à Fort Leonard Wood, dans le Missouri. Vous pouvez demander une liste aujourd'hui même. Il ne faut pas perdre une minute, inspecteur. Tic-tac, tic-tac, le temps presse !

— Je ne voudrais surtout pas vous manquer de respect, docteur, mais vous parlez comme un flic.

— Je suis médecin légiste dans une ville qui compte chaque année une bonne centaine d'homicides, et depuis le temps que je fais ça, je commence à avoir de la bouteille, inspecteur. Sans compter que ma meilleure amie a fait une belle carrière d'enquêtrice à la brigade criminelle et qu'on parle souvent boutique, toutes les deux. C'est elle qui m'a appris qu'en matière d'investigation criminelle, les coïncidences n'existent pas. Eddie n'a sans doute pas été victime d'un coup du sort et j'aimerais vous aider à découvrir ce qui se cache derrière son meurtre.

— Elle a raison, Fletch. Cette affaire est loin d'avoir révélé tous ses secrets.

Maudit Hart ! Faux frère !

Fletcher le gratifia d'un long regard noir avant de reporter son attention sur leur interlocutrice. Il mit sa libido de côté et prit le temps de lire vraiment en elle. Il avait ce don, cette faculté de voir ce que les gens s'efforçaient de cacher. Elle se laissa déchiffrer sans chercher à ériger de mur protecteur. Elle avait raison, et elle savait

que Fletcher le savait.

Des pas se firent entendre du côté de la porte, et Fletcher quitta lentement sa visiteuse du regard pour voir qui venait d'arriver. Danny Rama, un jeune policier qui lui servait d'assistant, venait de pénétrer dans le bureau.

— Salut, Danny. Quoi de neuf ?

— Plein de bonnes nouvelles. J'ai le résultat des analyses balistiques que vous avez demandées pour les affaires Donovan et Croswell. Je pense que ça va vous intéresser.

Fletcher lui fit signe d'approcher. Danny traversa la pièce et posa le rapport sur le bureau de son patron, lequel l'ouvrit aussitôt. Après quelques secondes de silence, il releva un visage que Hart dut identifier comme celui des mauvais jours.

— Qu'est-ce qu'il y a, Fletch ?

Le Dr Owens les observait, l'air serein, comme si elle savait déjà ce que disait le rapport.

— Selon les déclarations de sa femme, Donovan avait un Beretta 92 dans sa voiture, exact ?

— Exact, répondit Hart.

— Eh bien, le rapport balistique confirme que Donovan et Croswell ont tous les deux été tués avec un Beretta 92. Et les balles ont été tirées avec la même arme. Une correspondance a été trouvée dans le système intégré d'identification balistique. Le Beretta a été déclaré et a fait l'objet d'une procédure d'enregistrement au nom d'Edward Donovan. Attends une seconde...

Il se tourna vers Danny Rama.

— Quand le pistolet a-t-il été retrouvé ?

Une grimace embarrassée tordit les traits de Rama.

— Ah oui... Désolé, patron. Il a été retrouvé ce matin dans un conteneur à ordures de N Street. Tout près de ce nouvel immeuble, vous savez.

— Et personne n'a cru bon de me prévenir ? grogna Fletcher.

— Ils voulaient d'abord faire les analyses.

Fletcher sentit sur lui le regard de la légiste. Elle le dévisageait de ses grands yeux ambrés.

— Alors Eddie a été tué avec son propre pistolet ? dit-elle. Et son meurtrier a aussi abattu Croswell ?

Fletcher hocha la tête.

— C'est le scénario le plus probable.

Samantha Owens resta un moment songeuse. Puis il la vit plonger brusquement la main dans la poche de son blouson et en sortir un petit sac de congélation qu'elle lui tendit aussitôt.

— Il faut que vous voyiez ça, inspecteur. Eddie Donovan a donné cette note à sa mère dimanche dernier, en lui demandant de la mettre

en lieu sûr.

Fletcher ouvrit le sac de congélation et déplia la note froissée.

DIS LA VERITE, SINON...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en relevant un visage crispé. Et pourquoi Mme Donovan ne nous a-t-elle pas immédiatement communiqué cette note ?

— Elle a oublié, tout simplement. Elle n'est plus toute jeune, vous savez. Et puis elle est restée quelques jours sous le choc de la mort de son fils. Dans ces moments-là, on a la tête sous l'eau...

Fletcher crut voir quelque chose d'étrange dans le regard de la légiste. Une brève coupure de courant. Comme si tout s'était éteint en elle, l'espace d'un instant.

— En tout cas, poursuivit-elle, ces mots m'ont tout l'air d'une menace, non ? Et on peut supposer que celui qui a tué Eddie a considéré qu'il n'avait pas dit « la vérité » malgré cette mise en garde. Croswell a reçu une note similaire ?

— Pas que je sache.

Il se tourna vers son équipier.

— Lonnie, tu peux joindre Mme Croswell et lui poser la question ?

— Bien sûr, dit Hart en se levant.

Fletcher attendit que son équipier quitte la pièce avant de se tourner vivement vers la légiste.

— Qu'est-ce que vous avez caché d'autre à la police ? demanda-t-il d'un ton où perçait la colère.

— D'abord, on ne parle pas de moi, mais de la mère de la victime, répliqua-t-elle froidement. Et hormis cette note, Eleanor Donovan n'a rien gardé pour elle. Et vous pouvez me croire quand je vous dis qu'il s'agit d'un oubli. Quel intérêt aurait-elle eu à conserver volontairement une information utile à l'enquête ? Au contraire, tout ce qu'elle veut, c'est convaincre la police — vous, inspecteur — qu'il s'agit d'une exécution et non d'une mauvaise rencontre.

Elle changea de position dans le fauteuil inconfortable et croisa les jambes, les traits soudain plus détendus.

— Vous devriez vous réjouir au lieu de vous énerver, reprit-elle. Après tout, ce document est une bonne nouvelle pour votre enquête, non ? C'est une piste à creuser.

Fletcher eut envie de répliquer vertement, mais il refréna son agacement. Elle avait raison de dire que c'était une piste à creuser. Au fond, s'il était irrité, c'est qu'il aurait voulu que ce soit Eleanor Donovan qui lui apporte cette note. Si la famille de la victime ne lui faisait pas confiance, sa tâche allait s'en trouver singulièrement compliquée. Et malheureusement, ce nouvel incident semblait confirmer ce qu'il soupçonnait déjà : la mère de Donovan avait fait

appel au Dr Owens parce qu'elle n'avait pas confiance en lui.

Hart réapparut dans la pièce.

— Mme Croswell est en train de fouiller chez elle. Il lui semble avoir vu une note similaire dans les affaires de son mari.

Fletcher hocha la tête et ravala sa fierté.

— Merci beaucoup pour votre aide, docteur Owens.

McLean, Virginie,
Susan Donovan.

Susan se gara le long du trottoir qui bordait l'école des filles. La vue de l'imposant portail suffit à l'attrister. Comment oublier la joie d'Eddie, le jour où Ally avait été admise à la St John's Academy ?

Les briques rouges du grand bâtiment allaient-elles chaque fois faire surgir le visage de son mari ? « Tu penses qu'elle va s'y plaire ? » avait-il demandé avec une mimique inquiète. Susan l'avait rassuré en lui disant qu'Ally allait adorer sa nouvelle école parce qu'elle adorait tout ce qui venait de lui. Et c'était vrai. Ally avait toujours fonctionné ainsi.

Susan poussa un long soupir, ses épaules s'affaissant et son dos se courbant comme si elle se dégonflait entièrement. Puis, s'encourageant à mi-voix, elle trouva la force de se redresser et de quitter la voiture.

Allez, ma vieille, secoue-toi. Il y a une merveilleuse petite fille qui a besoin de toi.

Elle longea le mur de l'école jusqu'au portail et pénétra dans la grande cour. Le bureau du directeur se trouvait sur la droite. Elle passa d'abord devant celui de Gloria, son assistante, dont la porte était entrouverte. Vide. Les lieux semblaient déserts. Susan sentit monter une bouffée de colère qu'elle s'efforça de refouler. L'idée qu'on laisse son enfant seule dans un couloir, inquiète et peut-être effrayée, lui déplaisait souverainement.

Ally était perchée sur une chaise trop haute pour elle, ses jambes se balançant dans le vide tandis qu'elle se tortillait sur le plastique dur de l'assise. Rester immobile était une torture pour l'aînée de ses filles. Elle enroulait des mèches de cheveux autour de son doigt, s'agitait sur sa chaise à l'heure du dîner, se mordillait la lèvre, transformait en tam-tam tout ce qui lui tombait sous la main... Incapable de tenir en place, à l'image de son père.

Aussitôt qu'elle aperçut sa mère, le visage d'Ally se contracta douloureusement. Mon Dieu, qu'avait-elle donc pu faire pour être dans un état pareil ?

— Ally, ça va ? Qu'est-ce qui se passe, mon cœur ?

Susan s'accroupit face à la chaise et ouvrit grand les bras pour que sa fille vienne s'y blottir, ce qu'elle fit aussitôt. Les yeux clos, Susan respira cette odeur de bébé qu'elle conservait encore quand on enfouissait le nez dans son cou. Elle avait aussi ce parfum de fraîcheur et de propreté, cette senteur de linge qui a séché sur le fil du jardin. Ally sentait toujours le frais et le propre.

— Pardon, maman, je voulais pas faire de bêtise...

La fillette se mit à pleurer, de grosses larmes tombant de ses yeux

comme les gouttes d'un robinet qui fuit.

— Quelle bêtise, Ally ?

Une petite toux courroucée interrompit leur dialogue. Susan tourna la tête et ses yeux se levèrent sur le directeur qui les toisait de son mètre soixante-quinze.

— Et si on parlait plutôt de tout ça dans mon bureau, madame Donovan ?

Susan se redressa. A présent, c'était elle qui avait l'avantage de la taille.

— J'aimerais apprendre ce qui s'est passé de la bouche de ma fille, répliqua-t-elle sèchement, avant de se tourner vers Ally. Je t'écoute, ma puce. Dis-moi ce que tu as fait.

— Elle a bafoué notre code d'honneur, lança le directeur d'un ton sentencieux, avant que la fillette n'ait le temps de prononcer la moindre parole. Ally a triché, madame Donovan. Elle a été prise la main dans le sac en train de copier sur sa voisine de classe. Et tu connais ce qu'encourent les tricheuses dans notre établissement, n'est-ce pas, Alina ?

— Ma fille, une tricheuse ? Putain, mais c'est n'importe quoi !

— Veuillez surveiller votre langage, madame Donovan.

Ally éclata en sanglots tandis que Susan fusillait le directeur du regard. *Surveiller mon langage, hein ? Mon cul, oui !* Les mots grossiers n'étaient pas toujours les plus violents pour l'oreille d'un enfant.

— Menacer ma fille n'est pas la bonne façon de procéder, monsieur le directeur.

Sur ces paroles prononcées d'un ton de colère froide, Susan sortit un Kleenex de son sac et s'agenouilla pour essuyer les larmes qui mouillaient le visage d'Ally.

— Mon trésor, dis à maman ce qui s'est passé.

— J'ai pas triché, je te promets. J'ai vu quelqu'un qui nous observait derrière la fenêtre de la classe. Je regardais dans la cour, par sur la feuille de Rachel ! Je te le promets, maman !

De nouvelles larmes roulèrent sur les joues d'Ally. Susan la considéra un moment en silence. Sa fille n'était pas une menteuse. Bien sûr, comme tous les enfants, elle était passée par une phase où elle avait besoin de tester les limites, de voir jusqu'où elle pouvait aller avec ses parents, mais c'était terminé depuis près d'un an. Une fois, elle avait cassé une figurine en cristal Swarovski — un couple de perroquets sur un perchoir — et avait caché les morceaux dans son tiroir à chaussettes. Quand Susan les avait retrouvés et lui avait demandé des explications, Ally avait calmement répliqué qu'elle n'avait aucune idée de la façon dont ces débris avaient atterri dans sa commode. Dix minutes plus tard, elle rejoignait Susan dans la buanderie, le visage baigné de larmes, pour passer aux aveux. Ally

avait été privée de télévision pendant une semaine. C'était sa première punition, qui l'avait tellement marquée qu'elle était devenue d'une franchise parfois embarrassante.

— Qui as-tu vu dans la cour, ma chérie ?

— Quelqu'un. Quelqu'un que je connaissais pas.

Etranger = danger. Un axiome fermement ancré dans la tête de ses filles, quelque part entre Cendrillon et Bob l'éponge.

— Un monsieur ou une dame ?

— Je sais pas. Sa tête est passée très vite derrière la fenêtre, comme si la personne jetait un coup d'œil dans la classe, tu vois ? Dis, maman, tu crois que c'était un fantôme ?

De nouvelles larmes roulèrent sur ses joues roses.

— Je t'ai déjà dit que les fantômes n'existent pas dans la vraie vie, mon cœur. Seulement dans les dessins animés et les films.

— La tête que j'ai vue avait une casquette de base-ball, reprit Ally entre deux reniflements. Comme la tienne, maman. Tu sais, la casquette rouge que tu avais le jour où...

Le jour où elles avaient vu Eddie pour la dernière fois. Susan avait jeté la casquette à la poubelle, ainsi que tous les vêtements qu'elle portait ce jour-là. Pas question de conserver quoi que ce soit qui lui rappellerait la journée où Eddie était mort.

Susan se tourna vers le directeur qui observait la scène, les bras croisés et l'air dubitatif.

— S'il vous plaît, madame Donovan... Pouvons-nous discuter seul à seul ?

Susan acquiesça d'un signe de tête et posa un baiser sur le front d'Ally.

— Tu vas rester là bien sagement, d'accord ? Je n'en ai pas pour longtemps. Tu veux faire un dessin ? ajouta-t-elle en plongeant la main dans son immense sac en cuir pour en extraire un calepin et un stylo.

Mais Ally secoua la tête.

— Ça va, maman. J'ai pas envie de dessiner. Je vais attendre tranquillement et réfléchir.

Un maître zen en herbe, cette gamine-là.

Susan suivit le directeur jusqu'à son bureau, et se laissa lourdement tomber dans le fauteuil qu'il venait de lui indiquer d'un ample geste de la main.

— Je suis certaine qu'Ally m'a dit la vérité, lança-t-elle alors que le directeur allait s'asseoir face à elle, de l'autre côté du bureau. Ma fille a sûrement des défauts, mais ce n'est pas une menteuse.

Il s'installa dans son fauteuil en cuir avec un grognement et secoua la tête. Elle regarda les lunettes sur sa poitrine, suspendues à son cou à l'aide d'un cordon, tanguer d'un côté puis de l'autre. C'était comme si

chacun de leurs balancements produisait un petit *Tss-tss* réprobateur qui hérissait le poil de Susan.

— Madame Donovan, personne d'autre n'a vu ce...

« fantôme » à la fenêtre.

Il avait dessiné les guillemets avec ses doigts, et elle aurait juré qu'une lueur moqueuse avait traversé son regard.

— Sans compter que Rachel Bennett et votre fille ont fait la même faute d'orthographe au mot *injustice*, ajouta-t-il avec l'air satisfait de celui qui vient de terrasser son interlocuteur avec un argument massue.

Mais Susan ne se laissa pas démonter.

— A propos d'*injustice*, avez-vous songé qu'il se peut fort bien que ce soit la petite Rachel qui ait copié sur Ally ? Les sourcils broussailleux du directeur se froncèrent.

— Tout est possible, bien sûr. Mais j'ai peur qu'il ne faille nous en tenir à l'avis que Mme Werlin a émis sur la question. Son sentiment est qu'elle a vu Alina copier sur sa voisine, et non l'inverse. C'est elle qui représente l'autorité dans cette classe, et je n'ai aucune raison de douter de son impartialité.

Susan se raidit sur son fauteuil.

— Ce n'est pas une preuve suffisante, pour moi. Vous ne pouvez pas renvoyer Ally sur une simple présomption. Je vous préviens, monsieur le directeur, je ne me laisserai pas faire si vous essayez de la mettre à la porte de cette école. Je ferai un scandale comme vous n'en avez encore jamais eu ! Ma fille n'est pas une menteuse. Si elle dit qu'elle a vu une personne s'approcher de la fenêtre pour regarder dans la classe, c'est qu'il y avait effectivement quelqu'un.

Il poussa un lourd soupir.

— Je sais que ce n'est pas facile pour vous, en ce moment, et je n'ai pas envie d'alourdir le fardeau qui est le vôtre. Etant donné les circonstances, je veux bien la conserver dans notre établissement. Mais vous comprendrez que je ne peux pas faire moins que l'exclure temporairement.

— Très bien, dit Susan d'un ton glacial. Je vais la ramener à la maison. Une semaine d'exclusion vous semble une durée suffisante ?

Pour la première fois, le directeur sembla vraiment mal à l'aise.

— Oui, ça ira. Et l'exclusion sera consignée dans le dossier scolaire d'Alina durant toute sa scolarité.

Susan se retint de protester. C'était parfaitement injuste, mais elle voulait sortir d'ici avant de dire ou de faire quelque chose qu'elle regretterait par la suite. Cet imbécile avait raison : elle avait assez de problèmes, et n'allait pas s'en créer de nouveaux. Elle se leva d'un bond et salua le directeur d'un bref hochement de tête, avant de lui tourner le dos pour aller rejoindre Ally.

— Viens, mon cœur, dit-elle en prenant la main de sa fille pour l'aider à descendre de la chaise.

— Tu es fâchée contre moi, maman ?

Le directeur, qui venait de sortir de son bureau, les observait bras croisés.

Elle prit soin de parler assez fort pour qu'il l'entende.

— Non, Ally. J'ai confiance en toi et je sais que tu m'as dit la vérité. Allez, on va s'acheter une glace.

Alors qu'elles passaient le portail de l'école, Susan ralluma son portable. Plusieurs brèves sonneries se succédèrent. Elle jeta un coup d'œil à l'écran. Six appels manqués.

Six appels de Betty Croswell.

*Washington DC,
Hôtel de police de la première circonscription,
Bureaux de la brigade criminelle,
Dr Samantha Owens.*

Samantha scruta attentivement le visage de l'inspecteur Fletcher pour essayer de voir s'il jouait franc jeu avec elle. S'il lui avait donné toutes les informations en sa possession.

— Bon, dit-elle en se frappant les mains l'une contre l'autre, essayons de considérer cette affaire point par point. En apparence, il semblerait qu'Eddie ait été victime d'un car-jacking et que la balle qui l'a tué ait été tirée de l'extérieur de sa voiture, à travers la vitre passager et avec...

Elle marqua un temps d'arrêt et composa une grimace incrédule.

— ... son propre pistolet !

— C'est ce que dit le rapport.

Difficile de déchiffrer le regard de Fletcher, qui semblait faire son possible pour ne pas se laisser deviner. L'inspecteur était sûrement rompu à cet exercice, mais Samantha était douée pour percer ce type de défense. Et elle avait le net sentiment que le policier ne lui disait pas tout sur cette affaire.

— Son propre pistolet qui a été retrouvé à Georgetown, insista-t-elle.

Fletcher laissa échapper un soupir.

— En effet. Le numéro de série correspond à l'arme déclarée et enregistrée par Edward Donovan. Et à en croire ce qu'il y a là-dedans, dit-il en agitant brièvement le rapport balistique, les balles qui ont tué M. Donovan et son camarade de combat proviennent de ce même Beretta.

Samantha hocha la tête.

— En ce qui concerne l'affaire Donovan, je crois qu'on peut dire de façon à peu près certaine qu'il ne s'agit pas d'un car-jacking.

— D'accord avec vous, répondit Fletcher. Ça ressemble plutôt à une exécution. Alors si vous pouviez me transmettre aussi vite que possible les résultats de l'analyse du sable que vous avez trouvé dans ses poumons, ça me rendrait bien service.

Il tentait une nouvelle fois de la laisser sur le bord de la route. Sauf qu'elle voulait l'aider à retrouver le meurtrier d'Eddie, nom d'un chien ! Pourquoi Fletcher n'arrivait-il pas à se mettre ça une bonne fois pour toutes dans la tête ? Et si Samantha voulait être en mesure de se rendre vraiment utile, elle devait trouver le moyen d'obtenir tous les détails de l'affaire.

Il y avait une manière de rester dans la course. Fletcher n'allait pas

se débarrasser d'elle comme ça. Elle lui sourit, amicale et décontractée.

— Bien sûr, je vous les communiquerai dès que j'aurai eu le Dr Nocek au téléphone. Et sinon, vous avez des infos concernant l'autre victime ? Il me semble vous avoir entendu dire que l'autopsie devait avoir lieu aujourd'hui...

— Oui, et je crois justement que c'est Nocek qui va s'y coller.

Fletcher se figea et elle lut dans son regard quelque chose qui ressemblait à du respect. Et la conscience qu'il venait de se faire avoir.

Ce n'était ni aujourd'hui ni demain qu'il parviendrait à se débarrasser d'elle.

— Vous voudriez vous en charger ? demanda-t-il, beau joueur.

— Je pourrais au moins y assister, si ça peut vous aider. Un second regard est parfois utile.

Fletcher serra les lèvres, et demeura silencieux pendant quelques secondes. Puis il hocha la tête.

— Oui, ça pourrait sans doute m'aider, concéda-t-il. Samantha ne put retenir un sourire victorieux.

— J'ignore si ma présence sera acceptée, mais ça ne coûte rien de demander. Je vais appeler le Dr Nocek tout de suite.

Washington DC,
Institut médico-légal,
Dr Samantha Owens.

Comme elle s'y attendait, Nocek accepta avec plaisir de la laisser assister à l'examen *post mortem* de Harold Croswell. Entre les deux confrères, un respect mutuel s'était forgé devant le corps d'Eddie. En un mot, ils s'appréciaient et formaient un bon tandem — atout qu'aucun médecin légiste ne sous-estimait.

Une heure plus tard, Samantha était de retour à l'institut médico-légal, en tenue réglementaire et à la droite du médecin légiste qui s'apprêtait à pratiquer une incision en Y sur le cadavre de Croswell. Un peu en retrait se trouvait Fletcher, une petite grimace de dégoût sur le visage. Il semblait si malheureux et impatient de détalier qu'il lui fit penser à un lévrier qu'on aurait empêché de s'élancer.

Croswell avait reçu deux balles tirées à bout portant : une dans la région du cœur, l'autre dans le front.

Une règle à la main, Nocek virevoltait autour du corps, livrant ses commentaires que Samantha écoutait, nerveuse, se frottant les paumes sous une eau imaginaire.

Respire, respire...

— Le corps appartient à un homme adulte, blanc, mesurant un mètre quatre-vingts et pesant quatre-vingt-quinze kilos. Aspect normal... Un tatouage rectangulaire avec le mot *Ranger* à l'encre noir et jaune sur le biceps gauche... De nombreuses cicatrices à divers endroits du torse et des jambes, avec des zones sombres qui témoignent vraisemblablement d'anciennes blessures par éclats d'obus... Cornées troubles... Blessure pénétrante par balle au bourrelet sus-orbitaire avec orifice de quatre millimètres et demi... Blessure par balle avec orifice circulaire et régulier de six millimètres trente-cinq et plaie perforante dans la partie gauche de la cage thoracique... Attrition minimale de la peau... Pas de collerette visible ni de zone de tatouage sur les berges de l'orifice d'entrée... A toi de jouer, Freddy. Ouvre-le, s'il te plaît.

L'homme — au prénom prédestiné pour découper des cadavres, songea Samantha — s'exécuta avec des gestes sûrs et efficaces. Après un petit ralentissement au niveau des côtes, le temps de couper les os — Sam vit Fletcher rentrer la tête dans les épaules chaque fois qu'ils se brisaient avec un craquement sec —, la cage thoracique fut retirée, laissant place à la vue des dégâts provoqués par une des deux balles. Penché sur le corps, Nocek se mit à fouiller dans la cavité thoracique.

— Voyons... Trajet lésionnel de la balle... Passage en arrière et vers le bas à travers le sixième espace intercostal avec perforation du

lobe inférieur du poumon gauche, du diaphragme et du foie. Sortie dans le dos, à travers le dixième espace intercostal.

— Le tireur était plus grand que lui, maugréa Fletcher.

Samantha approuva d'un signe de tête.

Ou alors, c'était un nain debout sur une table. Mais même si on ne pouvait jamais être sûr à cent pour cent, la police devait parfois considérer comme vraie la conclusion la plus logique. C'était le principe dit du « rasoir d'Occam », qui stipule que les hypothèses les plus évidentes sont aussi les plus vraisemblables.

Nocek s'intéressait à présent à la blessure à la tête.

— Trajet lésionnel de la seconde balle légèrement vers le bas... Fracture du crâne, fracture évidente de la lame criblée... Importante hémorragie méningée...

Nocek releva la tête pour regarder Fletcher, les yeux affreusement agrandis par la loupe frontale qui lui permettait de voir les détails du cerveau. Il ressemblait à une mouche géante.

— Pour dire les choses simplement, c'est cette balle qui l'a tué, inspecteur.

Le teint de Fletcher avait tourné au vert. On aurait dit qu'il était sur le point de se trouver mal. C'était pourtant un inspecteur confirmé, qui avait forcément assisté à de nombreuses autopsies, sans compter qu'il avait dû tomber sur des cadavres parfois affreusement abîmés. Et puis cet examen n'était pas particulièrement difficile à supporter. Quand elle ne mettait pas la main à la pâte, Samantha avait parfois une vision abstraite, presque poétique, de ce qui se passait sur la table d'autopsie. Là, elle voyait une large bande de voie lactée rouge sur fond de ciel gris.

Fletcher avait peut-être simplement la gueule de bois.

— Si ça vous convient, docteur Nocek, je propose qu'on jette tout de suite un œil aux poumons.

Elle savait que son confrère était aussi curieux qu'elle de savoir si les poumons de Crowell contenaient, eux aussi, des granulomes de sable.

Le prénommé Freddy retira les poumons de la balance à organes et les posa sur le plateau à dissection. Il ne fallut pas longtemps à Nocek pour exposer l'arbre bronchique.

C'était bien là, comme dans les poumons d'Eddie : un ancien tissu cicatriciel recouvert de granulomes récents.

— C'est ça, le sable dont vous m'avez parlé ? demanda Fletcher.

— Oui, répondit Sam en s'emparant d'un petit écouvillon qu'elle passa délicatement le long de la trachée de Crowell. Regardez, il y en a aussi ici.

Nocek fit quelques prélèvements avant d'observer une pause. Il étira ses longs bras vers le plafond, les os de ses poignets émettant un

légèr craquement.

— Je vous donnerai les résultats de l'analyse avec ceux de l'examen de M. Donovan. Seriez-vous libre pour dîner ? On pourrait regarder ça autour d'un bon repas.

Fletcher toussa dans sa main tandis que Samantha adressait un sourire à Nocek. Elle n'avait pas le sentiment qu'il avait une idée derrière la tête. D'ailleurs, il portait une large alliance en or à l'annulaire droit, comme c'était la coutume dans certains pays européens. Elle déclina néanmoins l'invitation, pour éviter tout risque de se retrouver dans une situation inconfortable.

— C'est vraiment très gentil à vous, mais je suis déjà prise, ce soir. Une autre fois, peut-être.

Il hocha la tête.

— Dans ce cas, je vous communiquerai les résultats par téléphone. S'il était déçu, il n'en laissait rien paraître.

— Terminons l'examen, ajouta-t-il d'une voix toujours aussi neutre.

Etonnant, le peu de temps qu'il fallait à un corps pour livrer ses secrets. Vingt minutes plus tard, ils en avaient terminé. Freddy remplaça les organes dans les cavités d'éviscération et referma la peau à l'aide d'une ficelle fine et d'une aiguille courbe, puis lava le corps et la table d'autopsie, faisant tomber au sol les restes de tissu et de sang.

Nocek se lava longuement les mains avant de prendre congé de Sam et Fletcher.

— Si vous voulez bien m'excuser, j'ai un autre patient à examiner.

— Bien sûr, Amado. Et merci encore de m'avoir laissée vous aider.

— Tout le plaisir a été pour moi.

— Il tourna les talons sur ces mots et s'éloigna en claudiquant. Enfin, c'était à elle d'utiliser le lavabo ! Elle augmenta un peu la température de l'eau et sentit le liquide chaud se déverser sur ses mains, presque aussi apaisant qu'un bon massage au terme d'une dure journée de travail. Ses épaules se détendirent et la chaleur lui procura d'agréables picotements dans les mains. Elle fit de son mieux pour ne pas songer aux poumons, à l'eau qui pénétrait dans les voies respiratoires...

Samantha prit tout son temps, extirpant avec délice chaque petit bout de savon coincé sous ses ongles. C'était tellement bon... Elle se sentait si bien quand elle se lavait les mains. Si propre. Ses yeux se fermèrent malgré elle avant de se rouvrir d'un coup.

Bon sang, Sam ! Surveille-toi un peu. Tu n'es pas seule.

Elle coupa l'eau, brusquement consciente du regard intrigué que Fletcher posait sur elle.

— Il faut qu'on prenne contact avec les camarades de combat d'Eddie Donovan, dit-elle en arrachant une serviette en papier pour

s'essuyer les mains.

— Vous croyez ? demanda Fletcher, qui reprenait des couleurs.

— Oui, je crois. Deux soldats ayant servi dans la même unité ont été tués avec la même arme à deux jours d'intervalle, et ça risque de ne pas s'arrêter là.

— Donovan et Croswell étaient peut-être les seules cibles. Sinon, pourquoi le tueur se serait-il débarrassé du Beretta ?

Samantha prit le temps d'y réfléchir.

— Et si Eddie et Croswell étaient les deux seuls soldats de cette unité vivant ici ? Le tueur doit peut-être se rendre dans d'autres Etats pour les éliminer tous. En voiture, ça lui prendrait des mois, et en avion, il ne peut pas transporter d'arme à feu.

— Voilà une remarque qui est loin d'être sotte, répondit Fletcher en lui tendant la main. Ravi d'avoir passé quelques heures en votre compagnie. Au fait, ajouta-t-il alors que Samantha lui serrait la main, vous êtes vraiment prise, ce soir ? Je serais ravi de vous faire visiter la ville de nuit.

Contrairement à la proposition de Nocek, celle de Fletcher n'avait rien d'innocent. Il était bien de sa personne : pas magnifique, mais bel homme, dans le genre las et revenu de tout. Il avait un visage carré, des yeux verts et un regard pénétrant. Si Nocek avait l'air d'une mouche géante, Fletcher lui faisait penser à un corbeau. Un corbeau tenté de venir picorer sur une pelouse où il n'avait pas été invité.

— Oui, je suis vraiment prise. Et avec ce dossier qui demande toute votre attention, je suis sûre que vous avez mieux à faire que de jouer les guides touristiques.

— C'est vrai qu'il y a du boulot, mais il faut quand même se nourrir, non ? Une activité que vous n'avez pas l'air de pratiquer assez souvent.

— Pardon ?

Samantha se força à fermer la bouche, avant que son irritation ne se traduise en paroles désagréables. Quel culot de lui faire une telle remarque !

— Ne le prenez pas mal, d'accord ? Je dis simplement qu'un ou deux cheeseburgers ne nuiraient pas à votre silhouette. Vous êtes un peu mince, c'est tout.

— Merci, inspecteur. Ravie d'avoir votre avis sur la question.

— Quoi ? Je pensais que toutes les femmes aimaient qu'on leur dise qu'elles sont maigrichonnes.

C'était quoi, le problème des hommes ? Des flics, en particulier ? Samantha ne s'habituerait jamais à cette façon de vous reluquer sans vergogne, de faire des sous-entendus salaces, de se montrer familier en paroles comme en actes alors qu'on se connaissait à peine. Elle avait le sens de l'humour et n'était pas une oie blanche. Si elle était d'humeur

et en bonne compagnie, elle pouvait en remontrer à bien des hommes, question gauloiserie. Mais elle détestait qu'un type qu'elle venait tout juste de rencontrer la traite comme un copain de chambrée.

Et quand elle considérait que ça allait trop loin ou qu'elle n'était pas d'humeur, elle savait remettre un homme à sa place. Comme maintenant.

— Je vois que vous êtes un grand connaisseur de la psychologie féminine, inspecteur. C'est vrai, toutes les femmes adorent que des gens qu'elles connaissent à peine fassent des commentaires sur leur corps. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai à faire.

Elle le contourna pour s'en aller, lui donnant un petit coup d'épaule au passage.

Visiblement surpris par sa réaction, Fletcher la saisit au poignet.

— Hé, attendez ! J'essayais juste d'être gentil. Arrêtez de me faire la gueule, docteur Owens. Mieux vaut être en bons termes, si on doit collaborer sur cette affaire, vous ne croyez pas ?

Elle libéra son poignet d'un geste sec.

— Je ne veux pas de votre pitié !

Ces mots lui avaient complètement échappé. Elle eut le sentiment de les voir jaillir hors de sa bouche comme si elle regardait un vase tomber, la tête dans les épaules, consciente qu'elle ne pouvait rien faire pour le rattraper.

Pour éviter la catastrophe.

Le juron qui suivit, lui, resta à l'intérieur.

Fletcher l'observa un instant en silence, sourcils froncés. Il semblait complètement perdu.

— Qu'est-ce que la pitié vient faire là ? Je voulais vous inviter à dîner et à prendre un verre, c'est tout.

Evidemment, il ne savait pas. A la façon dont il la regardait — dont il la scrutait —, elle aurait pourtant cru que... Mais non, il semblait sincèrement déboussolé.

Eh bien, songea-t-elle en essayant de se composer un visage assuré, s'il n'avait rien remarqué auparavant, c'était fait, à présent.

— Oubliez ça, dit-elle d'une voix aussi ferme que possible. Bon, j'ai rendez-vous à 17 heures avec Eleanor Donovan et il faut que je vous laisse. Merci de m'avoir associée à l'enquête, inspecteur. Je vous tiendrai au courant pour les analyses de sable.

Elle s'en alla enfin, accablée de honte et furieuse contre elle-même. Comment avait-elle pu laisser échapper ces mots ?

*McLean, Virginie,
Susan Donovan.*

Assise sur le siège passager de sa voiture, le téléphone portable plaqué sur l'oreille, Susan écoutait les sanglots de Betty Croswell. Les mots que son amie parvenait à prononcer entre ses larmes avaient quelque chose de surréaliste. C'était comme s'ils ramenaient Susan trois jours plus tôt, lorsque la sonnette de l'entrée avait retenti et qu'elle avait su, sans l'ombre d'un doute, qu'on venait lui annoncer la mort d'Eddie.

Triste machine à remonter le temps...

Il était 20 heures, ce soir-là, peut-être un peu plus, et le soleil avait tiré sa révérence depuis un bon moment. L'espace d'un instant, elle avait cru voir la silhouette d'Eddie dans une des ombres que la lumière des appliques extérieures projetait sur l'allée du garage. Elle avait invité les policiers à entrer sans écouter les mots qu'ils prononçaient d'une voix de circonstance. Elle n'avait pas eu envie d'entendre ce qu'ils étaient venus lui annoncer. Comme s'il suffisait de faire la sourde oreille pour empêcher la réalité d'exister.

— Pourquoi tu pleures, maman ?

La question d'Ally la fit brusquement remonter du précipice dans lequel elle était en train de sombrer.

Elle renifla fort.

— Betty, ne quitte pas une seconde...

Susan posa le téléphone sur le tableau de bord sans écouter la réponse de son amie, puis se tourna pour attraper Ally et la faire passer par-dessus les sièges. Une fois la fillette sur ses genoux, elle l'entoura de ses bras et se replongea dans ses pensées.

Bien sûr, il fallait apprendre à composer avec la mort. Parce que tôt ou tard, elle venait pour tout le monde, n'est-ce pas ?

Mais là, c'était trop tôt, nom d'un chien ! Beaucoup trop tôt ! Elle n'était tout simplement pas prête à perdre Eddie.

— Je pleure parce que papa me manque, mon cœur, dit-elle enfin.

— Moi aussi, il me manque, murmura Ally avant de s'installer confortablement sur les cuisses de sa maman, comme si elle savait qu'elles avaient l'une et l'autre besoin de ce contact physique pour tenir le coup jusqu'au lendemain.

Une journée après l'autre.

Susan renifla de nouveau et tendit la main vers son téléphone.

— Désolée, Betty, je...

Il n'y avait plus personne à l'autre bout du fil. Betty avait reçu un double appel ou bien elle s'était impatientée. Eddie était mort, voilà ce qui importait. Jamais plus elle ne le reverrait. Et jamais plus Betty ne

reverrait Harold. Deux morts qui se succédaient de très près. Deux morts brutales, inexplicables. Deux hommes qui se connaissaient bien et qui avaient combattu côte à côte. Coïncidence ? Susan avait un mauvais pressentiment.

Elle n'aurait su dire combien de temps elles restèrent là, une mère et sa fille — *la chair de ma chair, le sang de mon sang* —, serrées l'une contre l'autre. Ally n'avait pas tardé à s'endormir. Tant d'émotions... Susan s'était assoupie, elle aussi, et il lui semblait avoir fait un rêve, le souffle tiède de son enfant dans le creux de son cou. Mais il n'en restait rien au réveil, sinon le sentiment d'avoir vécu un moment très intense. Elle trouva finalement la force de se redresser et de se glisser derrière le volant, laissant Ally sur le siège passager. Elle passa la ceinture de sécurité sur le petit corps vulnérable de sa fille, consciente qu'elle devrait la remettre à l'arrière, sur le rehausseur. Mais elle craignait de la réveiller et de réveiller en même temps son chagrin. De briser l'enchantement né de leur long câlin — un enchantement fait d'amour et d'espoir.

Située dans le quartier de Spring Hill, leur maison n'était qu'à trois kilomètres environ de l'école. Susan décida de prendre la route secondaire qui serpentait dans les derniers trois cents mètres. Une fois dans sa rue, elle passa au ralenti devant les autres maisons de la petite impasse, avec l'espoir que ses voisins ne l'entendraient pas. Sans doute parce qu'elle était à fleur de peau, en ce moment, elle avait le désagréable sentiment d'être devenue un objet de curiosité malsaine pour certains d'entre eux.

Elle ferma la porte du garage, fit le tour de la Volvo et enveloppa Ally dans ses bras, bien protégée contre sa poitrine. A peine entrée dans la maison, elle eut le sentiment que quelque chose n'était pas normal.

Une odeur, une tension dans l'air, la qualité du silence... La porte de derrière était ouverte.

L'avait-elle laissée ainsi quand elle s'était dépêchée de partir chercher Ally à l'école ?

Non, impossible. Elle n'aurait jamais fait preuve d'une telle négligence.

Ally dut sentir la nervosité de sa mère, parce qu'elle se réveilla en sursaut.

— Maman ?

Susan la posa doucement à terre et lui caressa les cheveux.

— Retourne à la voiture, ma puce. Tu grimpes à l'intérieur et tu verrouilles les portières, d'accord ? Tu sais comment faire ?

La fillette hocha la tête, les yeux écarquillés. Elle n'avait pas l'air rassurée, mais elle fit sans hésiter ce que sa mère demandait. Susan attendit d'entendre le son caractéristique des portières qui se

verrouillent ensemble pour se diriger vers l'armoire vitrée de l'entrée. Se hissant sur la pointe des pieds, elle passa la main sur le haut du meuble jusqu'à ce que ses doigts rencontrent le métal froid du pistolet.

Les filles ignoraient l'existence de cette arme et, de toute façon, elles ne pouvaient atteindre le haut de l'armoire, même debout sur une chaise. Une précaution essentielle, parce que le pistolet restait chargé. Elle vérifia qu'il y avait bien des balles dans le magasin amovible, qu'elle réinséra avant de tirer la culasse vers l'arrière. Le cliquetis de la balle qui se chargeait dans la chambre la rassura un peu.

Prêt à l'emploi, comme disait Eddie.

Susan avait l'habitude de manipuler des armes à feu. Elle les avait côtoyées toute sa vie. Le pistolet qu'elle tenait à la main lui avait été offert par son père, alors qu'Eddie s'apprêtait à partir combattre à l'étranger.

— Pour vous protéger en l'absence de ton mari, avait-il dit avec ce côté bourru qui le caractérisait.

Susan eut envie de fermer les yeux et de savourer le souvenir de son père, mais ce n'était pas le moment. A pas lents, prudents, elle se dirigea vers la cuisine, le canon du pistolet ouvrant la voie. La cuisine était ouverte sur une grande pièce à vivre, séparée de la salle à manger par des petites portes battantes. Celle qui permettait ensuite d'accéder au vaste salon était coulissante et vitrée. Elle traversa les pièces en se méfiant des angles morts, terminant par le bureau d'Eddie avant d'aller inspecter l'étage. L'escalier était l'endroit où elle se trouvait le plus exposée et vulnérable. Elle le grimpa une marche à la fois, dos au mur, se félicitant de l'avoir recouvert d'un tapis qui étouffait le bruit de ses pas.

Après s'être assurée qu'il n'y avait personne dans la chambre d'amis et dans celles des filles, ce fut au tour de son propre bureau d'être balayé du regard et du canon de son arme. Il ne lui restait plus qu'à pousser la porte de la chambre parentale pour conclure l'inspection.

Elle l'ouvrit avec lenteur, régulant sa respiration pour contenir les violents battements de son cœur. Mais elle ne put l'empêcher de faire un bond dans sa poitrine quand elle vit sa casquette rouge des Redskins, soigneusement posée au centre du lit.

Washington DC,
Navy Yard,
Siège de la société Raptor,
Inspecteur principal Darren Fletcher.

La structure de verre et d'acier de l'immeuble contrastait agréablement avec les briques de l'ancien bâtiment qu'il avait remplacé et dont il conservait des vestiges, comme un hommage au glorieux passé du Navy Yard. Le siège de la société Raptor était accueillant, mais pour arriver jusque-là, Fletcher avait dû franchir plusieurs postes de contrôle. Pour lui, les entreprises de services de sécurité et de défense — les sociétés militaires privées, comme on les appelait couramment — étaient toutes les mêmes : des organisations qui jouaient avec la paix dans le monde et cultivaient le secret tout en offrant aux regards extérieurs, à l'image de ce bâtiment moderne et pimpant, une façade présentable. A tout prendre, il préférait ses criminels, qui, eux, ne cachaient pas leur jeu. Au moins, on savait à quoi s'en tenir avec les voyous, alors qu'avec ces mercenaires drapés dans leurs habits de gentils... Qu'il était loin le temps des conflits armés que les Anglais qualifiaient de « guerres de gentlemen » ! A partir du moment où la technologie vous fournissait les moyens de surveiller les moindres mouvements de l'ennemi et que les scrupules ne vous étouffaient pas, la guerre devenait forcément inéquitable.

Bien sûr, en cas de rapport de forces inégal, mieux valait se trouver du côté des puissants.

Après avoir été soumis à toutes sortes de détecteurs et de scanners, sans parler des fouilles et des palpations, Fletcher approcha finalement du bureau de réception. Le calme régnait dans le grand hall baigné d'une agréable fraîcheur. Une jeune femme aux traits bien dessinés sous une coiffure stricte leva les yeux vers lui.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

J'aimerais avoir ton numéro de portable, ma jolie.

— Inspecteur Darren Fletcher. J'ai rendez-vous avec M. Deter.

— Tout à fait. M. Deter vous attend.

Elle contourna le bureau de réception et ouvrit la main pour indiquer la direction.

— Par ici, s'il vous plaît.

Fletcher suivit la jeune femme, admirant la vue tandis qu'ils passaient plusieurs portes qui s'ouvraient à l'aide de serrures biométriques à reconnaissance faciale. Décidément, Raptor ne plaisantait pas avec la sécurité.

Un homme mince au crâne dégarni les attendait derrière la dernière porte.

— Merci, Veronica, ce sera tout.

— Oui, monsieur, répondit-elle avant de tourner les talons pour regagner le hall d'entrée.

Fletcher entendit la première porte coulisser, puis se refermer derrière elle avec un chuintement sourd qui évoquait les portes du métro. Un son qui donnait une sensation de sécurité assez agréable, mais Fletcher était surtout déçu de voir la ravissante Veronica rebrousser chemin.

L'homme au crâne dégarni lui tendit la main avec un sourire poli.

— Rod Deter.

— Inspecteur Fletcher.

Les mains se serrèrent.

— Par ici, inspecteur, je vous en prie.

Rod Deter le guida à travers un dédale de couloirs, s'immobilisant brièvement devant une petite cuisine en inox.

— Café ? Jus de fruits ? Soda ?

— Rien, merci.

Ils parcoururent encore quelques mètres et Deter s'arrêta de nouveau, cette fois-ci devant une porte en métal.

— Nous y voilà.

Tout comme l'avait fait Veronica, il l'ouvrit en présentant son visage à un boîtier doté d'une caméra. Fletcher se demanda comment il avait reconnu la bonne porte. Toutes celles qui bordaient le couloir étaient identiques et vierges de marquage. Peut-être avait-il un repère secret ? A moins qu'il n'ait simplement compté le nombre de portes entre celle-ci et l'endroit où il était venu l'accueillir.

Ils pénétrèrent dans un espace ouvert aménagé selon un schéma classique : aires de travail en partie fermées par des cloisons amovibles dans la partie centrale et bureaux alignés le long des murs. Ils prirent à droite, en direction de larges fenêtres qui dominaient le Potomac.

— J'ai cru comprendre que vous aviez du nouveau, inspecteur. Les disques durs d'Eddie vous ont-ils apporté des informations propres à éclairer votre enquête ?

— Non, répondit Fletcher. Les ordinateurs de M. Donovan ne nous ont rien appris. Mais j'aimerais encore vous poser quelques questions.

Deter ouvrit une porte vitrée et s'effaça pour laisser entrer Fletcher dans une pièce impeccablement rangée. Ce type suivait à la lettre les principes de l'administration des affaires : ici, tout était à sa place. Rien sur le bureau, à l'exception d'un document qui semblait avoir été positionné au centre exact du plateau à l'aide d'instruments de précision. Son emploi du temps pour la journée, sans doute. Cette feuille de papier avait quelque chose d'archaïque, dans cet environnement high-tech. On se serait presque attendu à ce que les

emplois du temps soient imprimés sur le bras des employés sous forme de code barre.

Fletcher s'installa dans une élégante chaise de Charles Eames — un peu de cuir et quelques tiges métalliques défiant la loi de la gravité. C'était étonnamment confortable.

— Quand M. Donovan s'est-il rendu pour la dernière fois en Irak ou en Afghanistan ?

Deter prit le temps de s'asseoir derrière son bureau avant de répondre.

— Il n'a fait aucun déplacement là-bas pour notre compte. Pour ne rien vous cacher, il avait même fait stipuler dans son contrat qu'il n'y retournerait pas. Chez nous, Eddie avait pour mission la protection rapprochée des personnalités étrangères en visite dans notre pays. Il lui arrivait de faire des déplacements à l'intérieur des Etats-Unis, et même parfois en Europe, mais pas dans la péninsule arabique. A ce sujet, je me souviens que le colonel m'a dit une fois qu'il s'agissait là d'une condition *sine qua non* pour qu'Eddie accepte de nous rejoindre. Bien entendu, nous étions prêts à faire des concessions pour nous assurer les services d'un homme aussi expérimenté et compétent. Et quand il ne s'occupait pas des grands de ce monde, Eddie ne restait pas les bras croisés, vous savez. Vous n'ignorez sans doute pas qu'il avait fait des études de médecine. Cela nous avait naturellement conduits à lui proposer de travailler sur certains de nos programmes sanitaires, dans le cadre de notre approche mondialisée de la santé. Raptor n'est plus exclusivement centrée sur la sécurité et la défense, inspecteur. Notre action touche désormais le domaine de la santé et s'étend dans plusieurs pays en voie de développement, principalement en Afrique, où nous fournissons des moyens de sécurité, mais aussi des médicaments à des organisations telles que Médecins Sans Frontières.

— Oui, j'ai lu ça sur votre site internet. Qui est ce colonel dont vous venez de parler ?

— Notre P.-D.G., Allan Culpepper. Il a quitté l'armée depuis quelques années, mais il est de tradition de continuer à appeler un colonel par son grade après sa retraite. C'est d'ailleurs lui qui a fait entrer Eddie chez Raptor. Ce sont... c'étaient de très bons amis.

— Vous pensez qu'il m'accorderait quelques minutes ?

— Malheureusement, ça ne va pas être possible. Le colonel se trouve depuis quinze jours à Falloujah, en Irak, où il supervise sur le terrain un nouveau CPL que nous venons de remporter.

— CPL ?

— Pardon. Nous abusons des sigles, dans notre métier.

« CPL » signifie « Contrat de prestations logistiques ». La nouvelle EDG — « Equipe de déploiement global » — que nous avons constituée sur place rencontre des problèmes avec les systèmes de transport

terrestre. Mais on s'éloigne du sujet qui vous intéresse, dit Deter en agitant la main avec une mimique d'excuse. Tout ça n'a rien à voir avec le meurtre d'Eddie.

— Rien n'est hors sujet quand on enquête sur un meurtre, répliqua Fletcher. Je sais qu'on a déjà parlé de ça, mais la femme de M. Donovan maintient qu'il a interrompu sa journée de congé en famille à cause d'un appel de Raptor. Une urgence professionnelle. Elle affirme qu'il a été tué alors qu'il retournait au travail.

— Je sais, monsieur Fletcher, je sais... Veronica et moi avons interrogé tous les employés qui travaillaient de près ou de loin avec Eddie. Et ça n'a rien donné.

— Personne ne se souvient de l'avoir appelé ?

— Personne.

L'heure était venue de mettre un petit coup de pression.

— Notre enquête a pourtant déterminé qu'il s'agissait d'un des numéros du standard de votre société.

— Vraiment ? Vous m'étonnez beaucoup, là, parce que tous les appels sortants sont rattachés à un poste précis. Il est techniquement impossible d'appeler directement depuis le standard.

— Raté... Il avait quand même bien fait d'essayer. En réalité, l'appel reçu par Donovan provenait d'un numéro fantôme, très certainement celui d'un mobile jetable. Des recherches étaient en cours pour déterminer son origine, mais avec les appareils jetables, obtenir des informations pouvait prendre des semaines, voire des mois. Le fait est que rien ne liait cet appel à Raptor. D'ailleurs, Susan Donovan avait admis que son mari n'avait pas évoqué un appel professionnel. Elle avait simplement conclu que c'était le cas, parce qu'il n'avait pas hésité un instant à interrompre une promenade importante pour leur famille. Voilà qui ne constituait pas une preuve irréfutable, loin s'en fallait. Et aucune des données récupérées dans le téléphone de Croswell ne permettait d'établir un lien entre ce dernier et Raptor. Mais Fletcher était payé pour poser des questions.

— Avez-vous déjà employé un homme du nom de Croswell ? Harold Croswell ?

— Croswell, Croswell... Ce nom me dit quelque chose. Oui, si mes souvenirs sont bons, il a travaillé ici il y a quelques années.

Deter appuya sur un bouton et un écran plat, jusque-là niché dans son bureau, se dressa comme par magie devant lui.

Il tapa quelques mots sur un clavier, invisible de l'endroit où se trouvait Fletcher. Sans doute était-il incrusté dans le plateau du bureau.

— Oui, je l'ai retrouvé. Harold Croswell, adjudant en retraite de l'armée des Etats-Unis, employé par notre société en tant que... Oh...

— Quoi, *oh* ?

Clic, clic, clic.

— M. Croswell faisait partie d'un de nos corps de déploiement global à réaction rapide.

Face à la mimique d'incompréhension de Fletcher, Deter précisa :

— Il faisait partie de nos forces de sécurité privée.

— Un mercenaire, quoi.

— Je préfère *contractor*, inspecteur. C'est le terme communément admis pour désigner les soldats qui opèrent pour le compte de sociétés militaires privées. Mais M. Croswell a quitté Raptor depuis plus de deux ans. Performances inadéquates. Ça arrive trop souvent, hélas. Nous embauchons des femmes et des hommes qui ont l'expérience de la guerre, mais la médaille a son revers. Beaucoup de ces pauvres soldats ont été durement marqués par ce qu'ils ont vécu au combat. Je n'hésiterai pas à dire que certains ont même été endommagés. Je parle d'un point de vue psychologique, bien sûr. Parfois, il nous faut un moment avant de nous en rendre compte.

— Vous êtes en train de me dire que Harold Croswell avait de sérieux problèmes psychologiques qui vous ont conduit à le foutre à la porte, c'est ça ?

Deter hocha la tête et un petit sourire releva un coin de sa bouche.

— Quelque chose comme ça, oui.

— D'accord. Revenons à Edward Donovan, si vous voulez bien. Vous lui connaissiez des ennemis ? Des employés de Raptor qui ne pouvaient pas le voir en peinture, peut-être ? Qui lui en voulaient pour une raison ou une autre ? A-t-il eu une promotion que quelqu'un d'autre convoitait ? A moins qu'il ne se soit tapé la femme d'un collègue de travail ?

Rod Deter laissa échapper un petit rire sans joie.

— Vous ne poseriez pas ce genre de questions si vous aviez connu Eddie. Il était apprécié de tous, vraiment. D'une fidélité exemplaire à notre société et, j'en suis certain, à son épouse. Il n'était pas du genre à s'étendre sur sa vie privée, mais il suffisait qu'il évoque Susan pour qu'on sente à quel point il l'aimait. Non, inspecteur, comme je vous l'ai déjà dit, rien dans sa vie professionnelle ne pouvait laisser présager une fin aussi tragique.

Fletcher comprit que Deter était en train de mettre fin à l'entretien. Il n'avait pas l'habitude d'être congédié par les gens qu'il interrogeait.

— Une dernière chose, monsieur Deter. Que pensiez-vous d'Edward Donovan ?

Un soupir souleva la poitrine de Deter, et son visage exprima une tristesse que Fletcher jugea sincère.

— Eddie va beaucoup me manquer. C'était un grand professionnel et un homme de valeur. J'avais de l'admiration pour lui, vous savez.

On dit que personne n'est irremplaçable, mais je ne vois vraiment pas qui pourrait remplacer Eddie.

— Je ne vous le fais pas dire ! lança une voix de stentor derrière eux.

Fletcher se retourna et vit un homme de grande taille aux cheveux gris argent s'avancer avec autorité dans la pièce. Une seule foulée lui permit d'atteindre le bureau de Deter, qui bondit de son fauteuil.

La pièce semblait beaucoup plus petite depuis que ce type y était entré.

— Allan Culpepper, pour vous servir ! lança-t-il en regardant Fletcher de toute sa hauteur.

— Bonjour, mon colonel, dit Deter, si raide qu'il semblait presque au garde-à-vous. Nous ne vous attendions pas avant la semaine prochaine.

— Je sais. J'ai profité du jet de Hassanal Bolkiah.

— Le sultan du Brunei, expliqua Deter en se tournant vers Fletcher, avec une nuance de fierté dans la voix.

— Affirmatif, dit le colonel. Le sultan venait à DC pour affaires et il m'a proposé de me ramener. Je tenais à être présent lors de l'enterrement d'Eddie. Je lui dois bien ça, ainsi qu'à Susan. Vous êtes l'inspecteur qui enquête sur sa mort ?

— Oui, monsieur, s'entendit répondre Fletcher, le doigt sur la couture du pantalon. Inspecteur principal Darren Fletcher.

C'est tout juste s'il n'avait pas fait le salut militaire. Bon sang, ce type en imposait ! Hart allait se payer sa tête quand il lui raconterait ça.

— Vous avez déjà retrouvé celui qui l'a tué ?

— Pas encore, monsieur. Mais l'enquête avance. Un autre meurtre récent pourrait être lié à celui d'Edward Donovan. Le nom de la victime est Harold Croswell. Il a servi dans la même unité que M. Donovan et a également travaillé pour votre société.

— Hal a été tué, lui aussi ?

Fletcher vit une émotion traverser le regard de Culpepper, trop fugitive pour envahir ses traits.

— Ma foi, c'est une bien triste nouvelle, reprit-il d'une voix maîtrisée. Pourquoi ne m'avoir rien dit, Rod ?

— L'inspecteur Fletcher vient tout juste de me mettre au courant, mon colonel.

— Il faudra faire quelque chose pour sa famille.

— Bien sûr, mon colonel, je m'en occupe tout de suite.

— A la bonne heure. Je vais aller voir Susan et Betty dès ce soir pour leur présenter mes condoléances. Hal Croswell était un de mes hommes, inspecteur, tout comme Eddie. Nous, on prend soin des nôtres et de leur famille, c'est l'esprit de l'armée.

Il secoua la tête.

— C'est vraiment terrible...

Puis, retrouvant brusquement sa voix dynamique :

— Veuillez me suivre si vous en avez terminé avec M. Deter, inspecteur.

Il tourna les talons sur ces mots et quitta la pièce comme il y était entré ; d'une foulée longue et décidée.

Fletcher laissa tomber sa carte de visite sur le bureau de Rod Deter.

— Merci de m'avoir reçu, monsieur Deter. Je compte sur vous pour m'appeler si vous pensez à quoi que ce soit que vous auriez oublié de me dire.

Deter hocha la tête et Fletcher partit à la poursuite du colonel. A la vitesse où ce type marchait malgré son âge, il allait presque devoir courir pour avoir une chance de le rattraper. Il finit par le rejoindre dans le couloir, devant la petite cuisine en inox. L'ancien soldat avait déjà eu le temps de se verser une tasse de café. Travailler avec cet homme n'était sûrement pas de tout repos, et pourtant, Fletcher avait tout de suite apprécié le personnage. Il avait toujours respecté les gens qui faisaient les choses au lieu de se contenter d'en parler. C'était la différence entre les professionnels et les amateurs.

Culpepper but une longue gorgée, jetant le reste du café dans l'évier avant de se tourner vers lui.

— Vous n'avez pas encore de piste sérieuse ? demanda-t-il à voix basse.

— On progresse, on progresse. La mort de M. Croswell...

— Vous pensez vraiment que les deux affaires sont liées ? l'interrompit le colonel.

— Il semblerait bien que ce soit le cas.

Culpepper se massa le front, ses yeux bleus assombris par un nuage de chagrin.

— Eddie Donovan était l'un des meilleurs soldats que j'aie jamais connus. Ses états de services en disent plus qu'un long discours. C'était un meneur d'hommes, aussi intelligent que courageux, avec un sang-froid qui lui permettait de prendre les bonnes décisions dans les pires conditions. On pouvait toujours compter sur lui au combat, et si j'ai tout mis en œuvre pour qu'il nous rejoigne, c'est que je savais qu'il ferait preuve de la même détermination et du même engagement au service de cette société. Et je ne me suis pas trompé, inspecteur. Malgré l'estime qu'il portait à Hal Croswell, c'est lui qui a pris la responsabilité de le renvoyer. C'est de ça que je parle quand je dis que c'était un meneur d'hommes. Parfois, quand on commande, il faut être capable de prendre des décisions difficiles. Pour Eddie, Hal n'était plus capable de faire ce qu'on attendait de lui. Alors il a pris la bonne

décision, même si ça lui coûtait. Mais il a fait ça avec élégance, en s'assurant que son ancien camarade de combat ne manquerait de rien. Avec les indemnités de licenciement qu'il a touchées, l'avenir des Croswell était assuré.

Culpepper fit une pause, comme s'il prenait le temps de la réflexion.

— Pour revenir à votre enquête, j'aimerais offrir une récompense pour toute information qui conduirait à l'arrestation du ou des meurtriers d'Eddie et Hal. Vous pensez que vingt-cinq mille dollars est une somme suffisante ?

— Absolument. C'est très généreux de votre part.

— Parfait, parfait. J'ai aussi décidé de créer une bourse d'études qui portera le nom d'Eddie. J'ai profité du voyage en avion pour tout organiser. Quand j'ai appris sa mort...

Sa voix se brisa, soudain gorgée de larmes, et il se racla la gorge pour se donner le temps de se ressaisir.

— Ce garçon était comme un fils pour moi. Trouvez qui l'a tué, inspecteur, même si vous devez mettre Raptor sens dessus dessous. Vous pouvez me demander tout ce que vous voulez, vous m'avez bien compris ? Tout ce que vous voulez.

— C'est bien compris, monsieur.

— Tant mieux. Et maintenant, si vous n'avez plus besoin de moi, je vais aller présenter mes condoléances à Susan Donovan.

Culpepper le raccompagna jusqu'à la porte principale du bâtiment.

— Je retourne en Irak demain soir après l'enterrement. Ce sera plus difficile de me joindre là-bas, mais voici mon numéro de mobile, si vous avez besoin de me contacter avant mon départ. Je ne demande qu'à vous aider, alors n'hésitez pas. Et appelez-moi aussi si vous avez du nouveau, d'accord ?

— Comptez sur moi, répondit Fletcher en empochant la carte de visite que venait de lui tendre le colonel.

Les deux hommes échangèrent un long regard et une poignée de main.

Alors qu'il marchait vers sa voiture, Fletcher songea à la façon dont Culpepper avait évoqué Donovan.

Existe-t-il quelqu'un au monde qui ait une aussi haute opinion de moi ? se demanda-t-il.

Il eut comme l'impression que la réponse était non.

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Dr Samantha Owens.*

Eleanor était venue récupérer sa voiture dans le parking de la morgue, et Samantha prit un taxi pour rentrer. D'ordinaire, la circulation était infernale durant l'après-midi, mais le taxi navigua sans encombre jusqu'à Georgetown, se présentant chaque fois devant les feux de signalisation au moment précis où ils passaient au vert. Une sorte de miracle.

Le quartier n'avait pas trop changé depuis l'époque où elle parcourait ses rues, quinze ans plus tôt. Toujours truffé de boutiques de vêtements chics et de délicieux restaurants. Il y avait bien, ici et là, quelques concessions à l'esprit du temps, comme cette boutique de cupcakes qu'une émission de télévision avait rendue célèbre, et devant laquelle se formait chaque jour une file d'attente d'une quarantaine de personnes. Mais, dans l'ensemble, les bons vieux classiques avaient survécu aux modes et à l'usure du temps. Clyde's. Chadwicks. Filomena's. Paolo's. F. Scott's. Et même les délicieux hamburgers de Hamlet.

Samantha put mesurer à quel point sa vie à Georgetown avait tourné autour de ces endroits. A cette époque, faire un bon repas avec des amis ou en tête à tête avec Eddie était au centre de ses préoccupations.

Constaté que cette effervescence n'avait pas eu la politesse de cesser en son absence lui donna un coup au moral. Oui, avec ou sans elle, la terre continuait de tourner. Vous vous mettez en retrait du monde, et tant que votre cœur bat encore, personne ne s'aperçoit de votre disparition. Il faut mourir pour que les gens se rappellent votre existence et les bons moments qu'ils ont passés avec vous. Où étaient les amis qu'elle avait eus, ici ? Les copines qui appelaient trois fois par jour ? Qui passaient à l'improviste chez elle avec de la sangria et de la tequila ? Qui pleuraient sur son épaule et sur l'épaule desquelles Samantha pleurait aussi ? Elle ne se rappelait que quelques prénoms et quelques noms de famille, qu'elle accolait au hasard pour voir s'ils sonnaient bien ensemble. Sa vie familiale et professionnelle l'avait aspirée tout entière, transformant ces êtres de chair et de sang en images floues et fugaces : des cheveux blonds par ici, des yeux marron par là, un rire qui, Dieu sait pourquoi, continuait à résonner dans sa tête quinze ans après être sorti de la bouche de... de qui, déjà ?

Des fantômes.

C'était de sa faute. Washington était si différente de Nashville... Même si elle avait adoré vivre ici, l'appel de sa ville natale avait été

trop fort. Surtout après la fin de son histoire avec Eddie. Nashville lui allait comme un gant. Une vie plus lente, plus simple qu'à Washington, l'y attendait alors. Un homme aussi l'y attendait. Patiemment. Un homme qui l'aimait et qui ne l'abandonnerait pas.

C'était du moins ce qu'elle avait cru. Mais elle s'était trompée.

Simon...

Elle s'autorisa à prononcer son prénom en pensée. Juste une fois. Un souffle chaud dans son cerveau. Une brise d'été dans son cœur. Ces deux syllabes lui injectaient une drogue dure qui l'emplissait aussitôt de chaleur et de joie. Le visage de Simon lui apparaissait : la mèche rebelle, les lunettes de vue, cette dent un peu de travers qui donnait à son sourire un charme si juvénile.

— Salut, toi..., murmura-t-elle.

Un simple murmure suffit à effrayer un esprit. Le visage de Simon s'effaça lentement et Samantha se mordit la lèvre pour se retenir de crier son prénom. Après l'effet immédiat et bienfaisant de la drogue, si fugace, c'était au tour de la souffrance d'entrer en piste. L'image de Simon avait disparu, laissant place à un gouffre sans fond.

Parce que penser à Simon l'amenait inévitablement à penser aux enfants.

Elle n'en revenait toujours pas qu'ils ne soient plus là. Qu'elle ne puisse plus entendre leurs voix. Qu'elle ne puisse plus les embrasser. Si seulement elle n'avait pas...

— Ça vous fait six dollars soixante-dix, madame.

Samantha sursauta. Le chauffeur de taxi la regardait d'un drôle d'air.

— Il y a un problème ? Ce n'est pas l'adresse que vous m'avez indiquée ?

Elle jeta un coup d'œil à travers la vitre de la voiture, étonnée de voir les briques et les volets noirs d'une maison familière. La maison d'Eleanor. Où elle résidait en ce moment.

— Si, si, c'est bien là. Désolée, j'étais perdue dans mes pensées. Combien m'avez-vous dit, pour la course ?

— Six dollars soixante-dix, s'il vous plaît.

Elle fouilla dans son portefeuille et en sortit un billet de dix dollars qu'elle tendit à travers la séparation en plexiglas.

— Merci, monsieur. Gardez la monnaie.

La portière résistait et elle n'hésita pas à lui donner un coup d'épaule pour la débloquer.

De l'air. Elle avait besoin d'air.

Respire, respire...

Sa main tremblante peina à déverrouiller la porte d'entrée dont le rouge joyeux semblait la narguer.

Respire, respire...

— Tu vas t'ouvrir, oui ? cria-t-elle en tournant la clé dans tous les sens.

La porte céda enfin et elle se précipita à l'intérieur, filant directement dans la cuisine où elle fit couler l'eau aussi fort que possible.

Son souffle s'échappait en petites bouffées saccadées, chacune accompagnée d'une plainte. Elle se frotta si violemment les mains que ses ongles griffèrent sa peau déjà abîmée. Du sang goutta dans l'évier.

Simon. Matthew. Madeline.

Simon. Matthew. Madeline.

Respire, respire...

Si seulement elle parvenait à libérer les larmes qu'elle retenait malgré elle... Faire son deuil... Tourner la page... Aller de l'avant... Lâcher prise... Tout cela était sûrement nécessaire pour continuer à vivre, mais elle n'était tout simplement pas prête à laisser Simon et les enfants quitter son cœur.

Simon.

Matthew, Madeline : les jumeaux dizygotes.

Ce mot les avait tellement fait rire qu'on avait fini par les appeler comme ça. Les dizygotes. C'était mieux que *faux jumeaux*, non ? D'autant qu'il n'y avait rien de faux chez Matthew et Madeline. Rien du tout.

Les larmes ne sortaient toujours pas, comme si Samantha craignait que l'amour si intense — si *présent* — qu'elle éprouvait pour eux ne s'échappe avec ses pleurs, coule sur ses joues et se dissolve dans le papier d'un mouchoir, emportant avec lui les précieux souvenirs de son bonheur enfui.

Elle revint peu à peu à la réalité du moment. L'eau était beaucoup trop chaude et ses mains tournaient au rouge vif. Elle abaissa d'un coup sec le levier du mitigeur.

Regarde dans quel état sont tes mains...

La peau était toute craquelée. Une terre aride, stérile, rouge et luisante comme un homard dans l'eau bouillante.

Ici et là perlaient de petites gouttes de sang. Impossible de manier correctement le scalpel, avec des mains pareilles.

Une sorte d'acte manqué ? Cherchait-elle à se punir d'avoir pratiqué une autopsie pendant que sa famille était en train de mourir ?

Samantha laissa échapper un profond soupir et se sécha délicatement. Sur une étagère, elle avisa une lotion hydratante qu'elle étala généreusement sur ses paumes, avant de se masser les mains avec des gestes doux et répétitifs. Elle éprouva une vive sensation de brûlure, qui s'apaisa au bout de quelques secondes.

Se tournant, elle laissa échapper un hoquet de surprise.

Susan Donovan était là, perchée sur un des tabourets de bar.

— Ça va mieux ?

Samantha ravala une réponse cinglante. Elle aurait dû se sentir solidaire de cette femme qui, comme elle, avait perdu son mari. Au moins éprouver de la compassion. Mais Susan avait plutôt tendance à lui taper sur les nerfs.

— Pas vraiment, répondit-elle finalement.

— Je vous sers quelque chose à boire ?

Une façon de lui tendre la main ? Ce n'était pas ce à quoi s'attendait Samantha, mais elle voulait bien la saisir.

— Oui. Avec plaisir.

La femme d'Eddie descendit du tabouret. A sa démarche incertaine, Samantha comprit qu'elle avait pris un peu d'avance. Elle la suivit des yeux tandis qu'elle allait chercher un verre à whisky, avant de revenir en zigzaguant jusqu'à l'îlot central, où elle lui versa une généreuse dose de scotch. Après quoi Susan s'occupa de remplir son propre verre, qu'elle avait déjà dû vider deux ou trois fois, puis reposa précautionneusement la bouteille.

— *Sláinte* ! lança-t-elle en levant le breuvage ambré devant le visage de Samantha.

— Santé ! répliqua celle-ci, ce qui voulait dire à peu près la même chose.

Les notes d'iode et de tourbe du Laphroaig s'enroulèrent autour de la langue de Samantha comme la fumée d'un feu de camp. Elle laissa le whisky écossais couler lentement dans sa gorge.

— Mmm... Que c'est bon...

— Encore plus que ça, répliqua Susan en posant tout doucement son verre, avant de le contempler d'un air attentif.

— Combien en avez-vous bu ?

— Suffisamment, je dirais.

— Il est arrivé quelque chose ? Vos filles sont avec Eleanor ?

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose, c'est ça que vous me demandez ?

Susan se mit à rire. Un son âpre et discordant.

— Elle me demande s'il est arrivé quelque chose... Nouvelle salve de rires grinçants.

— Voyons... Je ne sais pas, moi. Qu'en pensez-vous, docteur Owens ? Ah oui, je me souviens, mon mari est mort. Disparu à jamais. Quelqu'un a décidé de lui loger une balle dans la tête, comme ça, sans doute parce qu'il n'avait rien de mieux à faire ce jour-là. Mais vous avez peut-être une meilleure explication, docteur ?

— J'y travaille, Susan.

— Vous êtes médecin, pas flic, que je sache. Pas détective privée non plus. Juste un larbin qui découpe des cadavres pour gagner sa vie.

Et même ça, on se demande comment vous faites, dans votre état. Ma parole, vous êtes une véritable épave, à ce qu'on dirait. Complètement bousillée, ma pauvre fille. Et vous voulez jouer les Sherlock Holmes ? Laissez-moi rire !

Samantha posa son verre sur le comptoir avec une lenteur calculée, consciente qu'il y avait là une occasion de faire tomber le masque.

— Vous avez beaucoup trop bu, Susan.

— Et alors, qu'est-ce que ça peut bien foutre ? Ne me dites pas que vous êtes restée sobre comme un chameau, après la mort de votre mari et de vos enfants !

Samantha sentit sourdre en elle une violente colère. Elle souffla longuement pour ne pas la laisser exploser. N'empêche qu'elle détestait ce venin dans la voix de Susan.

— Vous ne savez rien sur ma vie, alors gardez ce genre de propos pour vous.

Susan la regarda droit dans les yeux.

— Oh non, je ne sais rien sur vous... Rien sur Samantha-la-femme-parfaite. Le *Dr* Samantha Owens, pardon. Il n'a jamais cessé de vous aimer, vous savez. J'ai retrouvé toutes vos lettres. Toutes les photos de l'époque où vous formiez un si joli petit couple. Il les avait bien cachées, mais j'ai fini par tomber dessus.

Susan quitta le tabouret d'un bond maladroit et Samantha recula instinctivement.

Susan s'en aperçut. Voir qu'elle avait fait peur à celle qu'elle considérait comme sa rivale lui arracha un rire.

— Je m'en tamponne de sa correspondance amoureuse..., grommela-t-elle avant de tituber jusqu'à la porte de la cuisine. Venez, les filles ! cria-t-elle. On rentre à la maison !

— Vous ne pouvez pas conduire dans cet état, Susan.

— Otez-vous de mon chemin, *docteur*.

— Non, Susan. Pas question de vous laisser prendre la voiture. Vous êtes à ramasser à la petite cuiller. Je vais vous faire un thé.

— J'ai dit : hors de mon chemin ! lança Susan entre ses dents.

Samantha était un peu plus grande que Susan, mais elle ne pesait pas plus lourd, sans doute même moins. Elle contracta ses muscles, prête à la confrontation physique, et s'avança vers Susan en espérant l'intimider.

— Asseyez-vous. Tout de suite.

Les yeux de Susan lancèrent des éclairs et son poing se ferma comme si elle s'appêtait à frapper. Le face-à-face, intense, dura quelques secondes. Puis Susan secoua la tête et dériva vers la table de la cuisine. Sa main agrippa le dossier d'une chaise qu'elle racla sur le carrelage. L'instant d'après, elle s'y laissa tomber lourdement, cassée

en deux, le front sur la table.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire si j'ai un accident de voiture ? lança-t-elle, des larmes dans la voix. Vous n'allez pas me faire croire que vous vous souciez de moi, quand même ?

Ces mots prirent Samantha au dépourvu. Mon Dieu, offrait-elle donc l'image d'un être sans cœur ? D'une garce insensible ? Qui pourrait être indifférent au chagrin d'une femme qui venait de perdre son mari ? Sûrement pas elle, qui avait vécu une tragédie similaire et connaissait mieux que personne l'insupportable douleur d'un cœur qui se déchire. C'était peut-être Susan, la garce.

— Et pourquoi est-ce que je ne me soucierais pas de vous ? Vous traversez une terrible épreuve et je comprends que la souffrance puisse vous égarer. Je sais ce que vous êtes en train de vivre, Susan, et je sais aussi que vous soûler ne va rien résoudre du tout.

Susan releva brusquement la tête.

— Vous savez, vous savez ! Vous ne savez rien du tout ! Et sur moi encore moins que sur le reste !

Elle avait retrouvé un ton incisif.

— J'en sais assez pour comprendre que vous voudriez que tout ça ne soit jamais arrivé. Que vous voulez vous réveiller de ce cauchemar. Que vous voulez que votre mari revienne.

— Je ne me suis pas soûlée pour le faire revenir.

— Alors pourquoi ?

— Pour anesthésier la douleur. Une pause.

— Parce que je ne sais pas quoi faire d'autre. Nouvelle pause.

— Parce que je suis terrifiée.

Samantha s'assit à côté de Susan. Touchée par la sincérité dont elle venait de faire preuve, elle fut tentée de lui prendre les mains. Mais les bras de Susan fouettaient l'air en tous sens. Elle opta donc pour des mots de réconfort.

— Je sais, Susan... Je sais exactement ce que vous ressentez. L'impression qu'une part de vous est morte avec lui. Que quelque chose vous a été arraché avec une terrible violence, sans que rien ne vous ait préparé à ça. Qu'il vous manque un bras, une jambe, et que vous devez prendre garde à ne pas vous lever trop vite, sous peine de vous écrouler et de ne plus jamais avoir la force de vous relever. Qu'il serait tellement plus simple d'avaler un flacon de comprimés et de vous enfoncer sous la couette pour ne plus ressentir cette douleur. Que vous vous demandez ce qui vous a retenue jusqu'à maintenant de faire ça.

Elle s'interrompit un instant, avant de reprendre d'une voix plus douce :

— Je comprends, Susan. Je comprends vraiment parce que je suis passée par là, moi aussi. Ce qui vous arrive est bien pire que d'avoir le

cœur brisé par un homme qui vous quitte pour une autre. Je ne vais pas vous mentir : on ne guérit pas d'un tel chagrin. Vous ne serez plus jamais la même. Votre vie ne sera plus jamais la même. Et les jours qui vont suivre l'enterrement vont être particulièrement difficiles. Vous allez vous sentir complètement perdue. Mais vous avez deux merveilleuses petites filles qui ont besoin de vous. Elles ont déjà perdu beaucoup, elles aussi, et ce ne serait pas juste qu'elles vous perdent aussi.

Susan regardait fixement la table, sa main s'ouvrant et se refermant pour former un poing. Elle but une nouvelle gorgée de whisky et se décida enfin à croiser le regard de Samantha.

— Vous aussi, vous aviez envie de mourir ?

— Oui.

Oh que oui, elle en avait eu envie ! Elle y pensait même tellement qu'elle avait fini par s'installer chez son amie Taylor, de peur de faire une grosse bêtise. Taylor ne pouvait pas la surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre, bien sûr, mais quand on considérait quelqu'un comme son amie, on ne pouvait décemment pas mettre fin à ses jours chez elle. C'était en tout cas ce que Samantha avait songé à l'époque, et de fait, elle était toujours de ce monde.

— Ça m'a pris des mois et des mois pour relever un peu la tête et chasser les idées de suicide, poursuivit-elle. Et Dieu sait que j'ai encore du chemin à accomplir. Regardez-moi... J'ai développé des... troubles. Le métier dans lequel je m'épanouissais avant a pris des allures de peine de prison. Je dors mal et je ne mange pas assez. Par contre, je bois trop d'alcool. J'ignore si je vais réussir à retrouver goût à la vie, mais personne n'a besoin de moi. Alors que vous... Ce sont vos filles qui vont vous sauver. Parce que vous ne pouvez tout simplement pas les abandonner. Vous allez remonter la pente ensemble, toutes les trois.

— Laissez mes filles tranquilles, d'accord ? Samantha poussa un soupir, entre lassitude et irritation.

— Vous allez arrêter d'être agressive, à la fin ? Vous ne voyez pas que j'essaie de vous aider ?

— Mes filles sont en danger, chez nous.

— Ne dites pas des choses pareilles, voyons. Je suis certaine que vous êtes une mère très attentionnée et qu'elles...

— Je dis ça parce que quelqu'un s'est introduit dans la maison, aujourd'hui.

Samantha sentit se tendre les muscles de son cou. Qu'on s'en prenne à des adultes était une chose, mais si quelqu'un s'attaquait aux enfants d'Eddie...

— Racontez-moi ce qui s'est passé, demanda-t-elle d'un ton qui ne souffrait pas la discussion.

Susan s'exécuta, lui parlant de l'inconnu à la casquette rouge qu'Ally pensait avoir vu à l'école, de la porte arrière de la maison retrouvée ouverte, de la casquette de base-ball qu'elle avait jetée et que quelqu'un avait récupérée dans la poubelle avant de la placer sur son lit.

— Quelque chose vous a été volé ?

— Je ne pense pas. Tout m'a semblé en ordre, à l'exception de cette casquette. Mais il faut dire que je ne me suis pas attardée dans la maison.

— On doit prévenir l'inspecteur Fletcher.

— Je l'ai déjà appelé. Il est venu chez moi pour relever les empreintes avec l'autre, là... le costaud. C'est pour ça que je suis ici avec les filles.

Susan avait les yeux rougis et le regard de plus en plus vague. Elle tanguait doucement sur sa chaise et Samantha eut peur qu'elle ne s'effondre, le nez sur la table.

— J'accepterais bien la tasse de thé que vous m'avez proposée tout à l'heure, reprit Susan. Ou mieux encore, une tasse de café. Eleanor n'a pas de bon thé noir. J'ai cherché, tout à l'heure, et c'est comme ça que je suis tombée sur la bouteille de scotch. Ce n'est pas la marque qu'Eleanor boit d'ordinaire, ajouta-t-elle en jetant un regard suspicieux à Samantha.

Il allait falloir que Susan arrête d'être jalouse comme ça, songea Samantha. C'était absurde et pour tout dire indigne de la femme intelligente qu'elle semblait être. Mais la jalousie n'avait peut-être rien à voir avec l'intelligence.

— Elle l'a acheté en prévision de ma venue, dit-elle en se levant pour aller préparer le café. Le Laphroaig est mon whisky préféré.

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Pourquoi quelqu'un s'était-il introduit dans la maison des Donovan ? Est-ce que cette intrusion avait un rapport avec la mort d'Eddie ? Et Fletcher, qu'est-ce qu'il pouvait bien en penser ? A Nashville, les enquêteurs accueillaient toujours ses remarques avec intérêt. Mais ici, elle avait le sentiment de déranger. Elle détestait se sentir ainsi sur la touche.

Et si la cible avait toujours été Susan, et non Eddie ?

Non, ça ne collait pas. En quoi une paisible mère au foyer pouvait-elle s'attirer les foudres d'un tueur ? L'hypothèse selon laquelle Eddie et Harold Crosswell avaient été témoins de quelque chose qu'ils n'auraient pas dû voir était nettement plus crédible.

L'odeur du café emplît bientôt la cuisine. Du coin de l'œil, Samantha observa Susan qui tentait de se ressaisir. Elle séchait les larmes qui s'attardaient au bord de ses yeux, remettait ses cheveux en place, tirait sur son chemisier pour qu'il couvre le haut de son pantalon... Ses gestes étaient maladroits et Samantha vint l'aider

comme elle l'aurait fait pour une enfant. Elle avait agi sans réfléchir et se mit très vite à craindre la réaction de Susan.

Mais au lieu de s'emporter, Susan coucha sa joue dans la paume abîmée de Samantha et murmura :

— Merci.

*McLean, Virginie,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

Fletcher et Hart regardaient les techniciens de la police scientifique relever des empreintes sur les poignées de porte de la maison de Susan Donovan.

— Tu crois qu'elle craque ? demanda Hart. Elle a peut-être cru avoir jeté cette casquette à la poubelle alors qu'elle l'avait simplement laissée sur son pieu. Ce genre de chose peut arriver quand on est sous le choc d'un décès brutal.

— Possible, concéda Fletcher. Mais il se peut aussi qu'elle s'en soit vraiment débarrassée. Elle semblait sûre d'elle, en tout cas. La benne à ordures passe le mardi matin, dans ce quartier. Mme Donovan affirme avoir sorti les poubelles lundi soir, avec la casquette de base-ball dans un des sacs. Ça laisse une dizaine d'heures à quelqu'un qui aurait décidé de les fouiller.

Hart masqua un bâillement derrière sa main et Fletcher fit comme s'il n'avait rien remarqué, même si ce geste exprimait assez bien ce qu'il ressentait lui-même.

— Et si on allait sonner chez les voisins pour leur demander s'ils ont vu quelque chose ? proposa-t-il.

Le visage de Hart s'illumina. L'équipier de Fletcher était une boule d'énergie. Rester les bras croisés à cogiter n'était pas fait pour lui.

Ils se partagèrent la rue, Fletcher prenant la partie nord et Hart la partie sud.

La maison des Donovan était la dernière d'une rue en impasse. Seize maisons la précédaient — huit de chaque côté de la rue —, toutes en briques avec des portes d'entrée aux couleurs gaies, des volets assortis et des jardins clôturés. Le genre de voisinage où il semblait faire bon vivre.

Une banlieue chic. L'endroit parfait pour élever des enfants. Nature, sécurité, espace, qualité des relations humaines. Pas étonnant qu'Edward Donovan ait choisi de vivre ici. Tous ceux qui l'avaient connu s'accordaient à dire qu'il se préoccupait énormément de sa sécurité et de celle de sa famille. Et à moins de se creuser un bunker à flanc de colline, il était difficile de dégoter un endroit plus sûr que celui-là.

Bien sûr, Fletcher avait conscience que cette histoire d'intrus venu placer une casquette sur un lit pouvait fort bien être sortie de l'imagination d'une femme déboussolée. Sauf qu'il y avait pas mal de zones d'ombre dans cette affaire, et que ça l'incitait à considérer tous les nouveaux éléments, y compris ceux qui pouvaient sembler farfelus, avec la plus grande prudence. D'ailleurs, toujours selon ce principe de

précaution, il avait demandé qu'un agent de police reste en faction devant le domicile des Croswell. Par ailleurs, il attendait que l'armée lui envoie la liste de tous ceux qui avaient servi dans la même compagnie que Donovan et Croswell. Il s'agissait de plusieurs centaines de soldats, et les chances étaient minces qu'il puisse trouver dans cette liste des éléments propres à éclairer son enquête. Mais Fletcher ne voulait rien laisser au hasard. Deux hommes qui s'étaient bravement battus pour leur pays venaient d'être tués, et il n'avait pas envie qu'un troisième se fasse descendre avant qu'il ait pu élucider le mystère.

Deux noms avaient été mentionnés à la fois par Betty Croswell et Susan Donovan, quand il leur avait demandé si leurs maris étaient restés proches d'anciens compagnons d'armes : Billy Shakes et Xander Whitfield. Mais Fletcher n'avait pas encore réussi à les localiser.

Betty Croswell lui avait également fourni la liste des amis que son mari était censé retrouver à Denver. Fletcher les avait tous eus au téléphone, mais ça n'avait rien donné, là non plus. Ne pas leur annoncer tout de suite la triste nouvelle lui avait permis de se rendre compte que Croswell était parvenu à exaspérer tous ceux qui cherchaient à l'aider. Bien entendu, quand ils avaient compris que leur ami Hal ne leur avait pas posé de lapin, les réactions à l'autre bout du fil avaient été unanimes : l'agacement avait cédé la place à la stupeur et à l'accablement. Difficile de trouver une meilleure excuse que la mort, pour justifier une absence à un entretien d'embauche.

Fletcher avait l'impression que quelque chose lui échappait. Une sensation qui le poursuivait tandis qu'il parcourait la rue bordée d'arbres, sonnant aux portes et rayant au fur et à mesure les noms de ceux qu'il avait interrogés. Une bonne heure plus tard, il retrouva Hart près de leur voiture. Son équipier semblait souffrir le martyre : la faute à ses nouvelles chaussures.

— La vendeuse m'a assuré que c'était ma taille, dit-il en dénouant ses lacets, mais je commence à croire qu'elle s'est payé ma tête.

— Elles vont s'assouplir, assura Fletcher sans conviction. Alors, ça a donné quelque chose, de ton côté ? Parce que moi, j'ai rien du tout.

— Je ne sais pas si on peut appeler ça quelque chose, répondit Hart en enlevant sa chaussure droite avec une grimace. La bonne femme qui vit dans la maison grise aux volets bleus se souvient d'avoir vu un 4 × 4 qu'elle ne connaissait pas, samedi ou dimanche. Elle n'a su me préciser ni le jour ni l'heure, et ce n'est pas plus brillant en ce qui concerne la description du véhicule.

Il retira son autre chaussure avec un soupir de soulagement.

— Il était bleu, voilà tout ce qu'elle a pu me dire. Il y a des jeunes qui vivent dans cette rue, et ça peut très bien être le véhicule d'un de leurs potes. Certains habitants sont encore au boulot et j'ai trouvé

porte close à trois reprises. Il faudra revenir plus tard pour terminer le travail.

— Tu lui as demandé si le 4×4 avait des roues ?

— Ouais, bien sûr, et si c'était le pape qui était au volant, ducon !

— Remets tes godasses au lieu d'insulter ton supérieur. C'est une véritable infection. Un 4×4 bleu, tu parles d'une récolte ! Allons voir si les gars de la scientifique ont fait mieux que nous avec les empreintes.

Mais les techniciens de la police scientifique n'avaient pas la mine triomphante, eux non plus. Pour tout dire, ils semblaient impatients de prendre leurs cliques et leurs claques, et d'aller voir si l'herbe était plus verte sur une autre scène de crime. Le technicien en chef — Fletcher n'arrivait plus à se souvenir de son nom — secoua la tête avec une mimique peu encourageante.

— On a scanné ce qu'on a pu, mais ne vous attendez pas à ce qu'on découvre grand-chose. La propriétaire des lieux a oublié de prévenir sa femme de ménage, et pas de bol, elle est passée juste avant nous. Le pire c'est qu'elle bosse bien, il faut lui reconnaître ça. Elle a nettoyé cette baraque de fond en comble. Tout ce qu'on a pu relever, ce sont des empreintes partielles dans la salle de bains.

— Rien d'autre ?

— Non, rien de spécial.

Génial. Une maison trop propre et un 4×4 bleu. Autrement dit, que dalle.

— Merci les gars, lança-t-il à l'équipe de la police scientifique, qui n'attendait que ça pour lever le camp.

Quelques minutes plus tard, ils avaient chargé tout leur matériel dans leur camionnette, qui s'éloigna entre les maisons de briques.

Au bruit du moteur succédèrent les sons naturels du voisinage. Le chant des grillons, le cri lointain d'un enfant, le gazouillis des oiseaux. Fletcher balaya les lieux du regard et haussa les épaules.

— On ferait aussi bien de retourner chez Croswell. Refaire un peu de porte-à-porte pour voir si quelqu'un se souvient d'avoir aperçu un 4×4 bleu. On pourrait peut-être aussi rendre une nouvelle visite à Mme Lyons.

Hart répondit d'un grognement maussade.

— Pas de meilleure idée ?

— Non.

Fletcher jeta un coup d'œil à sa montre.

— On va pouvoir interroger des gens qui rentrent du travail et qui n'étaient pas chez eux la dernière fois, reprit-il. Mais avant ça, on va s'arrêter pour acheter une granita.

Hart le dévisagea comme s'il venait de lui avouer qu'il avait tué Croswell et Donovan.

— Une granita ?

— Ouais, mon pote. C'est un concentré d'énergie. Et tu devrais en prendre une, toi aussi. La granita, ça vous soigne tout, mon bon m'sieur ! ajouta-t-il avec un accent rural.

Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Susan Donovan.

Susan avait eu le temps de dessoûler lorsque Eleanor rentra chez elle. Les filles jouaient tranquillement à l'étage. Ally semblait avoir oublié sa matinée difficile à l'école, mais Susan savait que cet épisode resurgirait à un moment ou un autre. A l'heure du coucher, sans doute. Samantha Owens se trouvait dans la bibliothèque, en train de taper son rapport d'autopsie. Tout ce qu'elle avait vu et entendu lors du second examen *post mortem* d'Eddie y serait consigné, et prendrait une valeur légale dès qu'elle aurait daté et signé le document.

Susan avait envie de détester Samantha. D'exiger qu'elle fasse ses valises et ne remette jamais les pieds ici. Et voilà qu'elle éprouvait, malgré elle... Non, dire qu'elle éprouvait de la *sympathie* pour elle aurait été exagéré. Mais elle la comprenait. Et si ce n'était pas de la sympathie, c'était au moins une forme d'empathie. Disons qu'elle avait de la peine pour cette femme. La douleur d'avoir perdu Eddie était déjà si vive, si brutale... Susan n'osait imaginer ce qu'il serait advenu d'elle si elle avait aussi perdu les filles. Le simple fait de voir Samantha Owens marcher, communiquer avec les autres et mener une vie à peu près normale suffisait à lui donner l'espoir qu'elle parviendrait un jour à faire de même.

Elle avala une dernière gorgée de café et alla rejoindre Samantha dans la bibliothèque. Discrètement postée derrière la porte entrouverte, elle l'observa qui pianotait sur le clavier de l'ordinateur, un crayon de papier entre les lèvres. Elle ressemblait plus à une journaliste qu'à un médecin légiste.

Susan lui donnait à peu près le même âge qu'elle. Un ou deux ans de différence tout au plus. Quelques mois plus tôt, après avoir soufflé les trente-huit bougies de son gâteau d'anniversaire, Susan s'était considérée au seuil de la vieillesse. Ça avait bien fait rire Eddie, qui avait un an de plus et ne se trouvait pas vieux du tout.

— Oui, je sais, avait-il dit avec un sourire, ce n'est pas pareil pour les hommes.

Elle observa encore la scène pendant quelques secondes. Absorbée par ce qu'elle faisait, Samantha ne s'était toujours pas aperçue de sa présence. Peut-être que dans une autre vie, elles auraient pu être amies, toutes les deux.

Susan se racla doucement la gorge.

— Ça avance ?

Samantha leva la tête et la regarda un instant, l'esprit visiblement ailleurs, comme si elle ne la reconnaissait pas.

— Oh... oui, oui, j'ai quasiment terminé. Alors, vous vous sentez mieux ?

— Oui, merci. Dites-moi, Sam... j'étais en train de me dire que vous devriez peut-être venir à la maison et jeter un œil aux affaires d'Eddie. Je n'arrête pas de penser à cette note qu'il a reçue et... Je ne sais pas s'il faisait déjà ça à l'époque où vous vous connaissiez, mais Eddie tenait religieusement un journal. Il écrivait au moins une page par jour. Le problème, c'est que tout est en latin. Vous avez dû étudier le latin avant de faire médecine, non ?

— J'ai fait quatre ans de latin. Avec une spécialisation en lettres classiques et une autre en biologie.

— Alors vous devez être capable de le lire ?

— Je devrais, oui.

Samantha se renversa sur le dossier du fauteuil, un sourire nostalgique aux lèvres.

— Eddie écrivait déjà en latin à la fac de médecine, vous savez. Tout le monde le prenait pour un prétentieux, mais les railleries ne lui faisaient ni chaud ni froid. Je n'avais jamais vu un poseur pareil !

Susan éclata de rire. Eddie, un poseur ? L'idée qu'on ait pu se moquer de son mari, si sérieux et si *humble*, parce qu'il jouait les frimeurs lui sembla du plus haut comique. Samantha se mit à rire aussi, la tension entre elles se dissipant un peu. Jamais elles ne deviendraient amies, mais peut-être, dans le meilleur des cas, cesseraient-elles un jour d'être à couteaux tirés.

— Eleanor vient tout juste de rentrer. Elle peut garder les filles pendant un moment. Alors, qu'est-ce que vous en dites ? Vous êtes partante pour aller chez moi maintenant ?

Samantha hocha la tête.

— Oui, bien sûr. Mes connaissances en latin n'ont jamais atteint le niveau de celles d'Eddie, mais ça ne coûte rien d'essayer.

Elle se leva et Susan remarqua une fois de plus à quel point elle était mince. Maigre, plutôt. Cela lui fit se souvenir qu'elle-même n'avait rien mangé de la journée. Comme il était facile d'oublier de se nourrir, quand on n'avait pas d'appétit... Les filles avaient déjeuné à la maison et Susan avait prévu de s'arrêter à la boulangerie après les avoir ramenées à l'école, histoire de grignoter quelque chose, mais elle avait complètement oublié. Elle n'avait rien avalé d'autre qu'un café, aujourd'hui, ainsi qu'une bonne dose de scotch en guise de goûter.

Elle allait devoir faire des efforts pour prendre soin d'elle. Pas question de se laisser aller, ne serait-ce que pour les filles.

— Ça vous ennuerait de prendre le volant ? demanda-t-elle. Au cas où on croiserait la police. Il ne manquerait plus que je perde mon permis de conduire.

— Pas de problème, répondit Samantha. Je vais chercher mon

manteau et on y va.

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Dr Samantha Owens.*

La femme d'Eddie semblait mieux disposée à son égard, comme si elle commençait doucement à l'accepter, et Samantha s'en réjouissait. L'aide de Susan serait sûrement précieuse pour découvrir ce qui avait pu pousser quelqu'un à tuer son mari. Avoir accès au bureau d'Eddie et être autorisée à lire son journal était plus qu'elle n'en avait espéré. Jamais elle n'aurait osé demander à Susan la permission de faire une chose pareille.

Deux rehausseurs étaient posés sur les sièges arrière de la Volvo break de Susan, par ailleurs couverts de livres et de jouets. Samantha jeta un œil sur ce joyeux désordre avant de détourner résolument la tête et de faire un effort pour chasser les douloureuses pensées qui déjà venaient la supplicier. Elle s'installa au volant tandis que Susan se laissait tomber à côté d'elle avec un soupir.

— Vous habitez McLean, c'est ça ? demanda Samantha après avoir réglé les rétroviseurs. Ça doit être agréable, de vivre là-bas.

— L'endroit parfait pour élever des enfants. Samantha avait simplement voulu faire la conversation, mais l'amertume qui perçait dans la voix de Susan ne l'incita pas à poursuivre sur ce terrain-là. Elle démarra et se faufila dans les rues de Georgetown jusqu'au Key Bridge, qu'elle emprunta pour traverser le Potomac et laisser la ville derrière elles.

Son téléphone portable sonna alors qu'elles roulaient depuis quelques minutes seulement. Le numéro ne lui disait rien, mais c'était l'indicatif local. Très certainement Fletcher ou Nocek. Elle s'excusa auprès de Susan et décrocha.

— Docteur Owens ? *Sam*, pardon... c'est Amado Nocek à l'appareil. Je viens de recevoir la composition chimique des granulomes que nous avons trouvés dans les poumons de MM. Donovan et Crowell.

— Ah, formidable ! Alors, qu'est-ce que ça dit ?

— Il s'agit bien de sable, comme vous l'aviez pensé, mais il ne provient pas de la péninsule arabe. Ce sable est originaire de l'ouest du Maryland, et plus spécifiquement de la rivière Savage. Impossible d'être plus précis que ça, malheureusement.

— La rivière Savage ? Il n'y a pas une sorte de parc national, par là-bas ?

— Oui, c'est un domaine qui appartient à l'Etat. Ça s'appelle une forêt domaniale, je crois. C'est un coin magnifique ; un paradis pour les amateurs de pêche et de camping. De chasse, aussi.

Le mot résonna brutalement aux oreilles de Sam, lourd d'un sens que Nocek n'avait pas cherché à lui donner. Qu'était un meurtre de sang-froid, sinon l'aboutissement d'une chasse à l'homme ?

— Qu'a dit l'inspecteur Fletcher quand il a pris connaissance de ces résultats ?

Un rire chaleureux lui répondit.

— Je vais l'appeler tout de suite.

— Vous m'avez contactée en premier ?

— Oui. Vous semblez si déterminée à rendre justice aux victimes, et en particulier à Edward Donovan... Non que l'inspecteur s'en moque, loin de là. C'est un bon flic, vous savez. Mais cette affaire vous tient visiblement à cœur.

— Vous êtes un homme très perspicace, Amado. Je vous dois un dîner dans un bon restaurant. Peut-être pas durant ce séjour, mais j'espère revenir bientôt ici.

— Ça me ferait très plaisir. Quand comptez-vous rentrer à Nashville ?

Bonne question. Elle s'était immergée dans cette affaire au point d'en oublier l'avion qu'elle était censée prendre dans la soirée.

— Je ne sais pas trop. J'ai réservé un vol pour ce soir, mais je crois que je vais le rater.

— Difficile de laisser derrière soi toutes ces questions sans réponse, n'est-ce pas ? En tout cas, n'hésitez pas à m'appeler, si vous avez besoin de mon aide. J'ai été très heureux de faire votre connaissance et de travailler avec vous, Sam, et j'espère que nous aurons un jour l'occasion de remettre ça. Dans des circonstances moins pénibles pour vous, bien sûr.

— Pourquoi pas ? Merci, Amado. Merci pour tout.

Elle raccrocha et prit conscience que Susan la fixait du regard.

— Le sable récent que nous avons retrouvé dans les poumons d'Eddie vient de l'ouest du Maryland, et non d'Irak ou d'Afghanistan, comme je l'avais pensé. Idem pour Harold Crosswell. Vous connaissez cette région ? Des amis qui habitent dans le coin, peut-être ?

— Vous avez bien parlé de la rivière Savage ?

— Oui. Ça vous dit quelque chose ?

— Bizarre..., murmura Susan comme pour elle-même.

— Qu'est-ce qui est bizarre, Susan ? demanda Samantha, l'esprit en alerte.

— On passe souvent des vacances là-bas, dans la forêt qui borde la rivière Savage. Les filles adorent ça. On campe au bord de l'eau, on pêche, on fait un peu de randonnée... C'est un des... *c'était* un des endroits préférés d'Eddie. Mais on n'y est pas retournés depuis l'été dernier.

Susan se tut, et Samantha comprit qu'elle était en train de penser à

quelque chose.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un ancien camarade de combat d'Eddie vit par là-bas. Je ne l'ai jamais rencontré. D'après Eddie, ce type est une sorte d'ermite, limite asocial. Il a vu trop d'horreurs pendant la guerre. D'ordinaire, quand on va camper dans le parc, Eddie se réserve une matinée pour aller pêcher avec lui. Mais je ne saurais vous dire la dernière fois qu'ils se sont parlé.

Bingo !

— Comment s'appelle-t-il ?

— Xander. Xander Whitfield. Il était en Afghanistan avec Eddie, lors de sa dernière mission.

* * *

Samantha laissa un message à Fletcher, lui demandant de la rappeler quand il aurait un moment. Le reste du trajet se déroula dans le silence. Samantha n'aimait pas la direction que semblait prendre l'enquête, à la lumière de ces nouveaux éléments. Elle détestait l'idée qu'Eddie ait pu être tué par un de ses anciens camarades de combat, et pourtant, c'était bien de ce côté-là qu'il allait falloir creuser.

Alors qu'elle tournait dans Spring Hill Road, elle se rendit compte qu'elle n'était pas prête psychologiquement à pénétrer dans l'univers d'Eddie. A gauche. Encore à gauche. Un dernier tournant avant d'avoir vraiment réussi à s'armer de courage, et elles étaient déjà arrivées dans une adorable impasse au fond de laquelle se dressait une élégante maison à deux étages. Le noir des volets et le rouge de la porte d'entrée se détachaient harmonieusement sur les briques peintes en blanc.

Jamais elle n'aurait imaginé Eddie dans un endroit pareil, et pourtant, c'était parfait pour lui. L'environnement idéal pour fonder une famille, loin du bruit et de la pollution de la ville. Un « Que serait ma vie aujourd'hui si... » vint se planter dans son cœur comme une fléchette empoisonnée.

Elle freina brutalement, et Susan se tourna vivement vers elle, sourcils froncés.

— Désolée, dit Samantha. Je me gare dans la rue ou j'entre ?

— Il ne semble plus y avoir de véhicule de police.

Vous n'avez qu'à entrer.

Le portail était ouvert et Samantha pénétra au ralenti dans la propriété, immobilisant la voiture sur l'allée pavée. Quelques secondes plus tard, elles traversaient le vestibule et parvenaient dans la cuisine, ouverte sur une grande pièce à vivre. C'était un bel espace net et lumineux avec un parquet en chêne clair, un poêle à bois et une

longue bibliothèque murale. Au fond de la pièce à vivre, côté jardin, elle aperçut ce qui semblait être une véranda fermée.

Elle pouvait sentir l'odeur d'Eddie. Mon Dieu, c'était comme une machine à remonter le temps... Manifestement, il avait conservé le même parfum qu'à l'époque où ils se fréquentaient. Sa propre maison avait-elle aussi conservé les odeurs de Simon et des dizygotes ? N'était-elle pas trop habituée pour les sentir encore ?

— Oh ! non... Regardez-moi ce désordre, soupira Susan.

Samantha focalisa son attention sur les meubles. La poudre magnétique utilisée pour relever les empreintes digitales recouvrait tout, telle une fine pellicule de suie après un ramonage. Susan passa l'index sur le plan de travail de la cuisine, son doigt laissant une longue traînée plus claire sur le béton ciré.

— Oui, reconnut Samantha avec une mimique blasée, les techniciens de la police scientifique ne sont pas réputés pour être très soigneux.

— Réputation justifiée, apparemment. Vous connaissez la meilleure façon de nettoyer ça ?

— Je vous conseille les lingettes multi-surfaces, si vous en avez.

— J'ai un paquet de lingettes, mais il va m'en falloir une tonne pour venir à bout de ce désastre.

— Et encore, estimez-vous heureuse de ne pas avoir de tapis ou de moquette. Parce que là, pour les récupérer...

— Eddie détestait les moquettes. Vous voulez quelque chose à boire ?

— Je veux bien un verre d'eau, merci.

— Je vais vous servir celle du frigo. Il a un distributeur d'eau filtrée.

— Parfait. Mais l'eau du robinet me va très bien aussi, vous savez. Ce bon vieux Potomac ne m'a jamais rendue malade.

Susan utilisa néanmoins l'eau de son réfrigérateur.

— Elle est plus fraîche comme ça, dit-elle en lui tendant le verre.

Samantha but le contenu d'un seul trait, comme s'il s'agissait d'un remontant, puis posa le verre sur le plan de travail d'un geste décidé. C'était maintenant ou jamais.

— Et si on allait jeter un œil dans le bureau de votre mari ?

Samantha se rendait bien compte que Susan cherchait des prétextes pour repousser le moment de vérité. C'était une chose d'inviter une quasi-inconnue chez soi, mais quand l'inconnue en question avait couché avec votre mari, c'était une tout autre affaire. D'autant que Susan s'apprêtait à lui donner les clés du jardin secret d'Eddie : un lieu où elle-même n'avait jamais été admise.

A sa place, Samantha aurait freiné des quatre fers, elle aussi.

Susan inspira profondément.

— Je vous demande simplement de me promettre une chose, Sam.

— Tout ce que vous voulez. Dans la limite du raisonnable, bien sûr.

— Si Eddie ne m'aimait pas et qu'il n'osait pas me l'avouer... je ne veux pas le savoir.

McLean, Virginie,
Dr Samantha Owens.

Aussitôt qu'elle vit le bureau d'Eddie, Samantha fut frappée par le contraste entre cette pièce et le reste de la maison. Ici, le bois sombre dominait comme une pancarte proclamant : *Attention ! Vous pénétrez sur le territoire d'un mâle.* En verre transparent, la porte permettait d'observer ce qui se passait à l'extérieur, tout en conservant l'intimité d'un espace fermé. A la droite de Samantha, des étagères remplies de livres de toutes formes, tailles et couleurs couvraient deux murs du sol au plafond. A sa gauche, deux fenêtres devant lesquelles étaient placés un large bureau et son fauteuil en cuir.

Vide.

Tellement vide.

Aïe... Les émotions jaillissaient trop vite, trop fort. Elles paraient, arrogantes et moqueuses devant l'hésitation de Samantha, qui n'osait pousser la porte de verre. Elle avait l'impression de voir Eddie assis là avec presque autant d'acuité que s'il était brusquement apparu devant elle.

Elle se résolut à entrer, mais elle n'en menait pas large. Avait-elle seulement le droit d'être là ? Bien plus qu'ailleurs dans la maison, c'était ici l'univers d'Eddie. Elle avait le pénible sentiment de profaner l'intimité de l'homme qu'elle avait aimé autrefois. Non, elle n'était pas censée pénétrer ainsi au cœur de la vie d'Eddie. Cela faisait déjà longtemps qu'elle y avait renoncé : depuis ce jour où il avait mis fin à leur histoire en lui donnant cette fichue cassette où était enregistré un florilège des chansons auxquelles ils s'étaient identifiés.

Sur le petit carton glissé dans le boîtier transparent de la cassette, il avait écrit « Je t'aime, Sam », suivi de ces mots inspirés de *Romeo and Juliet*, la chanson de Dire Straits :

It was just that the time was wrong.

Oui... Peut-être n'était-ce *tout simplement pas le bon moment* pour vivre cette histoire. Peut-être aurait-elle eu un avenir dans un autre contexte ou à un autre moment de leur vie. En tout cas, il avait suffi à Samantha de poser un regard sur ces mots pour autoriser son cœur à retourner à Nashville où l'attendait Simon. A suivre la route qu'elle était censée emprunter et dont Eddie avait failli la détourner.

Cette maudite voix se mit de nouveau à résonner dans sa tête. Cette voix qu'elle avait réussi à étouffer pendant des années :

Tu aurais pu te battre pour le garder, Sam. Tu aurais pu accepter sa décision, l'attendre et faire ta vie avec lui à son retour. C'est ce qu'il

espérait. Que tu comprendres son choix, que tu lui laisses faire ce que son sens de l'honneur lui dictait. Mais ton orgueil l'a emporté sur ton amour.

Que serait-il arrivé si elle l'avait attendu, ou si elle était parvenue à le convaincre d'oublier l'armée et de rester auprès d'elle ? Eddie serait-il encore de ce monde ? Et Simon ? Quant à Matthew et Madeline, ils n'auraient pas pu mourir, puisqu'ils ne seraient même pas nés.

C'était clair, à présent. Ils étaient tous morts à cause des choix qu'elle avait faits.

Elle s'efforça de résister aux vagues de larmes qui venaient frapper derrière ses yeux, mais la tension des derniers jours avait affaibli ses défenses. Un sanglot éclata au grand air. La situation n'était pas brillante, loin s'en fallait. Elle se trouvait dans le bureau d'Eddie, sa femme à moins d'un mètre d'elle, en train de pleurer son amour perdu comme une gamine. En train de pleurer tous ses amours perdus.

Sans un mot, Susan s'approcha et lui tendit un mouchoir en papier, posant sur elle un regard intrigué. Samantha essuya ses larmes et tenta de sourire.

— Je vous demande pardon, Susan. Je suis ridicule. Complètement grotesque.

— Je ne suis pas certaine d'être d'accord avec vous. Vous l'aimiez, n'est-ce pas ?

— Je l'ai aimé, oui. Autrefois. Mais notre histoire n'avait pas d'avenir. Son destin était de vous rencontrer et d'avoir ces deux adorables petites filles avec vous. Rien n'arrive par hasard, comme on dit.

— Dommage que ni vous ni moi ne prêtions foi à cet adage. Et à présent qu'il est mort, je ne peux pas m'empêcher de me poser la question : Eddie serait-il encore en vie s'il avait vécu avec vous ?

Samantha secoua la tête. Ces pensées-là lui étaient réservées. Susan n'avait aucune raison de se débattre dans ce borbier, alors qu'elle n'était en rien responsable du décès de son mari.

Les larmes de Samantha cessèrent de couler d'un seul coup, laissant place à une affreuse sensation de vide.

— Épargnez-vous ce genre de pensées, Susan. J'ai moi-même emprunté le chemin de la culpabilité, et croyez-moi, il ne mène nulle part. Et puis, de toute façon, Eddie ne serait jamais resté avec moi. L'armée tenait une trop grande place dans sa vie. Je voulais être sa priorité et je l'ai détesté de me faire passer après son patriotisme et son sens du devoir militaire. Et maintenant, il est trop tard pour lui demander pardon.

Susan posa la main sur l'épaule de Samantha.

— Il savait. Eddie était comme ça. Il trouvait toujours un moyen de comprendre les autres, au-delà des apparences. Parce qu'il

s'intéressait vraiment aux gens. Je crois que c'est ça qui m'a d'abord séduite chez lui. Il ne m'a pas regardée comme la fille d'un général, mais comme la femme que j'étais vraiment. J'ai ressenti ça dès que j'ai croisé son regard. Il a suffi de quelques secondes pour que je sois conquise, ajouta-t-elle avec un sourire triste. Elles partagèrent un court moment de silence. Pas main dans la main comme des amies, mais plutôt comme deux femmes embarquées par hasard sur le même bateau.

Deux femmes qui ne se sentaient pas capables d'affronter seules la mer démontée.

Samantha parvint à se ressaisir et avança de quelques pas, désormais en mesure de voir les détails. C'était une belle pièce, encore baignée de lumière bien que la journée fût déjà avancée. Les deux fenêtres donnaient sur le jardin. En s'approchant du carreau, son regard se posa, à gauche, sous la véranda qui s'avavançait vers un beau sumac vinaigrier. La structure du bureau était en chêne sculpté, un énorme morceau de bois poli tenant lieu de plateau. Il était situé de façon à ce qu'on puisse garder un œil à la fois sur les fenêtres et la porte vitrée, une position typique chez cet homme qui entendait bien ne jamais se faire surprendre.

En y regardant de plus près, Samantha se rendit mieux compte de la qualité de l'environnement dont avait bénéficié Eddie. Derrière les fenêtres, des écureuils sautaient de branche en branche, et une jolie mangeoire suspendue à l'arbre le plus proche accueillait à sa table une flopée de cardinaux rouges. Elle imagina les colibris qui devaient venir l'été, quand les fleurs étaient bien ouvertes... Un petit coin de paradis, délicieusement bucolique.

Quelques photos encadrées ornaient le mur : Eddie décoré par le vice-président des Etats-Unis ; un récent portrait de famille (les filles ne semblaient guère plus jeunes qu'aujourd'hui) ; Eddie en compagnie de quatre hommes en treillis, bras dessus bras dessous, cigarettes en équilibre sur des lèvres souriantes. A droite de cette photo se trouvait « La profession de foi du Ranger », gravée dans le bois clair d'un panneau.

A mesure qu'elle lisait ce texte, Samantha eut le sentiment de comprendre un peu mieux l'homme qu'elle avait perdu deux fois. Il lui semblait presque entendre Eddie réciter ce credo, droit comme un i, les doigts tendus à hauteur de l'arcade sourcilière, ne faisant qu'un avec les mots qu'il prononçait :

Je reconnais avoir choisi les Rangers avec la pleine conscience des risques liés à ma profession. Toujours et en toutes circonstances, je me montrerai à la hauteur du prestige, du sens de l'honneur et de l'incomparable esprit de corps des Rangers.

Je sais qu'un Ranger est un soldat d'élite qui intervient au cœur des conflits armés, que ce soit par voie terrestre, maritime ou aérienne. En ma qualité de Ranger, je comprends et accepte que mon

pays attende de moi des déplacements plus lointains, plus rapides, et plus d'ardeur au combat que de n'importe quel autre soldat.

Jamais je n'abandonnerai mes frères d'armes. Toujours et en toutes circonstances je serai alerte mentalement, fort physiquement et droit moralement. Quelle que soit la tâche qui me sera attribuée, je m'y consacrerai avec zèle, à deux cents pour cent.

Avec bravoure et panache je montrerai à tous que je suis un soldat d'élite formé pour affronter les situations les plus périlleuses. Le respect que je témoignerai à mes supérieurs, le soin de ma tenue et l'entretien de mon équipement seront un exemple pour les autres.

Avec ferveur je combattrai les ennemis de mon pays. Je les vaincrai sur le champ de bataille parce que je suis plus motivé et mieux entraîné qu'eux, et que je me bats de toutes mes forces. Le verbe « capituler » ne fait pas partie du vocabulaire du Ranger. Jamais je ne laisserai un camarade de combat tomber aux mains de l'ennemi, et sous aucun prétexte je ne me retournerai contre mon pays.

Armé d'une détermination sans faille, je montrerai le courage et la force morale nécessaires pour être digne de mon statut de Ranger et accomplir les missions qui me seront assignées, dussé-je être le seul survivant.

RANGERS, OUVREZ LA MARCHÉ !

« Hourra pour les Rangers ! » songea Samantha avec un brin d'amertume. Fichu héros... Pas étonnant qu'Eddie se soit senti à sa place chez les Rangers. « Deux cents pour cent » était un minimum pour lui, que ce soit à la faculté de médecine, à l'armée ou dans ses affaires de cœur. Et quand il avait compris qu'il ne pourrait pas tout donner à sa relation avec elle, il avait préféré la quitter plutôt que de lui offrir un amour au rabais. Eddie avait toujours été un Ranger dans l'âme, même avant d'intégrer les forces spéciales.

— Ça, c'est Hal Croswell, dit Susan en désignant la photo qui se trouvait à côté du panneau de bois gravé. Et là, c'est Xander.

— Et l'autre ? demanda Sam.

— Je crois que c'est Billy Shakes, mais ce n'est pas son vrai nom. En réalité, il s'appelle William Everett. En fait, ils se donnaient tous des surnoms, dans l'unité d'Eddie. Hal Croswell se faisait appeler « le chacal ». Je ne sais pas trop d'où ça venait, mais en tout cas, Eddie n'hésitait pas à dire que Hal avait une case en moins. Xander, c'est X-Man — d'après les X-Men, vous savez —, et Everett est devenu Shakes parce que c'est un dingue de Shakespeare.

— Eddie avait un surnom, lui aussi ?

— « Le doc », la plupart du temps, parce qu'il avait fait des études de médecine. Mais parfois ils l'appelaient aussi « SP ». Pour « Super Protecteur ».

Sam eut une brève vision d'Eddie avec une cape et un costume moulant frappé des initiales SP. Pas de doute, ça lui allait comme un gant.

— Il avait fini par intégrer le corps médical de l'armée ? demanda-t-elle.

— Non. Eddie était un officier d'infanterie qui avait des connaissances médicales, voilà tout. Le corps médical de l'armée est composé de femmes et d'hommes spécialement formés pour la médecine militaire. Eddie avait suivi quelques formations, mais il faisait figure de cas à part, dans l'armée. Il n'était pas rare qu'il soigne lui-même un blessé, si les médecins militaires étaient occupés ailleurs.

Susan fit un petit mouvement de tête vers la photo où Eddie souriait en compagnie du chacal, de X-Man et de Shakes.

— Ils formaient une équipe très soudée, tous les quatre. Ils portaient ensemble sur presque toutes les missions. Ils ont passé des semaines à marcher dans les montagnes à la recherche de Ben Laden, à s'efforcer d'empêcher les talibans de poursuivre leurs massacres. Eddie les trouvait particulièrement brutaux. Tant que ça faisait *Boum !*, ils semblaient satisfaits... et tant pis s'ils tuaient les leurs par la même occasion.

Samantha laissa échapper un petit rire nerveux et Susan leva un sourcil.

— Franchement, reprit-elle, j'étais morte de trouille quand il était en mission. L'Irak, j'arrivais encore à comprendre ce qui se passait. Bon, c'était la panique chaque fois que le téléphone sonnait, parce que je savais que ça pouvait être l'armée qui m'annonçait qu'il avait sauté sur une mine artisanale. Il me racontait des histoires effarantes sur les EEI — les engins explosifs improvisés — qu'ils découvraient. Chaque jour, ils nettoyaient les routes, et chaque jour les Irakiens trouvaient le moyen d'en remettre sur le passage des convois. Mais l'Afghanistan, c'était encore pire parce que j'étais dans un brouillard complet. Ne rien savoir de ses missions rendait l'angoisse plus forte encore. Même quand je parvenais à lui parler, il ne pouvait rien me dire. Motus et bouche cousue. D'ailleurs, je n'en sais toujours pas plus. Il ne m'a pas donné d'explications à son retour. Par contre, quelque chose avait changé en lui. Après ça, il a quitté l'armée et j'ai eu le sentiment que pour lui, la page était définitivement tournée.

— Il a fait partie du commando chargé d'éliminer Ben Laden ?

— Peut-être.

— En tout cas, c'est une bonne chose que nos soldats aient fini par le neutraliser.

— Eddie était fou de joie. Il ne faisait pas des bonds de cabri, mais il était ému à l'idée que cette opération puisse annoncer la fin de toute cette folie. Al-Qaïda est peut-être une organisation tentaculaire, mais Ben Laden était son symbole.

Sam observa attentivement la photo des frères d'armes. C'était la première fois qu'elle remarquait à quel point le sourire d'Eddie et de Simon étaient similaires : un peu de travers, coquins en diable et absolument adorables.

— Et le cinquième homme ? demanda-t-elle. Le blond qui est accroupi sur la droite ?

Le visage de Susan changea d'expression.

— Oh ! lui... C'est Perry Fisher. Ils l'appelaient « l'empereur ». Il est... décédé.

— Mort au combat ?

— Oui.

Susan tendit la main vers la photo et la remit bien droite, bien que Samantha n'eût pas remarqué qu'elle était de travers, comme le sourire d'Eddie et de Simon.

— « L'empereur » était un type hors du commun, dit Susan. Un personnage drôle, exubérant, et bel homme avec ça. C'était le joyeux luron de la bande. Sa femme et moi avons accouché la même semaine de notre premier enfant. Eddie et lui avaient obtenu une permission pour l'occasion. Ces deux-là étaient inséparables... et intenable. Ils ont vraiment mis la pagaille dans l'hôpital, chantant des odes à la gloire des nouveau-nés, fumant des cigares dans les couloirs de la maternité et s'attirant les foudres du personnel. Même si je suis sûre que certaines infirmières n'ont pas été insensibles à leur charme.

Susan s'autorisa un faible sourire.

— Mon Dieu, ce qu'on s'est amusés pendant cette semaine...

Le sourire s'effaça de ses lèvres.

— Et puis ils ont dû repartir, et « l'empereur » a été tué un mois plus tard. Eddie refusait d'en parler. Chaque fois que j'évoquais son nom, les larmes lui montaient aux yeux et il tournait les talons. Fin de la discussion. Ils étaient si proches, tous les deux... Il ne s'en est jamais vraiment remis.

— Dire que sur les cinq hommes de cette photo, trois ne sont plus de ce monde..., murmura Samantha. Comme c'est triste...

— Oui. Comme c'est triste.

Samantha laissa passer un court silence avant de reprendre la parole :

— Vous m'avez dit qu'Eddie n'était plus tout à fait le même après sa dernière mission en Afghanistan. En quoi avait-il changé ?

Susan haussa les épaules.

— Il était plein de colère et d'amertume. Je ne vois pas d'autre façon de le dire. Avant la mort de « l'empereur », il me racontait des choses. Oh ! rien de compromettant... des petits détails qui me donnaient une idée de la vie qu'il menait loin de moi, et qui me faisaient mieux comprendre les liens qu'il avait tissés avec ses hommes. C'était un bon chef, je crois, mais ça devait déjà faire partie de sa personnalité à l'époque où vous le connaissiez. Cette camaraderie lui manquait, et puis l'adrénaline, forcément. Etre un Ranger en temps de paix est déjà une expérience assez intense, d'après

ce que j'ai compris, mais commander en zone de guerre, c'est encore autre chose. La vie de ses hommes dépendait de ses choix, c'était une sacrée responsabilité ! Oui..., Eddie me parlait de tout ça avec passion, mais quand « l'empereur » a été tué, sa façon de voir les choses a changé. Il s'est mis à en vouloir au gouvernement. Il ne voulait plus entendre parler du processus d'« édification de la nation ». Soudain, il voyait tous ces discours patriotiques comme une façon de faire avaler des couleuvres aux soldats. Il avait l'impression que le pays sacrifiait la vie d'hommes de valeur sans raison. Je l'ai senti comme soulagé de ne plus faire partie de tout ça.

— Vous pensez qu'il s'est passé quelque chose dont il ne vous a pas parlé ? En plus de la mort de son ami, bien sûr...

— Je suis certaine qu'il s'est passé beaucoup de choses dont il ne m'a jamais parlé.

Samantha hocha la tête.

— A vous entendre, j'ai l'impression que cette dernière mission en Afghanistan a été très différente des autres. Qu'il l'a mal vécue de bout en bout.

Susan tapota ses lèvres avec son index, un tic nerveux que Samantha avait déjà remarqué.

— J'ai toujours cru que c'était la mort de Perry qui l'avait affecté au point de le changer, de faire naître en lui cette colère contre le gouvernement. Peut-être qu'il considérait, au fond, que les ordres venus d'en haut étaient responsables de la mort de son ami. Mais qu'est-ce que j'en sais, en réalité ? Le fait est qu'il ne m'a jamais rien expliqué. Et maintenant qu'il n'est plus là, à quoi va me servir d'interpréter tel ou tel de ses propos ? Je ne connaîtrai sans doute jamais la vérité.

— Oui, je sais, il est parfois dangereux de se pencher sur le passé. Et hasardeux de faire parler les morts, ajouta Samantha avec un soupir. Mais on va bien devoir le faire. Deux soldats d'une même unité tués à quelques jours d'intervalle, ça ne peut pas relever de la coïncidence. Dites-moi, Susan, tout ce dont on vient de parler, vous l'avez dit à l'inspecteur Fletcher ?

— Oh oui ! Il voulait même emporter la photo avec lui. Comme elle se trouvait dans l'ordinateur, je lui en ai imprimé une copie. Il cherche à localiser ceux qui sont encore vivants, mais ça risque de ne pas être simple, surtout pour Xander. Je sais qu'il vivait près de l'endroit où on allait camper, mais où exactement ? Et puis ça fait un bout de temps qu'il est complètement déconnecté de la vie sociale. C'est le genre d'homme qui n'a ni téléphone ni abonnement au gaz ou à l'électricité.

— J'ai l'impression que l'inspecteur Fletcher prend l'affaire au sérieux, et je dois dire qu'il m'a fait plutôt bonne impression. Bon,

ajouta-t-elle en frappant dans ses mains, où est le journal d'Eddie ?

— Dans le tiroir qui a une serrure, répondit Susan. Je l'ai remis à sa place après y avoir jeté un œil, ce matin. C'était la première fois que je fouillais dans son bureau, ajouta-t-elle, l'air un peu penaud. C'était son espace à lui, et c'est quelque chose que je respectais. Mais je savais que son journal était là... Il le remettait dans ce tiroir après y avoir consigné ses pensées de la journée. Enfin, quand je dis ses pensées, je ne sais pas trop ce qu'il écrivait là-dedans. La clé du tiroir se trouvait avec ses clés de voiture. C'est la police qui me l'a rendue après que...

Après un long soupir, Susan sortit de sa poche une petite clé dorée qu'elle alla enfonce dans la serrure.

— Il a rangé plusieurs autres journaux dans une cantine militaire, là-haut, dans le grenier. Je n'ai pas pris la peine de l'ouvrir. Je me suis dit que tout ce qui était susceptible d'éclairer l'enquête se trouverait sans doute dans le journal de cette année.

C'était un gros livre en cuir rouge, fermé par une cordelette. Susan le déposa dans les mains ouvertes de Samantha à la manière d'une offrande. Celle-ci le considéra un instant, incapable de se décider à l'ouvrir. Ce qu'elle s'apprêtait à faire la mettait mal à l'aise. Eddie aurait-il voulu qu'elle lise ses pensées intimes après sa mort ? C'était le genre de chose que son amie Taylor Jackson, lieutenant de police à la brigade criminelle de Nashville, faisait dans le cadre de son travail. Mais Samantha n'était pas enquêtrice ; elle n'avait pas l'habitude de mettre son nez dans le jardin secret des gens. Pour beaucoup, la vision d'un cadavre dénudé qui se faisait découper sur une table d'autopsie avait quelque chose de choquant. D'indécent, même. Pour Samantha, ce qui était choquant et indécent, c'était de voir la vie privée de cette même victime livrée à la curiosité d'inconnus. Sauf qu'elle n'était pas une inconnue pour Eddie, et que la situation en devenait encore plus étrange. Encore plus malsaine ?

Après tout, fouiller le bureau d'un mort n'était peut-être pas si différent que de fouiller son corps, songea-t-elle. D'où venaient tous les mots que renfermait ce journal, sinon du cerveau et du cœur d'Eddie ?

Allez, Sam, arrête de tergiverser.

— Oui, vous avez sans doute raison... Voyons si ce journal peut nous aider à comprendre ce qui s'est passé. On pourra s'intéresser plus tard à ceux qu'il a écrits à l'époque où son ami « l'empereur » est mort, mais commencer par celui-ci me semble être la bonne méthode.

Elle ouvrit la couverture en cuir rouge, et l'écriture précipitée d'Eddie lui sauta aux yeux. Ça et là, de petites éclaboussures d'encre noire mouchetaient le papier.

Un rire bref lui échappa.

— Ne me dites pas qu'il se sert toujours de ce stylo-plume qui fuit ?

— Si, si. Il l'a depuis des années. Je lui ai dit mille fois d'en changer, mais il semblait y tenir comme à la prune de ses yeux.

Samantha chercha le regard de Susan.

— C'est moi qui le lui ai offert. Susan se mordit la lèvre.

— Ah, je vois...

La tension qui s'était peu à peu dissipée entre elles connut un brusque regain. Samantha s'en voulut d'avoir fait cette remarque. Qu'est-ce qui lui était donc passé par la tête ?

Elle focalisa son attention sur la première page du journal pour échapper au malaise qu'avaient créé ses propos. Elle était datée en chiffres romains : I. I. MMXII. 1^{er} janvier 2012. Sam parcourut du regard les phrases en latin tracées d'une écriture serrée, pas si facile à déchiffrer, avant de laisser échapper un soupir.

— Vous pouvez me donner un paquet de feuilles blanches, ou mieux encore un cahier vierge ? Et du café bien fort, s'il vous plaît. Je sens que la nuit va être longue.

Washington DC,
Quartier de Capitol Hill,
Inspecteur principal Darren Fletcher.

Dans toute affaire de meurtre, il y a toujours un moment où les éléments disparates commencent à se mettre en place pour former une image cohérente. Ça peut se produire dans les premières heures de l'enquête, quand un suspect crache le morceau ou qu'une grosse imprudence du tueur, voire un heureux hasard, permet de l'appréhender rapidement. Ça peut aussi se produire vingt ans plus tard, quand une des pièces manquantes du puzzle vous tombe toute cuite dans le bec. Tôt ou tard, ce moment arrive.

Pour Fletcher, ces éléments disparates étaient comme la fumée qui sort de l'arme du crime. Il fallait suivre ses volutes funestes pour remonter jusqu'au canon du flingue — jusqu'à celui qui le tenait dans sa main et qui avait pressé la détente. Et c'était ce qu'il comptait faire maintenant.

Il balaya du regard la table basse jonchée de documents. Il y avait là l'analyse du sable récent découvert dans les poumons de Donovan et de Croswell, identifié comme provenant de la rivière Savage ; le rapport balistique concluant que les deux hommes avaient été tués avec la même arme, qui se trouvait être celle de Donovan ; une photo de cinq hommes en uniforme, bras dessus bras dessous et souriant de toutes leurs dents comme s'ils voulaient montrer — ou se convaincre ? — qu'ils passaient un super moment ensemble ; les trois rapports d'autopsie (deux pour Donovan et un pour Croswell) ; des relevés de compte, des fadettes, des documents divers appartenant aux victimes.

Et deux notes manuscrites sur lesquelles on pouvait lire :

DIS LA VERITE, SINON...

Notes reçues par les victimes peu de temps avant qu'elles ne se fassent tuer.

Dis la vérité, sinon...

Sinon quoi ? *Sinon je te tue ?*

Qu'avaient donc pu faire ces deux hommes, qui avaient combattu côte à côte dans une région du monde politiquement sensible, pour recevoir un tel message ? Ces types étaient des héros, et les héros disaient toujours la vérité, n'est-ce pas ? Et pourtant, quelqu'un semblait craindre qu'il n'en soit autrement. Quelqu'un qui avait fini par mettre sa menace à exécution. Par les supprimer pour résoudre définitivement son problème, ou peut-être parce que Donovan et Croswell n'avaient pas réagi comme il le souhaitait. Principe de précaution ou bien punition.

Fletcher avait lu et relu tous ces documents, sans résultat. La réponse se trouvait pourtant là, quelque part, sous son nez. Il en avait l'intime conviction. Qu'est-ce qu'il ne parvenait pas à voir ? Les éléments restaient désespérément disparates, en attente de ce lien qui leur donnerait un sens.

Il avait établi une liste de toutes les pièces qui ne trouvaient leur place nulle part dans le puzzle : le 4 × 4 bleu, la casquette de base-ball, le fait que Croswell ait été tué dans une maison vide qui n'était pas la sienne. Et une autre liste avec les questions auxquelles il voulait apporter rapidement des réponses : Donovan et Croswell avaient-ils été en contact récemment ? Sur quoi exactement travaillait Donovan au moment de son meurtre ? Croswell avait-il vraiment prévu de se rendre à Denver pour chercher du travail ? Qui avait composé le 911 pour prévenir les secours de sa mort ?

Il tourna la page de son bloc-notes et se mit à rédiger une troisième liste de choses à faire : obtenir un mandat qui lui permettrait de poser des questions au psy de Croswell, rappeler Allan Culpepper, le P.-D.G. de Raptor... Il s'interrompit pour ajouter une nouvelle question à la seconde liste : pourquoi quelqu'un s'était-il introduit au domicile des Donovan ? Rien n'avait été abîmé, volé ou même dérangé et, sauf surprise, les techniciens de la police scientifique avaient fait chou blanc. Alors ? La seule trace du passage de l'intrus était cette casquette de base-ball posée sur le lit.

Oui, il avait du pain sur la planche... D'autant qu'il devait également retrouver Alexander Whitfield et William Everett — X-Man et Billy Shakes —, et les mettre en garde ou, peut-être, en prison. Parce qu'il y avait de grandes chances pour que l'un de ces deux hommes soit le tueur.

Il fouilla parmi les documents, jusqu'à ce qu'il déniché la photo que lui avait imprimée Susan Donovan. Cinq jeunes hommes en pleine forme physique. Et trois d'entre eux étaient morts, dont deux en l'espace de quelques jours seulement, après avoir reçu une balle qui provenait du même pistolet. Deux soldats des forces spéciales qui avaient survécu aux guerres féroces auxquelles ils avaient participé. Et c'était de retour chez eux, alors qu'ils étaient redevenus des civils dans un pays en paix, qu'une arme à feu avait mis fin à leur vie. Les probabilités pour qu'un tel scénario se produise étaient infimes.

Il se renversa sur le dossier du canapé et porta la canette de bière à ses lèvres.

Peut-être qu'il se trompait, après tout. Peut-être que l'élément manquant — celui qui permettrait de relier tous les autres — ne se trouvait pas parmi ces documents. Peut-être était-ce quelque chose qui dépassait de loin ce qu'il avait imaginé jusque-là.

Il avait besoin que quelqu'un lui rende un service.

Il hésita longuement. Le service auquel il pensait n'était pas de ceux qu'il aimait demander. Certes, ces échanges de bons procédés — pas vraiment illégaux, mais qui flirtaient avec les frontières troubles de l'éthique — étaient un peu le socle sur lequel prospérait la capitale fédérale. Mais Fletcher n'aimait pas être redevable, et surtout pas à la personne qu'il songeait à appeler.

Mais son instinct eut raison de ses hésitations. Quelque chose lui disait que c'était une affaire à tiroirs et que certains de ces tiroirs étaient fermés à triple tour, leur contenu bien à l'abri des regards trop curieux.

Deux choix se présentaient à lui : passer ce coup de fil et une nuit sans sommeil, avec, peut-être, une réponse à la clé. Ou bien y renoncer, dormir sur ses deux oreilles et mettre les bouchées doubles le lendemain, en espérant faire progresser l'enquête par la seule force de son travail.

De toute façon, *elle* lui en voulait peut-être tellement qu'elle lui raccrocherait au nez. Ou bien elle s'était calmée avec le temps, et avait fini par poser un regard nostalgique sur leur passé commun.

On pouvait toujours rêver...

Il baissa une nouvelle fois les yeux sur les documents qui recouvraient la table basse, les déplaçant vivement comme si cela pouvait faire surgir l'élément manquant.

Mais en réalité, il avait déjà pris sa décision.

Il allait lui demander ce service.

Avec la grimace de celui qui s'apprête à recevoir un coup de poing sur le nez, il composa le numéro de téléphone qu'il connaissait par cœur.

Une sonnerie. Deux. Trois.

C'est sans doute la pire idée que tu aies eue depuis longtemps, mon pauvre garçon.

Il était sur le point de raccrocher quand une voix calme lui répondit.

— Qu'est-ce que tu veux, Fletch ?

— Salut, Felicia.

Samantha fit de son mieux pour traduire le journal d'Eddie, n'observant une pause que pour accepter le dîner préparé par Susan, ainsi qu'un deuxième verre — le whisky ayant avantageusement remplacé le café dont il avait d'abord été question.

Le dîner était simple ; une soupe à la tomate accompagnée de tranches de pain grillé. Atablées dans la cuisine, elles mangèrent en silence, perdues dans leurs pensées. Les cuillerées chaudes s'enchaînaient machinalement, sans que ni l'une ni l'autre ne semble goûter ce qu'elle avalait. La tension ne s'était pas vraiment dissipée, après le commentaire de Samantha sur le stylo-plume. Elle s'en voulait terriblement d'avoir laissé échapper cette remarque.

La soupe suffisait à calmer un peu sa faim, mais pas à remplir le vide qu'elle ressentait. Le whisky, en revanche, un Lagavulin de seize ans d'âge, se lovait dans les espaces désertés de son cœur, où il allumait un feu réconfortant. Ça ne guérissait rien, elle était bien placée pour le savoir, mais comme ça faisait du bien...

Après vingt premières minutes un peu difficiles, elle avait posé le journal d'Eddie sur le bureau pour se diriger vers les étagères garnies de livres, à la recherche d'un ouvrage qui pourrait l'aider. Elle était certaine d'y trouver un exemplaire du *Wheelock*, le livre de latin qu'utilisaient la plupart des lycéens américains et dont Eddie, malgré son excellent niveau, ne se séparait jamais. « Gare à celui qui touche à mon *Wheelock* ! » avait-il l'habitude de lancer.

Désolée, Eddie. Ce n'est pas juste, de te le piquer maintenant que tu ne peux plus te défendre. Et le pire, c'est que je vais m'en servir pour lire ton journal intime.

Armée du *Wheelock*, elle s'était remise au travail.

Très vite, elle s'était rendu compte que quelque chose n'allait pas chez Eddie. Les journées se succédaient sous sa plume, au mieux mélancoliques, au pire empreintes d'un véritable désespoir. Mais il ne disait pas où cette noirceur prenait sa source. Certes, on sentait à travers ses écrits qu'il n'était pas ravi de son nouvel emploi. Certaines choses l'agaçaient, et son patron semblait en faire partie. Il faisait parfois référence à des choses qui échappaient à Samantha. Non seulement il s'agissait d'événements ou de situations dont elle ignorait tout, mais elle n'avait pas fait de version depuis des années, et force était de reconnaître que son latin était un peu rouillé.

Avant de s'attaquer à la première page du journal, elle avait cherché celle du jour qui précédait la mort d'Eddie. Il paraissait plus logique de commencer par là. Découvrir à quel point il se réjouissait

de passer la journée du lendemain en famille l'avait rendue affreusement triste. Il était manifestement fou de ses deux filles, qu'il mentionnait sans cesse.

L'amour de ses enfants, Samantha connaissait.

Elle connaissait l'émerveillement qu'on ressentait devant la chair de sa chair ; parfois cette sorte de stupeur d'avoir créé un être humain ; toujours cet amour inconditionnel et la joie qui en découlait, mais aussi la peur. Peur qu'il n'arrive quelque chose à son enfant. Peur de le perdre. Et quand cela arrivait, c'était encore bien plus cruel que tout ce qu'on avait imaginé pendant les courts moments où on s'était laissé aller à envisager le pire. Une punition inhumaine. Une indicible souffrance. Sans doute était-ce aussi terrible pour un jeune enfant de perdre son père. Même si elles ne l'exprimaient pas comme les adultes, les filles de Susan et d'Eddie traversaient une épreuve qui les marquerait à vie, et dont elles ne sortiraient pas indemnes. Si elles parvenaient à en sortir. Samantha avait eu la chance que ses parents vivent assez longtemps pour la voir devenir médecin. En épousant Simon et en lui donnant deux enfants, elle s'était recréé une famille. Mais cette famille-là aussi lui avait été enlevée. Qu'avait-elle donc fait pour mériter pareil châtiment ? Elle ne le comprendrait jamais.

Respire, respire...

Le journal à la main, elle changea de position dans le fauteuil en cuir, et secoua doucement la tête pour tenter de chasser ces pensées et recouvrer sa concentration. Sous l'impulsion de ces mouvements, les pages se tournèrent d'elles-mêmes, le hasard choisissant le 10 avril pour terme de leur envolée. Samantha parcourut la page du regard. Elle avait des allures d'emploi du temps, retraçant une succession de rendez-vous avec des représentants de l'OTAN. A priori rien de passionnant, donc. Elle voulut revenir en arrière, à la page où elle s'était arrêtée de traduire. La première qu'elle tourna lui opposa une résistance, infime et pourtant suffisante pour piquer sa curiosité.

Elle l'ouvrit et vit qu'elle était datée du 4 avril.

Il manquait donc les journées comprises entre le 4 et le 10 avril. Etonnant de la part d'un homme qui, selon Susan, tenait religieusement son journal, quitte à n'écrire que quelques mots ou à relater des faits dépourvus d'importance.

Pourquoi Eddie avait-il sauté cinq jours au mois d'avril ?

Elle se pencha sur le journal, l'ouvrant autant que le permettait la reliure. Elle comprit alors que la légère résistance qu'elle avait sentie s'expliquait par la présence de minuscules bouts de papier. Sans doute les chutes des feuilles manquantes qui s'étaient glissées entre les pages. Ce qui voulait dire qu'elles avaient été arrachées, ou plus probablement découpées aux ciseaux. Et cela voulait dire également qu'Eddie n'avait pas sauté ces cinq journées, comme elle l'avait

d'abord cru, mais que quelqu'un — lui, peut-être — les avait supprimées après coup.

Samantha retourna dans la cuisine. Après le dîner, Susan avait placé un tas de documents sur la table. Quand Samantha entra, elle était penchée sur l'un d'eux, lunettes en équilibre sur le bout du nez. Elle releva la tête, soulevant un sourcil par-dessus la monture rouge.

— Vous avez besoin de refaire le plein ? demanda-t-elle en lançant le menton vers la bouteille de scotch.

— Non, ça va, merci. Dites-moi, Susan, vous aviez vu ça ? On dirait bien qu'il manque des pages au journal. Elles semblent avoir été découpées. Ça correspond au 5, 6, 7, 8 et 9 avril. Il s'est passé quelque chose de particulier, durant ces cinq journées ?

Les traits de Susan se contractèrent.

— Je ne sais pas... Non... Enfin, rien qui me vienne spontanément à l'esprit, en tout cas. Laissez-moi aller chercher mon agenda.

— Eddie en avait un, lui aussi ?

— Dans le tiroir de son bureau, en haut à droite. Mais il se servait surtout de l'agenda de son BlackBerry, même pour la vie privée. Quant à son emploi du temps professionnel, son assistante chez Raptor sera sûrement à même de vous renseigner. Eddie s'efforçait vraiment de ne pas rapporter son travail à la maison, vous savez. C'est pour ça qu'il laissait son ordinateur portable au bureau. Mais bien sûr, il avait toujours son BlackBerry sur lui, en cas d'urgence professionnelle.

Samantha retourna dans le bureau d'Eddie, ouvrit le tiroir que lui avait indiqué Susan et y trouva un agenda recouvert d'une housse en cuir chocolat, qui portait les marques de nombreuses manipulations. En revanche, les pages étaient d'un blanc éclatant, comme si elles sortaient tout juste de l'usine à papier. Elle l'ouvrit au 5 avril. Rien. D'ailleurs, toutes les pages étaient vierges, à l'exception d'une seule sur laquelle avaient été tracées une petite croix et les initiales *BS*. C'était la page du mardi qui précédait le 5 avril.

Susan arriva à ce moment-là, son propre agenda à la main. C'était un Filofax rose gonflé de bons de réduction, de reçus de carte bancaire, d'un carnet de chèque et de Dieu sait quoi encore. Tout le contraire de celui d'Eddie. Samantha en avait un semblable, du temps où elle avait une famille.

— Je ne vois rien de spécial aux dates que vous m'avez indiquées, dit Susan. Une baby-sitter est venue garder les filles le soir du 6 avril parce qu'on est allés au cinéma « en amoureux », comme disait Eddie. Sinon, le train-train habituel. Non, vraiment, je ne vois pas... Peut-être que son stylo-plume s'est vidé sur les pages ? C'est déjà arrivé qu'il fasse ça.

— Et Eddie arrachait ou découpait les pages tachées d'encre, dans ces cas-là ?

— Non, il attendait que ça sèche et il écrivait dans le moindre espace qui avait échappé aux projections. Il détestait gâcher du papier.

Susan écarquilla brusquement les yeux.

— Vous croyez que l'intrus les a prises ? Que quelque chose dans ces pages aurait pu nous mettre sur la piste de son meurtrier ?

— Je ne sais pas, Susan, mais on peut se poser la question. Vous avez bien dit qu'il avait reçu un appel du travail, le jour où il a été tué, alors même qu'il était censé prendre une journée de congé ?

— Oui, je sais que c'est bizarre... Et je sais aussi que la direction de Raptor affirme que personne de chez eux ne l'a appelé. Mais Eddie n'a pas hésité une seconde à interrompre notre promenade. Il y tenait, pourtant, et il savait qu'on y tenait aussi, les filles et moi. Il n'y avait que son boulot pour le faire réagir comme ça. Il ne discutait jamais quand Raptor le contactait pour une urgence. C'était son côté militaire. Et puis, qui d'autre est-ce que ça pourrait être ?

La pression de la journée, l'incongruité de cette situation où elle se retrouvait en train de fouiller l'intimité de son mari avec celle qu'il avait aimée avant elle — et qu'il n'avait peut-être jamais cessé d'aimer —, ce fut soudain trop pour Susan, qui fondit en larmes.

— J'étais en colère contre lui, Sam. Voilà la dernière émotion que j'ai éprouvée pour mon mari avant sa mort... De la colère... Qu'est-ce que ça dit de moi, hein ?

Elle enfouit le visage dans ses mains, le temps de laisser échapper quelques violents sanglots.

— Je ne pourrai jamais me le pardonner, reprit-elle d'une voix prête à rompre sous le flot des larmes.

Samantha la prit dans ses bras et la laissa pleurer pendant de longues secondes. Il fallait qu'elle évacue le trop-plein d'émotions. Lorsqu'elle se calma enfin, Samantha recula, tout en conservant les mains sur ses épaules.

— Regardez-moi. Susan... Regardez-moi, s'il vous plaît. Vous ne pouvez pas vous infliger ça, d'accord ? Vous sentir coupable ne fera qu'alourdir votre fardeau. Eddie savait forcément que cette colère était une manifestation de votre amour. Vous lui en vouliez parce que vous auriez souhaité passer plus de temps avec lui, c'est bien ça ? Parce qu'il avait promis de vous consacrer cette journée, à vous et à vos filles ?

Susan hocha la tête.

— Mais j'aurais dû essayer de le comprendre, de me mettre à sa place au lieu de lui en vouloir. J'aurais dû...

— Susan, arrêtez de vous flageller. Croyez-moi, il savait que vous l'aimiez. Franchement, c'est difficile de ne pas s'en apercevoir.

Un rire perdu s'échappa des lèvres de Susan — un hoquet dissonant trempé de larmes.

— Merci, parvint-elle à articuler. Ça me fait du bien d'entendre ça...

— Tant mieux. Vous pouvez jeter un œil là-dessus, s'il vous plaît ? ajouta Samantha en lui montrant la page de l'agenda où se trouvaient la croix et les initiales. Vous savez ce que ça signifie ?

Susan passa lentement le doigt sur l'encre noire, comme si elle espérait établir un lien avec l'au-delà.

— Non, je n'en ai aucune idée. On dirait plus un gribouillage qu'autre chose. C'est bizarre...

— Oui, moi aussi je trouve ça curieux. Bon, je vais aller traduire encore quelques pages. Je pense qu'on va devoir s'intéresser aussi aux journaux qu'il a écrits durant sa dernière mission en Afghanistan. Vous pouvez aller les chercher au grenier, ou vous préférez que je vous accompagne ?

— Je vais le faire. J'ai besoin d'être... enfin...

— Je comprends.

Oui, Samantha comprenait que fouiller parmi d'autres affaires de son mari allait ajouter du sel sur la plaie béante de son cœur, et que, si Susan devait de nouveau s'effondrer, elle préférerait que ce soit sans témoin.

— Je serai ici, si vous avez besoin de moi, dit-elle avant d'aller se rasseoir derrière le bureau d'Eddie et de faire glisser les doigts, pensive, sur la couverture en cuir rouge du journal.

*Washington DC,
Hôtel de police de la première circonscription,
Bureaux de la brigade criminelle,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

Fletcher et Hart avaient réquisitionné une des salles de réunion, étalant sur la longue table ovale l'ensemble des documents en relation avec les affaires Donovan et Crowell, afin de pouvoir les considérer sous tous les angles et de mettre enfin le doigt sur ce qui leur échappait.

Fletcher raconta à son équipier le coup de fil passé à Felicia, et eut droit en retour à une moue impressionnée.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies appelé ton ex, Fletch. Je reconnais qu'il faut en avoir, pour faire un truc pareil ! Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— D'aller me faire foutre. Tu t'attendais à quoi ?

Hart le fixa un instant du regard, mains sur les hanches et regard réprobateur. On aurait dit le principal d'un collège qui venait de surprendre un fauteur de troubles la main dans le sac.

— Ben, justement, je m'attendais à ça, tu vois... Et toi, tu t'attendais à quoi, en appelant une femme avec qui tu as divorcé en mauvais termes et à qui tu n'as plus parlé depuis quatre ans hors de la présence d'un avocat ? Et pour lui demander de t'aider à faire un truc illégal, en plus !

— Tu veux un porte-voix, au cas où tout le service ne t'aurait pas encore entendu ? Il n'y a rien d'illégal là-dedans. C'est un raccourci, voilà tout.

— Et maintenant, Felicia sait que tu cherches à consulter des archives militaires auxquelles tu n'es pas censé avoir accès. Tu crois que tu vas pouvoir niquer le département de la Défense, mais c'est eux qui vont te niquer. Rien d'illégal, mon cul !

Fletcher cessa de tripoter les documents et se renversa sur le dossier de sa chaise. Il leva les yeux vers Hart qui était resté debout et le toisait, ses bras fermement croisés faisant saillir ses énormes biceps.

— Lâche-moi la grappe, d'accord ? C'était juste une idée. Je voulais donner un petit coup d'accélérateur à l'enquête, c'est tout. Tu critiques, tu critiques, mais question idées, je te trouve plutôt discret.

— C'est que moi, je ne la joue pas perso. C'est bête, mais je croyais qu'on faisait équipe, tous les deux.

— Bien sûr qu'on fait équipe, mon poussin.

Fletcher soupira ostensiblement.

— Pas la peine d'en faire toute une histoire, Lonnie. J'avais une intuition et j'ai tenté un coup de poker, point barre.

— Du Fletch tout craché, quoi ! lança une voix qui les fit sursauter.

Fletcher se tourna vivement et resta un moment stupéfait devant la superbe blonde qui se tenait dans l'embrasement de la porte, avec ses jambes qui n'en finissaient pas et son ventre rebondi.

Sa femme. Ou, plutôt, son ex-femme.

— Felicia... Je pensais que... Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es... Tu attends un...

Hart lui lança un regard sévère et marcha jusqu'à la porte pour embrasser Felicia.

— Entre, entre. Ne fais pas attention à lui. Son cerveau a pris une journée de congé.

Felicia laissa échapper un petit rire.

— C'est rassurant de voir que certaines choses ne changent pas, dit-elle. Comment vas-tu, Lonnie ?

— Mieux que je ne le mérite.

— Si tu le dis... Embrasse Ginger pour moi, tu veux bien ? J'espère qu'elle est en forme, elle aussi.

— Oui, oui, elle va bien.

Hart jeta un coup d'œil en direction de Fletcher, qui inspira profondément et conserva le silence. Felicia se mit à scruter les ongles de sa main droite d'un air concentré.

— Ecoute, Felicia, dit-il, j'étais sur le point d'aller me chercher une tasse de café. Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

— Non... rien, merci.

— Et toi, Fletch ?

— Euh... rien pour moi non plus, répondit Fletcher avec un sourire crispé, tandis qu'une voix en lui hurlait : *Non, par pitié ! Ne me laisse pas seule avec elle !*

Hart fit comme s'il n'avait pas remarqué le regard noir de son équipier qui semblait dire : *Je te préviens...* , se payant même le luxe d'agiter la main avant de quitter la pièce. Fletcher se retint in extremis de lui faire un doigt d'honneur. La porte de la salle de réunion se ferma avec un bruit sinistre, et il se retrouva seul avec Felicia et son gros ventre. Celle ou celui qui l'avait laissée entrer sans le prévenir de son arrivée irait pointer au chômage dès le lendemain matin.

— Eh bien..., commencèrent-ils en chœur.

— Vas-y, dit Fletcher. A toi l'honneur.

— Merci. Tu permets que je m'assoie ?

— Bien sûr, prends une chaise.

Elle s'installa à côté de lui, la chaise semblant inadaptée à la forme généreuse de son ventre. Il se souvint de ce qu'il avait ressenti lorsqu'elle était enceinte de Tad. A quel point il était fier et ému de la voir porter le fruit de leur amour. A quel point il la trouvait belle et radieuse, avec ce ventre plein de promesses — symbole d'une relation

qui semblait alors si fertile. A l'époque, ils passaient leur temps à se sauter dessus... La vache, ça faisait quand même mal de la voir comme ça ! De songer que l'être qui grandissait en elle n'était pas de lui.

Elle se rendit compte qu'il fixait son ventre du regard.

— J'ai pensé que c'était mieux de venir te voir pour t'en parler.

— Tu n'as aucun compte à me rendre, tu sais.

Il crut déceler un brin de tristesse dans le sourire de Felicia.

— Oui, je sais. Mais ça me semblait plus correct. Plus respectueux pour... pour ce qu'on a vécu ensemble.

Elle s'interrompit, le temps d'une inspiration qui souleva sa plantureuse poitrine.

— Tad t'a dit qu'il y avait quelqu'un dans ma vie ?

— Oui... il me semble qu'il m'a dit quelque chose là-dessus, répondit Fletcher, se demandant s'il réussissait à donner le change ou si Felicia parvenait toujours à lire en lui à livre ouvert.

Tad lui en avait parlé, en effet, et Fletcher avait réagi en prenant une cuite monumentale qui lui avait fait perdre une bonne partie de son précieux week-end.

— On va se marier après la naissance des bébés.

— Des bébés ?

Elle éclata de rire, et Fletcher revit un instant la toute jeune fille qu'elle était lorsqu'il l'avait rencontrée.

— Bon, je n'arrive pas à croire que je vais te raconter ça... En fait, Ryan — mon fiancé — a eu une vasectomie quand il avait une vingtaine d'années, parce qu'il pensait ne jamais vouloir d'enfants. Il a fini par regretter sa décision et a subi une vasovasostomie, c'est-à-dire l'opération inverse destinée à lui rendre sa fertilité. Mais il y avait toujours des problèmes, et on a fini par opter pour la fécondation in vitro. D'où les jumelles. Eh, oui, deux petites filles...

Elle semblait heureuse, et Fletcher était déchiré entre l'envie de laisser éclater sa colère matinée de tristesse et la conscience qu'il ne fallait pas gâcher cette occasion de se réconcilier. Pour une fois qu'elle était venue le voir et qu'elle ne lui parlait pas d'un ton qui évoquait le crissement d'une craie sur un tableau... Finalement, il parvint à mettre de côté son ego blessé, ainsi que l'animosité qu'il nourrissait à l'égard de Felicia depuis leur divorce.

— Je suis vraiment content pour toi, Feli, dit-il en réussissant même à sourire.

Elle sembla touchée par ces mots.

— Mon Dieu, Fletch... J'ai l'impression que tu penses vraiment ce que tu viens de dire.

— C'est le cas. Tu mérites mieux que ce que j'avais à t'offrir.

Les lèvres serrées, elle pencha légèrement la tête de côté en le

dévisageant un instant — comme si elle jugeait sa sincérité à l'aide d'un instrument de mesure intérieur —, puis entreprit de se lever de sa chaise.

L'opération ne semblait pas si simple, et Fletcher bondit sur ses pieds.

— Laisse-moi t'aider, dit-il en lui tendant la main.

Elle se frotta le bas du dos avec une grimace douloureuse et laissa échapper un petit rire las.

— Si j'avais su à quel point c'est fatigant d'en porter deux à la fois...

Ils restèrent un moment face à face et les yeux dans les yeux, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'elle détourne finalement le regard, passant la main à l'endroit où un harmonieux rebond tendait le tissu de son élégante robe de grossesse. Elle avait toujours su s'habiller avec goût.

— Alors, tu as fait tout ce chemin pour venir m'annoncer que tu attends des jumelles et que tu vas te marier ?

Felicia tendit la main et dégagea la mèche qui tombait sur le front de Fletcher. Un geste tendre qui le prit au dépourvu et accéléra les battements de son cœur.

— Pas seulement pour ça, non.

Le visage de Felicia se fit soudain sérieux.

— J'ai rendez-vous avec Joelle. On va déjeuner ensemble.

Les sourcils de Fletcher se soulevèrent un peu et les battements de son cœur connurent une nouvelle accélération.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ?

— Oui. Tu sais que ton petit numéro d'homme en détresse fonctionne toujours avec moi.

— Felicia..., commença-t-il.

Mais elle tendit de nouveau la main et posa le doigt sur ses lèvres.

— Tu me remercieras plus tard... si j'arrive à la convaincre de le faire. Je vais d'abord lui demander si elle veut bien être la marraine des jumelles, ça devrait la mettre dans de bonnes dispositions.

— Je te revaudrai ça, Feli.

— J'y compte bien, répliqua-t-elle avec un sourire qui se transforma en grimace douloureuse. Mais pour le moment, il faut vraiment — *vraiment* — que j'aille faire pipi.

Fletcher lui adressa à son tour un sourire qui, cette fois, n'avait rien de forcé.

— Bien fait pour toi.

Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Dr Samantha Owens.

Samantha était en train de rêver. Elle savait que c'était un rêve, parce que les dizygotes portaient la toge bleu nuit des diplômés, et que des mèches gris argent parsemaient les cheveux de Simon. Il tenait la main d'une fille — une adolescente au visage grave et aux yeux ambrés qui ressemblaient à s'y méprendre à ceux de Samantha.

Elle observait la scène de l'extérieur, comme elle aurait regardé un film, sans pouvoir redresser la casquette de Matthew, toute de travers sur ses épaisses boucles blondes ; sans pouvoir resserrer le nœud qui contenait les vagues d'un blond plus clair des cheveux de Madeline.

Un champ de blé sous la brise...

Elle tendit la main, mais impossible d'atteindre le visage d'un de ses enfants fantômes. Impossible de glisser les doigts sous leurs mentons pour les faire rire. D'où tenaient-ils ces cheveux magnifiques ? Pas d'elle, en tout cas, dont la chevelure trop fine exigeait une attention constante pour lui donner du volume et une forme décente. Quant aux cheveux de Simon, on aurait dit du crin. Sans compter qu'ils étaient bruns tous les deux, ce qui ne les avait pas empêchés de donner naissance à deux petits anges blonds, dont une mini-Samantha.

Tous les trois étaient radieux, et le fait de les revoir lui procura une joie immense. Il ne lui restait qu'à les rejoindre pour que cette joie fût complète. Elle s'avança dans leur direction, mais se heurta très vite à quelque chose, des espèces de barbelés invisibles qui lui écorchèrent si douloureusement le visage et les bras que des larmes lui montèrent aux yeux. Elle cria de toutes ses forces dans l'espoir d'attirer l'attention de Simon et des jumeaux, mais elle s'époumona en vain. Ils tournèrent bientôt les talons et quittèrent ce qui se révéla être un décor de théâtre. La scène devint sombre et déserte, comme si la représentation était terminée et qu'on venait d'éteindre les projecteurs.

Elle se rendit alors compte qu'elle regardait à l'intérieur de son propre corps, allongé sur une table d'autopsie. Son corps qu'elle venait d'ouvrir pour pratiquer elle-même son examen *post mortem*, avant de découvrir qu'il ne contenait rien d'autre que du vent.

Ni poumons, ni cerveau, ni cœur.

De larges entailles rouge vif sillonnaient ses bras et son ventre. C'était par ces entailles béantes que s'étaient échappés tous ses organes.

Elle hurlait.

Elle avait conscience de hurler.

Mais elle ne parvenait pas à s'arrêter, et le son de ses cris l'engloutissait tout entière.

Elle se redressa d'un seul coup, assise droite dans son lit, les yeux écarquillés et la respiration saccadée. Elle referma la main sur son T-shirt. Sous le coton qu'empoignaient ses doigts crispés, elle sentit les cicatrices boursouflées qui s'épalaient comme des racines. Son subconscient la punissait. Il la punissait d'être en vie alors que sa famille était morte.

Sa tête était devenue une salle de projection où chaque séquence du rêve repassait en boucle. Elle aurait voulu que ça dure éternellement... Qu'elle ne cesse jamais de voir les yeux de Matthew qui se plissaient quand il riait, le grand sourire ensoleillé de Maddy lorsqu'elle jouait avec son père. Qu'elle ne cesse pas non plus de voir ce troisième enfant, cette adolescente qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de connaître et qui observait Matthew et Madeline d'un air si grave. Si triste.

Des larmes se mirent à couler sur ses joues, délavant les couleurs du rêve, noyant les détails qu'elle tentait vainement de maintenir à flot. Matthew et Maddy portaient-ils une toque ? Leur toge était-elle bleue ou noire ? Etaient-ils plus grands ou plus petits que Simon ? Et lui, avait-il beaucoup grisonné ?

Elle plaqua le poing sur ses lèvres et mordit son index recroquevillé. Un rêve... Ce n'était qu'un rêve auquel il ne fallait pas s'abandonner. Accepter la réalité était la seule façon d'avancer. De se donner une chance de ne pas vivre le reste de son existence comme un zombie.

Un sentiment de désespoir, aussi froid et implacable qu'une tempête de pluie verglaçante, s'abattit sur elle.

C'était dans des moments pareils qu'elle se demandait pourquoi elle s'accrochait encore à la vie. Qui avait besoin d'elle ? Sa disparition n'affecterait personne. Elle serait aisément remplacée, à l'institut médico-légal de Nashville. Non, décidément, cet ersatz de vie ne valait pas la peine d'être vécu.

Sans eux, rien n'avait plus de sens. Mon Dieu, comme ils lui manquaient...

Elle se mit en boule et laissa couler les larmes. Des coups discrets se firent entendre sur la porte de la chambre d'amis. Elle les ignora en espérant qu'Eleanor retournerait se coucher.

Raté. Après une seconde série de coups, la porte s'ouvrit doucement, et Samantha sentit bientôt les bras chauds et doux d'Eleanor se refermer sur elle. Son amie n'avait pas hésité à s'étendre sur le lit, juste derrière elle, pour l'étreindre avec toute la chaleur dont elle était capable.

— Je sais, dit Eleanor, je sais...

Combien de temps restèrent-elles ainsi, serrées l'une contre l'autre ? Samantha n'aurait su le dire. En tout cas, elle avait cessé de pleurer. Peut-être même s'était-elle rendormie un moment.

Eleanor posa un baiser sur ses cheveux et quitta le lit.

— Viens, ma chérie, je vais te faire un bon petit déjeuner. On m'a appelée tôt, ce matin, pour me dire que le corps d'Eddie allait quitter la morgue aujourd'hui. On a des obsèques à organiser.

Samantha resta de longues secondes sur le flanc, puis roula sur le dos avec un soupir qui semblait venir du tréfonds de son être.

Oh ! mes amours... Vous me manquez tellement...

* * *

Samantha prit une douche pendant qu'Eleanor préparait le petit déjeuner.

Elle était revenue tard, la veille au soir, dans la voiture de Susan. Effrayée à l'idée de rester seule dans sa maison, la femme d'Eddie était rentrée avec elle, à moitié endormie sur le siège passager. Samantha avait très bien compris sa réaction. Elle-même avait réagi de la même façon, au début, suppliant ses amies de passer la nuit chez elle pour ne pas affronter seule l'immense vide laissé par la disparition de Simon et des enfants. Sauf que, contrairement à Susan, elle n'avait pas reçu la visite d'un intrus qui fouillait dans ses poubelles. Ni découvert que son défunt mari lui cachait certaines choses.

Samantha allait devoir vendre sa maison.

Cette pensée avait jailli si soudainement dans son esprit qu'elle en eut un hoquet de surprise. Pourquoi n'y avait-elle pas songé plus tôt ? Ce n'était plus une maison, mais un lieu sinistre, moitié mausolée et moitié prison. Une prison où elle s'était volontairement enfermée et dont elle n'avait jamais songé à s'échapper jusqu'à maintenant.

Dieu merci, la raison avait fini par percer sous l'épais brouillard qui obscurcissait son esprit depuis la perte de sa famille. Elle y voyait clair, à présent : vendre la maison lui ferait bien moins de peine que de continuer à vivre dans ce décor dépossédé de son âme. C'était décidé : elle appellerait une agence immobilière dès son retour à Nashville.

Un sentiment agréable mais difficile à définir l'envahit tandis qu'elle se lavait les cheveux.

Elle faillit ne pas le reconnaître. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas éprouvé ça...

Avant le drame, elle avait été une femme résolue. Une femme forte, énergique et sûre d'elle, dont le caractère n'était pas exempt d'une certaine insolence.

Ce qu'elle venait de ressentir était comme un clin d'œil de l'ancienne Samantha, qui savait prendre des décisions, et il lui sembla qu'elle venait de poser la première pierre d'une nouvelle vie. Ce n'était que le début d'un grand chantier, et à elles seules, les fondations allaient prendre des mois à poser, peut-être même des années. Il faudrait ensuite ériger le bâtiment, colmater les brèches qui ne manqueraient pas de s'ouvrir, faire face à tout un tas de déconvenues et de malfaçons. Mais pour la première fois depuis la perte de sa famille, elle eut le sentiment qu'elle parviendrait à faire tenir l'ensemble, et peut-être même à lui donner une forme décente.

Elle se sécha le corps et les cheveux, puis enfila des habits propres, reconnaissante à Eleanor d'avoir lavé ses vêtements sans même qu'elle ait eu à le demander. Elle avait oublié à quel point c'était agréable d'avoir quelqu'un qui s'occupait de vous.

En provenance du couloir, les cris excités des filles de Susan et d'Eddie s'invitèrent dans la salle de bains. Même si on ne pouvait se fier entièrement aux apparences et qu'il fallait les surveiller de près pour s'assurer qu'elles tenaient le coup, le fait que ces gamines trouvent la force d'inventer un jeu, de s'amuser, avait quelque chose de rassurant. Les enfants ont une grande capacité de résilience. Bien sûr, elles n'oublieraient jamais. Bien sûr, elles seraient marquées à jamais par la disparition précoce de leur père. Mais elles étaient encore assez jeunes pour avoir une chance de s'en remettre.

En revanche, Samantha ignorait si Susan parviendrait à se relever de cette épreuve, et dans quel état. Pour cela, il aurait fallu qu'elle en sache plus sur sa relation avec Eddie. A en juger par son journal, il n'était pas heureux, durant les mois qui avaient précédé sa mort. Mais Samantha n'aurait su dire si son mal-être venait de son travail, des horreurs de la guerre ou de sa vie de couple. Après ce que lui avait raconté Susan sur l'état psychologique de son mari à son retour d'Afghanistan, elle avait tendance à parier sur les conséquences de sa vie militaire, et pourquoi pas sur une forme atténuée de trouble de stress post-traumatique. Se pouvait-il qu'il ait fini par regarder d'un œil critique son passé de soldat ? Mais ce qu'elle connaissait d'Eddie ne cadrait pas avec cette hypothèse. Comment cet homme au tempérament loyal et enthousiaste, toujours partant pour servir son pays, aurait-il pu en arriver à éprouver de l'amertume vis-à-vis de l'armée ? Il aurait fallu qu'il se produise un événement vraiment terrible pour changer sa façon de voir les choses.

Tout en se brossant les dents, elle songea aux passages du journal qu'elle avait eu du mal à traduire. Des usages impropres du latin qu'elle aurait considérés comme des erreurs si leur auteur avait eu un niveau faible ou même moyen. Mais de la part d'un homme aussi calé qu'Eddie, de telles erreurs ne pouvaient être que volontaires.

Etait-ce une sorte de code ? Des messages se cachaient-ils sous ces apparentes maladresses ? Plus elle y songeait, plus cette théorie lui semblait vraisemblable.

Si vraiment il s'agissait d'un code, se dit-elle en se rinçant la bouche, il ne lui restait plus qu'à le déchiffrer.

DEUXIEME PARTIE

Nous cette poignée d'hommes, cette joyeuse poignée d'hommes ; nous cette bande de frères.

WILLIAM SHAKESPEARE, HENRY V.

New Castle, Virginie,
Inspecteur principal Darren Fletcher.

La chaîne de montagnes des Blue Ridge Mountains s'étend du Maryland au Tennessee, débordant en chemin sur les frontières de la Caroline du Nord, de la Caroline du Sud, de la Virginie-Occidentale et de la Pennsylvanie. Suspendue au-dessus des sommets dentelés, la brume bleutée qui lui vaut son nom accompagne sa noble progression et la pare d'une aura de mystère, comme si les montagnes qui la composent étaient les gardiennes de secrets oubliés depuis longtemps par les hommes.

Ceux qui vivent dans ces régions où féerie et sorcellerie semblent se confondre, où l'on distingue mal les enchantements des envoûtements, ont appris à rester sur leurs gardes et à se méfier des étrangers. Plusieurs générations de pionniers se sont transmises cette défiance vis-à-vis de ceux qui veulent leur imposer des lois et un mode de vie dans lesquels ils ne se reconnaissent pas. Rétifs aux progrès du monde moderne, ils ont conservé des règles et des traditions qui leur sont propres, une façon bien à eux de parler, de se nourrir, et même de fabriquer leur alcool.

En d'autres termes, un policier qui débarque de nulle part chez ces gens-là n'est pas le bienvenu.

Darren Fletcher observa la route ombragée par les arbres qui poussaient à flanc de montagne — longue bande d'asphalte fraîche et obscure malgré le soleil éclatant —, et sentit se hérissier les poils de ses bras. Il avait l'impression d'être observé, mais pas par un être de chair et de sang. Nul homme ou femme n'aurait pu déclencher les frissons qui lui parcouraient l'échine, pas même un animal sauvage. C'était quelque chose de plus ancien que l'espèce humaine — quelque chose qui remontait à la nuit des temps et à quoi il ne pouvait s'identifier. Il se sentait dans la peau d'un intrus, d'un indésirable considéré comme une menace.

Il se massa le visage et secoua la tête.

Ben mon vieux Fletch... Faut vraiment que tu arrêtes de picoler.

Il regarda Hart à la dérobée. Son équipier ne semblait pas très à l'aise, lui non plus. Ils se trouvaient devant la maison qui appartenait à la mère d'un nommé William Everett, mais rien ne prouvait qu'il s'agissait bien de celui qu'ils recherchaient. Le suppléant du shérif qui les avait conduits jusqu'ici s'était écarté de la porte, sur laquelle il venait de frapper quelques coups secs avant de décliner son identité d'une voix forte.

Plus prudents encore, Fletcher et Hart patientaient au bas de la véranda. Quelques secondes s'écoulèrent dans le silence. Personne ne

répondit ou ne vint ouvrir, mais ils n'eurent pas non plus à essuyer de tir d'arme à feu, ce qui n'était déjà pas si mal.

Le suppléant du shérif avait été très clair : Mme Everett n'aimait pas qu'on vienne lui rendre visite à l'improviste et, comme beaucoup de gens du coin, elle avait la gâchette facile. Pas de riposte armée, donc, mais il restait la sensation tenace que quelque chose clochait sérieusement, par ici. Fletcher et Hart étaient des professionnels accomplis, qui avaient vu toutes sortes de bizarreries au cours de leurs carrières. Quant au suppléant, il était certes très jeune, mais il était du coin. Et les bizarreries, par ici, ça ne devait pas manquer. Aussi, le fait qu'ils aient tous les trois la chair de poule et les sens en alerte n'était pas à prendre à la légère. De toute évidence, ça sentait les problèmes à plein nez, et Fletcher était à peu près sûr de savoir d'où provenait cette odeur familière. Il inspira un bon coup, monta les marches de la véranda et alla frapper lui-même à la porte. Trois coups sonores avec le poing.

— Police ! Ouvrez, madame Everett ! Toujours pas de réponse.

— Forcez-la, dit-il au suppléant.

— Mais...

— Il n'y a pas de *mais* qui tienne. On a un mandat de perquisition. Ouvrez cette porte, s'il vous plaît.

Le jeune homme haussa les épaules et alla chercher le bélier dans le coffre de sa voiture de patrouille.

Les services du département de la Défense avaient pleinement répondu aux demandes officielles d'information liées à l'enquête sur les meurtres d'Edward Donovan et de Harold Crosswell. Ils avaient fourni les noms, grades, décorations diverses, certificats de démobilisation et autres documents relatifs au retour à la vie civile des victimes ; bref, tout ce que la loi les obligeait à donner. Mais en dehors de ça, on ne pouvait pas dire qu'ils avaient fait du zèle.

Pourtant, ces mêmes services avaient aussi participé aux demandes officieuses d'information sur cinq anciens soldats du 75^e régiment de Rangers, compagnie Bravo, et cette fois, ils étaient allés bien au-delà de ce que la loi leur demandait de faire. Tout ça à leur insu, bien entendu, et Fletcher priait le ciel pour que cette entorse au règlement ne soit jamais découverte. Il tenait beaucoup à sa liberté, et la perspective de passer quelques années en prison n'avait aucun attrait pour lui.

Le déjeuner que Felicia avait partagé avec Joelle Comprant, son amie d'enfance, avait tenu toutes ses promesses. Ravie à l'idée de devenir la marraine des jumelles, Joelle n'avait fait aucune difficulté pour aller puiser des informations dans les archives personnelles des soldats. C'était son travail, après tout. En imprimant des doubles de tous les documents sur lesquels elle avait pu mettre la main, Joelle

avait enfreint à peu près toutes les règles qu'elle avait promis de respecter. Mais Fletcher était un homme de parole : il avait garanti à Felicia que son amie ne serait jamais inquiétée ; qu'il préférerait démissionner de la police et perdre sa pension de retraite plutôt que de livrer son nom aux autorités.

Une nouvelle relation semblait s'être créée avec Felicia, à la faveur de l'annonce de sa grossesse et du service qu'elle avait bien voulu lui rendre. Dans l'avion qui les transportait vers Roanoke, Fletcher avait annoncé à Hart qu'elle avait proposé de revoir à la hausse la durée de ses droits de visite et d'hébergement. Apprendre qu'il allait enfin pouvoir passer plus de temps avec Tad avait fait plaisir à son équipier, à en juger, du moins, par le grand sourire qui s'était dessiné sur ses lèvres.

— Elle s'est toujours sentie exclue de ta vie, Fletch, avait-il dit. Tu l'as tellement tenue à l'écart d'un job qui te prend la plus grande part de ton temps qu'elle n'a pas pu trouver sa place dans votre couple. En lui demandant de l'aide, tu as réchauffé un bloc de glace gelé depuis des années. A toi d'en tirer des leçons.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit ça plus tôt ?

— Je te l'ai dit, mais tu ne voulais rien entendre. J'en parlais l'autre jour avec Ginger et elle...

— Quoi ? Tu parles de ma vie privée avec ta femme ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? Contrairement à toi, j'ai l'intention de la garder pendant encore un moment. Alors, je lui parle. Je lui dis tout. C'est pour ça qu'elle m'aime et qu'elle me supporte malgré mes nombreux défauts.

Fletcher n'avait rien répondu, se contentant de secouer la tête en se demandant s'il n'était pas passé à côté de beaucoup de choses, simplement parce qu'il avait été trop aveugle pour regarder vraiment ceux qu'il prétendait aimer. Trop bête pour les écouter vraiment. Il avait sans doute cafouillé dans les grandes largeurs, mais il était déterminé à ne pas reproduire les mêmes erreurs. Tad comptait énormément pour lui, et il était prêt à faire de gros efforts pour passer davantage de temps avec son fils... dès qu'il parviendrait à y voir plus clair dans les relations entre Edward Donovan et ses compagnons d'armes de la compagnie Bravo.

Des cinq hommes présents sur la photo encadrée dans le bureau de Donovan, seuls deux étaient encore vivants. Les documents obtenus illégalement grâce à l'amie de Felicia confirmaient qu'ils avaient tous servi à la même période en Afghanistan.

Mais l'homme que Fletcher et Hart étaient venus voir ici n'était pas rentré de mission dans les meilleures dispositions d'esprit. Toujours grâce à la future marraine des jumelles de Felicia, Fletcher avait appris que William Everett était surveillé par les services secrets en

tant que « menace potentielle contre le pouvoir exécutif », tout ça parce qu'il n'avait pas apprécié que des vies américaines soient sacrifiées pour une guerre qu'il jugeait impossible à gagner, et qu'il avait pris sa plus belle plume pour faire savoir au Président ce qu'il pensait de sa politique étrangère.

Des « terroristes maison », voilà comment on les appelait au département de la Sécurité intérieure. Quelle ironie, quand même, que le gouvernement suspecte ceux en qui il avait placé sa confiance pour protéger le pays ! Certes, Everett n'était pas considéré comme une menace sérieuse. C'était juste un soldat en colère qui aimait bien envoyer des lettres.

Sauf qu'à présent, Fletcher et Hart le soupçonnaient d'avoir tué deux de ses camarades de combat. Everett était devenu par défaut leur principal suspect, Alexander Whitfield étant introuvable à ce jour. Un vrai fantôme que ce X-Man... Il était rentré au pays et avait dit adieu à l'armée avant de disparaître de la surface du globe.

Parvenir à le localiser risquait de prendre un temps considérable.

Du coup, ils avaient sauté dans un vol pour Roanoke avant de monter dans la voiture de patrouille du jeune suppléant et de prendre la direction du nord-ouest. La dernière adresse connue de William Everett — alias Billy Shakes — les avait conduits dans ce petit chalet aux allures de cabane, perdu dans la nature qui entourait la petite ville pittoresque de New Castle.

Le suppléant du shérif grimpa une nouvelle fois les marches de la véranda branlante, cette fois armé du bélier en métal. La porte ne semblait pas très résistante et un simple coup de pied aurait sans doute suffi à l'ouvrir. Mais Fletcher n'était pas d'humeur à se planter des échardes dans le mollet, ce qui risquait d'arriver si sa jambe passait à travers le bois vermoulu. Et puis, le suppléant était jeune et il avait sûrement besoin d'un peu d'action. Fletcher sortit son arme pour le couvrir, aussitôt imité par Hart. Le suppléant donna un coup sans conviction sur la serrure, qui l'encaissa avec un vague gémissement. Apparemment, tout le monde avait sous-estimé sa robustesse. Fletcher se racla la gorge avec un brin d'agacement, et cette fois le jeune policier balança brutalement le bélier contre la porte, qui s'ouvrit à toute volée. Elle frappa contre le mur intérieur, libérant une répugnante odeur de décomposition.

— Oh ! la vache..., dit le suppléant avec une grimace de dégoût.

Il posa le bélier sous la véranda pour se couvrir le nez et la bouche de sa main. Quelques mouches volèrent lentement vers l'air libre, comme sonnées par la puanteur qui régnait là-dedans.

— Vos collègues n'ont pas senti que ça chlinguait quand ils sont venus hier soir ? demanda Fletcher.

Le reproche à peine voilé n'échappa sûrement pas au suppléant,

encore assez jeune pour être impressionné par le regard dur de Fletcher.

— Je suppose que personne ne s'est suffisamment approché de la porte, inspecteur. Comme je vous l'ai dit, Mme Everett n'a pas un caractère facile. On peut s'attendre à tout, avec elle, et surtout au pire. Ils ont sûrement appelé avant de faire demi-tour. C'est que contrairement à vous, ils n'avaient pas de mandat, ajouta-t-il timidement.

Hart maugréa quelque chose qui ressemblait fort à « bande de ploucs incompetents », et Fletcher le fusilla du regard, soulagé que le jeune homme ne l'ait pas entendu. Se mettre les autorités locales à dos avec ce genre de propos était pour le moins contre-productif. Et puis, ce gamin n'y était pour rien, contrairement à ceux qui s'étaient rendus ici même, la veille, et qui avaient rebroussé chemin sans être fichus de détecter l'odeur de décomposition.

Après avoir laissé filer une grossièreté entre ses dents, Fletcher pénétra le premier dans la bicoque de bois.

L'intérieur était encore pire que ce à quoi il s'attendait. Il faisait chaud, et une odeur de renfermé et de nourriture moisie imprégnait l'air déjà saturé par la puanteur de la mort. Des grains de poussière dansaient avec les mouches dans les rayons de soleil qui s'invitaient par la porte défoncée. Des journaux étaient empilés sur une table en Formica, à côté des restes d'un repas pour deux qui faisaient le bonheur des asticots. Fletcher poursuivit son inspection, prenant soin de respirer par la bouche.

Le chalet n'était pas bien grand. Etroite et toute en longueur, la petite cuisine s'ouvrait sur une pièce à tout faire où se côtoyaient la table en Formica, un canapé défoncé, un fauteuil guère plus pimpant, un poêle à bois rouillé et une grosse télévision à tube cathodique. Un minuscule couloir menait à une salle de bains flanquée de portes de part et d'autre.

— Bon, dit Fletcher en s'adressant à Hart. Il faut qu'on trouve le corps.

Hart hocha la tête et disparut dans le couloir, tandis que Fletcher se tournait vers le suppléant.

— La mère a été vue récemment ?

— Je l'ai aperçue en ville la semaine dernière. C'était lundi ou mardi, et elle faisait des courses à la quincaillerie.

— Et son fils ?

— Pas que je sache, mais je peux interroger les commerçants. On ne voit pas souvent Billy dans le coin, vous savez. Pourquoi aurait-il envie de rendre visite à sa mère ? Cette bonne femme est une vraie teigne.

— Une teigne morte, dit Hart en émergeant du couloir avec une

grimace éloquente. Mme Everett est dans son lit avec une balle logée dans le crâne.

— Ah, merde..., lança le suppléant en retirant son chapeau pour s'éponger le front avec un bandana rouge.

— Et dans l'autre chambre ? demanda Fletcher.

— Vide.

— La salle de bains ?

— Viens constater par toi-même.

Ce n'était pas beau à voir. Un homme qui correspondait au signalement de William Everett, dit Billy Shakes, était affalé dans la baignoire, le haut du corps couché sur le rebord et à demi immergé dans une eau noirâtre. Un rasoir droit se trouvait au sol, ouvert et maculé de sang séché. Le visage de la victime était congestionné et sa peau était en train de tourner au violet foncé.

— Suicide ou mise en scène ? demanda Fletcher.

— Le suicide est plausible, répondit Hart. Il tue sa mère avant de se trancher les veines avec un coupe-choux dans la baignoire.

— Reste à trouver pourquoi il aurait fait ça.

Hart secoua la tête. Le suppléant devenait chaque seconde un peu plus vert.

— Foutez-moi le camp d'ici avant de gerber sur ma scène de crime ! lança Fletcher.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois et Fletcher le regarda décamper. Il ne pouvait pas lui en vouloir. Lui aussi aurait préféré être n'importe où ailleurs que dans cette ignoble cahute. Bon sang... Billy Shakes puait l'enfer, et ce n'était rien à côté du spectacle qu'il offrait.

— On fait le tour du propriétaire pour s'assurer qu'on n'a rien loupé et on laisse la police du coin se débrouiller avec ça, dit-il avant de souffler d'un air dégoûté.

— Tu penses à la même chose que moi ? demanda Hart. Fletcher hochait la tête.

— Vu l'état de décomposition du corps, il doit être mort depuis trop longtemps pour avoir pu tuer Donovan, et sans doute même Croswell.

— Oui, c'est aussi mon avis. Le légiste nous donnera des infos plus précises, mais c'est sûr qu'il a cassé sa pipe depuis déjà un bon moment.

Ils quittèrent la salle de bains et firent un rapide tour des lieux sans trouver de quoi remettre en cause la thèse du suicide d'Everett. Fletcher n'avait aucune envie de fouiller lui-même dans ce désordre. Il laissait ça aux techniciens de la police scientifique.

Ils trouvèrent le suppléant du shérif assis sur les marches de la véranda décrépite, la tête entre les genoux. Fletcher s'arrêta pour lui

tapoter l'épaule.

— Ça va aller, petit ?

— Je m'appelle Brendan, répliqua-t-il.

Il avait encore un peu de fierté et la force de rétorquer. Peut-être réussirait-il à survivre dans ce métier, après tout. Fletcher avait déjà vu bien pire que ce qu'il y avait dans cette salle de bains, mais force était de reconnaître que ce n'était pas joli. Il eut pitié du jeune homme.

— Pardon, je ne voulais pas être condescendant. Dites-moi, Brendan, quand vous vous sentirez d'attaque, j'aimerais que vous appeliez les gars de la scientifique, d'accord ? Qu'ils jettent un œil à tout ça. Apparemment, on a affaire à un meurtre suivi d'un suicide. Mais les apparences, hein... Ah oui, prévenez-les que les corps sont dans un état de décomposition avancée. Dans ces cas-là, ils prévoient des protections supplémentaires.

— Comptez sur moi, inspecteur, répondit le suppléant d'une toute petite voix, ses épaules semblant s'affaïsser encore davantage.

— Vous êtes sûr que ça va, Brendan ?

— Oui... C'est simplement que... Ce n'est pas une mort, de pourrir comme ça dans son lit. C'était une sale bonne femme, d'accord, mais personne ne mérite de partir de cette façon-là. Dire que je l'ai vue la semaine dernière... Et Billy, eh ben... Je veux dire, pourquoi il serait revenu voir sa vieille pour se suicider après l'avoir tuée ? Ça ne se fait pas, ce genre de truc. D'accord, ce n'était pas le genre de mère qu'on veut avoir, mais c'est quand même elle qui lui a donné la vie.

— On ne saura peut-être jamais ce qui l'a amené à faire ça. Allez, mon vieux, il est temps de passer cet appel radio.

Brendan se releva et se dirigea vers la voiture de patrouille. Fletcher le suivit un instant des yeux avant de se tourner vers Hart, qui s'éventait avec une brochure ramassée dans l'avion. Le catalogue d'un tour-opérateur qui proposait des vacances paradisiaques.

— On est dans une impasse, Fletch.

— Il est mort depuis au moins une semaine, tu es d'accord ?

— Oui, je dirais une bonne semaine. Si Brendan ne se trompe pas, quand il dit avoir vu Mme Everett en ville au début de la semaine dernière, et qu'elle est bien morte le même jour que son fils, ça veut dire qu'il n'était déjà plus de ce monde quand Donovan et Crowell ont été tués. Mais un suicide après avoir tué sa mère ?

Hart se massa le menton.

— Je ne sais pas... Franchement, Fletch, cette affaire devient plus tordue de jour en jour. Tu te rends compte que Whitfield est désormais notre suspect principal ?

Whitfield, l'asocial qui vivait retiré du monde, quelque part dans les bois. Whitfield, l'ancien soldat des forces spéciales, très

certainement armé jusqu'aux dents. Le genre d'électron libre qui pouvait se révéler extrêmement dangereux si on venait troubler sa tranquillité.

Un sacré client qui avait peut-être déjà quatre meurtres récents à son actif.

Situation hautement merdique, songea Fletcher alors que des sirènes se faisaient entendre, déchirant l'air dans le lointain. Les collègues de Brendan seraient bientôt là. Il n'avait aucune envie de faire des ronds de jambe aux flics du coin, mais il n'avait pas le choix. Il voulait repartir avec un maximum d'informations sur cette scène de crime avant de rentrer dès que possible.

Parce que demain, à Washington, auraient lieu des obsèques auxquelles il tenait absolument à assister.

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Dr Samantha Owens.*

Samantha n'aimait pas les enterrements. Certes, elle n'était pas la seule dans ce cas, elle en avait bien conscience. A part quelques farfelus attirés par le morbide, personne n'avait de goût pour ce genre de cérémonie. Mais chez elle, c'était une aversion qui confinait à la phobie, même quand le défunt n'était pas un de ses proches. Ce malaise profond face aux veillées et aux cortèges funèbres, aux discours parmi les tombes et aux habits sombres baignés de larmes, était né à l'occasion du premier enterrement auquel elle avait assisté, et ne l'avait plus quittée depuis. Ce jour-là, on avait dit adieu sous la pluie à une petite fille, une amie d'école renversée par une voiture.

Le travail de Samantha consistait à découvrir les causes de la mort d'une personne, pas d'assister à son inhumation. Ni d'être le témoin du désespoir de ceux qu'elle laissait derrière elle.

Et pourtant, elle était là, parce qu'elle faisait partie de ceux qu'Eddie avait laissés derrière lui.

Honnêtement, elle n'était pas certaine d'être capable d'affronter cette nouvelle épreuve. C'était trop tôt pour voir un cercueil descendre dans un grand trou en rectangle. Trop tôt, même, pour dire adieu à Eddie.

Mais Susan et Eleanor avaient besoin d'elle, et elle n'avait pas le luxe de choisir si elle voulait ou non assister aux obsèques. Alors, au lieu d'enfoncer la tête dans le sable et d'attendre que tout soit fini, comme elle aurait été tentée de le faire, elle se trouvait dans un magasin de M Street qui répondait au doux nom de « Maison Blanche Marché noir », en train de chercher une robe pour ce triste événement.

Elle avait changé son billet d'avion afin de pouvoir rester quelques jours supplémentaires. Et prévenu la direction de l'institut médico-légal de Nashville qu'elle prenait une semaine de congé. Mais elle n'avait pas emporté beaucoup de vêtements, et certainement rien qui puisse convenir à un enterrement. Elle n'y avait même pas songé lorsqu'elle avait rempli son sac de voyage à la va-vite, avant de sauter dans l'avion.

Susan lui avait gentiment proposé de se servir dans sa penderie. Les deux femmes avaient à peu près la même corpulence, et Samantha aurait certainement trouvé une tenue convenable pour faire ses adieux à Eddie. Mais l'idée de porter les habits de sa femme à son enterrement la rendait mal à l'aise. Pour tout dire, ça lui semblait à la limite de la perversité. Alors, elle avait poliment refusé l'offre de Susan, optant plutôt pour une promenade à pied le long des avenues

commerçantes.

Avant, elle adorait faire les boutiques. *Avant*. Car lorsqu'un malheur tel que celui qui l'avait frappée s'abattait sur vous, il ne se contentait pas de vous priver de ceux que vous aimiez : il vous volait aussi le moindre de vos plaisirs. Mais la journée était ensoleillée, l'air doux et imprégné de senteurs florales, et elle se surprit à apprécier sa sortie. Elle dénicha de quoi composer une tenue à la fois élégante et sobre, y compris des chaussures plus adaptées à la circonstance que celles qu'elle avait emportées.

Remontant Wisconsin Avenue avec ses sacs de courses sur l'épaule, elle songea à l'affaire Donovan/Croswell, puisqu'elles semblaient ne faire qu'une, désormais. Après une phase de progrès, elle avait le sentiment que l'enquête piétinait. Elle n'était pas parvenue à déchiffrer le code inventé par Eddie, si toutefois les erreurs de latin dans son journal étaient bien volontaires, comme elle le pensait. Aucun des trois messages téléphoniques qu'elle avait laissés à Darren Fletcher n'avait reçu de réponse. Ses recherches sommaires pour localiser Xander, l'ami d'Eddie et de Harold Croswell, n'avaient abouti à rien. A part aller faire un tour du côté de la rivière Savage et poser des questions à tous les gens qu'elle croiserait là-bas, elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire de plus. Et à quoi bon partir à l'aveuglette dans une zone aussi vaste ? Ce serait comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Sans compter que si Xander était un assassin, elle n'avait pas particulièrement envie de se jeter dans la gueule du loup. En réalité, elle avait plutôt envie de battre en retraite, de fuir ces cruelles émotions qui l'assaillaient depuis qu'elle avait posé le pied à Washington.

Réfléchis comme une enquêtrice criminelle, Sam. Comme Taylor. Qu'est-ce qu'elle ferait à ta place ?

Elle ne battrait pas en retraite. Au contraire, elle foncerait tête baissée, peut-être même avec un brin d'inconscience, et elle éluciderait l'affaire. Mais c'était pour cette raison qu'elle était lieutenant à la brigade criminelle. Et si Samantha avait choisi une autre manière de servir la justice, c'était sans doute aussi parce que foncer tête baissée n'avait jamais été dans sa nature.

Au fond, elle était d'un caractère prudent. Il n'y avait vraiment qu'à côté d'Eddie qu'elle avait pu paraître irréfléchie. Elle était du genre à peser le pour et le contre, à mesurer longuement les conséquences de ses actes avant d'agir. En d'autres termes, la spontanéité n'était pas son point fort.

Et pourtant, elle était là, non ? En train d'essayer de résoudre une enquête criminelle à Washington sans que rien l'y ait préparée. S'il pouvait la voir, là où il se trouvait, Simon devait bien rire. Il avait été d'une nature tout aussi prudente et réfléchie que la sienne. Sans doute

cela avait-il influencé le choix de leurs professions respectives : elle médecin et lui généticien. Pour des gens comme eux, les explications rationnelles avaient quelque chose de rassurant, tout comme les principes immuables de la science.

Il n'y avait pas d'explication rationnelle à la mort de Simon. Pas d'explication rationnelle à celle des enfants. Pas d'explication rationnelle à la fausse couche qu'elle avait faite juste avant de perdre sa famille.

Alors pourquoi continuait-elle à vouloir expliquer ce qui ne pouvait l'être ?

Elle sentit sa respiration se hacher et s'accélérer.

Laissant tomber les sacs de courses sur le trottoir, elle sortit le gel antibactérien de son sac à main.

Respire, respire...

Le besoin irrépissable de se laver les mains l'avait comme mise à nu devant tous ces inconnus qui marchaient dans la rue. C'était tout simplement plus fort qu'elle : Samantha devait s'abandonner à sa compulsion malgré les regards intrigués — moqueurs ? — des passants, frotter et frotter encore jusqu'à ce que ses mains soient sèches, puis verser une nouvelle giclée de gel au creux de ses paumes et tout recommencer.

Simon. Matthew. Madeline.

Eddie.

Elle s'interrompit net lorsqu'elle prit conscience d'avoir inclus Eddie dans sa prière éperdue.

Respire, respire...

Respire, Sam !

Ouvre les yeux.

Des voitures qui passaient, des ouvriers du bâtiment à l'angle de la rue, des groupes serrés d'étudiants qui se hâtaient de rejoindre leurs cours. Lentement, elle reprit contact avec la réalité. Son regard se porta sur sa gauche, et elle se rendit compte qu'elle se trouvait devant l'université de Georgetown.

Combien de fois, dans sa jeunesse pas si lointaine, s'était-elle tenue ici même, devant les grilles ouvertes de l'entrée principale ? A attendre sa bande de copains avant d'aller faire la bringue. A échanger des notes de cours. Des baisers avec Eddie. A reprendre son souffle après avoir couru.

Les souvenirs lui tombaient dessus comme une pluie d'orage, des trombes d'eau qui lui noyaient le cœur.

Le journal d'Eddie... Un code secret se cachait-il vraiment derrière ces maladresses linguistiques ? Il y mentionnait des dates. Des dates qui correspondaient à la période où ils s'étaient aimés, ici même, à Georgetown.

Comme s'il avait su qu'elle lirait son journal au cas où il lui arriverait malheur.

Elle secoua la tête et alla s'adosser à l'une des colonnes en pierre qui encadraient les grilles noires.

Réfléchis, Sam. Non... c'est n'importe quoi. Comment aurait-il su que tu lirais son journal ? Tu ramènes tout à toi.

Et si... ?

Oui, c'était forcément ça !

Ce n'était pas à elle qu'Eddie adressait des messages, mais à lui-même.

Elle resta immobile, adossée à la colonne en retrait du trottoir, laissant les pages du journal tourner dans sa tête. Elle se souvenait... Son cœur se mit à battre plus vite. Les pièces du mécanisme s'imbriquèrent les unes dans les autres, ouvrant un espace lumineux dans son esprit.

Le code qu'elle pensait deviner sous les maladresses linguistiques n'était pas un code en lui-même, mais des souvenirs. Oui, des souvenirs. C'était ainsi qu'il rédigeait son journal, parsemant de souvenirs les pages qui semblaient de prime abord les moins intéressantes. A présent qu'elle l'avait compris, elle comprenait aussi que tous ces souvenirs ne la concernaient pas, bien entendu, même si c'était le cas de certains, surtout parmi les pages les plus récentes.

L'élégance du procédé la fit sourire. *Mais mon Dieu, quarante ans de souvenirs...* En tout cas, ce qui se trouvait dans les pages manquantes pouvait évoquer n'importe quel événement, et qui s'était produit à n'importe quelle période de sa vie.

A l'université, Eddie ne faisait pas mystère de son goût pour le journal intime. Diariste enthousiaste, il parlait volontiers de cette passion avec les autres étudiants. Samantha le voyait encore discuter avec ses amis de la façon dont il envisageait cet exercice très personnel, citant tel ou tel auteur réputé pour le journal qu'il avait écrit. Les propos qu'il prêtait à Julien Green lui revinrent à la mémoire :

« Le journal est une longue lettre que l'auteur s'écrit à lui-même, et le plus étonnant de l'histoire est qu'il se donne de ses propres nouvelles. »

Voilà qui ne faisait que renforcer ce qu'elle pensait avoir compris des messages qu'il s'adressait à lui-même.

Un moment encore, elle laissa défiler le film du passé, regardant et écoutant Eddie expliquer son besoin de se vider l'esprit sur le papier, pensées profondes et futiles mélangées. A l'en croire, il s'attablait toujours devant son journal avant de se mettre au lit, même quand il rentrait d'une soirée arrosée ou qu'il était trop fatigué pour écrire lisiblement. Ça l'aidait à trouver un sommeil paisible, disait-il.

C'était ce qui avait décidé Samantha à lui offrir ce stylo-plume. Elle avait pensé que ce serait plus agréable d'écrire avec ça qu'avec un simple Bic.

Malgré son côté un peu poseur, qu'elle avait évoqué devant Susan, Eddie n'était ni vantard ni impudique. Et s'il assumait crânement le fait de rédiger son journal en latin, elle ne l'avait jamais entendu divulguer à quiconque les détails de ce qu'il y mettait. Et elle doutait qu'il ait changé sur ce point avec l'âge.

Pourtant, quelqu'un semblait savoir qu'il avait écrit quelque chose de compromettant. Quelqu'un qui s'était assuré que personne n'en prendrait connaissance, s'introduisant dans la maison des Donovan et volant les pages sensibles du journal. Quelqu'un qui comprenait forcément le latin... A moins qu'il ou elle ne se soit contenté de choisir les pages à subtiliser en fonction de la date.

Si elle voyait juste, si la théorie qu'elle venait de développer tenait la route, le coupable était forcément un proche d'Eddie. A moins, bien sûr, qu'il n'ait lui-même retiré et détruit les pages après avoir reçu la note menaçante.

Mon Dieu, elle avait le sentiment que ses pensées tournaient en rond... Elle ramassa ses sacs de courses et reprit son chemin vers la maison d'Eleanor, impatiente de relire le journal à la lumière de ce qu'elle pensait avoir découvert. Elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger une fois encore sur les gens avec qui Eddie travaillait chez Raptor, ainsi que sur ses anciens compagnons d'armes. Sa mort n'était pas le fruit d'un malheureux hasard, elle n'avait plus le moindre doute à ce sujet. Et elle était de plus en plus convaincue qu'il avait été tué par quelqu'un qu'il connaissait bien.

Il fallait absolument qu'elle lise les journaux intimes qu'il avait tenus pendant qu'il combattait à l'étranger avec les quatre autres hommes présents sur cette photo. Qu'elle s'imprègne de l'histoire qu'ils racontaient. Susan était montée au grenier, la veille au soir, pour ouvrir la cantine militaire d'Eddie. Elle en avait rapporté trois journaux recouverts de cuir rouge foncé que Samantha avait emportés chez Eleanor.

Plus elle trouvait de réponses aux questions qu'elle se posait, plus le brouillard semblait s'épaissir. Mais au moins, elle savait désormais ce qu'elle devait chercher derrière l'écriture serrée d'Eddie. Elle était certaine que, volontairement ou non, il avait semé des petits cailloux sur son chemin. Des cailloux qui la mèneraient jusqu'à la vérité.

*Washington DC,
Hôtel de police de la première circonscription,
Bureaux de la brigade criminelle,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

— Merci Brendan, j'attends le fax.

Fletcher remit son téléphone portable dans sa poche et se renversa sur le dossier de son fauteuil. C'était l'heure où l'équipe de nuit venait de partir et où celle du matin n'était pas encore arrivée ; l'heure où le calme régnait dans les bureaux de la brigade criminelle, au deuxième étage de l'hôtel de police. Le moment idéal pour réfléchir.

En fait de « ploucs incompetents », comme les avait qualifiés Hart dans un moment d'agacement, les collègues de New Castle, secondés par des techniciens de la police scientifique de Roanoke, s'étaient révélés bougrement efficaces. Le temps que Fletcher et Hart rentrent à Washington, ils avaient non seulement procédé aux diverses constatations et prélèvements sur la scène de crime, mais les deux corps avaient été autopsiés et le médecin légiste leur avait fourni son rapport définitif. Le fait que ledit légiste ait été un expert en entomologie légale n'avait pas nui à la manifestation de la vérité, bien au contraire. En étudiant l'activité des insectes dans les deux corps, il avait pu estimer avec une assez grande précision que la mort de William Everett remontait au mardi de la semaine précédente, soit trois jours avant le meurtre d'Edward Donovan. Voilà qui confirmait ce que Fletcher soupçonnait déjà : Billy Shakes n'était pas l'homme qu'ils recherchaient.

Suicide probable et mort par exsanguination, concluait le rapport. En d'autres termes, Everett/Shakes s'était vidé de son sang après s'être — sans doute — tranché les veines avec un coupe-choux. Pas d'indices solides indiquant que la victime ait pu subir des intimidations ou être contrainte, d'une façon ou d'une autre, de se donner la mort.

A l'exception d'un détail. Un petit détail qui pouvait remettre en cause le scénario du meurtre suivi d'un suicide.

Les techniciens de la police scientifique avaient recueilli un nombre important d'éléments de preuve, dont un long cheveu sombre incrusté dans la plaie de Mme Everett ; cheveu qui ne semblait correspondre ni à la chevelure blonde de son fils ni à la sienne, entièrement gris acier. Un cheveu dont le follicule intact allait permettre une recherche d'ADN. La combinaison de ce cheveu suspect et de la datation des cadavres constituait pour Fletcher une raison suffisante pour réserver ses conclusions quant au scénario de ce double homicide. De son point de vue, on ne pouvait exclure la présence d'une tierce personne, impliquée dans au moins un des deux

décès. Il était tout à fait possible que quelqu'un ait tué Mme Everett et que son fils se soit suicidé après l'avoir trouvée morte.

Sauf que, d'après ce qu'on lui avait dit de la personnalité de cette femme et des rapports qu'elle entretenait avec Shakes, il voyait mal ce dernier se suicider par désespoir d'avoir perdu sa mère. Il existait un autre scénario, beaucoup plus crédible aux yeux de Fletcher : quelqu'un était venu tuer Billy Shakes et avait d'abord supprimé sa mère pour qu'il n'y ait pas de témoin.

Cependant, les premières constatations accréditaient la thèse du suicide. Sur le poignet gauche de l'ancien Ranger, des coupures qui commençaient à environ deux centimètres de sa paume — suffisamment profondes pour faire couler le sang, mais pas pour trancher l'artère — paraissaient indiquer une hésitation, fréquente chez ceux qui se taillaient les veines. Bien sûr, il se pouvait qu'il ait été contraint de faire ça. A en croire le taux d'alcool dans son sang, il était complètement soûl lorsqu'il avait mis fin à ses jours. Soûl mais sans doute conscient : si Billy Shakes avait un foie d'alcoolique, sa dépendance ne semblait pas l'empêcher de mener une vie normale. Son patron avait été retrouvé et interrogé : Billy travaillait pour lui en tant que bûcheron, et il n'avait que de bonnes choses à dire sur l'ancien soldat. L'homme avait paru sincèrement triste d'apprendre son décès, décrivant son employé comme ponctuel et travailleur, capable de faire mourir de rire ses collègues comme de leur tirer des larmes lorsqu'il partait dans de grandes tirades empruntées à « l'autre William », comme il appelait son maître Shakespeare. Certes, Billy avait été surpris deux ou trois fois en train de boire sur son lieu de travail, mais après une explication les yeux dans les yeux, il n'avait jamais recommencé.

Ni sable récent dans ses poumons ni *Dis la vérité, sinon...* inscrit sur un bout de papier. D'ailleurs, il n'y avait pas le moindre courrier à son nom dans la bicoque de bois. La seule chose qui semblait lui appartenir était un grand sac de voyage, avec assez d'habits pour tenir une semaine sans faire de lessive. Tout semblait indiquer qu'il était venu rendre visite à sa mère, ce qui correspondait aux déclarations de son employeur, qui affirmait que Billy lui avait demandé un congé d'une semaine « pour aller s'occuper de sa mère malade ».

Sauf que Mme Everett était en bonne santé avant de mourir.

Peut-être était-il venu se réfugier là pour fuir un danger, s'imaginant être à l'abri dans la montagne, avec le fusil à pompe de maman pour le protéger. Pas très glorieux, pour un ancien soldat des forces spéciales, mais les gens faisaient n'importe quoi quand ils avaient la trouille.

Alors qui avait réussi à faire peur à un type qui avait passé dix ans de sa vie à traquer des terroristes entre le sable brûlant du désert et

l'aridité des montagnes rocailleuses ? Et s'était-il vraiment suicidé, ou l'avait-on forcé à quitter ce monde ?

Fletcher devait faire un effort sur lui-même pour ne pas laisser une croissante irritation lui brouiller l'esprit. Cette affaire était en train de partir dans tous les sens. Une enquête tordue qui s'étendait à présent sur plusieurs juridictions et lui échappait chaque fois qu'il pensait tenir le bon bout. Impossible de savoir s'il avait affaire à un seul ou à plusieurs tueurs. La piste militaire était-elle seulement pertinente ? Tout ce qu'il pouvait dire avec certitude, c'est que les pièces du puzzle s'accumulaient sans jamais s'imbriquer les unes dans les autres.

Hart était rentré chez lui pour la journée. Il avait une femme qui l'attendait et qui était heureuse de le retrouver. Grand bien lui fasse. Lonnie et Ginger formaient un couple sympathique, et il ne leur souhaitait que de bonnes choses. Ce n'était pas parce qu'il n'avait jamais su profiter de ces moments en famille, du temps où il en avait une, qu'il allait jalouser le bonheur des autres.

Non, si l'absence de Hart lui posait un problème, c'est que son équipier lui était précieux dans ces moments de réflexion. Leurs ping-pong verbaux stimulaient sa réflexion, qui se faisait plus laborieuse quand Hart n'était pas là pour le contredire ou rebondir sur ce qu'il venait de dire. Mais il allait devoir se contenter du *ping* sans le *pong* pour le moment, et faire de son mieux pour avancer en attendant que Lonnie ait fini de jouer les maris comblés. Il avait la conviction que tous les éléments se trouvaient là, sous son nez, mais qu'il ne les regardait pas sous le bon angle. L'angle sous lequel ils formeraient un tout et lui apporteraient la solution. Alors, il décida de faire ce que font tous les bons enquêteurs criminels quand ils se trouvent dans une impasse : il reprit l'enquête à son commencement. Marche arrière jusqu'au premier crime : le car-jacking dont avait été victime Edward Donovan.

Susan Donovan lui avait dit que son mari avait reçu un appel sur son portable et qu'il avait aussitôt interrompu la balade en famille pour rejoindre un lieu qu'elle pensait être, apparemment à tort, la société Raptor. Après vérification, il s'était avéré que le mystérieux appel avait été passé depuis un téléphone mobile jetable. Traduction : il ne fallait pas compter retrouver celui qui était derrière ce coup de fil. Chez Raptor, où s'était rendu Fletcher, on lui avait assuré que personne n'avait contacté la victime. Pour eux, il était entendu que Donovan avait pris sa journée et qu'il ne fallait le déranger qu'en cas d'urgence : une situation qui ne s'était pas présentée ce jour-là.

Tout avait donc commencé avec cet appel. Et c'était là qu'il devait reprendre son enquête.

Fletcher décrocha le téléphone et composa le numéro de Susan Donovan.

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Susan Donovan.*

Susan lisait un livre à ses filles quand elle entendit le carillon de la porte d'entrée. Suivirent des bruits étouffés de pas, puis la voix chantante de sa belle-mère monta du vestibule, bientôt accompagnée de celle, plus grave, de l'inspecteur Fletcher. Susan laissa échapper un soupir et tendit le livre à Ally, qui s'en saisit avec un air important et se tourna vers sa petite sœur pour poursuivre la lecture, visiblement ravie de prendre la relève.

— Je reviens vite, les filles. Si vous avez besoin de quelque chose, appelez du haut de l'escalier, d'accord ? Je parie que Maminette ne va pas tarder à monter vous faire un baiser. Allez, à tout de suite.

— A tout de suite, maman ! lancèrent-elles en chœur.

Elle resta un moment appuyée contre l'encadrement de la porte, à observer ses petits anges qui formaient une image si parfaite, si sereine, avec la douce lumière de la lampe qui éclairait leurs profils concentrés. A contrecœur, elle se résolut à tourner le dos à ce tableau et descendit l'escalier. Samantha Owens, Eleanor et l'inspecteur Fletcher l'attendaient dans la cuisine. « Le trio infernal », comme elle s'était mise à les appeler lorsqu'elle songeait à eux.

Mon Dieu, comme elle avait envie que tout ça cesse... Se réfugier chez sa belle-mère, attendre les obsèques qui avaient lieu le lendemain, faire de son mieux pour distraire les filles et les protéger de la réalité du drame qui venait de les frapper de plein fouet, se demander qui avait bien pu s'introduire chez eux, et pourquoi... Cette histoire commençait à devenir trop lourde pour ses épaules. Le lendemain allait être une journée terrible pour tout le monde, mais encore plus pour les filles. Les points de suture qu'elle avait réussi à poser sur leurs petits esprits allaient sauter un à un.

Susan avait sérieusement envisagé de leur épargner cette épreuve, mais Eleanor était parvenue à l'en dissuader, soulignant à quel point il était important que les filles puissent dire adieu à leur papa ; qu'elles puissent mettre une sorte de point final à son existence sur terre, sous peine de garder l'espoir inconscient qu'il pourrait revenir. Pour mieux la convaincre, sa belle-mère lui avait raconté qu'elle avait elle-même perdu son père alors qu'elle était toute jeune, et qu'on l'avait laissée dans le flou quant à la disparition de cette figure centrale de sa vie. Longtemps, elle avait cru que son papa était « parti en voyage », selon les mots de sa mère. Et lorsqu'elle avait eu l'âge de comprendre qu'il s'agissait d'un mensonge, quelque chose avait été brisé entre elle et sa mère. Certes, le mensonge maternel était parti d'un bon sentiment,

mais cette tentative maladroite pour apaiser la douleur d'une enfant n'avait, au bout du compte, fait que la prolonger.

Susan pensait que ses filles saisissaient à peu près le concept de la mort, même s'il restait forcément un peu abstrait pour elles. Après tout, elles avaient déjà vu les cadavres d'un grand nombre de poissons rouges, et même celui d'un hamster. Pourtant, elle n'était pas sûre et certaine qu'Ally et encore moins Vicky puissent comprendre qu'elles ne reverraient plus jamais leur papa. Pour elles, ça risquait de ressembler aux fois où Eddie disparaissait brusquement, appelé pour une opération spéciale de l'armée, avant de refaire brusquement surface sur Skype, tout sourire et le teint hâlé, les yeux soulignés de quelques cernes supplémentaires.

Pour ne rien arranger, se trouver hors de chez soi rendait les choses plus difficiles encore, aussi bien pour Susan que pour ses enfants. On avait besoin de ses habitudes, quand on était déboussolé à ce point.

Dès le surlendemain, il faudrait faire le nécessaire pour reprendre une vie normale.

La normalité de sa vie, de *leur* vie... Une notion à revoir en profondeur, songea-t-elle en pénétrant dans la cuisine.

La conversation s'arrêta net à son arrivée. L'inspecteur s'avança vers elle, lui tendant une main chaude et sèche, comme s'il avait la fièvre. Elle rétracta précipitamment son bras ; il n'aurait plus manqué qu'elle tombe malade. Mais le policier ne sembla pas noter sa réaction. Ou alors il s'en moquait.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, madame Donovan.

— Je vous en prie. Vous avez du nouveau ?

— Un peu, oui. Je reviens tout juste de New Castle, en Virginie. Nous avons retrouvé William Everett, dit Billy Shakes. Mort, malheureusement. Il semblerait qu'il se soit suicidé quelques jours avant le meurtre de votre mari. Susan se massa le front, derrière lequel un brusque mal de tête venait de surgir. Un sentiment de panique mêlé de confusion la laissa un instant sans voix. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Je suis navrée d'apprendre ça, parvint-elle finalement à articuler. Mais dites-moi, inspecteur, est-ce que cette triste nouvelle va au moins faire avancer votre enquête ? Je veux dire... Où en êtes-vous, au juste ? Vous avez une idée de la raison pour laquelle mon mari a été tué ? Et les autres, pourquoi sont-ils morts, eux aussi ? Je...

Il éleva la main, comme si elle était un animal sauvage qu'il fallait apaiser, ce qui ne fit qu'augmenter son malaise.

— Madame Donovan, nous faisons tout notre possible pour apporter des réponses à ces questions. C'est pour ça que j'aimerais qu'on reprenne à zéro tout ce que vous m'avez déjà expliqué. Et cette

fois, je voudrais que vous m'en disiez un peu plus sur Alexander Whitfield.

— Mon Dieu... ne me dites pas que Xander est mort, lui aussi ?

— Pas que je sache, en tout cas. Mais pour en être certain, il faudrait pouvoir le localiser. Or, on ignore où il se trouve. On ne sait même pas s'il a un lieu de résidence fixe. L'administration ne dispose d'aucune adresse à son nom.

Samantha se tourna vers elle.

— Vous ne lui avez pas parlé de la rivière Savage ?

Fletcher se raidit un peu.

— Quoi, la rivière Savage ? C'est de là que vient le sable qu'on a retrouvé dans les poumons de votre mari et de Harold Crowell... Il y a autre chose à savoir sur cet endroit ?

— Désolée, inspecteur, dit Susan avec un geste las, ça m'est complètement sorti de la tête. Xander vit quelque part près de la rivière Savage.

Les traits de Fletcher se tendirent.

— Où, précisément ?

— Ça, je n'en sais rien, malheureusement. On est souvent allés camper en famille dans la forêt, tout près de la rivière. Chaque fois, Eddie en profitait pour rendre visite à Xander, mais on ne l'a jamais accompagné. Mon mari disait que c'était un moment entre hommes... Enfin, vous voyez le genre, ajouta-t-elle avec un petit haussement d'épaules. Du coup, je ne l'ai jamais rencontré et je ne peux pas vous dire où il vit.

Pourquoi Samantha la fixait-elle ainsi du regard ?

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, Sam ? demanda-t-elle avec un brin d'humeur.

— Les surnoms. Tous les hommes présents sur cette photo ont ou avaient des surnoms, n'est-ce pas ?

C'est Fletcher qui lui répondit :

— Oui, en effet. C'est assez courant dans l'armée.

Pourquoi est-ce que vous nous parlez de ça ?

— BS, vous vous souvenez ? poursuivit Samantha en s'adressant toujours à Susan. Les initiales à côté de ce petit dessin qui ressemble à une croix ? William Everett était bien surnommé Billy Shakes ?

Susan hocha la tête.

— Mais s'il était au courant du suicide d'un de ses bons amis, vous ne pensez pas qu'il m'en aurait parlé ?

Fletcher se passa la main sur le visage, comme s'il voulait effacer l'impatience qui lui crispait les traits.

— En voilà une bonne question, madame Donovan ! lança-t-il. Dites-moi, mesdames, ça vous ennuerait beaucoup de me dire de quoi vous parlez ?

— Je vais vous montrer, répondit Susan.

Les journaux intimes et l'agenda presque vide d'Eddie se trouvaient sur la table de la cuisine. Elle alla chercher l'agenda et l'ouvrit à la page où se trouvaient la croix et les initiales.

— Intéressant, dit Fletcher en hochant pensivement la tête. Très intéressant. Madame Donovan, William Everett et votre mari se sont-ils vus ou parlé avant le car-jacking ?

— Pas à ma connaissance. Mais vous savez, inspecteur, Eddie ne me tenait pas au courant de chacun de ses faits et gestes, et encore moins des appels téléphoniques qu'il recevait.

— Sauf qu'il consignait beaucoup de choses dans son journal, intervint Samantha. Je peux avoir celui qu'il tenait au moment de sa mort ?

Susan le lui donna, et Samantha tourna les pages jusqu'à la date qui l'intéressait.

— Je crois avoir compris ce qui m'échappait jusque-là.

Voyant l'inspecteur visiblement perdu, Susan lui donna quelques explications.

— Mon mari tenait un journal, mais il l'écrivait exclusivement en latin. Samantha a bien voulu commencer à le traduire pour voir si elle trouvait quelque chose qui puisse faire avancer votre enquête...

— Ce qui n'a pas été le cas jusqu'à maintenant, enchaîna Samantha, mais j'ai bien l'impression que... Oui, regardez. A la date de mardi dernier, il y a une de ces bizarreries linguistiques qu'on pourrait confondre avec des fautes. Sauf qu'en fait, j'ai compris aujourd'hui que ces mots apparemment glissés là par erreur correspondaient à des souvenirs. Une sorte de sténo, méthode Eddie. Et il se sert des surnoms comme de guides, de points de repère...

Les yeux de Samantha parcoururent rapidement la page. Perceptible dans ses mouvements et l'expression de son visage, son excitation avait quelque chose de contagieux. Susan se rapprocha pour regarder par-dessus son épaule.

— Ah oui, c'est là, reprit Samantha, le doigt posé sous une phrase. Il est accablé par la nouvelle de la mort d'un de ses amis proches... Il parle du groupe qu'ils formaient tous les quatre... de leur première rencontre... Il a tout de suite été convaincu qu'ils formeraient une excellente équipe... Tous faisaient partie du commando qui a opéré en Afghanistan lors de sa dernière mission...

Samantha releva les yeux et les posa sur Fletcher.

— La première fois que j'ai lu ça, j'ai traduit de travers, corrigeant ce que je pensais être des erreurs de distraction, des maladresses. Mais Eddie connaissait trop bien cette langue pour se tromper comme ça. Et maintenant, en relisant, je vois qu'il parsème ses notes de titres d'œuvres de Shakespeare lorsqu'il veut parler de Billy Shakes, comme

ici, où il évoque des bons moments passés ensemble, et exprime toute sa tristesse face à la mort de son ami. Et la page commence avec cette phrase que je pourrais traduire par : « le mutant garde le contact ».

— Le mutant garde le contact ? répéta Fletcher avec une mimique d'incompréhension.

— Le surnom de Xander était X-Man, intervint Susan.

Et les X-men sont des mutants.

— Ça voudrait donc dire qu'Alexander Whitfield et votre mari se sont parlé après la mort de William Everett. Et vous me dites qu'il vit quelque part près de la rivière Savage ?

— Oui, répondit Susan. Mais je suis certaine qu'il n'a rien à voir dans ces meurtres.

Le regard de Fletcher se fit plus intense.

— Il va falloir que vous me disiez absolument tout ce que vous savez sur cet homme, et que vous me donniez la localisation exacte de l'endroit où vous alliez camper en famille. La rivière Savage est longue d'une cinquantaine de kilomètres, si je ne m'abuse, et ratisser les alentours à l'aveugle risque de prendre un temps fou.

Il s'interrompit un instant, comme pour s'assurer qu'il avait toute l'attention de Susan.

— Madame Donovan... Vous devez comprendre qu'Alexander Whitfield est sans doute notre dernière carte sérieuse, dans cette affaire.

— Comment ça, votre dernière carte sérieuse ?

— Vous savez, la logique prime sur tout, dans une affaire de meurtre. Et la logique me dit qu'Alexander Whitfield est impliqué d'une manière ou d'une autre dans ce qui est arrivé à votre mari.

— Impossible. Xander est un type bien. Eddie parlait toujours de lui avec respect et affection. Non, je ne peux pas croire que...

Elle ne termina pas sa phrase, accablée. Susan pensait avoir atteint le fond avec le meurtre d'Eddie, mais l'horreur ne semblait pas avoir de limites. Non seulement son mari était mort, mais tous ses amis avaient connu le même sort. Et le seul qui était encore en vie — mais l'était-il vraiment ? —, et qui en devenait naturellement suspect aux yeux de la police, était celui pour qui Eddie avait le plus d'estime. De respect, même.

Fletcher avait dû sentir son désarroi, car il reprit d'un ton plus doux :

— Comprenez-moi bien, madame Donovan, je n'accuse pas ce monsieur d'avoir tué qui que ce soit. Pas encore, en tout cas. Je n'ai aucune preuve contre lui à ce stade de l'enquête, mais de nombreux éléments pointent dans sa direction. J'ai simplement besoin de savoir si votre mari et M. Whitfield ont été en contact ces dernières semaines. S'ils se sont parlé au téléphone ou même vus. Alors, si vous

me le permettez, j'aimerais qu'on reprenne depuis le début. Parlez-moi de cet appel qu'à reçu votre mari le jour de sa mort. Celui qui a interrompu votre promenade en famille.

Susan remonta le temps jusqu'à cette journée qui avait si bien commencé et s'était terminée de la pire des façons. C'était tellement douloureux de revenir sous les cerisiers en fleur, de voir Eddie faire le pitre avec les filles... Admettre devant Samantha qu'elle lui en avait voulu d'être parti ce jour-là — que les derniers mots qu'elle avait adressés à Eddie avaient été gorgés de colère — lui avait fait du bien. Mais la trêve n'avait pas duré longtemps, et déjà le sentiment de culpabilité revenait ajouter sa touche acide au chagrin. Se voir contrainte d'évoquer ce moment en présence de l'inspecteur, et pire encore de la mère d'Eddie, représentait une nouvelle épreuve pour elle. Mais au point où elle en était..., songea-t-elle en inspirant profondément.

— J'étais certaine qu'il s'agissait d'un appel professionnel. Il a décroché et a simplement demandé : « Tout de suite ? » Il a écouté la réponse, puis il m'a dit qu'il était désolé mais qu'il devait partir, voilà.

— Vous pensiez que c'était quelqu'un en particulier, chez Raptor ? Votre mari a-t-il dit quoi que ce soit qui vous ait donné une indication sur son interlocuteur ? Le dernier appel entrant sur son portable venait d'un numéro masqué et quasiment impossible à identifier, même si nos experts sont toujours en train d'essayer. Tous les gens à qui j'ai parlé chez Raptor m'ont assuré que personne de leur société n'avait contacté M. Donovan. La liste des appels émis ce jour-là depuis la société a été passée au crible à ma demande, et aucun ne concernait le téléphone de votre mari. Alors qu'est-ce qui vous a fait croire que ça avait un rapport avec son travail ?

— Je ne sais pas... Le fait qu'il ait accepté d'interrompre sa journée de congé sans discuter, je suppose. Peut-être aussi parce qu'il s'est fermé d'un seul coup, quand je lui ai demandé de rester avec nous. J'étais en colère qu'il s'en aille comme ça, alors qu'on se faisait une fête de cette journée, les filles et moi, et je le lui ai fait savoir. Mais il a réagi comme il le faisait parfois quand on évoquait son travail : il est devenu froid et distant... comme s'il était déjà ailleurs.

— Donc, cet appel a pu être passé par n'importe qui, on est bien d'accord ? Vous n'aviez fait que *supposer* qu'il s'agissait d'un appel de Raptor ?

— Oui, oui, ce n'était qu'une supposition, fondée sur l'expérience que j'ai de mon mari et de ses réactions... Mais de toute évidence, je ne le connaissais pas aussi bien que je le croyais...

Susan éprouva un terrible sentiment de découragement et fut tentée de tourner les talons et d'aller s'enfermer dans une chambre. Mais une pensée lui traversa l'esprit.

— Attendez, il y a quelque chose que je ne comprends pas... L'endroit où il a été tué semble pourtant valider l'hypothèse selon laquelle on l'aurait appelé du travail. Je veux dire, il n'était pas loin de l'immeuble de Raptor, n'est-ce pas ? Comme s'il se rendait à son bureau...

— Ça ne m'avait pas échappé, madame Donovan, et soyez certaine que je fais de mon mieux pour apporter des réponses aux nombreuses questions qui se posent encore dans cette affaire. A propos de Raptor, dites-moi... Votre mari aimait son travail ?

— Je crois. Même si, à certains égards, l'armée lui manquait. Pour ma part, j'aurais aimé qu'il quitte cette société, mais je vous l'ai déjà dit, non ?

— Redites-le-moi, s'il vous plaît.

Susan s'adossa contre le plan de travail en béton ciré. Elle n'était pas particulièrement fière de ce qu'elle ressentait sur la question, mais à son crédit, elle avait toujours essayé de privilégier l'intérêt de leur famille.

— Pour moi, il avait suffisamment donné à la cause militaire. Trois longues missions à l'étranger, sans parler des opérations ponctuelles, et enfin il était de retour à la maison. Mais c'est comme si l'armée avait été une drogue pour lui et qu'il n'avait pas réussi à décrocher entièrement. Il a fallu qu'il aille travailler pour une société militaire privée avec d'anciens camarades de combat. Pour moi, c'était trop proche de ce qu'il faisait avant. Je voulais qu'il tourne complètement la page et qu'il entame une nouvelle vie, loin de toute cette violence. Mais chez Raptor, il avait toujours un pied dans la guerre. Vous savez qu'ils envoient d'anciens soldats sous contrat avec eux — des *contractors*, comme ils disent — en zone de conflit pour entraîner les troupes irakiennes ou afghanes ? Et ça durera tant que ces gouvernements ne seront pas assez solidement établis pour s'en charger eux-mêmes. Même si la guerre devait s'arrêter demain et que tous les soldats américains regagnaient leurs foyers, les para-militaires de Raptor resteraient là-bas pour entraîner les forces gouvernementales, aider à reconstruire les infrastructures, etc.

— Mais votre mari n'allait plus dans ces pays, n'est-ce pas ? On m'a même dit, chez Raptor, que c'était inscrit sur son contrat.

— C'est vrai, Eddie ne voulait plus s'y rendre. Il s'occupait de la sécurité de personnalités en visite aux Etats-Unis. Il s'agissait la plupart du temps de séjours politiques qui se passaient ici même, à Washington. Allan Culpepper faisait sans arrêt appel à lui. Culpepper est un ancien colonel qui est à la fois le grand patron et l'âme de Raptor. Je pensais que c'était lui, à l'autre bout du fil, quand Eddie a reçu cet appel. Il fallait quand même que ce soit important, pour qu'il nous laisse en plan alors qu'il avait promis de passer l'après-midi avec

nous. Ça faisait des semaines que c'était prévu. Des semaines qu'on attendait ça, les filles et moi.

— J'ai rencontré M. Culpepper, dit Fletcher. Il avait une très haute opinion de votre mari.

Fletcher commençait à faire de petits gestes nerveux, comme s'il était gagné par l'impatience. Son enquête faisait du sur-place, et cette conversation ne lui apportait sans doute pas les résultats escomptés.

— Oui, c'est vrai qu'il l'appréciait beaucoup. Il est venu me présenter ses condoléances alors qu'il rentrait tout juste d'Irak. Il semblait effondré. C'est lui qui a convaincu Eddie d'intégrer Raptor, vous savez. Cela dit, mon mari ne travaillait pas directement sous ses ordres. Son supérieur hiérarchique s'appelle Rod Deter. Mais vous l'avez peut-être rencontré, lui aussi ?

Fletcher hocha la tête et Susan poursuivit :

— En tout cas, Allan Culpepper a été une sorte de mentor pour Eddie. A une époque, du moins. Ils étaient ensemble en Afghanistan.

Fletcher sortit son bloc-notes et elle le regarda gribouiller furieusement tandis qu'une pensée s'imposait à elle. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt ?

— Je viens de réaliser qu'ils ont tous servi sous les ordres de Culpepper, dit-elle. Xander, William, Hal, « l'empereur » — Perry Fisher — et Eddie. C'était à lui et à lui seul qu'Eddie devait rendre des comptes.

Le silence se fit tandis que Fletcher continuait à noircir son bloc-notes.

— Est-ce que tout ça vous aide, inspecteur ? demanda Susan.

— Tout m'aide, madame Donovan. Je ne dis pas que ça va me permettre d'appréhender le meurtrier de votre mari, mais ça peut me donner de nouvelles pistes à explorer. Merci de m'avoir fourni toutes ces informations.

Sans se presser, il replaça le bloc-notes et le stylo dans sa poche.

— Encore une chose, s'il vous plaît. Votre mari a-t-il dit qu'il devait aller travailler ? Ou qu'il devait aller rejoindre quelqu'un ? Tâchez d'être aussi précise que possible.

Si douloureux que ce fût, Susan essaya sincèrement de se souvenir des paroles qu'avaient prononcées Eddie après avoir raccroché.

— Désolée, mais il m'a simplement dit qu'il devait partir. Et il a ajouté : « Papa a quelque chose d'important à faire » à l'intention de mes filles, ou une phrase de ce genre. Il n'a pas été plus précis que ça.

— Etes-vous absolument certaine que le téléphone avec lequel il a répondu à cet appel était l'appareil qu'il utilisait d'ordinaire ?

Cette question la prit au dépourvu.

— Vous pensez qu'il avait un second téléphone ?

— Je n'ai pas dit ça, madame Donovan. Je m'efforce simplement

d'envisager toutes les possibilités. Le dernier appel entrant sur son BlackBerry était un numéro masqué. Mais s'il possédait un autre téléphone... Je suis enquêteur criminel depuis de longues années, et croyez-moi, il n'est pas rare qu'on découvre toutes sortes de choses sur son conjoint après sa mort. Et, pardonnez ma franchise, le second téléphone est un grand classique. Je pense que vous l'auriez remarqué, s'il avait sorti de sa poche un appareil différent de celui auquel vous étiez habituée. Ce qui veut sans doute dire que le second téléphone — si second téléphone il y a — est identique ou similaire au téléphone principal. Si ce second BlackBerry existait, il pourrait contenir dans sa liste d'appels entrants le numéro de la personne qui contacté votre mari et l'a convaincu d'interrompre sa promenade en famille... Avant de lui tendre un piège, ajouta-t-il d'un ton grave.

— Susan chercha en vain à se souvenir du téléphone qu'Eddie tenait à la main, ce jour-là.

— Franchement, j'ignore si j'aurais remarqué un téléphone différent, dit-elle. Peut-être... Mais sûrement pas si c'était un modèle similaire.

Elle soupira.

— Eddie n'était pas du genre à faire des cachotteries, inspecteur. Et puis, j'ai passé nos comptes au peigne fin. S'il avait souscrit un abonnement téléphonique pour un autre appareil, je m'en serais aperçue.

Fletcher parut déçu par ces mots.

— Nous non plus, nous n'avons rien noté de bizarre dans vos comptes, dit-il.

Il haussa les épaules avec une mimique fataliste.

— Ça valait la peine de vérifier. Dans ce cas, il me reste à vous remercier d'avoir pris le temps de me recevoir, madame Donovan. Je... euh... mon équipier et moi, nous comptons assister aux obsèques de votre mari, demain. Je sais que ça va être une journée difficile pour vous.

— Ne vous sentez pas obligés de venir, inspecteur.

— Nous tenons à être là.

— Alors, merci à vous. J'apprécie le geste.

Il serra les mains des trois femmes présentes et Susan se rendit compte qu'elle ne leur avait même pas proposé de s'asseoir et de boire quelque chose. Avant de tourner les talons, l'inspecteur lança la formule habituelle :

— Si vous pensez à quoi que ce soit...

— Bien sûr, on vous contactera aussitôt, répondit Susan en observant du coin de l'œil Eleanor, qui adressait un sourire timide à l'inspecteur.

Un sourire où espoir et désespoir se mêlaient intimement. Susan

éprouva une immense compassion pour sa belle-mère. Elle avait perdu son fils unique et, parfois, Susan était trop assommée par le chagrin pour se souvenir qu'Eleanor vivait un drame terrible, elle aussi.

— Je vous raccompagne, inspecteur, dit-elle en regardant une nouvelle fois sa belle-mère à la dérobée, au moment où Samantha lui prenait la main.

Trois femmes liées par un amour commun. Trois veuves. Trois femmes brisées par la cruauté de la vie. Susan espérait qu'elles parviendraient toutes à se reconstruire et à se souvenir un jour du plaisir qu'on pouvait éprouver le matin, quand on ouvrait les yeux sur une nouvelle journée riche de promesses.

Mais aujourd'hui, ces mots étaient pour elle dépourvus de sens. Il faudrait pourtant s'y accrocher pour ne pas sombrer.

Elle salua l'inspecteur, ferma la porte d'entrée et retourna dans la cuisine.

Samantha chercha son regard.

— Vous savez pourquoi ils viennent à l'enterrement, n'est-ce pas ?

— Par respect pour Eleanor et moi.

— Plutôt pour mettre la main sur Alexander Whitfield. Ils espèrent qu'il viendra et qu'ils pourront l'appréhender. Fletcher est convaincu qu'il est le meurtrier.

Susan se contenta de hausser vaguement les épaules. Elle était lasse. Si lasse... Elle n'avait plus envie de songer à l'enquête ni aux autres meurtres. Elle ne voulait qu'un peu de solitude. Etre seule un moment, pour penser à Eddie avant de lui faire ses adieux.

*Washington DC,
Quartier de Georgetown,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

Fletcher ne démarra pas tout de suite. Il abaissa entièrement la vitre et posa le coude sur le rebord de la portière, se repassant la conversation qu'il venait d'avoir avec Susan Donovan. Ainsi donc, Donovan avait servi sous les ordres d'Allan Culpepper en Afghanistan. Non seulement lui, mais les quatre autres hommes alignés sur cette photo. Curieusement, il n'avait rien trouvé à ce sujet, dans les documents du département de la Défense que lui avait procurés Felicia. Et pourquoi ni Rod Deter ni Culpepper ne s'étaient-ils donné la peine de mentionner ce fait ? Sauf que... Le colonel avait parlé de Donovan comme ayant été « un de ses hommes ». Tout comme Croswell, d'ailleurs. Oui, Fletcher s'en souvenait à présent. Bon sang, comment n'avait-il pas rebondi sur cette info ? Il était vraiment temps qu'il arrête le terrain pour une place au chaud dans un bureau. En tout cas, il y avait de quoi mettre le colonel sur la liste des suspects, même s'il était attesté que le P.-D.G. de Raptor se trouvait en Irak au moment des deux meurtres. Attesté par des documents qui pouvaient avoir été falsifiés. Après tout, fabriquer de faux documents était sans doute un jeu d'enfant, pour une société comme Raptor.

Mais la priorité était de mettre la main sur Whitfield. Ce type était impliqué dans cette affaire d'une manière ou d'une autre, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Et savoir que Whitfield et Culpepper se connaissaient ouvrait un vaste champ de possibilités. Fletcher sortit la carte que le colonel lui avait donnée et composa le numéro.

Culpepper décrocha presque aussitôt.

— Désolé de vous déranger, mon colonel, mais il y a du nouveau. Connaissiez-vous un certain Alexander Whitfield ?

— Oui, bien sûr. Un excellent soldat. Je crois me souvenir qu'il était très ami avec Donovan.

— L'avez-vous vu récemment ?

— Non. Ça fait des années qu'on n'est plus en contact. J'ai entendu dire qu'il vivait en ermite quelque part au fond des bois. C'est le genre de chose qui arrive, avec les anciens soldats. Une fois qu'on a connu la guerre, il est parfois difficile de retrouver une vie normale.

— Aurait-il la moindre raison d'en vouloir à Raptor ?

Ou de vous en vouloir à vous ?

Culpepper resta un instant silencieux.

— Pas que je sache. Mais tout est possible. Etes-vous en train de dire que... ? Vous pensez qu'il pourrait avoir tué Donovan et Croswell ? Que je suis moi-même en danger ?

— Tout est possible, comme vous venez de le dire. Je sais que vous quittez le pays demain, mais si j'étais vous, je resterais sur mes gardes.

— Compris.

— Une dernière question, mon colonel. Se peut-il que votre société ait fourni deux téléphones mobiles à M. Donovan ?

— Nous fournissons un ordinateur portable et un BlackBerry avec tous les abonnements nécessaires, mais ça s'arrête là. Pas de second téléphone. Bien sûr, nos employés qui partent dans des zones où la fiabilité des communications téléphoniques est inexistante ou incertaine reçoivent un téléphone par satellite. Mais Eddie n'avait pas séjourné à l'étranger depuis longtemps, et puis, de toute façon, les appareils sont restitués une fois la mission terminée. Ces appareils coûtent la peau des fesses, sans compter que le Pentagone n'aime pas voir la technologie américaine se balader dans la nature...

— Oui, j' imagine. Bon, une dernière chose, mon colonel, et je vous laisse tranquille.

— Tout ce que vous voulez, fiston.

Fiston. Désarmant.

— Edward Donovan, Harold Crosswell, Alexander Whitfield, Perry Fisher, William Everett..., énonça lentement Fletcher. Tous ces hommes ont servi sous vos ordres en Afghanistan, n'est-ce pas ?

Court silence à l'autre bout du fil.

— Oui, ils ont tous été mes soldats. Nous étions une famille, vous savez. Et bien que la vie civile m'ait parfois séparé de certains d'entre eux, je les considère à jamais comme des fils. Alors je vous laisse imaginer ce que j'ai ressenti en apprenant les décès de Hal et d'Eddie...

Culpepper laissa échapper un profond soupir.

— Ce sera tout, inspecteur ?

— Navré de vous annoncer ça par téléphone, mais le corps de William Everett vient d'être retrouvé. Il semblerait qu'il se soit suicidé.

— Oh ! non... Encore un ?

— Oui, monsieur. Toutes mes condoléances.

Allan Culpepper ne répondit rien, et Fletcher laissa le silence se prolonger quelques secondes avant de reprendre la parole :

— Mon colonel ? Je vous prie de m'excuser, mais je suis obligé de vous laisser. Encore une fois, je regrette d'avoir dû vous annoncer cette triste nouvelle.

— Oui... C'est terrible... S'il vous plaît, prévenez-moi si vous découvrez quoi que ce soit de nouveau.

Fletcher crut entendre des larmes dans la voix du vieux soldat.

Pourquoi n'était-il pas ému par ce chagrin ?

— Comptez sur moi, répondit-il avant de raccrocher. Son appel suivant fut pour Hart. Après lui avoir raconté les derniers

développements de l'enquête, il lui demanda s'il pouvait quitter son doux foyer pour le rejoindre quelque part. Hart ne se fit pas tirer l'oreille et lui donna rendez-vous une heure plus tard au centre-ville.

Fletcher passa encore quelques coups de fil et lança des recherches sur le passé de Culpepper, mais une fois toutes ces tâches accomplies, il lui restait encore du temps à tuer avant de retrouver son équipier. Et il se trouvait tout près de l'endroit où Croswell s'était fait tuer.

Tout comme le soi-disant car-jacking dont avait été victime Donovan, le meurtre de Croswell présentait un certain nombre de zones d'ombre. La personne qui avait prévenu les secours ne s'était pas identifiée au moment de l'appel et n'avait pu être identifiée par la suite, son appel ayant été passé d'un téléphone mobile jetable... tout comme celui qu'avait reçu Donovan avant sa mort. Le dernier appel entrant sur le portable de Croswell était arrivé le jour de sa mort à 18 h 50 ; un numéro masqué, là aussi, comme celui qu'on avait retrouvé dans le BlackBerry de Donovan. Fletcher aurait volontiers parié que les trois appels — les deux reçus par Donovan et Croswell avant d'être tués, plus celui au 911 — provenaient du même appareil jetable. Mais prouver cette théorie allait prendre une éternité.

Une autre zone d'ombre était la maison dans laquelle avait été tué Croswell. Jusqu'à présent, Fletcher n'avait pu établir de lien entre la victime et le domicile de Mme Emerson. Les conversations téléphoniques avec la propriétaire des lieux, en villégiature dans le sud de la France, n'avaient débouché sur rien. Mme Emerson n'avait jamais entendu parler de Harold Croswell. Elle était horrifiée d'apprendre qu'un crime avait été commis chez elle et avait aussitôt écourté son séjour à l'étranger, soucieuse de s'occuper du nettoyage de sa maison après le passage de la police scientifique et de se tenir à la disposition des enquêteurs. A l'heure qu'il était, la malheureuse était sans doute dans l'avion qui la ramenait à Washington. Elle s'était montrée très coopérative, et Fletcher était à peu près certain qu'elle disait la vérité.

Alors pourquoi le meurtre s'était-il produit là ? Pourquoi Croswell s'était-il fait tuer dans cette maison ? Qu'est-ce qui la distinguait des autres maisons de Washington ?

Des autres maisons du quartier ?

Le simple fait qu'elle ait été vide, désertée par sa propriétaire ? Encore fallait-il être au courant que Mme Emerson était partie en voyage.

La veille, quand Fletcher et Hart avaient repris leur enquête de voisinage autour de l'adresse où Harold Croswell avait été abattu, beaucoup de résidents étaient encore absents. Avec tous ces embouteillages, rentrer du travail pouvait prendre pas mal de temps. Peut-être aurait-il plus de chance à cette heure-ci ? Parfois, le

témoignage d'un voisin qui avait observé un détail en apparence insignifiant pouvait débloquer une enquête au point mort.

Cinq minutes plus tard, Fletcher se trouvait dans la rue où le meurtre avait eu lieu. Le soleil n'allait pas tarder à se coucher. Des nuages roses et replets, ceints de reflets dorés, saupoudraient le ciel. Des enfants jouaient sur les trottoirs, surveillés par des adultes assis sur les marches de leur maison ou discutant avec un voisin par-dessus la clôture. Les réverbères tardaient à s'allumer et une lumière un peu irréelle, entre chien et loup, baignait ce paisible tableau. Tandis qu'il roulait au pas entre les maisons de ville posées sur des jardins coquets, Fletcher eut le sentiment d'avoir pénétré dans une propriété privée sans y avoir été invité. Les têtes se tournaient au passage de sa voiture, et de nombreux regards accompagnaient sa lente progression. Tout le voisinage devait désormais être au courant qu'un meurtre avait été commis chez Mme Emerson. Passé la première curiosité, les résidents ne devaient pas être ravis qu'un tel événement vienne perturber la quiétude de leur quartier, et Fletcher espérait que cela contribuerait à délier les langues.

Il se gara le long du trottoir, deux numéros avant la maison de Mme Emerson, à hauteur d'un petit groupe de personnes en grande discussion.

Un homme doté d'une respectable bedaine et d'une calvitie avancée en forme de tonsure se dirigea vers lui alors qu'il ouvrait sa portière.

— Vous avez fait vite, dites-moi.

Fletcher claqua la portière derrière lui et présenta son insigne de police.

— Inspecteur principal Darren Fletcher, brigade criminelle de Washington DC. Il y a un problème ?

— Euh... Vous ne venez pas pour Roy ? Roy ?

— Désolé, monsieur, je viens pour une autre affaire. Mais expliquez-moi ce qui se passe, puisque je suis là.

L'homme tendit le doigt en direction d'une maison qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Fletcher la reconnut tout de suite. Hart et lui avaient parlé à la propriétaire, peu de temps après la découverte du corps de Croswell.

Elle les avait reçus dehors pour ne pas se faire entendre de ses enfants et... comment s'appelait-elle, déjà ?

L'homme à la bedaine lui fournit la réponse.

— C'est Roy Lyons qui fait encore des siennes, inspecteur. Il s'est installé sous la véranda de la pauvre Maggie — c'était sa femme, mais ils ont divorcé — et il a l'air soûl comme un cochon, si vous me passez l'expression. Ça fait bientôt une heure qu'il s'époumone devant la porte en menaçant de tout casser si elle n'ouvre pas. On lui a dit

qu'elle n'était pas là, mais il ne veut rien savoir. Ce n'est pas la première fois que ça arrive, vous savez.

Le ton indigné du voisin dérangé dans sa tranquillité et sûr de son bon droit fit presque sourire Fletcher.

— D'accord, je vois le problème, dit-il. Je vais aller lui parler et tenter de le raisonner.

— L'homme hocha la tête d'un air satisfait et alla rejoindre le groupe de résidents. Fletcher sentit leurs yeux braqués sur lui tandis qu'il traversait la rue.

L'odeur de la déchéance lui parvint plusieurs mètres avant qu'il n'atteigne la maison. Effluves de sueur aigre. Relents d'alcool et de tabac froid. L'homme avait les cheveux hirsutes et les yeux injectés de sang.

— Monsieur Lyons ? Je peux vous aider ?

L'homme posa sur lui un regard intense mais vide, comme si Fletcher était transparent. Affalé contre la façade de la maison, il essaya vaguement de se redresser et y renonça vite.

— Vous voulez m'aider, hein ? lança-t-il d'une voix pâteuse. Alors dites à cette garce de m'ouvrir la porte !

Fletcher sortit de nouveau son insigne.

— Monsieur Lyons, je vais vous demander de bien vouloir vous relever et de descendre de cette véranda. J'aimerais vous parler, s'il vous plaît.

— Je bouge pas d'ici, moi ! Faut que je parle à Maggie.

— Les voisins m'ont assuré qu'elle n'était pas là, en ce moment.

— C'est ce qu'ils disent chaque fois, ce gros tas de couillons ! Mais on m'la fait pas, hein ! Je suis passé par-dérrière et j'ai vu le gâteau entamé sur la table de la cuisine. Le gâteau d'anniversaire de la petite pisseuse. Ça me rend dingue que Maggie laisse mes fils grandir avec cette bâtarde !

Fletcher eut une bouffée d'inquiétude. Il se souvenait de Maggie Lyons, à présent. Une avocate. Elle leur avait dit que son ancien mari était devenu alcoolique et qu'il la harcelait. Que c'était l'anniversaire de sa fille. Mais cela remontait à trois jours. Alors pourquoi le gâteau se trouvait-il toujours sur la table de la cuisine ?

— Qui appelez-vous une bâtarde, monsieur ?

— Qui ? *Jennifer Jill*, bien sûr !

Il avait prononcé ce prénom d'un ton haineux, et l'inquiétude de Fletcher monta d'un cran.

— Je refuse de déboursier un centime pour une pisseuse qui n'est pas de moi ! Cette salope m'a trompé et elle voudrait que je l'entretienne ? Que je paye pour la fille du salopard qui l'a engrossée ? Dans ses rêves !

Etait-ce à cause de sa voix noyée d'alcool ? Fletcher avait du mal à

suivre les explications de Roy Lyons.

— Monsieur Lyons, je crois qu'il faudrait me faire un bref historique de votre relation avec votre ancienne femme, afin que je puisse comprendre la nature exacte du contentieux.

— Nature exacte du contentieux..., répéta l'homme avec un ricanement. Même les flics parlent comme des avocats, maintenant.

Sur ces mots, il ferma les yeux pendant quelques secondes, avant de soupirer et de les rouvrir brusquement. Il avait toujours du mal à fixer son attention sur Fletcher, et sa voix semblait de plus en plus pâteuse.

— D'accord, je vais vous le faire, votre « bref historique ». De toute façon, y a pas grand-chose à raconter. C'est *moi* qui ramenait le fric à la maison, d'accord ? *Moi* qui trimais toute la putain de journée pour leur offrir un toit et une vie agréable. Et cette traînée revient à la maison avec le gosse d'un autre dans le bide. C'est aussi simple que ça, mon vieux. Elle s'est envoyée en l'air pendant qu'elle était là-bas, et elle rentre, la gueule enfarinée, avec un pochil... pochili... picholinelle...

— Polichinelle ? proposa Fletcher.

— Ouais, dans le tiroir. La salope...

— Et ?

— Et j'ai fini par demander le divorce, bien sûr. Normal, non ? J'ai pu prouver qu'il y avait adultère, mais c'est elle qui a obtenu la garde des enfants. Ouais... Le juge a sûrement considéré que seule une femme exemplaire pouvait cocufier son mari et lui ramener le gosse d'un autre... Hein, qu'est-ce que vous en pensez ? Et attendez, c'est pas tout ! Ils ont exigé que je lui donne du fric ! Savez ce que j'ai répondu ? Quand les poules auront des dents ! Ouais, parfaitement ! Quand les poules auront des dents ! C'est elle, la fautive, pas moi ! Mais ces traîtres, au cabinet d'avocats, ils me piquent mon pognon pour le filer à Maggie ! J'ai plus un rond et bientôt plus de travail, voilà le résultat. Faut que je lui parle, vous comprenez ?

Le ton s'était fait soudain implorant.

— Faut que je lui fasse entendre raison. Je n'arrive même plus à payer le loyer de mon appartement...

Fletcher se sentit suffisamment en sécurité pour retirer la main de la crosse de son pistolet et s'appuyer nonchalamment contre la balustrade de la véranda. Même s'il voulait se jeter sur lui, ce type était tellement soûl qu'il n'aurait sûrement pas la force de tenir sur ses jambes. L'expérience lui avait appris à reconnaître les ivrognes dangereux et ceux qui étaient hors d'état de nuire. Et puis, il était intéressé par ce que lui racontait Roy Lyons. Une posture moins agressive l'amènerait peut-être à se confier davantage.

— Monsieur Lyons, vous avez dit que votre ancienne femme était

« là-bas » et qu'elle était revenue chez vous enceinte. Où était-elle partie ?

— Ben... En Afghanistan, évidemment ! Madame roule sur l'or avec sa rémunération d'avocate collaboratrice et sa pension militaire, mais il lui faut mon pognon en plus ! Ouvre cette porte, Maggie ! se mit-il à hurler. Ouvre-la ou je la défonce et toi avec !

Fletcher avait perdu sa pose flegmatique. Droit comme un i, il fixait l'avocat déchu d'un regard stupéfait.

— Votre femme était en Afghanistan ?

— Ouais, elle s'occupait de... de... oh... s'cusez-moi.

Roy Lyons se redressa à demi et se mit à vomir sous la véranda. Fletcher enfonça le nez sous sa chemise avec une grimace. Un cadavre pas trop amoché le dégoûtait moins qu'un vomi fumant. Allez comprendre.

Une fois qu'il eut rendu tripes et boyaux, Roy Lyons s'agrippa à la balustrade pour essayer de se maintenir sur ses jambes. S'essuyant la bouche d'un revers de manche, il leva un visage hagard vers Fletcher.

— Qu'est-ce que je disais ? Ah ouais... cette garce est pleine aux as et moi je suis sur la paille. Alors il faut absolument que je lui parle. Et puis elle doit savoir que je ne donnerai pas un centime pour cette pisseuse. Pas un putain de centime !

Sur ces mots prononcés avec une belle conviction, les yeux rouges de Roy Lyons se révoltèrent et il s'affala comme une masse à quelques centimètres de son vomi. Extinction des feux.

Retenant sa respiration, Fletcher vérifia son pouls puis alla chercher le coussin d'une des chaises de la véranda pour le placer sous sa tête. Cela fait, il alla sonner à la porte.

— Madame Lyons ? lança-t-il d'une voix forte. C'est la police. Vous pouvez ouvrir, maintenant. Il n'y a plus rien à craindre.

Silence. On entendait les mouches voler, littéralement. De l'autre côté de la rue, le petit groupe de résidents n'en perdait pas une miette. Alignés sur le trottoir, ils semblaient au spectacle.

Fletcher frappa quelques coups sur la porte. Vu que cela ne donnait pas plus de résultats, il essaya de tourner la poignée. Bloquée, comme il s'y attendait. Il retourna vérifier le pouls de Roy Lyons. Il était fort et régulier ; l'homme ne courait pas de danger immédiat, mais il était plus prudent de l'évacuer vers un hôpital. De retour dans sa voiture, il utilisa la radio pour demander une ambulance et une voiture de patrouille en renfort. Après quoi, il contourna la maison de Maggie Lyons.

Il y avait un joli jardin à l'arrière, avec une terrasse de bois couverte de plantes en pots. Il y grimpa pour aller jeter un œil par la fenêtre de la cuisine et constata que Roy Lyons avait dit vrai. Sur la table, quatre assiettes sales entouraient un gâteau à demi entamé.

Un spectacle qui aurait été sympathique si Fletcher n'avait su que l'anniversaire avait été célébré trois jours plus tôt.

Lorsque les circonstances l'exigeaient, aucun mandat n'était requis pour pénétrer dans un domicile ou un lieu privé. Et pour Fletcher, il s'agissait clairement d'une situation d'urgence. Il ramassa une des grosses pierres qui servaient de décoration sur la terrasse et brisa le carreau. Passant avec précaution la main par l'ouverture irrégulière et coupante, il ouvrit la fenêtre et pénétra dans la cuisine. Pas d'odeur particulière, ce qui le rassura un peu. Il n'avait aucune envie de découvrir les cadavres de Maggie Lyons et de ses trois enfants.

Dieu merci, les chambres étaient désertes, tout comme le reste de la maison. Mais cela posait un autre problème, et le soulagement céda bientôt le pas à la colère. Tout semblait indiquer que Mme Lyons avait filé à l'anglaise avec ses gamins, sans doute juste après sa petite visite en compagnie de Hart.

— Merde, grommela-t-il entre ses dents.

De retour sur la terrasse de bois, il brisa d'un coup de pied le premier pot qui eut le malheur de se trouver devant lui. Quel idiot ! Maggie Lyons lui avait menti et il n'avait pas été fichu de s'en apercevoir. Pourtant, il avait bien senti qu'elle accusait le coup, quand il avait prononcé le nom de la victime. Mais au lieu d'insister lorsqu'elle avait affirmé ne connaître personne du nom de Harold Croswell, il avait tourné les talons comme un crétin, et l'avait laissée prendre la poudre d'escampette. A présent, il se souvenait s'être dit qu'il faudrait procéder à quelques vérifications sur cette femme. Mais il s'était laissé entraîner dans d'autres directions et les vérifications étaient passées à la trappe. Et voilà que trois jours plus tard, il apprenait par hasard qu'elle avait servi en Afghanistan, elle aussi ! Impossible qu'il s'agisse d'une coïncidence.

Lorsqu'il retourna sous la véranda où gisait Roy Lyons, une ambulance était en train de descendre la rue. Fletcher croisa le regard du voisin bedonnant et lui fit signe de venir le rejoindre. Celui-ci s'exécuta avec empressement, visiblement ravi de jouer un rôle dans cette affaire. C'était le genre de personnage qui devait passer son temps à observer les habitants de la rue et se passionner pour les histoires de voisinage. En l'occurrence, il était servi.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Frank Wright, pour vous servir.

— Monsieur Wright, vous m'avez dit avoir informé M. Lyons que son ancienne femme ne se trouvait pas à son domicile, c'est bien ça ?

— Oui, je voulais qu'il cesse de faire du grabuge, vous comprenez ?

— Vous avez dit ça juste pour qu'il s'en aille ou parce que vous saviez vraiment que Maggie Lyons était absente ?

— Les deux, inspecteur. Maggie est partie avec ses enfants le jour où la police est venue pour le meurtre. Vous savez, le type qui s'est fait zigouiller juste en face de chez elle.

M. Wright s'interrompt, son front et ses yeux se plissant légèrement tandis qu'il dévisageait Fletcher.

— Oui ? dit sèchement ce dernier.

— Je me souviens de vous, maintenant. Vous étiez là, ce jour-là, chez Mme Emerson.

— En effet. Mais revenons à nos moutons, monsieur Wright. Vous avez vu Maggie Lyons quitter sa maison ?

— Absolument. Au début, j'ai cru qu'elle emmenait ses gosses à l'école, mais ils portaient tous des sacs qui n'avaient rien à voir avec des cartables. C'étaient des gros sacs marron, genre équipement militaire, vous voyez ? Et sa petite fille pleurait.

Fletcher réfléchit. A son tour de dévisager son interlocuteur. Il en avait vu, des choses, cet homme-là...

— Et puis-je savoir comment vous avez réussi à observer tout ça ?

Frank Wright parut soudain mal à l'aise. Il sembla même à Fletcher qu'il rougissait un peu.

— Eh bien... Maggie est une belle femme, vous voyez ce que je veux dire.

— Vous la matez avec des jumelles, c'est ça ? Vous êtes un voyeur ?

— Non, non ! se récria Wright. Ne me faites pas passer pour un pervers, inspecteur. Maggie est à mon goût, c'est vrai, mais il n'y a pas de mal à apprécier les jolies femmes, n'est-ce pas ? Il se trouve que j'étais à la fenêtre de ma chambre, en train d'observer toute cette agitation autour de chez Mme Emerson, quand j'ai vu Maggie et ses enfants quitter leur domicile. Je suis observateur, ça oui, mais de là à me traiter de voyeur...

Et dire que ce type avait le front de prendre un air offensé, songea Fletcher en secouant la tête avec une mimique incrédule.

— Maggie est une amie, vous savez, insista Wright. Il ne faut pas tout salir avec des mots pareils.

— Si vous le dites. Et vous n'êtes pas descendu de votre poste d'observation pour aller lui parler ? Pour lui demander où elle partait comme ça ?

— Non.

Fletcher se massa pensivement le visage.

— Bon... Eh bien, merci pour votre aide, monsieur Wright.

— Vous n'allez pas en parler à ma femme, n'est-ce pas ? Vous savez ce que c'est, elle pourrait se faire des idées...

Fletcher lui tourna le dos sans répondre. Qu'il mijote un peu dans son jus. Il s'éloigna de quelques pas pour appeler Hart au téléphone.

— On va avoir besoin d'un mandat de perquisition pour le 67435 N Street. Il faut que ça englobe les ordinateurs présents dans la maison, n'oublie pas de le faire préciser. J'ai aussi besoin de tout ce qu'on peut trouver sur Maggie Lyons, la propriétaire des lieux.

Court silence à l'autre bout du fil.

— Maggie Lyons... C'est la gonzesse qui habite juste en face de la scène de crime, c'est ça ?

— Tu as une mémoire de mammouth, Lonnie. Je suis allé faire un tour là-bas pour voir si je pouvais récolter d'autres témoignages, et le hasard m'a fait rencontrer son ex-mari. Il était bourré comme un coing et il m'a raconté tout un tas de choses passionnantes.

— Comme ?

— Figure-toi que Maggie Lyons a servi en Afghanistan et qu'elle semble avoir mis les bouts dans la précipitation, juste après notre visite. Sa maison est déserte, mais tout est resté en plan, y compris le gâteau à moitié entamé de l'anniversaire de sa fille. Je veux bien qu'elle ne soit pas très à cheval sur le rangement, mais trois jours sans débarrasser la table...

— Aucun signe de lutte ?

— Non. En tout cas, elle vient de faire une entrée fracassante au sommet de ma liste de suspects. Je vais aller interroger encore quelques voisins pour voir s'ils peuvent m'apprendre des trucs sur elle. Grouille-toi, d'accord ?

Il raccrocha, sourire aux lèvres. Deux heures plus tôt, son enquête semblait au point mort. Et maintenant, voilà qu'il avait deux pistes sérieuses, et peut-être trois. Parfois, être flic lui apportait de vraies satisfactions.

*Arlington, Virginie,
Cimetière national,
Dr Samantha Owens.*

Des pierres tombales en marbre blanc étaient alignées à perte de vue sur les collines vertes et ondoyantes d'Arlington. C'était la première fois que Samantha passait les grilles du cimetière militaire. Elle l'avait souvent vu depuis la route, mais fouler l'herbe ponctuée de tombes blanches était une tout autre expérience. Toutes ces femmes, tous ces hommes morts pour la patrie... Toutes ces larmes, tous ces adieux, tous ces noms et ces actes de bravoure souvent oubliés.

Elle fut saisie d'un mélange d'émotion et de stupeur en songeant que ces milliers de tombes ne représentaient qu'une petite fraction des soldats fauchés par la guerre. Qu'allait-il se passer quand il n'y aurait plus assez de place pour enterrer les morts ? Elle chassa cette pensée perturbante, consciente que cela arriverait forcément un jour.

Les sons qui accompagnaient des funérailles militaires différaient de ceux qu'on pouvait entendre lors d'obsèques classiques. Les pas des soldats martelant le sol à l'unisson. Ceux des chevaux qui conduisaient le char funèbre où reposait le cercueil couvert de la bannière étoilée. Le claquement des drapeaux, hissés au vent en l'honneur du défunt. Tirée dans le silence recueilli, la salve de trois coups de canon qui vengeait les cris retenus. Les vingt-quatre notes de la sonnerie aux morts, soufflées par la silhouette digne et solitaire du clairon. La violence des sanglots mêlée à la douceur maladroite des mots de réconfort. Tout cela méticuleusement encadré par un protocole respecté à la lettre, comme si la perfection, la tradition et la discipline pouvaient contenir toutes les émotions.

Côtoyer pour la première fois l'univers pour lequel Donovan l'avait quittée — tout cet appareil, la force de la tradition, ce profond sens de l'honneur — ouvrait les yeux de Samantha et, d'une certaine façon, atténuait un peu son chagrin. Il était infiniment touchant de voir le respect qu'on témoignait à Eddie. De voir cette foule venue rendre un dernier hommage à un camarade de combat. D'être admise, l'espace d'une ou deux heures, parmi ceux qui avaient été les siens. La grande majorité des hommes en uniforme qui entouraient Sam portaient un titre d'épaule où l'on pouvait lire « RANGER » en jaune sur fond noir. Une phrase de Shakespeare lui trottait dans la tête : « Nous, cette poignée d'hommes, cette joyeuse poignée d'hommes ; nous, cette bande de frères. »

Frères d'armes.

Elle savait les sacrifices qu'avait consentis Eddie pour l'armée — comme il avait dû repousser ses limites physiques et mentales pour

intégrer le prestigieux corps des Rangers. Pourtant, elle savait aussi que rien ne pouvait préparer un être humain aux réalités de la guerre, pas même le terrible entraînement qu'on infligeait aux soldats des forces spéciales. Il existait des situations qu'il fallait vivre pour savoir si on était vraiment capable d'y faire face. Les cours théoriques et les récits des anciens ne faisaient que vous donner une idée de ce qui vous attendait. Les entraînements qui vous laissaient en nage, affamé et à bout de forces dans une jungle à Hawaï ou au sommet d'une montagne en Géorgie, ne faisaient que vous donner une idée de ce qui vous attendait. Seule l'épreuve du feu — regarder le sang jaillir d'une blessure ; sentir le poids d'un camarade inconscient sur votre dos ; voir une jambe ou un bras se faire arracher sous vos yeux ; voir un blindé prendre feu après avoir été atteint par une roquette, ses occupants coincés à l'intérieur ; entendre les balles siffler si près de votre tête que vos tripes en devenaient liquides ; entendre des cris de douleur et de peur — pouvait vous faire comprendre ce qu'était vraiment la guerre.

Ça, et marcher au milieu des tombes d'un cimetière militaire.

En sa qualité de commandant doté de connaissances médicales, rien n'avait été épargné à Eddie. Il avait dû faire face au pire de l'horreur. Non seulement il était allé au cœur des combats — menant ses hommes avec le souci constant de les ramener en vie —, mais il avait aidé à soigner les blessés, quitte à faire des entorses au règlement militaire. Quand on était médecin, même si on n'était pas allé jusqu'à l'obtention du diplôme, le besoin de soigner et de sauver des vies était enraciné en vous.

Au fond, la réalité de la guerre tenait en peu de mots : des hommes et des femmes risquaient leur vie pour servir leur pays. Volontairement. Avec la conscience que chaque jour pouvait être le dernier. Et la mort était souvent au rendez-vous. Un tel courage restait un mystère pour la plupart des gens.

Hélas, l'enterrement d'Eddie n'était qu'un des vingt-sept prévus dans la journée. C'était loin d'être un record pour Arlington, et le pays comptait beaucoup d'autres cimetières militaires.

Certains se demandaient si le jeu en valait la chandelle. Était-il raisonnable de sacrifier toutes ces vies pour tenter de résoudre de lointains conflits qui ne semblaient pas vraiment nous concerner ?

Samantha n'était pas une pacifiste béate. A ceux qui exprimaient ces interrogations devant elle, elle n'hésitait pas à rétorquer que c'était grâce aux sacrifices de leurs soldats qu'ils avaient la liberté de se poser ces questions et d'exiger des réponses claires de leurs dirigeants. Que cette liberté qui semblait couler de source à beaucoup d'Américains était pourtant loin d'être universelle, et que les autres habitants de cette planète méritaient autant qu'eux de vivre dans un pays

démocratique. Pour elle, Eddie avait eu raison de s'investir corps et âme dans les Rangers. De consacrer sa vie à la défense de son pays et de la démocratie dans le monde. Elle croyait profondément à l'importance de son engagement. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle ne s'était pas battue pour qu'il reste auprès d'elle. Eddie était un homme droit qui avait toujours fait passer les intérêts de son pays avant les siens, qui n'avait pas hésité à risquer sa vie pour protéger les Etats-Unis et l'idée qu'il se faisait de la liberté, et qui, à ce titre, méritait le respect. Oui, sans doute n'avait-elle pas cherché à le retenir et à sauver leur couple, parce qu'elle avait trop de respect pour la cause qu'il défendait.

Sanglés dans leurs uniformes impeccables, les jeunes membres de la garde d'honneur qui portaient le cercueil étaient à la fois dignes et efficaces. Samantha savait que la compétition avait dû être rude pour obtenir ce privilège. Même les chevaux avançaient avec une noble gravité, comme s'ils avaient conscience du rôle central qu'ils jouaient dans cette cérémonie.

Le prêtre choisi par Eleanor se tenait de côté pendant que des gens que Samantha ne connaissait pas prononçaient des paroles fortes évoquant la gloire et l'humilité d'une vie de soldat, leurs visages rendus pâles par la réflexion du soleil sur les pierres tombales. Sam ne parvenait pas à se sortir de la tête *The Battle Hymn of the Republic*, un chant patriotique qui venait d'être joué. *Glory, glory, halleluja !* chantait-elle en silence, encore et encore, au lieu de se laver les mains.

Avec le marbre blanc de la pierre tombale en toile de fond, les roses rouges qui composaient la couronne mortuaire ressemblaient à des gouttes de sang.

Samantha s'était placée en retrait des membres de la famille d'Eddie, lorsqu'ils étaient arrivés devant la fosse où il allait être inhumé. Hors de portée des regards de Susan et Eleanor, elle s'efforçait de contenir le chagrin qui lui déchirait le cœur et qui s'adressait autant à Eddie qu'à sa famille perdue. Glissant les doigts sous ses lunettes de soleil, elle essuya ses larmes. Ça n'en finirait donc jamais ? Elle aurait voulu être n'importe où ailleurs. Susan aussi, certainement, et pourtant son attitude forçait l'admiration. Vicky sur ses genoux et serrant la main d'Ally, elle se tenait droite, la tête haute, sa posture exprimant la fierté qu'elle ressentait pour l'homme qui avait été son mari. Pour ce qu'il avait accompli au cours de sa vie. Il se dégageait d'elle une force que Samantha ne put s'empêcher de lui envier.

Darren Fletcher et son jeune équipier, Lonnie Hart, se trouvaient de l'autre côté du grand rectangle qui attendait d'engloutir le cercueil.

Elle savait que leurs costumes sombres et leurs lunettes noires cachaient deux aigles planant au-dessus des arbres ; deux oiseaux de

proie qui attendaient de fondre sur un rongeur qui s'aventurerait à découvert.

Mais pas d'Alexander Whitfield en vue pour le moment. Samantha avait triché. Certaine qu'elle ne tiendrait pas le coup sans une aide chimique, elle avait avalé un comprimé entier de Lorazepam avant de quitter la maison d'Eleanor. Franchement, elle ne voyait pas qui pourrait l'en blâmer.

La cérémonie semblait sur le point de se terminer. On venait de remettre les médailles d'Eddie à Susan qui les serrait dans une main, l'autre tenant une carte manuscrite du chef d'état-major de l'armée de terre. Un membre de la garde d'honneur retira le drapeau qui couvrait le cercueil et le présenta solennellement à Susan qui s'en saisit également, son regard absent fixant désormais la boîte de bois verni qui renfermait le corps de son mari. D'une pâleur alarmante, Eleanor respirait difficilement. Samantha voyait les efforts inhumains qu'elle faisait pour se dominer. Momentanément délaissées par leur mère, les fillettes paraissaient complètement perdues. Quand les coups de fusil furent tirés vers le ciel, Ally se mit à pleurer.

Après quoi, ce fut vraiment la fin. Susan posa la main sur le cercueil, et, d'un regard et d'un murmure, incita ses filles à faire de même. Puis elle tourna les talons et s'éloigna, les épaules droites et la tête haute. Fille et femme de soldat.

L'espace d'un instant, Samantha eut l'impression étrange de se regarder, comme si c'était elle qui tournait le dos au cercueil de Simon. Elle se mordit la lèvre et se fit violence pour ne pas éclater bruyamment en sanglots. Pas question de se faire remarquer. C'était le mari de Susan qu'on enterrait, pas le sien.

D'ailleurs, Simon avait été incinéré.

Une vingtaine de pas incertains la menèrent sous un vieil érable d'une taille impressionnante. Alors qu'elle reprenait pied à l'ombre bienfaisante de son branchage, une voix douce s'éleva derrière elle :

— C'était une belle cérémonie.

Elle se retourna et ses yeux se posèrent sur un homme de grande taille, aux cheveux noirs et au regard expressif, qui esquissait un triste sourire.

— Oui, c'était très émouvant, répondit-elle d'une voix encore mouillée de larmes.

— Vous êtes une amie du défunt ? Ou une amie de sa femme, peut-être ?

Samantha le considéra un instant en silence.

— Je vous prie de m'excuser, mais... Qui êtes-vous, monsieur ?

Il avança jusqu'à elle et glissa une carte dans sa main.

— Je m'appelle Gino Taranto. Je suis journaliste au *Daily News*.

— Journaliste ? Mais... pourquoi la presse s'est-elle déplacée ?

— Nous venons rendre hommage à un héros de guerre... et essayer d'éclaircir les circonstances de sa mort. Vous savez ce qu'est un tir ami ou tir fratricide ?

— Oui, bien sûr.

— Avez-vous entendu dire que le commandant Donovan a été impliqué dans un incident de ce type ?

— Non, jamais. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Vous seriez peut-être bien inspirée de suggérer aux policiers en charge de l'enquête d'aller jeter un œil aux archives militaires sur les opérations menées à Jalalabad, en 2007. Ça pourrait les aider à comprendre qui a tué le commandant Donovan.

Samantha dévisagea son interlocuteur. Il avait une barbe qui n'avait manifestement jamais été taillée et des cheveux longs et hirsutes. L'exact opposé des soldats qui s'étaient présentés tirés à quatre épingles, en signe de respect pour Eddie. Au milieu de tous ces uniformes immaculés, la tenue négligée de cet homme avait presque quelque chose d'indécent. Samantha sentit la colère monter en elle.

Vous auriez au moins pu faire un effort vestimentaire et vous peigner par respect pour le défunt, espèce de mal élevé !

Sans doute un de ces crétins qui venaient manifester pendant les obsèques militaires pour exprimer leur opposition à la guerre.

Elle lui tourna le dos avec dédain et répondit d'une voix cassante :

— Allez le leur dire vous-même. Si vous avez des informations sur la mort de...

— Pour me faire virer ? l'interrompt l'homme. Non merci. Filer des infos à des flics n'est pas bien vu dans mon métier, vous savez. Ça ne fait pas partie de notre boulot.

Samantha le regarda par-dessus son épaule.

— Alors pourquoi venir m'en parler ? Ecrivez un article, si vous savez des choses.

Il passa le pouce et l'index le long de ses lèvres comme s'il tirait sur une fermeture Eclair.

— Motus et bouche cousue, murmura-t-il d'un ton un peu théâtral. Disons simplement qu'on m'impose le silence. Et je sais que vous aidez les enquêteurs. Dites-leur de creuser un peu dans la direction que je vous ai indiquée, et laissez-moi en dehors de tout ça, d'accord ?

— Je n'ai pas l'intention de faire ce que vous me demandez, dit-elle.

Mais il s'éloignait déjà et elle le vit bientôt se perdre dans la foule. Elle continua un moment à le chercher du regard, déstabilisée par ce qui venait de se passer. Pourquoi s'était-il adressé à elle et pas directement à la famille d'Eddie ? Et puis, ce Gino Taranto était-il seulement un journaliste sérieux ?

Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était l'une des dernières personnes à

être restées à proximité de la tombe, Samantha sentit son cœur se serrer douloureusement. C'était le moment qui lui était le plus pénible : le moment où il fallait quitter le défunt. Le laisser seul, abandonné au milieu d'un cimetière. Mais on ne pouvait rien y faire, sinon l'accepter. Elle chassa de son esprit le journaliste débraillé et s'approcha de la tombe d'Eddie.

Elle murmura quelques mots maladroits et sincères qu'elle aurait dû lui dire depuis longtemps, puis regagna la sortie d'un pas mal assuré. Tous ceux qu'elle avait aimés — tous ceux à qui elle avait donné ce cœur aujourd'hui en lambeaux — avaient quitté ce monde.

Partis. Disparus à jamais.

Pour se distraire de ces sombres pensées, elle baissa les yeux vers la carte que le journaliste avait glissée dans sa main. Ce n'était pas une carte de visite, mais un bristol sur lequel il avait écrit « Gino Taranto, Daily News » à la main. Ni adresse, ni e-mail, ni numéro de téléphone. Aucun moyen de le contacter directement.

Bizarre. Elle retourna le bristol et vit qu'il avait écrit autre chose au dos.

39-40'58"N 079-12'25" W

Cela ressemblait à des coordonnées géographiques.

Qu'est-ce que ça...

— C'était qui, le type qui vous a abordée ?

Elle était tellement absorbée par ce qu'elle faisait qu'elle n'avait pas vu l'inspecteur Hart s'approcher d'elle. Fletcher se trouvait juste derrière lui, en train de parler au téléphone.

Elle rangea discrètement le bristol dans son sac à main. Sans pouvoir se l'expliquer, son premier réflexe avait été de ne rien dire aux policiers. Un réflexe absurde, elle en avait conscience. Garder ça pour elle aurait été de la folie.

— Il s'est présenté comme un journaliste, répondit-elle. Il m'a dit s'appeler Gino Taranto et travailler pour le *Daily News*. Selon lui, Eddie aurait été impliqué dans un incident en Afghanistan. Un tir ami.

Les sourcils de Hart se froncèrent tandis qu'elle parlait, puis se levèrent d'un seul coup lorsqu'elle eut terminé son explication.

— On n'a jamais entendu parler de ça !

Il se tourna vivement vers son équipier.

— Fletch ! Hé, Fletch !

L'inspecteur Fletcher leva l'index, geste universel pour demander à quelqu'un de patienter un instant. Il échangea encore quelques mots au téléphone et raccrocha enfin.

— Apparemment, personne n'a vu Whitfield, dit-il en s'avançant vers eux.

Il poussa un soupir qui souleva tout le haut de son corps avant

d'ajouter :

— J'étais persuadé qu'il viendrait.

— Fletch, dit Hart, un journaliste est venu voir le Dr Owens, et lui a expliqué que Donovan a été impliqué dans un tir ami lorsqu'il servait en Afghanistan. Un certain Taranto, du *Daily News*. Ça te dit quelque chose ?

— Ouais, et tu le connais aussi. On l'a rencontré le mois dernier à propos de ce parachutiste, tu ne te souviens pas ? Il tient une rubrique hebdomadaire sur les questions militaires. Si ma mémoire est bonne, il n'est pas toujours très tendre avec l'armée.

Il adressa un sourire moqueur à Hart.

— A propos de mémoire, je retire ce que j'ai dit à propos de ta soi-disant mémoire d'éléphant.

— De mammouth, rectifia Hart. Et imagine ce que ça sera, quand je serai aussi vieux que toi.

Il reprit son sérieux et se tourna vers Samantha.

— Il vous a dit autre chose ?

— Qu'il ne pouvait pas publier l'information lui-même parce qu'on lui imposait le silence.

— Il est encore là ?

Samantha balaya les alentours du regard. Quelques personnes s'attardaient près des grilles du cimetière, mais aucun des hommes encore présents ne ressemblait, de près ou de loin, à celui qui l'avait accostée sous le vieil érable.

Elle secoua la tête.

— Non. Ce type est sorti de nulle part et il m'a balancé cette info sur Eddie avant de repartir comme il était venu. J'ai essayé de le suivre du regard, mais il s'est fondu dans la foule. Vous auriez voulu lui parler, c'est ça ?

Au lieu de lui répondre, Hart se tourna vers Fletcher.

— Je me souviens très bien de ce journaliste du *Daily News*, maintenant. Et crois-moi, le mec que j'ai vu en train de faire la causette avec le Dr Owens n'était ni petit ni chauve comme Taranto. C'était un grand costaud d'au moins un mètre quatre-vingt-cinq, avec une grosse barbe et une sacrée tignasse.

— Putain ! lança Fletcher.

De rage, il jeta son téléphone par terre, s'attirant le regard désapprobateur d'un militaire en uniforme qui passait par là. Hart décrocha la radio portative qu'il portait à la ceinture et s'élança vers le centre d'accueil du cimetière. Samantha l'entendit hurler : « Il est là ! Il est là ! » dans le micro.

C'est alors qu'elle comprit enfin ce qui se passait. Ce n'était pas un vieux beatnik ou un antimilitariste hirsute qui l'avait abordée. Et encore moins un journaliste.

Elle venait tout juste d'échanger quelques mots avec le suspect principal.

Arlington, Virginie,
Cimetière national,
Dr Samantha Owens.

Fletcher était toujours furieux contre Samantha. Elle s'était confondue en excuses, mais il ne décollerait pas, les traits crispés et les poings serrés.

— Pourquoi ne pas avoir appelé ou fait un signe ?

Hart était tout près de vous !

— Combien de fois faut-il encore que je vous le dise ? Pas une seconde je n'ai imaginé que cet homme pouvait être celui que vous recherchez. Il n'avait pas du tout la même tête que sur la photo accrochée dans le bureau d'Eddie... Il avait une barbe de bûcheron et ses cheveux étaient beaucoup plus longs. Sans compter qu'il a pris quelques années et que j'étais... j'étais... Oh ! et puis, vous m'emmerdez, à la fin ! J'aimais l'homme qu'on vient d'enterrer, Fletcher, et j'étais en train de lui faire mes adieux, pas de chercher un tueur. Ça, c'est *votre* boulot, d'accord ?

Ces mots firent leur petit effet, et Fletcher se passa la main dans les cheveux avant de répondre d'une voix conciliante :

— Je sais, je sais. Je comprends, docteur. C'est juste que ça me rend dingue de savoir qu'il était à quelques mètres de moi et que je n'ai pas été foutu de le coincer. Redites-moi ce qui s'est passé exactement, vous voulez bien ? Tout ce qui vous vient à l'esprit. Son visage, les vêtements qu'il portait... Tiens, par exemple, est-ce qu'il sentait la cigarette ?

Elle s'exécuta, retraçant sa rencontre avec Whitfield dans les moindres détails, à l'exception d'un seul : le bristol manuscrit qu'il avait fourré dans sa main. C'était stupide de sa part, et le pire, c'est qu'elle en avait parfaitement conscience. Mais avant de leur en parler, elle voulait vérifier qu'il s'agissait bien de coordonnées géographiques, ainsi que le lieu qu'elles désignaient. Whitfield, s'il s'agissait bien de lui, ne l'avait sûrement pas contactée au hasard. Et même si la priorité de Samantha était de voir le meurtrier d'Eddie appréhendé et traduit en justice, on ne pouvait accuser sans preuve. Certes, comme l'avait dit Fletcher, la logique pointait du doigt le dernier homme encore vivant sur les cinq amis réunis sur cette photo. Mais on ne pouvait ignorer l'opinion qu'Eddie avait eue de lui. Tout autant que le témoignage de Susan, ce que Samantha avait lu dans le journal intime ne laissait aucun doute sur la question : Eddie avait tenu Whitfield, dit X-Man, en très haute estime. Alors, tant que la preuve ne serait pas faite de sa culpabilité, elle allait le considérer comme l'homme droit et intègre que son ancien amour décrivait à longueur de pages. Pour

Samantha, il s'agissait autant de respecter les sentiments d'Eddie que de faire confiance à sa capacité de jugement.

Fletcher fit disparaître son bloc-notes dans une poche.

— Merci, docteur. Vous avez fait du bon boulot. Je suppose que vous tenez à vous rendre à la réception ?

— Pas tant que ça, à vrai dire. Mais ce n'est pas comme si j'avais le choix.

— Ça se passe chez la mère de M. Donovan, n'est-ce pas ?

Samantha hocha la tête.

— Vous voulez que je vous y dépose ?

Elle observa un instant le cortège de voitures qui quittaient le cimetière et songea qu'elle avait effectivement besoin que quelqu'un la ramène chez Eleanor. Elle était venue avec une amie de Susan, préférant laisser les membres de la famille entre eux, mais l'amie en question l'avait visiblement oubliée. Ou peut-être n'avait-elle pas compris qu'elle était également censée la ramener ? Dans tous les cas, le résultat était le même, et Samantha accepta l'offre de Fletcher.

— Venez, dit-il.

Et elle le suivit jusqu'à une voiture de police banalisée. Hart les avait précédés et ils le trouvèrent adossé à la carrosserie, les yeux fermés et le visage offert au soleil.

Fletcher lança des instructions tandis qu'il contournait la Ford pour accéder au siège du conducteur :

— On va conduire le Dr Owens à la réception. Moi, j'irai ensuite parler à Taranto pendant que tu restes avec les invités, au cas où Whitfield pointerait le bout de son nez pour présenter ses condoléances en privé à Mme Donovan. Et trouve quelqu'un de confiance pour surveiller la tombe toute la nuit, d'accord ?

— Ça marche.

Ils grimpèrent à bord tous les trois, Fletcher et Hart à l'avant et Samantha à l'arrière. La voiture avait beau être banalisée, elle se sentit aussitôt dans la peau d'une criminelle. C'était absurde, bien sûr, sauf si l'on songeait à ces coordonnées géographiques dont elle avait choisi de ne pas leur parler.

Elle fut sur le point de tout avouer, mais se ravisa une nouvelle fois. Son comportement était sûrement inexcusable et incompréhensible, et pourtant, quelque chose lui disait d'attendre pour en parler.

Eddie, tu vas causer ma perte.

Fletcher appela un nommé Danny et lui demanda de contacter le vrai journaliste pour obtenir un rendez-vous le plus vite possible. Aussitôt après avoir raccroché, il chercha le regard de Samantha dans le rétroviseur central.

— On a une nouvelle pièce du puzzle, docteur. Ça vous

intéresserait de savoir ce que c'est ?

— Je suis tout ouïe, inspecteur.

— Cette pièce, c'est une femme qui vit dans la maison juste en face de celle où Croswell a été tué. Son nom est Margaret Lyons, plus connue sous le diminutif de Maggie. Elle s'est volatilisée avec ses trois enfants peu de temps après que Hart et moi sommes allés lui poser des questions, le jour où on a retrouvé le corps de Croswell. Elle ne s'est plus rendue à son travail depuis, pas plus que ses enfants ne se sont rendus à l'école. Et figurez-vous que cette paisible mère de famille a servi en Afghanistan dans la même unité que Donovan. Qu'est-ce que vous en dites, hein ?

— Deux scénarios plausibles me viennent à l'esprit, répondit aussitôt Samantha. Soit Mme Lyons est l'assassin, et le fait de voir la police frapper à sa porte l'a poussée à s'enfuir, soit elle se considère comme une victime potentielle du tueur, et c'est la peur qui l'a poussée.

— D'après les déclarations qu'elle nous a faites sur le pas de sa porte, Maggie Lyons savait que la maison où a été tué Croswell était vide à cette époque de l'année. De là à ce qu'elle ait saisi l'occasion pour commettre son crime...

— Sauf qu'elle ne vous aurait sûrement pas raconté ça si c'était elle qui avait fait le coup. Et puis je croyais que vous étiez à peu près convaincu de la culpabilité de Whitfield ?

— On suit *quelques* pistes qui présentent toutes un intérêt, répondit-il.

Il avait un peu insisté sur le *quelques*, ce qui amena Samantha à se demander s'il continuait à lui dissimuler des informations. A moins que l'inspecteur Fletcher ne patauge dans son enquête et ne cherche à donner le change... Une pensée angoissante lui traversa l'esprit : et s'il n'était pas un si bon flic que ça ? Elle rangea ses doutes dans un coin de sa tête pendant qu'il poursuivait :

— Il se peut que Maggie Lyons soit de mèche avec Whitfield. Son ancien mari, qui certes est un ivrogne agressif, affirme qu'elle est revenue d'Afghanistan enceinte d'un autre. C'est à cause de ça qu'il a fini par demander le divorce. On a jeté un coup d'œil rapide à ses comptes, hier soir, et il s'avère qu'elle reçoit un peu de fric chaque mois d'une source inconnue. Pas des sommes astronomiques, mais de quoi éviter les fins de mois difficiles.

— Elle se ferait acheter ?

— Il se peut qu'on lui donne de l'argent pour s'assurer de sa discrétion, mais à propos de quoi ? L'autre possibilité, c'est que son ex ait raison et que la petite dernière de Mme Lyons ait été conçue avec un autre homme. Auquel cas, le vrai père pourrait verser une sorte de pension alimentaire officieuse.

Samantha tourna le visage vers la vitre. Ils roulaient sur le Key Bridge, et elle vit la délicate silhouette cubique du Kennedy Center se refléter dans l'eau boueuse du Potomac.

— Et si la clé de toute cette affaire était vraiment un incident qui a eu lieu en Afghanistan, comme l'a suggéré le faux Gino Taranto ? dit-elle. Si ces meurtres n'avaient rien à voir avec la vie menée par Eddie et Croswell après leur départ de l'armée ? Vous avez eu l'occasion de reparler avec cet ancien colonel ? Allan Culpepper, c'est bien ça ? Susan m'a dit qu'à une époque, il avait été une sorte de mentor pour son mari. Je n'ai pas trouvé grand-chose sur lui dans le journal d'Eddie, en dehors du fait que c'est un des supérieurs qu'il avait le plus appréciés au cours de sa carrière. Le problème, c'est que j'aurais besoin de son surnom. Quand il écrivait avec sa propre méthode de sténographie, Eddie utilisait toujours les surnoms de ses anciens camarades de combat.

— Culpepper a assisté à l'enterrement, répondit Fletcher. Vous ne l'avez pas vu ? Un grand type aux cheveux gris argent couvert de médailles... Il a parlé à la fin de la cérémonie. J'ai eu deux conversations avec lui et il s'est montré chaque fois très coopératif. Il m'a dit que Raptor n'avait pas fourni de second téléphone à Donovan.

Samantha abandonna la contemplation de la ville, qui défilait derrière la vitre, pour se tourner vers Fletcher.

— Culpepper est sur votre liste de suspects ?

— C'était de lui que les cinq hommes de la photo recevaient leurs ordres, en Afghanistan, y compris Donovan.

— Mais je pensais qu'il se trouvait à l'étranger, quand Eddie et Croswell ont été tués.

— C'est apparemment le cas, mais il a pu nous présenter de faux documents. On peut aussi imaginer qu'il ne soit que le commanditaire et qu'il ait laissé un homme de main exécuter les basses œuvres. N'oublions pas qu'il dirige une société qui emploie des mercenaires, et qu'il ne doit pas exister beaucoup de gens sur cette planète qui connaissent autant de personnes capables d'exécuter un contrat. Je me suis déjà fait avoir par Maggie Lyons, et je n'ai pas l'intention que ça recommence. Tant que je n'aurai pas de certitudes, je garde tout le monde à l'œil.

* * *

Quand Samantha arriva chez Eleanor, la réception avait commencé depuis déjà un moment. La maison était noire de monde. Quelques personnes pleuraient plus ou moins discrètement, d'autres avalaient machinalement des petits-fours, le regard dans le vide, d'autres se soûlaient consciencieusement dans un coin du salon ou de la cuisine,

d'autres encore discutaient presque gaiement, comme s'ils assistaient à une soirée normale.

Visiblement sonnée, Eleanor en faisait deux fois plus que le personnel du traiteur, courant à droite et à gauche pour s'assurer que tout le monde avait assez à boire et à manger. Certainement la meilleure façon pour elle de ne pas s'effondrer. Quant à Susan, éprouvant manifestement le besoin d'avoir un moment d'intimité avec ses filles, elle s'était retirée avec Ally et Vicky sous la véranda ouverte, à l'arrière de la maison.

Sam et Hart parcoururent toutes les pièces ouvertes aux invités pour voir s'ils reconnaissaient Whitfield, mais, à moins d'avoir affaire à un maître du déguisement, le faux journaliste qui l'avait abordée sous l'érable ne se trouvait pas là. La chasse à l'homme provisoirement terminée, elle profita du fait que Hart allait se chercher du café dans la cuisine pour s'échapper et grimper dans sa chambre. L'étage était désert et la chambre d'amis d'un calme délicieux. Elle ferma la porte et se retrouva seule pour la première fois depuis de longues heures. *Enfin* seule.

Elle vivait en solitaire depuis si longtemps qu'elle avait perdu l'habitude d'être sans cesse entourée. Bien sûr, elle côtoyait du monde au travail, mais c'était différent : à l'institut médico-légal, elle était concentrée sur les tâches à effectuer et n'avait aucun compte à rendre aux membres de son équipe. Elle pouvait s'enfermer dans son bureau si ça lui chantait, certaine que personne ne viendrait l'y déranger. Elle pouvait rentrer chez elle quand bon lui semblait, mettre les téléphones hors d'état de nuire et se repaître de silence. Alors qu'ici, elle était à la merci des autres et cela commençait à la rendre nerveuse. Entre Susan, Eleanor et Fletcher, il y avait toujours quelqu'un pour lui passer un coup de fil, lui demander de l'aide, lui proposer à boire ou à manger, lui poser des questions ou simplement solliciter sa présence afin d'échapper à cette solitude qu'elle-même appelait de ses vœux. C'était épuisant.

Pourtant, malgré sa lassitude, Samantha prit conscience que quelque chose avait changé. Pas une fois, aujourd'hui, elle n'avait ressenti ce besoin impérieux de se laver les mains. Quelque chose dans ce profond chagrin qui l'accablait depuis deux ans s'était modifié, et elle avait envie d'un peu de temps et de tranquillité pour comprendre de quoi il s'agissait.

Assise sur le lit, elle alluma son ordinateur portable, qu'elle posa sur ses cuisses. Elle avait déjà entré le code d'accès WIFI d'Eleanor et la page d'accueil de Google apparut bientôt sur l'écran. Elle tapa : « Tir ami Edward Donovan Afghanistan ».

Aucun résultat intéressant. Par acquit de conscience, elle consulta néanmoins quelques sites qui relataient ce type d'incident, mais rien

de ce qu'elle lut ne concernait Eddie.

Munie du bristol que lui avait donné Whitfield, elle tapa les coordonnées géographiques dans la fenêtre de recherche. Elle s'attendait à ce qu'elles correspondent à un lieu situé en Afghanistan, sans doute du côté de Jalalabad, la ville mentionnée par le faux journaliste. Mais le premier des quatre résultats qui s'affichèrent en moins d'une seconde avait pour titre : « Rivière Savage Forêt domaniale Maryland latitude/longitude. » La carte qui apparut lorsqu'elle cliqua sur le lien ne désignait pas de point vraiment précis. Le repère le plus proche était sans doute le poste des Rangers forestiers.

Samantha dut se retenir pour ne pas se frapper le front du plat de la main. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Où trouver un ancien Ranger, sinon au poste des Rangers ? Avec une certaine malice, Whitfield lui disait où le chercher.

— Alors, c'est intéressant ?

Samantha fit un bond sur le lit et se retourna vivement.

Hart se tenait dans l'embrasure de la porte, les bras négligemment croisés.

— On ne vous a pas appris à frapper ? lança-t-elle d'une voix dure en refermant l'ordinateur portable.

— Croyez-le ou non, docteur, j'ai pour principe de ne jamais frapper quand je cherche à surprendre quelqu'un. Mais si vous voulez éviter que ça arrive, le mieux est encore de verrouiller sa porte.

— Et je peux savoir pourquoi vous vouliez me surprendre ?

— J'ai vu Whitfield déposer quelque chose dans votre main. J'attendais que vous nous en parliez de vous-même, mais visiblement, vous en avez décidé autrement. Ce n'est pas bien de faire des cachotteries, dit-il en agitant un doigt grondeur. Alors, j'écoute. De quoi s'agit-il ?

Prise la main dans le sac. Samantha ne se donna même pas la peine d'inventer une excuse. A quoi bon, à présent ? Elle avait l'information qu'elle souhaitait, et elle avait bien l'intention de la transmettre aux deux inspecteurs. Mais à condition de les accompagner là-bas, voilà tout. Et une fois sur place, elle trouverait un moyen de parler en tête à tête avec Whitfield. Du moins l'espérait-elle. Parce que, de toute évidence, c'était à elle qu'il voulait se confier, pas à Hart ni à Fletcher.

Elle tendit le bristol à Lonnie Hart, qui l'inspecta attentivement, recto et verso.

— Latitude et longitude ? Et on tombe où, quand on tape ces coordonnées ?

— La forêt de la rivière Savage. Près d'un poste de Rangers forestiers.

— Malin, dit-il en sortant son téléphone portable.

Bien entendu, il appelait son équipier, songea-t-elle en le regardant porter l'appareil à son oreille.

— Pas de réponse, dit-il. Je vais lui laisser un message... Fletch, prépare ton sac de voyage, il va falloir qu'on se transporte du côté de la rivière Savage. On a peut-être localisé Alexander Whitfield. Rappelle-moi quand tu en auras terminé avec Taranto.

Il raccrocha et jeta un regard désapprobateur à Samantha.

— Dissimulation d'un élément de preuve ? Je n'aurais jamais cru que vous puissiez faire un truc aussi idiot que ça. Vous êtes médecin légiste, quand même ! Vous n'allez pas me dire que vous ignorez avoir commis une infraction. Et ce n'est pas une info sans importance, que vous avez gardée pour vous. Je vous rappelle qu'il y a de bonnes chances pour que ce type soit un meurtrier, docteur. Cette information peut permettre de boucler l'enquête, et peut-être même de sauver des vies !

— Je sais.

— Ah... Alors vous, quand vous avez du chagrin, vous faites des choses stupides pour faire diversion ? C'est ça votre méthode pour vous remonter le moral ?

— Vous passez les bornes, là, inspecteur ! Mêlez-vous de vos affaires, d'accord ?

— Ma belle...

Le regard qu'elle lui jeta dut être terrifiant, parce qu'il s'interrompit tout net.

— Docteur Owens, reprit-il prudemment, vous savez mieux que personne qu'il s'agit d'une affaire grave. Deux hommes ont été assassinés et un troisième semble s'être suicidé. Une femme et ses enfants ont disparu. Il est très possible que Whitfield s'inquiète de ce que vous avez pu découvrir dans les journaux intimes de Donovan, et qu'il s'efforce de vous attirer dans un endroit isolé où il pourra tranquillement vous régler votre compte. Ce n'est pas bien compliqué de cacher un cadavre dans une forêt, vous savez. Quand on vous retrouvera — si on vous retrouve un jour —, il ne restera plus qu'un tas d'os.

Samantha n'avait pas songé qu'elle pouvait être une cible pour Whitfield. De fait, elle ne s'était pas sentie en danger une seule seconde, en présence de l'ancien Ranger. Rien dans son attitude n'avait été menaçant. D'un autre côté, si l'inquiétude de Hart était justifiée, Whitfield avait forcément tout fait pour lui inspirer confiance afin de l'attirer dans son piège. Elle se sentit soudain dans la peau de la petite mouche naïve et imprudente du poème de Mary Howitt. Mouche qui se laisse charmer par les propos enjôleurs d'une araignée, jusqu'à la conclusion qu'on imagine. Pourtant, si elle était honnête

avec elle-même, Samantha n'avait pas peur de finir ses jours dans une toile tendue par Whitfield. C'était triste à dire, mais l'idée de mourir ne lui faisait ni chaud ni froid. Il fallait tenir à la vie, pour craindre de la perdre.

— Je viens avec vous, dit-elle.

Le téléphone de Hart sonna à ce moment-là. Il décrocha et écouta un moment avant de hocher brièvement la tête et de dire :

— Ouais. On arrive.

Une fois l'appareil de retour dans sa poche, il se tourna vers elle.

— Oui, vous venez avec nous. Prenez quelques affaires, on va passer la nuit là-bas. Mais on doit faire une étape avant de partir pour la rivière Savage. J'ai l'impression que vous avez envie de jouer les enquêtrices, docteur. Eh bien, c'est le moment de saisir votre chance.

Samantha poussa la porte du Old Ebbitt Grill et se fraya un chemin en direction de la patronne de l'établissement, debout derrière un pupitre de bois. Au lieu de se poster devant elle pour demander une table, elle s'arrêta un instant à droite du pupitre pour reprendre ses esprits. Elle n'avait plus l'habitude d'une telle effervescence, et ses oreilles se mirent rapidement à siffler. Quel bruit assourdissant ! C'était l'*happy hour* du jeudi après-midi, mais cet horaire réputé creux attirait ici autant de gens qu'à l'heure du coup de feu. Sans doute les boissons proposées à vil prix n'y étaient-elles pas pour rien. Durant ses années à Washington, le jeudi était le soir des virées nocturnes. Une soirée pour les célibataires ou les couples qui venaient de se former ; une soirée pour jeter ses inhibitions aux orties et prendre une cuite mémorable. Les jeudis soir débordaient allègrement sur les vendredis matin, la frontière entre ces deux journées se faisant de plus en plus floue après trop de bières, trop de cocktails, trop de tout. Oh ! ces vendredis matin qu'elle avait passés en cours, à se battre contre une gueule de bois de compétition... A l'époque, il était de notoriété publique à Washington qu'il ne fallait pas prévoir de rendez-vous important un vendredi matin. Et à voir la foule qui se bousculait autour d'elle, c'était sans doute encore d'actualité.

Lorsqu'elle vivait ici, le bar du Old Ebbitt Grill était pris d'assaut tous les soirs par des gens importants et d'autres qui rêvaient de l'être, et l'épais nuage de fumée de cigares et de cigarettes faisait partie du décor. Les trois arches de la façade de ce vénérable établissement fondé en 1856 et situé à deux pas de la Maison Blanche avaient vu défiler, durant des décennies, tout ce que le monde politique comptait de personnages éminents. Combien d'accords avaient été passés dans l'intimité de ces box aux banquettes de cuir rouge ? Au comptoir d'un de ces quatre bars tout en longueur ? Sur les marches de l'escalier qui descendait vers les toilettes en marbre ? Des accords plus ou moins secrets qui concernaient des affaires plus ou moins légales... Davantage encore qu'une légende, le Old Ebbitt Grill était un faiseur de rois.

Et aujourd'hui, les gens n'avaient jamais été aussi nombreux à s'y presser, une personne sur trois fixant du regard la paume de sa main dans laquelle était niché un petit appareil connecté. A la fois ici et ailleurs. Bien sûr, ces nouvelles technologies étaient souvent pratiques et parfois fascinantes, mais Samantha ne pouvait s'empêcher de trouver quelque chose de triste au spectacle de ces gens qui étaient là sans être là. Il lui semblait qu'un nombre croissant de personnes ne

parvenaient plus à être entièrement présentes dans un endroit donné, le monde auquel ils pouvaient accéder à travers leur écran leur semblant toujours plus tentant que celui dans lequel évoluait leur corps. Pourquoi organiser des sorties entre amis, si la seule chose dont vous aviez vraiment envie était de discuter avec ceux qui n'étaient pas là ?

Ça lui rappelait cette fille avec qui elle s'était liée d'amitié, pendant ses études de médecine. Une fille qui ne recherchait sa présence que lorsqu'elle ne trouvait rien de mieux à faire, et qu'elle n'avait pas d'endroits plus cool où aller, ni de gens plus cool à fréquenter. Une sensation particulièrement désagréable, que devaient connaître en ce moment bon nombre de gens dans ce restaurant. Comment se sentir apprécié quand votre voisin de table passait une partie de la soirée en tête à tête avec son smartphone au lieu de s'intéresser à vous ?

Miraculeusement, Sam dénicha un tabouret de bar libre. Elle se mit bientôt à observer la séduction à l'œuvre autour d'elle, femmes et hommes se livrant avec un plaisir palpable au jeu de la drague. Elle éprouvait à ce spectacle un intérêt mêlé d'horreur. Pour elle, tout ça, c'était fini depuis longtemps : cette façon de se mettre habilement en scène ; ces regards calculés, brefs et intenses puis insistants, les yeux un rien plissés ; ces sourires ébauchés, charmeurs et subtilement boudeurs pour mettre en valeur le pulpeux des lèvres ; d'un seul coup un grand éclat de rire, le visage renversé, l'occasion de montrer la blancheur de ses dents, la chair tendre de son cou, la souplesse de la masse soyeuse des cheveux. Dans ces moments-là, chaque mot comptait — se montrer à son avantage sans en faire trop, ne pas donner, surtout, le sentiment de chercher une relation à tout prix ou d'être déjà conquise —, chaque geste aussi, comme cette façon de poser négligemment, et au moment qui convenait, la main sur le bras ou l'épaule de l'autre.

Samantha ne savait plus faire tout ça. A vrai dire, l'idée même de se livrer à ce petit jeu lui donnait la nausée. Ce qui était à pleurer, quand on pensait à quel point elle avait aimé la vie et les plaisirs de la chair. Ça allait de pair, non ? Et depuis la mort de Simon et des jumeaux, elle n'avait plus d'intérêt ni pour l'un ni pour l'autre. Elle était comme asséchée, à présent, et le sexe était devenu le cadet de ces soucis. D'un point de vue purement médical, elle se demandait combien de temps le corps pouvait se mettre ainsi en veille. Après tout, il était conçu pour la reproduction et donc pour le plaisir de s'accoupler. Que cherchait-elle à dire ou à accomplir, en niant les besoins biologiques de son corps ? En niant sa féminité ?

Non, elle ne se niait pas vraiment. Simplement, cela faisait deux ans qu'elle naviguait à vue, dans un épais brouillard de chagrin et de

solitude qui semblait ne rien masquer d'autre qu'un gouffre sans fond. Dans ces conditions, pas étonnant que le sexe soit relégué au dernier rang de ses priorités.

Mais Samantha était une réaliste. Elle savait que ces besoins finiraient par réapparaître tôt ou tard. Y penser la submergeait d'un mélange de regrets et de dégoût. Faire l'amour avec un autre que Simon lui semblait unimaginable. D'ailleurs, elle ne l'avait plus fait depuis sa mort. Pourtant, revenir à Washington, dormir dans le lit où elle s'était endormie et réveillée pour la première fois dans les bras d'Eddie, entendre parler de lui du matin au soir... Cela réveillait sinon des envies, du moins des souvenirs éminemment sexuels. Huit fois sur dix, leur complicité s'exprimait à l'horizontale. Cela faisait partie du charme de leur relation.

Elle n'avait pas regardé un homme de cette façon-là depuis bien longtemps. Et voilà que les souvenirs des deux hommes de sa vie se mêlaient dans sa tête et se battaient pour accaparer son attention. Simon et Eddie. Rivaux et pourtant unis par l'amour qu'elle leur avait porté. Elle avait des notions de psychiatrie et il lui sembla enfin comprendre ce qui lui arrivait. *Acceptation*. Elle acceptait que son chagrin puisse prendre une autre forme ; qu'il devienne moins lourd et moins blessant au quotidien ; qu'il cesse d'être une prison qui l'isolait de la vie.

Si son lit était désormais d'une implacable froideur, elle devait admettre que l'intimité physique avec un homme lui manquait. Les douces caresses, la langueur des baisers, la chaleur d'un corps familier qui partageait votre nuit... Oui, tout cela lui manquait.

Bien entendu, il y avait un monde entre admettre qu'on se sentait seule et avoir envie de séduire et d'être séduite. Elle n'était pas prête. Pas même à faire semblant de l'être. Et pourtant, être assise au bar du Old Ebbitt Grill, un jeudi en fin d'après-midi, lui fit comprendre que lorsqu'elle serait prête, elle n'aurait que l'embarras du choix. De tous côtés, des hommes se penchaient pour la regarder et essayer de croiser son regard, et même quelques femmes. Savoir qu'elle plaisait encore lui procura un peu de réconfort mêlé à beaucoup de culpabilité.

Pardonne-moi, Simon.

Une main se posa sur son épaule et elle se retourna. Un homme musclé et de petite taille se tenait devant elle, le crâne glabre mais la moustache foisonnante, tout comme ses sourcils brun foncé qui mangeaient une partie de son regard et de son front soucieux. Certainement le véritable Gino Taranto.

— J'ai une table par là-bas, dit-il d'une voix forte pour se faire entendre malgré le brouhaha.

Ponctuant sa phrase d'un mouvement de tête en direction du fond de la salle, il se mit à fendre la foule. Samantha sauta au bas du

tabouret et lui emboîta le pas. Une fois arrivé à destination, il la laissa galamment s'asseoir sur la banquette avant de prendre place de l'autre côté de la table. C'était un peu moins bruyant ici, plutôt chants de cigales que hall de gare un jour de départ en vacances.

Un serveur se précipita pour prendre leur commande. Samantha opta pour un Lagavulin, ce qui sembla impressionner favorablement le journaliste, qui porta son choix sur une Yuengling. Whisky écossais contre bière américaine. Le serveur posa une corbeille de pain et deux verres d'eau sur la table, et fila chercher leurs boissons. Ils étaient seuls, à présent, et ce fut Samantha qui parla la première :

— Alors, pourquoi m'avoir donné rendez-vous ici ? Ça n'aurait pas été plus simple de parler à l'inspec...

— Chhhhut ! coupa Taranto, en jetant des regards inquiets autour de lui. Vous avez un mouchard ?

— Je crois que j'ai un paquet de Kleenex dans mon sac. Vous en voulez un ?

Taranto leva les yeux au ciel.

— Pas un mouchoir... Un mouchard ! Un micro espion.

Vous en avez un sur vous ?

— Oh... Euh... non, bien sûr que non. Je ne porte pas de micro.

— Pardonnez-moi de ne pas vous croire sur parole. Levez rapidement votre chemisier jusqu'au-dessus du soutien-gorge. Allez-y, personne ne s'intéresse à nous.

Elle regarda droit dans les petits yeux perçants du journaliste.

— Ne comptez pas sur moi pour jouer les exhibitionnistes dans un restaurant. Je viens de vous dire que je n'enregistrais pas cette conversation. Soit vous me faites confiance, soit l'entretien est terminé.

Elle fit mine de se lever et lui la retint pas le bras.

— C'est bon, c'est bon. Je vous demanderai simplement de ne jamais prononcer mon nom, d'accord ?

— D'accord. Alors, vous allez me dire pourquoi vous n'avez pas voulu parler à...

Taranto l'interrompt de nouveau.

— Parce que je ne veux pas être vu en compagnie d'un flic. Trop risqué. Même avec vous, je prends des risques. Franchement, je pense que j'ai fait une connerie en acceptant de vous rencontrer. Mais bon... X-Man dit qu'on peut vous faire confiance. Il estime même qu'on peut faire confiance à Chevy. Souvenez-vous, pas de noms.

Chevy ? Bon sang, mais de qui parlait-il ? Oh... Chevy Chase, qui jouait le rôle de Fletcher, dans le film *Fletch aux troussees*. D'accord, d'accord... Chevy était Fletcher ! Et elle savait qu'*X-Man* désignait Alexander Whitfield. Elle se demanda à quel surnom elle allait avoir droit. *L'autopsieuse ? Sam'suffit ? La maigrelette ?*

— Pardonnez-moi, monsieur Taranto, mais je ne me sens pas vraiment dans la peau d'une Mata Hari. Je suis médecin légiste, pas espionne.

— Vous le faites exprès ? Je vous ai demandé de ne pas prononcer mon nom ! Et je sais que vous êtes toubib, nom d'un chien... C'est pour ça que j'ai accepté de vous parler et pas à vos copains flics. Vous ne pouvez pas me foutre en taule, vous.

Le serveur arriva avec leurs boissons. Ils restèrent muets pendant qu'il les posait sur la table, et attendirent qu'il se soit éloigné pour reprendre.

— Bon, dit-il, maintenant vous êtes dans le bain, vous aussi. Alors, tendez l'oreille parce que je n'ai pas que ça à faire.

Sam huma son verre de scotch avant d'en avaler une longue gorgée, les yeux clos. Lorsqu'elle les rouvrit, Taranto la regardait avec un mélange d'irritation et d'amusement.

— C'est bon, vous êtes prête à m'écouter ?

— Oui, dit-elle avant de sourire, lèvres fermées.

Elle savait que cela creusait ses fossettes. Entraînement à l'art de la séduction. C'était peut-être comme le vélo, après tout. Ça ne s'oubliait pas. D'ailleurs, Taranto se détendit visiblement. Oui, pas de doute, ça marchait bien.

— Bon, alors voilà le scoop, dit-il. Le mois dernier, une gonzesse se pointe dans mon bureau et me dit que son cher et tendre est mort au champ d'honneur en Afghanistan. Sauf qu'elle pense qu'il a été victime d'un tir fratricide à Jalalabad. Son mari, on va l'appeler « l'empereur ».

A ces mots, Samantha s'assit bien droite sur la banquette. Selon Susan, « L'empereur » était le surnom de Perry Fisher, l'un des cinq hommes présents sur la photo. Celui qui n'était jamais revenu d'Afghanistan.

— Qu'est-ce qui lui fait penser ça ?

— Apparemment, elle est tombée sur un type un peu porté sur la boisson, à l'enterrement d'un ami commun. Celui-là, je l'appelle « le cheikh », d'accord ? Ils ont éclusé quelques verres, et puis, l'alcool déliant les langues, « le cheikh » a laissé échapper cette info sur son mari. Quand elle a voulu en savoir plus, il s'est refermé comme une huître. Elle a insisté et insisté encore jusqu'à ce que « le cheikh » lui conseille d'aller en parler à une autre personne qu'on va appeler « Orange ». Ce qu'elle a fait. Mais « Orange » a tout nié en bloc. Il a dit que c'était de l'affabulation et que « le cheikh » était connu pour être un pochtron qui racontait n'importe quoi dès qu'il avait un verre dans le nez. Sauf que la femme de « l'empereur » savait que son mari avait de l'estime pour « le cheikh » et qu'elle a eu envie de creuser un peu cette histoire. Il se trouve qu'elle est une lectrice fidèle de ma rubrique

hebdomadaire dans le *Daily News* et qu'elle m'a contacté pour me raconter tout ça. L'affaire m'a paru crédible et j'ai décidé d'enquêter. Une chose est sûre avec l'armée, c'est qu'elle n'aime pas qu'on sache quand elle merde, veuillez excuser mon langage. Donc, je suis allé voir « Orange » et j'ai essayé de lui tirer les vers du nez, mais rien à faire. Du coup, j'ai décidé de lui lâcher la grappe, sans rancune, sauf que j'ai continué à enquêter à l'aide de mes réseaux. Et devinez quoi ? Plus je creusais, plus l'histoire du « cheikh » semblait se confirmer.

Il se renversa sur le dossier de la banquette et but une longue gorgée de bière.

— C'est bon ? Vous me suivez, jusque-là ? demanda-t-il en s'essuyant la bouche d'un revers de la main.

Samantha s'efforça de mettre tous ces éléments au clair dans sa tête. Karen Fisher avait rencontré William Everett, dit Billy Shakes — « le cheikh » — à la réception qui suivait l'enterrement d'une connaissance commune. Fortement alcoolisé, Shakes avait laissé échapper des informations sur son mari Perry Fisher, dit « l'empereur ». Des informations qu'il n'était pas censé divulguer. Karen, inquiète qu'on lui ait menti sur les circonstances de la mort de son mari, était allée voir un certain « Orange » qui n'était autre que... Qui cela pouvait-il bien être ?

Elle venait de se promettre de revenir plus tard sur cette question quand la réponse s'imposa d'elle-même.

« Orange » devait être cette femme dont lui avait parlé Fletcher. Celle qui habitait juste en face de la maison où Croswell avait été tué. Celle qui avait disparu avec ses trois enfants le jour de la découverte du corps. Maggie Lyons.

Tout ça était bien beau, mais ne lui disait pas ce qui avait pu constituer un mobile pour tuer Eddie, Croswell et peut-être Everett. Pourquoi un décès dû à un tir ami aurait-il été à l'origine d'une série de meurtres ? Elle ignorait les statistiques, mais il lui semblait que ce type de bavure n'était pas si rare, lors d'un conflit armé.

Elle reposa le verre de Lagavulin qu'elle avait porté à ses lèvres pour se donner le temps de la réflexion.

— Oui, oui, je vous suis. Alors, qui a tué « l'empereur » selon « le cheikh » ? Et pourquoi avoir caché cet incident ?

— Ça, ma chère... J'ai ma petite idée sur la question, mais j'ai reçu des menaces sérieuses dès que j'ai voulu creuser. D'ordinaire, je ne me laisse pas intimider par ce genre de méthodes, sauf que là, ce n'était pas moi qui étais visé, mais la femme de « l'empereur ».

— Par qui a-t-elle été menacée ?

— Par « Orange ».

— D'accord... Donc, « Orange » a menacé de s'en prendre à la femme de « l'empereur » si vous poursuiviez votre enquête, c'est bien

ça ?

— Tout juste, Auguste. Il fallait que j'abandonne, ou le sang allait couler. Celui des gosses aussi. J'ai estimé que cette histoire ne justifiait pas une telle prise de risque. Du coup, j'ai vraiment mis un terme à mes investigations.

— Mais la femme de « l'empereur » a décidé de ne pas céder aux intimidations, c'est ça ? De poursuivre malgré tout sa quête de vérité ?

— Oui. Pas pu la raisonner. Elle est allée frapper à la porte de tous ceux qui pouvaient savoir quelque chose, sans grand succès. Et avant qu'elle ait le temps de dire ouf, voilà que les anciens compagnons d'armes de son mari se sont mis à tomber comme des mouches.

— Pourquoi n'a-t-elle pas prévenu la police ?

Il but encore un peu de bière avant de répondre :

— Eh bien, ça, vous voyez, ça aurait peut-être été la chose intelligente à faire. Mais cette femme-là, elle est pleine de chagrin et de colère, vous comprenez ?

Oh que oui, Samantha comprenait.

— Et la rancœur n'est pas toujours l'amie de l'intelligence, poursuivit-il. Elle est furieuse qu'on lui ait menti sur la façon dont son mari est mort, furieuse d'avoir été menacée... C'est comme avec les abeilles, vous savez. Quand vous leur foutez la paix, elles ne vous piquent pas, mais si vous commencez à leur chercher des noises, elles deviennent très agressives. La femme dont je vous parle est une putain d'abeille — veuillez excuser mon langage — qui rend coup pour coup.

— Ou peut-on la trouver ?

— Désolé, je ne peux pas vous donner cette info.

Samantha poussa un profond soupir et termina son verre de scotch, laissant le liquide lui envelopper la langue.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ? Ne me dites pas que vous lui avez trouvé une planque ?

— Si. Je n'allais quand même pas la laisser se faire zigouiller. Elle a fini par comprendre que ça chauffait pour ses fesses quand « le chacal » s'est fait descendre.

Hal Croswell. Apparemment, la mort d'Eddie n'avait pas constitué un avertissement suffisant pour Karen Fisher.

— Et vous êtes certain que votre abeille teigneuse n'a pas infligé quelques piqûres mortelles ?

— A cent pour cent. Impossible que ce soit elle. Cette gonzesse cherche seulement des réponses, et elle sait que ses questions ont déclenché une sorte de réaction en chaîne. Elle est terrifiée à l'idée d'être la prochaine à y passer.

— Vous avez entendu parler d'une femme qui s'appelle Maggie Lyons ?

Taranto croisa ses petits bras musclés sur la table.

— Peut-être, et alors ?

— Elle a disparu de la circulation avec ses trois enfants. Vous savez où elle se trouve ?

— Non. Juré craché. Mais je sais qu'elle a servi en Afghanistan. Je sais aussi qu'elle est tombée sur le dos dans le désert et qu'elle s'est fait une bosse au ventre.

— Pardon ?

— Elle était en cloque quand elle est revenue au bercail. Samantha le regarda avec une moue impressionnée.

— Ah... Je vois que vous avez poussé votre enquête assez loin. Vous avez parlé à son ancien mari, je suppose ?

Hochement de tête.

— Alors vous savez qu'il a un problème avec le bébé qu'elle portait à son retour d'Afghanistan, reprit Samantha. Comme vous, il pense que cette fille a été conçue là-bas et qu'elle n'est pas de lui. Vous connaissez le nom du père biologique ?

— Je crois. Une raison de plus pour mettre la femme de « l'empereur » à l'abri.

Samantha réfléchit un moment, humant son verre vide.

— « L'empereur » a fait cet enfant à Maggie Lyons, c'est ça ?

— C'est la conclusion à laquelle je suis parvenu, en tout cas.

— Monsieur Taranto...

— Je vous ai demandé de ne pas prononcer mon nom ! Vous tenez absolument à ce que je me fasse tuer ou quoi ?

— Pardon. Mais vous ne m'avez jamais dit comment je dois vous appeler.

— Ralph.

— Ralph ? Euh... si vous y tenez. Alors, Ralph, vous n'allez pas me faire croire que vous avez abandonné toute idée d'écrire quelque chose sur cette affaire ?

Cette question lui arracha un sourire.

— Peut-être n'y ai-je pas tout à fait renoncé, en effet. Faudrait que je sois dingue pour ne pas au moins prendre quelques notes. Cette affaire pourrait se révéler plus importante que je ne l'avais pensé au début, vous savez. Je dirais même qu'on est potentiellement en présence d'une *très* grosse affaire. Mais n'oublions pas qu'on parle de héros de guerre, hein... Et moi, je ne suis pas du genre à traîner dans la boue le nom de femmes et d'hommes qui ont loyalement servi notre pays, tout ça pour avoir mon quart d'heure de gloire. Je peux être critique vis-à-vis des raisons qui ont poussé le gouvernement à envoyer nos soldats en Afghanistan, mais je respecte le courage de ces hommes.

Samantha se reconnaissait assez dans cette façon de voir les choses, mais le moment était mal choisi pour ce genre de

conversation.

— Qui sont vos contacts au sein de l'armée ? demanda-t-elle.

Il éclata de rire.

— Vous ne pensez pas sérieusement que je vais vous répondre ? Mais je comprends que vous ayez tenté le coup. En tout cas, vous ne manquez pas d'aplomb, ma p'tite dame !

Samantha le dévisagea un instant en silence.

— Je ne crois pas que vous vous contentiez de prendre quelques notes. Je suis certaine que vous avez déjà un dossier épais comme ça et que vous êtes sur le point de révéler au grand jour un truc énorme. Pourquoi faire des cachotteries, au lieu de partager vos infos avec Flet... avec « Chevy » ? Avec ce que vous savez et les moyens de la police, l'enquête pourrait aboutir beaucoup plus rapidement.

Taranto gloussa, la bouche fermée.

— Dans vos rêves ! Par contre, si vous pouviez dire à « Chevy » de mettre son enquête entre parenthèses pendant quelques jours... Je crains que la légendaire délicatesse des flics de DC ne transforme mon omelette en œufs brouillés, si vous voyez ce que je veux dire. Pour le moment, j'aurais besoin qu'ils baissent un peu la flamme sous la poêle ; qu'ils me laissent cuisiner à feu doux pour me permettre de réussir mon plat.

— Je doute qu'ils soient d'accord pour lever le pied et vous permettre de mieux leur griller la priorité, si j'ai bien compris votre métaphore culinaire. Mais je peux toujours transmettre.

Une idée traversa l'esprit de Samantha. Si Taranto fouinait partout dans l'espoir de boucler son enquête...

— Dites-moi, « Ralph », vous ne seriez pas allé faire un tour du côté de McLean, la semaine dernière, par hasard ?

Il bondit sur ses pieds comme un diable hors de sa boîte.

— Faut que j'y aille.

Au tour de Samantha de le retenir par le bras.

— Si vous partez maintenant, je me lève, je mets les mains en porte-voix, et j'annonce à toute la salle qui vous êtes.

Il se figea aussitôt.

— Vous ne feriez pas ça, murmura-t-il d'un ton horrifié.

— Je n'hésiterais pas une seconde. Je n'ai rien à perdre, moi. Alors rasseyez-vous tout de suite.

Elle avait perfectionné ce ton autoritaire lorsqu'elle encadrait de jeunes étudiants en médecine, durant son internat, et elle s'en servait encore dans son travail, quand la concentration des membres de son équipe se relâchait un peu trop.

Taranto hésita deux ou trois secondes, son regard effrayé embrassant la salle bondée, avant d'obtempérer.

— Et maintenant, dit Samantha en le fixant dans le blanc des yeux,

dites-moi si c'est vous qui vous êtes introduit chez les Donovan et qui avez laissé cette casquette sur le lit.

Il se mit à examiner les ongles de sa main comme s'il les voyait pour la première fois. D'accord..., songea Sam. Il avouait implicitement, mais refusait de confirmer oralement.

— Qui est cette personne que la fille de Susan Donovan a vue à travers la fenêtre de sa classe ?

Les sourcils du journaliste se soulevèrent, et il lissa nerveusement sa moustache avec le pouce et l'index. Mais pas un mot ne sortit de sa bouche. Pas même de réprimande pour avoir utilisé le vrai nom de Susan, nota Samantha.

— C'était Karen, c'est ça ? La femme de « l'empereur » ? Elle a servi à attirer Susan à l'école pendant que vous vous introduisiez chez elle. Mais pour chercher quoi ?

— Des mots, répondit finalement Taranto.

— Le journal de son mari.

— Oui, le journal du « doc ».

Il soupira et se décida enfin à croiser le regard de Samantha.

— La femme de « l'empereur » m'a dit qu'elle avait contacté « le doc » pour lui demander ce qu'il savait des circonstances de la mort de son mari. Elle n'a pas obtenu grand-chose, mais elle a pensé que ses questions l'avaient peut-être inspiré pour ses écrits intimes, et qu'il avait couché sur le papier ce qu'il refusait de dire à haute voix... Et comme, apparemment, tous les gens qui le côtoyaient savaient qu'il tenait un journal, on a décidé de tenter le coup. Mais les pages correspondant aux journées qui ont suivi la conversation entre « le doc » et la femme de « l'empereur » avaient déjà disparu. Quelqu'un nous a coupé l'herbe sous le pied.

Eddie, espèce de gros malin. Tu les as retirées toi-même ! Tu avais conscience d'être en danger et tu as voulu laisser une piste, pour le cas où il t'arriverait malheur, c'est ça ? Alors, où les as-tu cachées, hein ?

La note menaçante... *Dis la vérité, sinon...* C'était l'œuvre de... Elle fusilla Taranto du regard. Sale manipulateur !

— C'est vous qui avez envoyé cette note menaçante au « doc » et au « chacal », n'est-ce pas ? Dis la vérité, sinon... ? Pour mettre la pression sur eux et les inciter à raconter comment « l'empereur » est vraiment mort. Pas pour permettre à sa veuve de faire son deuil, j'imagine, mais pour que vous puissiez publier un bon scoop. C'est vraiment minable, mon vieux.

— Oui, oui, j'avoue, c'est moi... Mais ce n'est pas beau de dissimuler la vérité, vous n'êtes pas d'accord avec moi ? Ils avaient besoin qu'on les pousse au cul pour se décider à parler.

— Ça, pour les pousser, vous les avez bien poussés, répliqua Samantha d'un ton de colère froide. Tellement, même, qu'ils sont

tombés directement dans la tombe.

Taranto eut au moins la décence d'afficher un visage penaud.

— Je n'ai jamais voulu que ça aille si loin, vous vous en doutez. La femme de « l'empereur » et moi, on a simplement cherché à donner un coup de pied dans la fourmilière. Elle parce qu'elle a besoin de connaître la vérité pour faire son deuil, et moi parce que c'est mon métier de déterrer les secrets que le département de la Défense essaie d'enfouir. Je veux simplement comprendre ce qui a pu se passer de si grave en Afghanistan pour nous valoir une série de meurtres aujourd'hui. Et pourquoi les soldats impliqués n'ont pas fait ce qu'il fallait, sur le moment, pour éviter que ça leur pète à la gueule, une fois de retour à la vie civile.

Des questions que Samantha se posait aussi.

— C'est très grave d'avoir envoyé ces mots de menace, déclara-t-elle d'une voix dure. Qu'attendez-vous de moi, maintenant ?

— Comme je vous l'ai dit. Essayez de ralentir un peu vos copains flics. C'est une mission à votre portée, non ?

— Je ne vois pas comment je pourrais faire. Je suis censée partir à la rencontre de « X-Man » dès que j'en aurai terminé avec vous. J'espère avoir l'occasion de lui parler en tête à tête.

— Bon, prenez ça avant de mettre les bouts.

Il sortit un dossier de sa sacoche et le glissa sous la table.

— Gardez son contenu en lieu sûr, reprit-il, tandis qu'elle s'emparait de la chemise cartonnée qui venait de cogner contre ses genoux. C'est ultrasensible. Je vous considère comme mon assurance vie, à présent. S'ils viennent me trouver, je leur dirai que c'est quelqu'un d'autre qui détient les infos. Si c'est à vous qu'ils s'en prennent, eh bien... tâchez de ne pas me dénoncer, d'accord ?

Samantha hocha la tête. Elle mourait d'envie de voir ce que renfermait cette chemise.

— Partez la première. Allez, à la prochaine, « Scotch ».

Elle quitta la banquette et se dirigea vers la sortie sans jeter un regard par-dessus son épaule. C'était grisant de se sentir utile, vraiment partie prenante de cette enquête. Elle avait même fini par avoir droit à son surnom, elle aussi.

*McLean, Virginie,
Susan Donovan.*

Susan ne s'était pas attendue à recevoir autant de marques d'amour, aujourd'hui. Les invités venus en nombre faire leurs adieux à Eddie lui avaient rendu hommage de la plus belle des façons : en faisant preuve d'une douce sollicitude envers sa femme et ses filles, en réchauffant leurs cœurs glacés de chagrin avec une profusion de chaleur humaine.

Bien sûr, elle savait qu'on s'occuperait d'elles. Elle avait assisté à suffisamment d'obsèques dans le cimetière d'Arlington — et ailleurs — pour savoir comment cela se passait pour la famille du soldat enterré. Pourtant, plusieurs choses l'avaient surprise. Tout cet amour, oui, mais plus encore cette force qu'elle avait sentie en elle et qu'elle sentait encore maintenant, quelques heures seulement après l'inhumation de son mari. Certes, elle ne se faisait pas d'illusions. Ça n'allait pas durer.

Mais aujourd'hui, elle se sentait forte, et si fière d'Eddie... On lui avait raconté beaucoup d'anecdotes qu'elle n'avait jamais entendues. Des anecdotes qui parlaient de vies qu'il avait sauvées ; de brillantes décisions tactiques qu'il avait prises ; de sa bravoure et de son souci constant de protéger la vie de ses hommes ; de la façon dont il parlait d'elle et des filles à ses compagnons d'armes... Un officier avait même réussi à faire rire tout le monde en révélant la véritable histoire qui se cachait derrière la photo du chameau encadré dans le bureau d'Eddie.

Le commandant Donovan n'avait pas été homme à se vanter de ses exploits militaires, ni au sein de l'armée ni dans l'intimité de sa famille. Si Susan savait qu'il était respecté de ceux qui avaient combattu à ses côtés, entendre de leur bouche la façon dont ce respect avait été gagné l'avait infiniment touchée. Peut-être était-elle particulièrement sensible à ces choses-là parce qu'elle avait grandi dans un milieu militaire. En tout cas, savoir qu'Eddie avait été apprécié par tant de gens l'avait aidée à amortir la violence du coup porté par cette journée.

Après avoir couché les filles, elle était allée s'asseoir à l'écart, dans le jardin, en attendant le départ des derniers invités. Elle se sentait d'autant plus épuisée qu'elle n'avait pas eu une minute à elle depuis deux jours. Alors, quand sa belle-mère était venue la retrouver sur la balancelle et lui avait suggéré d'aller faire un tour en voiture pour se vider l'esprit, elle avait sauté sur l'occasion. Elle avait roulé directement jusque chez elle, où elle s'était versé un verre de vin avant de pousser la porte du bureau d'Eddie, la pièce où elle sentait le plus sa présence.

Là, dans l'obscurité et loin des regards, elle s'abandonna à son

immense chagrin. Les larmes retenues tout l'après-midi pour le bien des filles coulèrent enfin tandis qu'elle tournait les pages de l'album photo de leur mariage. Secouée de sanglots, elle les regarda de la première à la toute dernière ; celle où l'on voyait les mariés passer sous les sabres de la haie d'honneur. Au bout de ce glorieux tunnel, le témoin d'Eddie, Perry Fisher, lui avait administré un coup sur les fesses avec le plat de son sabre avant de s'écrier : « Bienvenue dans l'armée, madame ! »

Fermant ses yeux noyés de larmes, Susan s'autorisa à revivre ce moment. Elle s'attendait à cette brève fessée traditionnelle, mais « l'empereur » n'y était pas allé de main morte, et elle avait senti sa peau rougir d'indignation sous la belle robe. Choquée, elle avait éclaté de rire, et le photographe avait saisi l'instant où elle se tournait pour gronder « l'empereur », la bouche grande ouverte et son visage exprimant une merveilleuse joie de vivre. Eddie ne s'était pas aperçu qu'elle s'était arrêtée et il avait un pas d'avance, leurs bras toujours enlacés donnant l'illusion qu'il la tirait à lui pour empêcher qu'elle ne s'envole, emportée par le vent malicieux qui soulevait la traîne de sa robe blanche.

C'était le genre de photo miraculeuse qui célébrait la spontanéité et l'instant présent. D'autres moments similaires n'avaient pas été capturés par l'objectif, mais ils n'en restaient pas moins gravés dans son cœur. Eddie trébuchant alors qu'il s'agenouillait devant elle pour retirer sa jarrettière ; l'orchestre jouant sa chanson préférée pour ouvrir le bal ; son père, déjà malade mais encore plein d'énergie, la faisant tourner dans ses bras sur la piste de danse. Tant d'autres, encore.

Ç'avait été un si beau mariage...

Elle n'avait pas envie de dire adieu à cet homme qui l'avait aimée sans réserve, qui avait chanté pour endormir leurs enfants, qui avait besoin d'elle pour nouer ses cravates et qui lui rapportait parfois un pot de sa glace préférée lorsqu'il rentrait du travail. Tous ces petits détails, toutes ces petites attentions avaient été le ciment de leur union.

Un éclair zébra le ciel dans le lointain, éclairant brièvement le bureau. Ce ne fut qu'alors qu'elle prit conscience d'être assise dans le noir. Elle compta jusqu'à ce que le tonnerre se fasse entendre. L'orage était encore à bonne distance. Elle se fichait bien que le déluge s'abatte dans la soirée. Le temps était resté sec jusqu'à la fin de la cérémonie, et c'était tout ce qui importait.

Comment Betty Crosswell allait-elle, ce soir ? Après le meurtre de Hal, elle était partie avec ses enfants chez sa mère, qui vivait dans le Sud. Elle serait de retour la semaine prochaine pour la crémation de son mari. Ce matin, Susan avait reçu de sa part un e-mail très touchant où elle s'excusait de ne pas assister à l'enterrement d'Eddie.

Elle espérait que Susan la comprendrait et demandait si l'enquête progressait. Egalement par e-mail, Susan lui avait assuré qu'elle comprenait très bien, avant de lui communiquer le peu d'informations dont elle disposait sur l'affaire.

Un pas en avant, deux pas en arrière. Chaque fois que Fletcher semblait trouver du nouveau, l'enquête se heurtait à un autre mur. Samantha avait quitté la réception à bord de la voiture de l'inspecteur, tout à l'heure, fuyant la foule qui avait envahi la maison d'Eleanor. Elle mettait manifestement toute son énergie à résoudre cette affaire.

Susan lui en était reconnaissante, bien sûr, mais elle n'était pas certaine d'apprécier que Samantha possède plus d'informations qu'elle sur le meurtre d'Eddie.

Si, elle était certaine, en réalité. Certaine de trouver ça insupportable. Eddie était *son* mari. *Son* homme. Ils avaient construit une famille ensemble, une vie tout entière. Samantha n'avait pas attendu dans l'angoisse qu'Eddie revienne de ses missions. Son ventre ne s'était pas noué à chaque sonnerie du téléphone ou de la porte d'entrée. Elle ignorait ce que c'était, de vivre dans la crainte que son mari ne revienne jamais à la maison.

Ecoute-toi, Susan. N'oublie pas que cette femme a perdu son mari. Et ses enfants. Elle a souffert encore plus que toi et elle souffre encore chaque jour. Tu ne peux pas lui en vouloir, d'autant qu'elle ne fait rien contre toi. Elle essaie simplement d'aider la police à retrouver le meurtrier d'Eddie.

Susan retourna dans la cuisine, où elle se versa un autre verre de vin blanc. La bouteille de chardonnay était vide, à présent. Elle la reposa sur le plan de travail et regagna le bureau d'Eddie.

Qu'est-ce qui leur échappait ?

Quelque chose d'énorme, voilà ce qui leur échappait. Sauf qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce dont il s'agissait. Songer qu'elle était incapable de traduire le journal de son mari fit monter en elle une brusque bouffée de colère dirigée contre Samantha.

Verre à la main, elle se promena au hasard dans la pièce, à la recherche de détails qui lui auraient échappé. Elle consulta chacun des documents empilés sur le bureau. Des factures, rien que des factures. Elle passa le doigt sur le dos des livres alignés sur les rayonnages, se rappelant Eddie assis devant le poêle à bois de la pièce à vivre, plongé dans sa lecture.

Elle songea à la façon dont il s'approchait d'elle par-derrière, à pas de loup, plaquant la main sur sa nuque avant de la faire remonter lentement sous ses cheveux, doigts écartés, puis de figer son geste pendant de longues et douces secondes. A la façon dont il en profitait, ensuite, pour l'attirer à lui et l'embrasser avec cette intensité qu'il mettait en toutes choses.

Jamais plus elle n'éprouverait la sensation de ces baisers. Elle

s'effondra dans le fauteuil d'Eddie, les larmes ruisselant sur ses joues tandis qu'elle lui disait adieu.

*Washington DC,
Dr Samantha Owens.*

Sam quitta le Old Ebbitt Grill, traversa la rue en direction de la Maison Blanche, puis tourna pour rejoindre Lafayette Square. C'était étrange de ne voir passer aucune voiture. Pennsylvania Avenue était devenue une zone piétonne depuis quelques années — mesure de sécurité qui aurait sans doute dû être prise bien plus tôt. Elle traversa le parc, ne s'arrêtant que pour jeter un long coup d'œil au bâtiment lumineux qui abritait la résidence officielle et le bureau du président des Etats-Unis. « Le chef du monde libre », comme certains n'hésitaient pas à l'appeler.

C'était précisément pour cette liberté qu'Eddie et ses semblables se battaient. Pour la préserver ici et l'instaurer ailleurs. Alors pourquoi la vision de la Maison Blanche, si joliment éclairée dans le jour déclinant, lui inspirait-elle une sensation diffuse d'angoisse ? Etait-ce la silhouette d'un des nombreux tireurs d'élite postés sur le toit qui la rendait mal à l'aise ? Ils étaient pourtant là pour protéger les lieux, leur illustre résident, et, à travers eux, toutes les valeurs de l'Amérique. A moins que ce ne fût l'ombre d'Eddie qui planait sur ce toit comme sur son cœur. Après tout, il avait fait le même travail que ces tireurs d'élite, protégeant des bâtiments ou des personnalités de la menace terroriste ; s'efforçant de diffuser les valeurs de paix et de démocratie dans des contrées inhospitalières par le biais d'un mélange de force et de persuasion... Selon l'adage, la plume était plus forte que l'épée, mais quel stylo faisait le poids devant la puissance d'un M16 manié par un soldat expérimenté ? Certes, la guerre était une manière brutale d'arriver à ses fins, mais elle était aussi beaucoup plus rapide que la diplomatie.

Elle eut le sentiment d'être observée et se mit à marcher un peu plus vite. La police tolérait la présence des sans-abri qui dormaient dans le parc, mais le regard qu'elle sentait posé sur elle lui semblait trop insistant — trop agressif — pour être le fait d'un SDF qui hésitait à lui demander de l'argent ou une cigarette. Elle eut beau se dire qu'elle se faisait des idées, elle n'en accéléra pas moins l'allure, trotinant aussi vite qu'elle le pouvait sans donner l'impression de chercher à semer son hypothétique poursuivant. Hypothétique ? Pas si sûr, après tout. Faisant écho au bruit de ses talons qui frappaient l'allée en ciment, elle entendait maintenant celui de pas qui se rapprochaient dans son dos. Tournant légèrement la tête, elle aperçut du coin de l'œil une silhouette encapuchonnée qui semblait rapidement gagner du terrain. Derrière elle, les pas se firent plus lourds, plus proches, et elle se retrouva en train de courir sans l'avoir

vraiment décidé.

Après tout, Taranto n'avait peut-être pas exagéré en qualifiant d'ultrasensible le dossier qu'il venait de lui confier. Elle passa à toute allure devant l'hôtel Hay Adams sans se soucier du regard intrigué des portiers, puis bifurqua brusquement à gauche dans K Street. Là, à hauteur du numéro 1600, l'attendaient Fletcher et Hart à bord de leur voiture. Elle s'engouffra à l'arrière du véhicule banalisé dont le moteur tournait au ralenti.

— Roulez ! lança-t-elle, hors d'haleine. Quelqu'un m'a suivie !

Fletcher, qui était au volant, ne toucha pas au levier de vitesse. Avec des gestes calmes, les deux policiers se contentèrent de dégainer leurs armes de service avant de jeter un coup d'œil dans les rétroviseurs.

— Racontez, dit simplement Fletcher.

Samantha se coucha sur la banquette arrière pour qu'on ne puisse pas l'apercevoir de l'extérieur.

— Vous ne voyez rien ? demanda-t-elle d'une voix encore un peu essoufflée.

— Rien de suspect, en tout cas. Et toi, Hart ?

L'autre inspecteur secoua la tête.

— Tout a l'air normal. Je vois juste des gens qui profitent de la douceur du soir. Vous êtes sûre qu'on vous a suivie, docteur ?

Samantha songea à cette silhouette encapuchonnée qui s'était approchée dans son dos, et un frisson glacé lui parcourut le corps.

— C'est vraiment l'impression que j'ai eue, en tout cas. Il y avait un type derrière moi, et quand j'ai accéléré le pas, il a fait pareil. C'était une silhouette imposante, forcément un homme, et il avait la tête masquée par une capuche. C'est tout ce que j'ai pu voir, malheureusement, avant de me mettre à courir. Pour tout vous dire, j'ai bien peur d'avoir un peu paniqué.

Fletcher se retourna et lui adressa un gentil sourire qui la surprit un peu.

— Vous n'avez pas à vous excuser. A vrai dire, ce serait plutôt à nous de le faire. On savait qu'on prenait un risque en vous envoyant à ce rendez-vous à notre place. Mais de là à vous faire suivre... Ça pimente un peu les choses, vous ne trouvez pas ?

— Regarde dans ton rétro, dit Hart. Sur le trottoir de gauche, à hauteur du réverbère.

Samantha vit la tête de Fletcher pivoter légèrement vers le rétroviseur extérieur. Elle se rendit compte qu'elle retenait sa respiration.

— Le balèze qui marche vers nous ?

— Ouais.

— Non. Il y a une fille qui vient vers lui. Ça y est... elle est pendue

à son cou.

Il se tourna de nouveau vers Samantha. Le gentil sourire avait cédé la place à une version nettement plus moqueuse.

— Vous avez l'air ravie d'être là, docteur.

Elle lui répondit d'un soupir irrité et Fletcher éclata de rire. Un son étonnamment joyeux qui lui sembla en parfait décalage avec la situation.

— Allons faire un tour devant le restaurant pour nous assurer que Taranto n'a pas eu de problème. Vous l'avez bien manœuvré, bravo. Il va falloir que je songe à vous engager comme indic à plein temps, « Scotch ».

Sur ces mots, il quitta le trottoir et fit un large demi-tour pour prendre la direction du Old Ebbitt Grill. Samantha se détendit un peu.

— Je peux me relever ?

— Comptez jusqu'à dix, le temps qu'on s'éloigne un peu. Ah oui, vous pouvez aussi enlever le micro.

Samantha compta jusqu'à vingt. Une fois assise, elle remit de l'ordre dans sa tenue et ses cheveux. Elle se sentait idiote d'avoir paniqué comme ça. Ce type qui semblait la suivre n'était sans doute qu'un fêtard pressé de rejoindre ses amis dans quelque bar du coin.

Ce n'était pas pour rien qu'elle travaillait avec les morts sous la lumière crue des néons, avec pour toute arme un scalpel bien aiguisé et une mallette de couteaux Sabatier K. Elle avait hâte de raconter tout ça à Taylor. Son amie allait être pliée en quatre.

Fletcher lui jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule.

— Alors, j'ai cru comprendre que « Ralph » Taranto vous avait donné quelque chose. Au fait, bravo pour les aveux que vous lui avez soutirés dans l'affaire de l'effraction chez Susan Donovan. Vous l'avez vraiment piégé en beauté.

— Merci, dit Samantha en brandissant la chemise cartonnée.

— « Ralph »..., ricana Hart. Je me demande où il est allé pêcher ça.

— N'oubliez pas d'éteindre le micro avant de l'enlever, dit Fletcher. Et faites gaffe à ne pas le casser. Ça vaut de l'or, ce qu'il y a là-dedans.

Elle retira le ruban adhésif qui tenait la petite batterie et l'émetteur nichés dans le creux de son dos, puis le micro scotché entre ses seins. L'émetteur n'était pas plus gros qu'un paquet de cartes. Très discret.

Elle espérait que toute la conversation avait bien été enregistrée. Sans doute devait-on aussi entendre les battements fous de son cœur au moment où Taranto lui avait demandé si elle avait un « mouchard » et qu'elle avait fait semblant de comprendre « mouchoir ».

Alors qu'elle remettait son chemisier en place, elle prit Fletcher en

flagrant délit, en train de se rincer l'œil dans le rétroviseur central.

— Le spectacle vous a plu, inspecteur ?

— Magnifique, répliqua-t-il sans se démonter.

Elle secoua la tête en laissant un peu d'air passer entre ses lèvres. Parfois, les hommes étaient de vrais gamins.

— Et si vous regardiez ce que contient le dossier ? proposa Hart. Taranto a dit que vous étiez désormais son assurance vie, ce qui signifie que ça doit être du lourd. D'autant que l'ami « Ralph » avait l'air d'avoir le trouillomètre à zéro.

— Pour du lourd, je le trouve plutôt léger, répliqua Samantha en soupesant la chemise. Voyons un peu...

Elle l'ouvrit et alluma le plafonnier. En découvrant d'abord des feuilles vierges, elle eut très peur que Taranto ne se soit payé sa tête. Mais quelque chose tomba sur ses cuisses. Un CD dans une pochette transparente.

— Il n'y a qu'un CD à l'intérieur, dit-elle en inspectant les deux faces du disque. Aucune indication. Il faudrait qu'on trouve un ordinateur pour voir ce qu'il y a dessus.

— Le mien est dans le coffre, dit Hart. Fletcher se rapprocha du trottoir.

— D'accord, va le chercher. Je vais me garer là.

Hart sauta hors du véhicule avant même qu'il ne soit complètement à l'arrêt.

Fletcher mit au point mort et lâcha le volant pour se tourner vers Samantha.

— Alors, qu'est-ce que vous diriez si...

Samantha entendit un bruit vraiment bizarre. Un choc sourd précédé d'un petit sifflement. La voiture bougea un peu, comme si un conducteur maladroit s'était garé derrière eux et avait légèrement cogné le pare-chocs.

— Vous avez entendu ça ? demanda-t-elle.

— Couchez-vous ! hurla Fletcher en guise de réponse, tandis que le haut de son corps pivotait vers le pare-brise et qu'il ouvrait sa portière.

Avant de se recroqueviller dans l'espace entre les sièges avant et la banquette arrière, Samantha le vit plonger sur le trottoir et rouler sur lui-même en faisant usage de son arme. Alors qu'elle venait de se coucher sur le plancher, le cœur cognant à grands coups désordonnés, elle entendit la voix puissante de Fletcher qui appelait son équipier par-dessus la pétarade des tirs nourris. Une brusque rafale d'arme automatique crépita à l'arrière de la voiture, qui fut secouée, puis sembla s'affaïsser d'un seul coup. Sans doute un pneu crevé. Elle ne se sentait pas du tout en sécurité, ici. Il fallait absolument qu'elle quitte sa cachette, ce qu'elle entreprit aussitôt de faire. Mais pour aller où ?

Elle n'en avait pas la moindre idée. Ça n'avait pas l'air plus sûr à l'extérieur, loin s'en fallait.

Elle était remontée sur la banquette arrière quand elle entendit Fletcher crier :

— La radio, Samantha ! La radio ! Faites un appel radio, on a besoin de renfort ! Samantha, vous m'entendez ?

— Oui, je vais essayer ! hurla-t-elle en réponse, escaladant aussitôt les sièges avant et retombant dans une position insensée, le levier de vitesse lui appuyant douloureusement sur un sein.

Mais c'était toujours mieux qu'une balle.

Elle se saisit du micro fixé sur le tableau de bord et enfonça le bouton latéral. C'était comme ça qu'ils faisaient dans les séries télévisées, non ?

— On a besoin d'aide ! cria-t-elle.

Elle savait qu'il existait un code pour chaque situation, mais lequel ? A défaut de connaissances, elle opta pour le bon sens.

— Ici le véhicule des inspecteurs Fletcher et Hart. Je suis le Dr Samantha Owens et nous avons un besoin urgent de renfort ! Nous sommes dans K Street, à l'angle de la 15^e et de McPherson Square, et on nous tire dessus ! Je répète : on nous tire dessus ! Les inspecteurs sont en train de riposter et réclament du renfort !

Sam relâcha le bouton du micro et entendit un torrent de mots et grésillements. Au bout de deux ou trois interminables secondes, une voix de femme surnagea au-dessus de la cacophonie :

— Veuillez répéter, s'il vous plaît. Véhicule 027, veuillez répéter, s'il vous plaît.

Samantha répéta tout ce qu'elle venait de dire en espérant qu'elle se trouvait bien à bord du véhicule 027. On n'entendait plus de coups de feu, mais cela ne voulait pas dire que le danger était passé.

— Bien reçu, véhicule 027, nous vous envoyons du renfort.

Fletcher arriva soudain à hauteur de la vitre passager.

— Ambulance ! cria-t-il.

Elle vit du sang sur sa chemise, mais elle ignorait si c'était le sien ou celui de Hart.

Oh ! mon Dieu...

Elle appuya une nouvelle fois sur le bouton latéral du micro.

— Ici véhicule 027, nous avons un blessé ! Un des inspecteurs a été touché et nous avons besoin d'une ambulance. Je répète : besoin urgent d'une ambulance pour la fusillade de K Street !

Elle quitta la voiture sans prendre la peine de replacer le micro sur le tableau de bord, marchant à quatre pattes jusqu'à l'arrière de la voiture, où elle trouva Fletcher agenouillé devant son équipier au niveau du pot d'échappement. Hart gisait au sol, inerte.

La peur la quitta immédiatement. Enfin, elle pouvait se rendre

vraiment utile. Elle posa une main ferme sur l'épaule de Fletcher.

— Poussez-vous.

Fletcher s'exécuta et elle se laissa tomber auprès du blessé. Il était couché sur le flanc et face à elle, comme s'il avait reçu la balle alors qu'il se tenait debout et qu'il avait glissé le long de la carrosserie.

— Où a-t-il été touché ?

— Je ne sais pas. Il porte un gilet pare-balles, alors le sang doit venir d'ailleurs.

En tout cas, il y en avait partout. Elle se tourna vers Fletcher. Il était blanc comme un linge.

— Ça va aller, Fletch. Vous avez une torche électrique ?

Dos plaqué à la carrosserie et arme au poing, Fletcher partit chercher sa Maglite à l'avant de la voiture. Une fois de retour, il balaya frénétiquement le corps de son équipier avec le faisceau lumineux.

Désignant du doigt la tête de Hart, Sam parla aussi calmement que possible :

— Pas si vite, s'il vous plaît. Commencez ici, sur le haut du crâne.

La blessure se trouvait à la base de la gorge, environ deux centimètres et demi au-dessus du creux que formait le gilet pare-balles. Samantha entendait la sirène d'une ambulance qui se rapprochait à grande vitesse, mais la blessure saignait tellement... Elle ne voyait pas comment les secours arriveraient à temps. Hart ne respirait pas, et son pouls s'éteignait peu à peu sous ses doigts. L'explosion de la balle avait rétréci et obstrué les voies respiratoires. La trachée n'était sans doute pas endommagée, mais le traumatisme provoquait une tuméfaction de la paroi d'au moins une des voies, et le sang inondait les poumons.

Même si les chances étaient minces, il fallait tout essayer pour le maintenir en vie.

Samantha le mit sur le dos et inclina légèrement sa tête en arrière avant d'insuffler trois fois de l'air dans sa bouche, satisfaite de voir la poitrine de Hart se soulever chaque fois qu'elle soufflait. Puis elle se positionna à l'aplomb du policier, écarta les pans de son blouson et commença le massage cardiaque.

— Vous avez un défibrillateur dans la voiture ?

— Juste là, dans le coffre, répondit Fletcher en se précipitant pour aller chercher l'appareil portable.

Il était toujours pâle, mais le professionnel avait repris le dessus sur l'ami, et il agissait à présent avec calme et concentration. Aussitôt que Samantha retira les mains de la cage thoracique de Hart, il lui ôta sa veste et son gilet pare-balles avant de faire sauter les boutons de sa chemise pour exposer son torse. Samantha lui refit un rapide bouche-à-bouche avant de placer les deux électrodes, l'appareil automatique

délivrant alors ses messages :

*Analyse du rythme cardiaque en cours... Ne pas toucher le patient...
Choc conseillé... Chargement en cours... Appuyez sur le bouton
clignotant... Choc numéro un délivré... Vous pouvez toucher le patient.*

Sam n'avait pas attendu l'invitation de la machine pour vérifier le pouls de Hart. Un seul battement, puis le cœur s'arrêta de nouveau.

— Il faut recommencer.

Analyse du rythme cardiaque en cours... Ne pas toucher le patient...

— Allez, allez, vas-y ! laissa échapper Fletcher entre ses dents.

... Appuyez sur le bout...

Il ne laissa pas à la voix du défibrillateur le temps de terminer sa phrase. Le corps de Hart se souleva, dos arqué. Quand il retomba, Sam vérifia une nouvelle fois son pouls, les yeux fermés.

Remets-toi à battre, s'il te plaît...

Oui, le cœur repartait. Elle sentit la vie qui reprenait sous ses doigts au moment même où le véhicule des urgentistes s'arrêtait au milieu de la rue. Elle se releva et se mit en retrait pour les laisser travailler.

Ils plaquèrent un masque à oxygène sur le visage de Hart. Quand ils cessèrent la ventilation artificielle, la poitrine de Hart se soulevait de son propre chef.

Elle recula de quelques pas supplémentaires et sentit une main lui agripper le bras.

— Alors ? murmura Fletcher d'une voix aussi blanche que son visage.

— Son cœur est reparti. Mais il va encore falloir attendre pour savoir s'il est vraiment sorti d'affaire.

— Merci, Sam.

Elle se tourna vers lui et ils se regardèrent un moment en silence avant que Fletcher ne lance le menton en direction de la voiture. On y dénombrait au moins six impacts de balles.

— Si on ne s'était pas arrêtés...

Fletcher ne termina pas sa phrase, se contentant de secouer la tête.

— Le ou les agresseurs étaient derrière nous, dit Samantha. Ça aurait pu être pire si on ne s'était pas arrêtés. Ils auraient pu nous doubler et nous tuer tous d'une rafale d'arme automatique. Hé ! Ça va ?

Fletcher venait de tituber comme s'il allait se trouver mal. Il se laissa tomber sur l'asphalte de la rue, les jambes en tailleur.

Samantha s'accroupit devant lui.

— Vous avez été touché ?

— Oui, je crois... Enfin, non. Je n'en sais rien.

— Où est-ce que ça vous fait mal ?

Il désigna son bras gauche. Il y avait du sang, mais Samantha avait

d'abord cru que c'était celui de Hart. Elle leva doucement la main gauche de Fletcher et vit une déchirure dans le tissu de sa veste, juste au-dessus du coude.

— Je vais retirer votre veste, d'accord ?

Il hocha la tête et se laissa faire. La chemise blanche qu'il portait en dessous était trempée de sang. C'était presque tout noir à l'endroit de la blessure.

— Je vais aller chercher de quoi découper votre chemise, dit-elle. Ne tombez pas dans les pommes pendant mon absence, d'accord ? J'en ai pour une minute.

Il hocha la tête avec un sourire crispé, et elle partit en direction des urgentistes qui s'affairaient toujours autour de Hart.

— Il va s'en sortir ? demanda-t-elle.

Un grand maigre qui pianotait sur un ordinateur portable leva les yeux vers elle.

— Ouais, ça devrait aller. Vous avez fait du bon boulot.

Vous avez une formation de secouriste ?

— Une formation de quelques années, oui. Je suis médecin légiste. L'autre inspecteur a aussi été touché. Vous voulez bien venir jeter un œil à sa blessure ?

— Bien sûr, docteur. Je vous suis.

Elle le ramena auprès de Fletcher, qui discutait avec un Noir d'une corpulence assez exceptionnelle : un autre policier, à en croire l'arme qu'il portait bien en vue à la ceinture. Lorsqu'elle fut plus près, elle s'aperçut que Fletcher ne faisait qu'écouter, le regard vide.

— Qu'est-ce que vous avez dans la tête, Fletch ? Vous auriez dû me dire que vous alliez au carton, ce soir. Et vous avez pris une balle, en plus !

— J'ai pris une balle ?

— Je ne pense pas qu'il soit en état de tenir une conversation, dit Samantha tandis que l'urgentiste se laissait tomber devant Fletcher et déchirait la manche de sa chemise.

La blessure était moche, mais ne semblait pas trop inquiétante.

Samantha se tourna vers le nouveau venu.

— Qui êtes-vous ?

L'homme la considéra un instant, sourcils froncés.

— Capitaine Fred Roosevelt. Et vous ?

— Dr Samantha Owens. Mais... vous êtes le patron de Fletcher !

— Oui, madame. Je peux savoir ce qui se passe ici ? Fletcher était sur le point de le dire, mais vous nous avez interrompus. Vous avez bien fait, d'ailleurs. Ce crétin ne savait même pas qu'il était touché.

Le capitaine Roosevelt semblait partagé entre l'inquiétude pour Fletcher et l'envie de lui botter les fesses.

— La balle est ressortie, ça n'a pas l'air trop méchant, intervint

l'urgentiste. La blessure de son collègue est bien plus grave, mais il devrait s'en sortir, lui aussi. Il a eu de la chance d'avoir un médecin avec lui.

Roosevelt ferma les yeux un instant avant de les planter dans ceux de Samantha.

— Ce sont de bonnes nouvelles. Et maintenant, je vous écoute.

Samantha prit une bonne inspiration.

— C'est une longue histoire. On était en train de creuser une des pistes de l'enquête sur le meurtre d'Edward Donovan...

— *On*, dit Roosevelt.

La température venait de dégringoler de plusieurs degrés.

— Quand vous dites « on », reprit-il d'un ton toujours aussi glacial, je suppose que vous parlez de vous, Fletcher et Hart.

— En effet.

— Vous n'êtes pas policière, que je sache ?

— Non, mais...

— Alors, auriez-vous l'amabilité de me dire au nom de quoi vous collaborez à une enquête criminelle ? Et sans mon autorisation, qui plus est ?

— Comme j'allais vous le dire avant que vous ne me coupiez la parole, capitaine, je ne suis peut-être pas policière, mais j'ai l'habitude de travailler étroitement avec la police. Il se trouve que je suis médecin légiste en chef de l'Etat du Tennessee et que j'ai...

— Capitaine, c'est moi qui lui ai demandé de l'aide, grogna Fletcher.

Roosevelt décrocha les deux harpons plantés dans les yeux de Samantha pour les lancer vers son subordonné.

— *Vous* lui avez demandé de l'aide, hein ? Et il ne vous est pas venu à l'idée de me prévenir que vous aviez demandé de l'aide à une gonzesse pour cette enquête ? Une gonzesse qui non seulement n'est pas compétente, mais dont vous avez mis la vie en danger, Fletcher !

Roosevelt continua à passer un savon à Fletcher dans un langage fleuri qui aurait pu amuser Samantha si le capitaine ne l'avait pas traitée elle aussi avec grossièreté, et surtout si elle n'avait pas été couverte du sang des deux inspecteurs. Deux hommes auxquels elle commençait à s'attacher : l'un que les urgentistes étaient en train d'embarquer dans l'ambulance, l'autre assis au milieu de la rue avec un bandage de plus en plus rouge autour du bras.

Elle fit deux pas en avant, se planta juste devant Roosevelt et leva ses mains poisseuses à hauteur des yeux du capitaine.

— Vous permettez que j'aie me laver les mains ?

Elles sont couvertes du sang de vos hommes.

Roosevelt recula d'un pas et mit un terme à sa diatribe. Le message était passé.

Fletcher lui adressa un regard plein de gratitude et elle lui sourit en retour. Le lien qui venait de se créer entre eux était de ceux qu'on ne peut rompre aisément.

Susan entendit vaguement la sonnerie du téléphone en provenance de la cuisine. Elle ouvrit les yeux et se rendit compte qu'elle s'était endormie, la tête sur le bureau d'Eddie. Il y avait bien un appareil devant elle, mais il fonctionnait sur une ligne professionnelle qu'elle allait devoir résilier. Elle fit un effort pour se lever et marcher jusque dans la cuisine.

Elle ne reconnut pas le numéro qui s'affichait sur l'écran, mais c'était fréquent depuis une semaine, avec tous ces gens qui appelaient pour présenter leurs condoléances.

— Allô ?

— Susan ? C'est Karen, à l'appareil. Karen Fisher. Je suis contente d'avoir réussi à te joindre.

— Salut, Karen, dit Susan d'une voix qui trahissait son épuisement.

— Oh ! tu as vraiment l'air crevée, ma pauvre. Ecoute, je suis vraiment navrée de ne pas avoir pu me rendre à l'enterrement. En fait, je... Tu ne comptes pas bouger tout de suite ? Je peux venir te voir ?

Susan jeta un coup d'œil à sa montre. Il commençait à se faire tard, et il fallait sérieusement songer à rentrer chez Eleanor. Et puis, la dernière chose dont elle avait envie était d'entendre Karen se lamenter sur son sort. La femme de « l'empereur » n'avait jamais réussi à tourner la page, après la mort de son mari, et Susan ne se sentait pas le courage de l'écouter parler de sa souffrance.

— Et si on remettait ça à demain, Karen ? J'étais sur le point d'aller chercher les filles chez ma belle-mère.

— Demain, il sera peut-être déjà trop tard. C'est important, Susan. Vraiment important. Une question de vie ou de mort.

Une question de vie ou de mort ? Que pouvait-on répondre à ça ?

Susan poussa un long soupir intérieur.

— Où es-tu ? On pourrait peut-être se retrouver quelque...

— Non, non, je suis à une station-service à moins de dix minutes de chez toi. Oh ! merci, Susan ! Merci beaucoup. J'arrive tout de suite.

Elle raccrocha sur ces mots, et Susan resta un instant avec le combiné en main, en proie à une immense lassitude. Elle se décida finalement à raccrocher, se frottant les yeux pour chasser le sommeil, avant d'aller chercher une cannette de Pepsi light dans le réfrigérateur. Après en avoir bu une longue gorgée, elle partit chercher son verre de vin blanc oublié dans le bureau d'Eddie. La lumière du couloir suffisait à éclairer la pièce, et elle n'alluma pas de lampe. Alors qu'elle ramassait le verre vide, Susan remarqua que la photo des cinq frères d'armes — celle qui semblait tellement intéresser

la police — était un peu de travers. Elle en fut étonnée, car elle se souvenait d'avoir rectifié sa position, l'autre jour. Elle faisait partie de ces gens qui ne supportent pas la vision d'un cadre de guingois. Elle avait le don de repérer le moindre objet qui n'était pas parfaitement droit, au point que son mari la surnommait parfois « le niveau à bulle ». Lorsqu'il était d'humeur taquine, Eddie s'amusait même à modifier volontairement la position d'un cadre, pour le seul plaisir de voir la tête qu'elle ferait en entrant dans la pièce.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Un signe d'Eddie.

Si seulement ça pouvait être vrai... Mais Susan ne croyait pas aux fantômes. Elle croyait au paradis, et peut-être même à l'enfer et au purgatoire. En revanche, l'idée que les morts puissent revenir hanter des lieux ou se manifester auprès de ceux qu'ils avaient aimés ou haïs lui avait toujours paru du domaine de la fiction. Et voilà qu'une photo un peu de travers suffisait à ébranler ses convictions. Elle avait beau savoir qu'elle prenait simplement ses désirs pour des réalités, elle avait la chair de poule et les larmes aux yeux.

Elle alluma le bureau, avança jusqu'au mur et rectifia la position de la photo encadrée. Alors qu'elle reculait pour mieux juger du succès de l'opération, elle vit la photo reprendre l'inclinaison qui venait tout juste d'être corrigée.

Bizarre.

Elle la remit de nouveau droite et observa attentivement. Lentement, le cadre pencha à gauche. C'était à présent des frissons qui lui parcouraient les bras et semblaient remonter jusqu'à la racine de ses cheveux. Elle songea alors à ce film avec Demi Moore et Patrick Swayze, et secoua la tête. Non, Eddie ne se trouvait pas dans cette pièce, en train de tripoter cette photo pour lui signaler sa présence. Il y avait forcément une explication rationnelle.

Elle décrocha la photo et la retourna. L'arrière était gondolé, ce qui expliquait sans doute que le cadre penche d'un côté. Il faudrait encore attendre pour recevoir un signe de l'au-delà... Elle appuya sur la boursoufflure du carton afin de lui redonner sa forme normale, mais impossible de l'enfoncer. Quelque chose l'empêchait de s'aplatir. Elle étudia le cadre pendant quelques secondes. Pour le fermer, il avait fallu faire coulisser le morceau de carton dur dans des rainures. Le saisissant entre le pouce et l'index, elle essaya de le faire coulisser dans le sens opposé, mais il était bloqué. Elle était sur le point d'aller chercher une pince, lassée de multiplier les tentatives infructueuses, lorsqu'il céda enfin. L'arrière du cadre glissa d'un seul coup dans les rainures, libérant plusieurs petites feuilles de papier qui voletèrent jusqu'au sol.

Lorsqu'elle se baissa pour les ramasser, ce qu'elle vit lui coupa le

souffle.

Les pages manquantes du journal d'Eddie.

La sonnette de la porte d'entrée retentit à ce moment-là. Karen était déjà arrivée.

Susan plia les pages en deux et les fourra dans une poche de son pantalon avant de remettre le morceau de carton à l'arrière du cadre. Elle replaça la photo sur le mur, s'assura qu'elle restait désormais bien droite, et alla ouvrir la porte d'entrée.

Karen Fisher faisait presque peur à voir. Elle avait une mine de déterrée, et ses cheveux noirs, mouillés par la pluie qui s'était mise à tomber, n'arrangeaient pas le tableau.

— Mon Dieu, Karen, tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Mais entre, avant d'être complètement trempée...

Susan lui prit la main pour la faire entrer plus vite et referma aussitôt derrière elle.

— Je suis contente de te voir, dit Karen d'une voix tremblante. Je ne sais pas où je serais allée, si tu n'avais pas été là.

De plus près, Susan vit les cernes noirs qui entouraient son regard perdu, peut-être effrayé. Et il émanait d'elle une odeur d'alcool et de cigarette. Depuis quand s'était-elle mise à fumer ?

— Je... Susan, on peut aller s'asseoir, s'il te plaît ?

L'angoisse de Karen était palpable. Susan avait d'abord cru à un simple coup de blues, mais de toute évidence, c'était quelque chose de beaucoup plus grave.

— Bien sûr, bien sûr... Viens avec moi.

Une fois dans la cuisine, Susan alla remplir la bouilloire.

— Je fais du thé, ça te va ? demanda-t-elle en la posant sur la plaque électrique. Mais tu préfères peut-être du café ?

— Je ne veux rien, merci. Sauf savoir pourquoi tu ne m'as pas raconté ce qui s'est passé à Jalalabad.

Sa voix ne tremblait plus.

— Pourquoi n'es-tu pas venue me dire tout de suite qu'Eddie a tué mon mari, Susan ?

Susan lui jeta un regard déconcerté.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Eddie n'est pas un... *n'était* pas un meurtrier. Et il adorait Perry.

Elle lui tourna un instant le dos pour se diriger vers un des tabourets de bar.

— Viens t'asseoir et explique-moi ce...

— Ne fais pas un pas de plus, Susan.

Le ton menaçant l'arrêta net, et elle pivota lentement vers Karen.

Celle-ci pointait sur elle le canon d'un pistolet. Susan eut le temps de reconnaître la marque et le modèle — un Glock 17 — avant de

faire un bond en arrière en étouffant un cri dans sa main.

— Ne bouge plus ! Susan se figea.

— Eddie a bien tué Perry, dit Karen d'une voix tendue, méconnaissable. J'ai des documents qui le prouvent.

Elle se mit à marmonner des paroles inintelligibles, le pistolet oscillant dangereusement dans sa main. Une balle pouvait jaillir du canon à tout instant, mais Susan était trop bouleversée par les accusations de Karen pour avoir vraiment peur. Se pouvait-il qu'elle dise la vérité ? Qu'Eddie ait été victime d'une vengeance ? Chassant aussitôt ces pensées, elle passa en mode survie. Elle avait pris des cours d'autodéfense et passé les treize dernières années de sa vie auprès d'un Ranger. Si elle trouvait le moyen de distraire Karen ne serait-ce qu'un instant, elle parviendrait peut-être à la désarmer. Mais le mieux serait encore de réussir à la convaincre de revenir à la raison et de ranger ce fichu pistolet. Susan détenait une arme dans la maison, mais elle était cachée au sommet de l'armoire vitrée de l'entrée, et il n'y avait aucun moyen d'attirer Karen jusque là-bas.

— Karen, sois raisonnable, voyons... Pose cette arme avant qu'il y ait un accident. On ne peut pas parler dans ces conditions. Je t'assure que ni Eddie ni personne ne m'a jamais parlé de...

— La ferme ! Tu la fermes, d'accord ? J'ai eu la preuve sous les yeux. Eddie est responsable de la mort de Perry. Luttant contre son instinct de conservation qui lui hurlait de rester immobile, Susan fit un pas en direction de Karen.

— Personne ne m'a jamais parlé de ça, Karen. Il faut que tu me croies. Eddie se serait confié à moi, s'il avait fait une chose pareille. Tu sais comment ils étaient, tous les deux. Quand ils avaient vécu quelque chose de particulièrement difficile, il fallait qu'ils le racontent. Il n'y avait que comme ça qu'ils pouvaient rester sains d'esprit, avec toutes les horreurs dont ils étaient témoins. Et Eddie ne m'a jamais rien dit à ce sujet, Karen. Pas même une allusion.

— Ah, bien sûr, tu penses qu'il était parfait, hein ? Sauf qu'il ne l'était pas ! Eddie était aussi pourri que les autres ! Parfaitement ! Aussi pourri que toi !

Face à cette arme qui pouvait lui ôter la vie avant qu'elle n'ait le temps de revoir ses filles, Susan sentit quelque chose changer en elle. Un grand calme l'enveloppa, et elle fit un pas de plus en direction de Karen. Elle avait peut-être perdu Eddie, mais il lui restait ses deux enfants. Et il n'était pas question de les quitter maintenant.

— Pose cette arme immédiatement, dit-elle d'une voix ferme. Je refuse de discuter sous la menace.

— Non, tout est ta faute ! Tu aurais dû me le dire, au lieu de m'obliger à enquêter moi-même ! Pourquoi tu ne m'as pas dit la vérité, hein ? Pourquoi ? Il a fallu que ce soit Billy Shakes qui me

l'apprenne !

— Tu n'es pas dans ton état normal, Karen. Asseyons-nous autour d'une tasse de thé et parlons de ça tranquillement, entre amies.

Susan sentit l'hésitation de Karen alors que le canon du Glock s'inclinait insensiblement vers le sol. Mais le moment de flottement ne dura qu'un instant, et Karen agrippa plus fermement la crosse de son pistolet.

— Tu veux parler, hein ? Eh bien, tu vas être servie ! Je vais te raconter ce qui s'est vraiment passé dans ce désert de merde ! Mais je te préviens, Susan : tu la boucles et tu écoutes, sinon je ne réponds de rien.

— D'accord, je t'écoute. Mais laisse-moi me faire un thé, d'accord ? J'ai eu une journée très éprouvante.

Karen resta silencieuse, et Susan alla chercher deux sachets de Lapsang souchong qu'elle plongeait dans une théière. Dominant sa peur, elle se tourna de nouveau vers l'arme qui la menaçait.

— Vas-y, Karen. Raconte-moi ce que tu as entendu dire. Karen secoua la tête, la bouche pincée en un mauvais rictus. D'ailleurs, c'étaient tous ses traits qui se contractaient sous la violence de ses émotions, enlaidissant son visage d'ordinaire agréable.

— Je n'ai pas entendu dire, j'ai vu ! Tu peux toujours nier, ma vieille, mais moi j'ai vu les chèques et les vidéos !

— Pardon, mais j'ignore de quoi tu parles.

Susan sentit la colère bouillir en elle, plus sûrement que l'eau qui s'échapperait bientôt de la bouilloire sous forme de vapeur. Mais il fallait y réfléchir à deux fois, avant de passer ses nerfs sur quelqu'un qui vous mettait en joue avec un semi-automatique.

D'autant qu'il y avait une lueur inquiétante dans le regard de Karen. Une lueur qui flirtait dangereusement avec la folie.

— Eddie a mis une femme enceinte, en Afghanistan. Et quand Perry a tout découvert, ton mari l'a tué.

Samantha se rendit à l'hôpital universitaire George Washington dans la voiture du capitaine Roosevelt. Fletcher y ayant été transporté par les urgentistes — tout comme Hart qui était passé directement sur la table d'opération —, c'est à Sam que revint la tâche ingrate d'expliquer la situation au patron de la brigade criminelle. D'essayer, en tout cas.

Elle commença avec l'appel reçu par Eddie alors qu'il se promenait en famille, lui parla du second examen *post mortem* qu'elle avait pratiqué, des granulomes, du meurtre de Croswell, de son autopsie, du lien avec la rivière Savage, de la présence probable de Whitfield aux obsèques d'Eddie, de Taranto... de tout le reste. Tout ce dont elle avait connaissance, en tout cas. Parce qu'elle était quasiment certaine que Fletcher gardait quelques pièces du puzzle pour lui. Ça l'agaçait, mais au fond, elle le comprenait. Elle s'était imposée dans cette enquête, et il ne lui devait rien.

Du moins jusqu'à aujourd'hui. Maintenant qu'elle avait sauvé la vie de son équipier et ami, Fletcher ne pourrait plus lui refuser grand-chose.

Roosevelt se faisait de moins en moins loquace à mesure qu'elle progressait dans ses explications. Certes, il avait commencé par exprimer sa désapprobation, avec les excès de langage dont il semblait coutumier, mais plus les mots sortaient de la bouche de Samantha, plus il se faisait silencieux.

Il gara la voiture devant la porte principale de l'hôpital et se tourna vers elle.

— Chère madame, je ne sais pas si je dois vous arrêter ou vous passer un savon. Je suppose que je vais devoir attendre pour l'une comme pour l'autre de ces options. Allez, filez !

Perdre du temps à répondre ne servait à rien, et Samantha détacha sa ceinture sans un mot. Et puis, après tout, elle était passée du statut de « gonzesse » à celui de « chère madame », ce qui constituait un progrès certain. Un frisson la parcourut alors qu'elle quittait la voiture. Après la fusillade, elle ne s'était pas rendu compte à quel point l'air s'était rafraîchi. Elle s'apprêtait à claquer la portière quand Roosevelt se pencha vers elle, sa corpulence hors norme couvrant la surface entière des deux sièges avant.

— Au fait, docteur... Merci d'avoir sauvé la vie de Hart.

— Je vous en prie. Je n'ai fait que mon devoir de médecin, répondit-elle avant de s'éloigner vers l'entrée des urgences.

Samantha avait conscience d'avoir tenté le diable en acceptant de

rencontrer Taranto, de surcroît équipée d'un micro espion. Elle pouvait s'estimer heureuse que Roosevelt ne lui ait pas passé les menottes sur-le-champ pour ingérence dans une enquête criminelle. Heureuse d'être en vie, aussi.

Elle ne se prenait pas pour ce qu'elle n'était pas. Elle n'essayait pas de se substituer aux forces de police. Ça aurait été aussi ridicule que de demander à Fletcher de pratiquer une autopsie. Aussi ridicule et beaucoup plus dangereux. D'ailleurs, elle n'avait pas l'impression de prendre des risques inconsidérés, bien au contraire. Pourtant, elle devait admettre que sa curiosité l'entraînait parfois plus loin que ne l'exigeait la raison.

C'est qu'elle était directement concernée par cette enquête. Son amour de jeunesse avait été assassiné, et voilà qu'on venait de lui tirer dessus.

Samantha n'était certainement pas une femme belliqueuse, mais elle réagissait très mal à la menace.

McLean, Virginie,
Susan Donovan.

Un tête-à-tête prolongé avec un pistolet prêt à faire feu sur vous constituait une épreuve pour les nerfs, c'était le moins qu'on puisse dire.

Susan chercha à contenir le début de panique qu'elle sentait monter avec des exercices de respiration. Elle songea à la « règle des quatre » pratiquée par Eddie lorsqu'un cauchemar le réveillait en sursaut : quatre inspirations par le nez en gonflant bien le ventre, retenir sa respiration pendant quatre secondes, quatre expirations lentes par la bouche en creusant bien le ventre... Après quoi, il songeait à un lieu qu'il aimait particulièrement et dans lequel il se sentait en paix.

Ça ne fonctionnait pas du tout.

Les mots que venait de prononcer Karen distillaient leur poison dans ses veines. Eddie l'avait trompée. *Son* Eddie. Et non seulement il avait eu une aventure, mais une femme s'était retrouvée enceinte de lui.

Comment était-ce possible ?

Calme, Susan. Reste calme. Bon sang, Eddie... Alors, c'est de ça que tu parles dans ces pages que je viens de découvrir derrière ce cadre ? Et quand tu as reçu cet appel, le jour de ta mort, c'était cette femme, à l'autre bout du fil ?

Samantha était-elle au courant de cette histoire ? Elle travaillait étroitement avec la police, depuis son arrivée. Il se pouvait très bien qu'elle connaisse la vérité. La bouffée de rage provoquée par cette pensée lui fit oublier un instant l'arme pointée sur elle.

Non, non, non... Il fallait qu'elle cesse d'accabler Samantha de tous les maux de la terre. Cette femme était venue l'aider à découvrir la vérité et à rendre justice à Eddie. Susan devait avoir confiance en elle : elle devait voir en Samantha une alliée, et non une ennemie.

Karen éclata d'un rire aigre.

— Tu ne me crois pas, hein ? Très bien, alors je vais te montrer.

Joignant le geste à la parole, elle plongeait la main gauche dans le sac qu'elle portait à l'épaule, et lança une pochette en papier kraft à Susan, sans cesser un instant de la viser avec son arme.

— Vas-y, regarde.

La pochette contenait des photos. Une petite fille blonde au visage angélique. On la voyait courir dans l'herbe, regarder un ballon bleu d'un air songeur, sortir d'une maison, cartable dans le dos... En tout, il y avait là une trentaine de photos de cette enfant.

— D'où sors-tu ces photos ?

— C'est moi qui les ai prises, répondit Karen.

— Cette fillette vit dans la région ?

— Elle habite à Georgetown. Sa mère est avocate, maintenant, mais elle a servi en Afghanistan avec ton mari et le mien. Perry m'a souvent parlé de cette Maggie, avec qui ils passaient beaucoup de temps. Une jolie fille qui conduisait un des camions de ravitaillement. Elle était copine avec toute la bande, mais elle était particulièrement proche d'Eddie. Tellement proche qu'elle a fini par tomber enceinte de lui. Perry l'avait pourtant mis en garde à plusieurs reprises. Il désapprouvait cette liaison, mais ton mari lui a dit qu'il n'avait pas de comptes à lui rendre, et leur amitié a commencé à battre de l'aile. Et quand cette Maggie est tombée enceinte, Perry a décidé de faire un rapport à la hiérarchie militaire. Maggie a été renvoyée aux Etats-Unis, et trois jours plus tard, on m'annonçait que j'étais veuve. Eddie l'a tué par vengeance et pour qu'il ne puisse pas témoigner contre lui. Il a maquillé son meurtre en tir fratricide.

Susan avait envie de vomir. Tout ça ne pouvait être vrai. C'était tout simplement impossible. Mais cette petite fille... Elle ressemblait quand même beaucoup à Vicky, non ?

Ne pense pas à ça maintenant. Fais-la parler.

— Alors, c'est toi qui as tué Eddie ?

Encore ce rire aigre qui ressemblait à un sanglot.

— Bien sûr que non. Pourquoi aurais-je fait ça ?

— Pour te venger.

— Non... Ce n'est pas moi. C'est Maggie qui l'a tué parce qu'elle lui en voulait. Eddie avait cessé de lui verser de l'argent, et il refusait de te quitter pour vivre avec elle.

Non seulement cette Maggie avait eu une liaison avec Eddie, mais c'était elle qui l'avait tué. Une poussée de haine serra les poings de Susan. Si elle sortait vivante de ce face-à-face avec Karen Fisher, elle retrouverait cette femme et l'étranglerait de ses propres mains.

La bouilloire se mit à siffler — un bruit aussi soudain que perçant. Surprise, Karen se tourna un instant de ce côté. Susan avait repéré depuis longtemps la bouteille de vin vide, abandonnée sur le plan de travail. Sans réfléchir, elle l'empoigna par le goulot et l'abattit de toutes ses forces sur Karen. Le verre épais cogna l'arrière du crâne avec un claquement sourd, et elle s'effondra sur le sol comme si on lui avait tranché les jambes. Susan éloigna le pistolet avec le pied et attendit quelques secondes pour s'assurer qu'elle était bien inconsciente. Oui... elle était hors d'état de nuire, Dieu merci.

Franchement, Karen ne l'avait pas volé, et Susan ne se sentait pas du tout coupable de l'avoir frappée avec une telle violence. Elle éteignit la plaque électrique, ramassa le Glock 17 par terre et son sac à main sur le plan de travail, puis quitta la cuisine pour se rendre au

garage. Une fois dans sa Volvo, elle verrouilla les portières et appuya sur la télécommande qui actionnait la grande porte basculante.

Tandis que la distance rapetissait sa maison dans le rétroviseur central, Susan sortit son téléphone portable et composa le 911. Mais elle se ravisa aussitôt et annula l'appel. Qu'allait-elle dire à la police ? Ils allaient lui demander de revenir chez elle pour raconter ce qui s'était passé. Elle ne se sentait pas le courage de passer des heures à répondre à leurs questions. Tout ce qu'elle souhaitait, après ce moment de terreur, c'était rentrer chez Eleanor et serrer ses filles dans ses bras. Et que se passerait-il si Karen était sérieusement blessée, voire morte ? La police l'arrêterait à coup sûr. Et en attendant que son avocat parvienne à convaincre le juge qu'elle avait agi en état de légitime défense, les filles se retrouveraient sans père ni mère.

Non, la meilleure chose à faire, pour le moment, était de demander à Samantha de se pencher sur les pages du journal qu'Eddie avait dissimulées derrière cette photo. Une fois qu'elles seraient traduites et décodées, peut-être auraient-elles une idée de ce qui s'était vraiment passé en Afghanistan.

Elle tourna à gauche en direction de Washington et attendit que la route soit dégagée pour s'arrêter sur le bas-côté et chercher le numéro de Samantha dans le répertoire de son portable. C'est alors qu'elle entendit une respiration derrière elle. Et que la nuit recouvrit tout.

*Washington DC,
Hôpital universitaire de Georgetown,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

La chanson de Tom Petty and the Heartbreakers disait vrai. Attendre, c'était vraiment ce qu'il y avait de plus difficile.

Fletcher était assis dans la salle d'attente des urgences, entouré de Samantha et de Ginger, la femme de Lonnie. Plusieurs policiers s'étaient également déplacés, certains en uniforme, pour prendre des nouvelles de Hart. Cela faisait maintenant une heure que son équipier et ami se trouvait sur la table d'opération. Sam lui avait assuré qu'il allait s'en sortir, et ces mots avaient fait du bien à Fletcher. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet. Il buvait son café en silence, adressant des prières à ce Dieu à qui il tournait le dos depuis des années. Au milieu des remerciements et des supplications s'étaient glissés des mots de vengeance. C'était sorti tout seul, et il ne servait plus à rien de les retirer. Si Dieu était vraiment à l'écoute, Il préférerait sûrement l'entendre exprimer avec sincérité des sentiments répréhensibles plutôt que d'hypocrites regrets.

Ses collègues en charge de l'enquête sur cet échange de tirs lui avaient posé des milliers de questions, ainsi qu'à Samantha, et il leur avait raconté tout ce à quoi il avait pu penser, ce qui ne représentait pas beaucoup d'informations. Samantha avait eu encore moins de choses à dire : elle était restée blottie sur le plancher de la voiture pendant presque toute la fusillade, ce qui n'était pas forcément la position la plus enviable en pareille situation. D'expérience, Fletcher savait qu'il était plus facile d'affronter le danger que de le subir.

Son bras était très douloureux. Il était passé par toute une gamme de sensations, ce soir : engourdissement, élancements, sensation de chaleur, sensation de froid. La balle avait traversé la partie charnue du bras, juste sous le biceps — heureusement sans toucher l'os ni l'artère —, creusant un petit tunnel dans la chair. C'était la première fois qu'il était blessé par balle et ça faisait un mal de chien. Une expérience, somme toute, franchement désagréable. Dieu merci, c'était son bras gauche qui avait été touché.

La blessure avait été nettoyée, désinfectée, recousue et bandée, et à présent son bras en écharpe n'était plus qu'un poids mort qu'il devait trimballer partout. S'il s'était agi du droit, ça lui aurait posé tout un tas de problèmes.

Des problèmes, il en avait déjà suffisamment comme ça. Roosevelt était furieux contre lui. Comment ne pas comprendre la réaction du capitaine ? Fletcher avait bien conscience d'avoir foiré dans les grandes largeurs. Ils auraient dû y aller franchement et arrêter

Taranto, dans le restaurant, mais il avait espéré obtenir de meilleurs résultats avec une approche plus subtile.

Il était retourné chez Raptor, où il avait consulté d'autres dossiers d'employés, ainsi que le registre des visiteurs. Ça n'avait rien donné, pas plus que son nouvel entretien avec Culpepper. Accablé par la mort brutale de trois de ses anciens hommes, marqué par le chagrin, l'homme qui l'avait tellement impressionné lors de leur première rencontre n'était plus que l'ombre de lui-même. Quand ils avaient échangé quelques mots, lors des obsèques de Donovan, Culpepper avait encore cette stature de chef militaire, de roc inébranlable toujours présent pour ses troupes. Mais chez Raptor, dans l'intimité de son bureau, il avait finalement ôté sa carapace, et c'est un homme brisé que Fletcher avait eu face à lui. Un homme brisé, qui lui avait fourni de nouveaux documents prouvant qu'il se trouvait bien en Irak au moment où Donovan et Croswell avaient été assassinés. Culpepper désormais rayé de la liste des suspects, Fletcher avait jugé urgent de s'intéresser à Taranto, de lui soustraire le maximum d'informations avant de s'envoler pour l'ouest du Maryland afin de localiser Whitfield, et si possible de l'appréhender. En s'appuyant sur les quelques renseignements que Culpepper lui avait fournis sur son ancien soldat, Fletcher avait même élaboré un plan d'attaque pour mettre la main sur celui qui était devenu leur suspect principal.

Taranto avait donc été contacté, mais le journaliste avait refusé de parler à la police. Comme Whitfield, c'était à Samantha qu'il avait souhaité se confier. Apparemment, tout le monde voulait sa part de la belle légiste. Belle et courageuse, parce qu'elle n'avait pas hésité à leur prêter main-forte. Elle s'en était admirablement tirée, là n'était pas la question. Le problème, c'étaient les mauvais choix faits par Fletcher. Résultat, il avait pris une balle dans le bras, s'était fait engueuler comme du poisson pourri par son supérieur, et attendait de savoir si Hart allait sortir mort ou vif de cette salle d'opération.

Ginger croisa son regard et lui adressa un sourire reconnaissant et plein d'espoir. Il ne méritait pas sa gratitude. Elle aurait plutôt dû lui en vouloir ; le rouer de coups, l'accabler d'injures, le fusiller du regard. Au lieu de quoi, la première chose qu'elle avait faite, en arrivant à l'hôpital, avait été de le serrer dans ses bras avec tellement de chaleur que les larmes lui étaient montées aux yeux, puis de lui dire à quel point il comptait pour elle et Lonnie.

Pourtant, la grave blessure de son mari était bien la conséquence d'un travail de police bâclé. La conséquence de décisions non seulement mauvaises, mais complètement hors du cadre réglementaire. Un dérapage non contrôlé qu'il allait payer d'une manière ou d'une autre. En un sens, c'était aussi bien comme ça. Peut-être allait-on lui retirer son arme de service et le chasser de la brigade

criminelle. Il en avait assez fait pour être carrément viré de la police, mais il se pouvait aussi qu'on le contraigne à rester le cul assis derrière un bureau jusqu'à l'âge de la retraite.

Il accepterait son sort, quel qu'il soit. Paperasserie, mise à pied ou retraite anticipée, il accepterait la sentence sans émettre la moindre protestation.

Mais pas avant d'avoir trouvé qui avait tué Edward Donovan et Harold Croswell. Un assassin sans doute impliqué, également, dans le suicide de William Everett et le meurtre de sa mère.

Pas avant d'avoir trouvé qui avait logé une balle dans la gorge de Hart.

L'esprit un peu embrumé par les antidouleurs, il décida néanmoins de passer en revue les suspects encore présents sur sa liste.

Alexander Whitfield méritait la première place. Pour supprimer d'anciens Rangers, il fallait être soi-même un soldat aguerri. Et si Donovan et Croswell s'étaient fait surprendre malgré leur expérience, n'était-ce pas, tout simplement, qu'ils connaissaient leur meurtrier ? Qu'ils avaient confiance en lui ou en elle ? Sauf que Whitfield avait fait la démarche de contacter Samantha, avec, semblait-il, l'intention d'aider la police à découvrir la vérité. C'était lui qui les avait mis sur la piste de Taranto. Fletcher avait absolument besoin de lui parler pour éclaircir son rôle dans cette affaire.

Ensuite, il y avait Maggie Lyons. Selon Taranto, elle avait eu un enfant avec Perry Fisher. Difficile de vérifier cette information, dans la mesure où elle avait mis les voiles avec ses trois marmots. Aucune activité sur ses cartes de crédit depuis sa disparition, pas d'appels à ses parents, à son ex-mari ou aux établissements dans lesquels étaient scolarisés ses enfants. Elle s'était purement et simplement volatilisée dans la nature. Lyons savait manier les armes, elle aussi. Tout comme Whitfield, elle était parfaitement capable de tuer un homme. D'ailleurs, elle l'avait déjà fait, à en croire son dossier militaire : prise dans une embuscade à quelques kilomètres de Falloujah, Maggie Lyons avait ouvert le feu pour couvrir Donovan et ses hommes, et leur donner le temps de se mettre à l'abri. Elle avait tué trois assaillants et avait été décorée de la Bronze Star pour acte de bravoure. Une médaille qu'elle avait sans doute soigneusement cachée, une fois de retour au pays, afin que personne ne puisse deviner ce passé guerrier dont elle avait manifestement voulu faire table rase.

Le troisième nom sur sa liste était Karen Fisher. Ne jamais sous-estimer la dangerosité d'une femme qui se sent méprisée ou humiliée. D'après Taranto, son mari avait fait un enfant à Maggie Lyons, une nouvelle qui n'avait pas pu lui faire plaisir. Et apprendre, au hasard d'une conversation, que ledit mari avait été tué par un tir ami n'avait certainement pas arrangé les choses.

A présent qu'il était en possession des informations de Taranto, Fletcher avait vraiment envie d'avoir une nouvelle discussion avec Culpepper. Mais pour ça, il allait falloir attendre un moment : l'ancien colonel se trouvait une fois de plus à bord d'un avion qui faisait route vers le désert. Croswell avait été incinéré, et l'inhumation de ses cendres dans le columbarium d'Arlington n'interviendrait pas avant la semaine prochaine. Culpepper avait promis d'assister à cette cérémonie, mais une semaine était un délai trop long pour Fletcher. Il avait la conviction que cette affaire approchait à grands pas de son dénouement.

Il renversa la tête contre le mur de la salle d'attente, les yeux au plafond. Quelque chose lui échappait encore. Si seulement les pages manquantes du journal de Donovan pouvaient être retrouvées...

Il soupira en regardant son bras en écharpe. Il était en train de songer qu'être estropié n'allait pas lui faciliter la tâche, quand Roosevelt fit son entrée dans la salle d'attente. Ce n'était pas un homme réputé pour sa jovialité, mais là, il fichait carrément la trouille. Fletcher se surprit à déglutir. De toute évidence, le capitaine n'avait pas de bonnes nouvelles à annoncer.

— Hart ? parvint-il à articuler.

— L'opération s'est bien passée. Il est hors de danger. Madame Hart, on vous demande au bout du couloir.

— Oh... merci, mon Dieu, lâcha Ginger avec un immense soupir de soulagement.

L'instant d'après, elle s'élançait vers la porte tandis que les muscles de Fletcher se détendaient d'un coup. Samantha exerça une brève pression sur sa main valide et il lança une dernière salve de remerciements vers le ciel avant d'affronter la colère de son supérieur.

Roosevelt s'assit face à eux, son formidable arrièretrain débordant largement sur la chaise voisine. Il regarda alternativement Samantha et Fletcher, respirant fort par le nez.

— Je viens vous parler du journaliste avec lequel vous étiez en contact. Gino Taranto. On vient de le repêcher dans le Potomac avec un troisième œil.

Samantha plaqua la main sur sa bouche.

— Oh non...

— A quel endroit est-il tombé dans la flotte ? se contenta de demander Fletcher.

— Ça reste à déterminer. Mais on ne peut pas dire qu'il ait survécu longtemps à votre rendez-vous.

Roosevelt posa les yeux sur Samantha.

— Il faut que vous repreniez votre témoignage depuis le début. J'ai besoin du moindre détail.

— On a mieux à vous proposer, capitaine, intervint Fletcher, qui se

remettait à espérer. On a enregistré toute la conversation.

Une infirmière bien en chair déboula dans la salle d'attente. Elle avait les cheveux très courts, et ses boucles d'oreilles en or tintaient à chacun de ses pas énergiques.

— Il y a un inspecteur Fletcher, ici ?

— C'est moi, dit l'intéressé en se levant.

— M. Hart vous demande. Fletcher se tourna vers Roosevelt.

— Allez-y, grommela le capitaine. On reprendra après. Avec une mimique d'excuse pour Samantha, Fletcher emboîta le pas à l'infirmière. Hart se trouvait derrière la quatrième porte du couloir, dans une chambre individuelle. Une odeur de produits désinfectants, typique des hôpitaux, régnait dans la pièce immaculée. Une machine insufflait de l'air dans les poumons de son équipier avec un chuintement régulier. Il était pâle, mais ses yeux étaient ouverts et son regard bien présent. Assise à son chevet, Ginger lui tenait tendrement la main. Elle quitta la chaise pour laisser la place à Fletcher.

— Fletch...

Il avait lu son surnom sur les lèvres de Hart. Ginger lui expliqua qu'il avait subi une trachéotomie temporaire, mais que le traumatisme provoqué par la balle avait compliqué l'intervention. Loonie ne pouvait pas produire de son, mais il parvenait néanmoins à se faire comprendre.

— Tu m'as foutu une de ces trouilles, mon vieux, dit Fletcher. Tu as vu qui nous a canardés ?

Hart secoua la tête. Un mouvement presque imperceptible.

— Toi, ça va ? articula-t-il silencieusement.

— *Ce n'est qu'une égratignure !* répondit Fletcher avec la voix du chevalier noir des Monty Python.

L'imitation fit sourire Hart.

— Vraiment, Lonnie, je vais bien. Ne t'en fais pas pour moi et remets-toi vite sur pied. En attendant, je vais trouver celui qui t'a fait ça. Je te le promets, vieux.

Hart ferma les yeux. Fletcher lui tapota la main et se leva de la chaise.

Ginger le raccompagna à la porte de la chambre.

— Sois prudent, d'accord ?

— Promis. Je compte sur toi pour veiller sur Lonnie.

— Tu es un type bien, Fletch.

Un type bien ? Il n'en était pas si certain. En tout cas, s'il mettait la main sur le salopard qui leur avait tiré dessus et que l'occasion se présentait, il n'hésiterait pas à lui régler son compte.

*Washington DC,
Hôtel de police de la première circonscription,
Bureaux de la brigade criminelle,
Dr Samantha Owens.*

Samantha eut toutes les peines du monde à retenir un bâillement. Cette journée l'avait épuisée, et il était presque 2 heures du matin.

Les images que contenait le CD de Taranto n'étaient pas simples à décrypter. La vidéo semblait avoir été prise lors d'un raid nocturne de l'armée américaine, mais ce n'était précisé nulle part. On pouvait supposer que cela se passait en Afghanistan. La scène était une vue aérienne capturée à l'aide d'une caméra infrarouge, sans doute depuis un drone Predator ou un hélicoptère Apache. Avec ses images de mauvaise qualité — verdâtres, graineuses et instables —, ce film semblait être un croisement entre un jeu vidéo des années 80 et un nanar de science-fiction.

On voyait les silhouettes informes de soldats verts se déplacer dans un décor noir. Cinq d'entre eux se déployèrent en éventail, puis convergèrent pour progresser en file indienne avant de s'immobiliser. Un commando. Deux silhouettes informes quittèrent le groupe tandis que les trois autres restaient à l'arrêt. Puis une des silhouettes informes qui avaient quitté le groupe se figea, la seconde retournant vers les autres membres du commando.

Alors qu'elle était sur le point d'y parvenir, des éclairs de lumière traversèrent l'écran de l'ordinateur. Des tirs, estima Sam en plissant les yeux pour essayer de mieux distinguer la scène. De nuit à travers l'optique d'une caméra à vision nocturne ou dans la lumière du jour, l'enfer restait l'enfer : des gens surgis de nulle part se mirent à courir dans tous les sens sous les traits blancs qui zébraient la nuit. La silhouette informe qui était restée seule ne fit aucun mouvement, ni pour s'enfuir ni pour se servir de son arme. On aurait dit qu'elle s'était allongée au sol avant même que l'attaque ne commence.

La vidéo entière durait quarante minutes. La visionner en essayant de comprendre ce qui s'y passait donna un méchant mal de tête à Samantha, mais au bout du compte, Fletcher, Roosevelt et elle furent d'accord pour dire qu'il devait s'agir de l'incident qui avait coûté la vie à Perry Fisher.

A n'en pas douter, saisir la nature exacte des événements capturés sur cette vidéo allait demander de gros efforts. Le département de la Défense menait des investigations, mais convaincre les témoins de parler prendrait du temps. Si l'armée avait volontairement étouffé cet incident, les hauts gradés n'allaient pas se précipiter pour raconter ce qui était arrivé ce jour-là. Pour délier les langues, il allait falloir qu'ils

subissent une pression énorme et tous azimuts. S'appuyant sur la loi pour la liberté d'être informé, Taranto avait fait une demande de renseignements sur l'incident en question. Mais le département de la Défense pouvait mettre des mois pour y répondre, soit parce que les politiques n'étaient vraiment pas au courant de ce qui s'était passé, soit parce qu'ils n'avaient aucune envie qu'un journaliste ébruie l'affaire. Et maintenant que celui qui avait rempli le formulaire de requête était mort...

Après avoir visionné la vidéo et l'avoir analysée sous toutes les coutures, Roosevelt était rentré chez lui pour dormir un peu, et Fletcher était allé faire du café.

— Tenez, dit-il en posant une tasse devant Samantha.

Je vous ai aussi apporté du sucre, si vous voulez.

— Merci, dit-elle avant de tremper prudemment les lèvres dans le liquide fumant.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— Il a l'air bon, mais il est encore un peu chaud.

Fletcher lui répondit d'un sourire fatigué qui lui allait plutôt bien.

— Et pour la vidéo ?

— Ce qui me frappe le plus, c'est ce soldat qui se détache du petit commando et qui s'allonge avant que l'attaque ne commence.

— Oui, d'accord avec vous. Le problème, c'est qu'il n'y a rien sur ces images qui nous permette de les dater ou de les localiser. Ça pourrait aussi bien être une fausse vidéo fabriquée avec de vraies images trafiquées, est-ce que je sais ? Sans Taranto pour nous expliquer ce qu'il y a d'intéressant dans ce film, on n'a aucun moyen de mettre un peu de pression sur le département de la Défense. De toute façon, avant qu'ils se décident à nous communiquer des infos sensibles...

— Sans compter que ces images n'ont peut-être rien à voir avec Eddie et Perry Fisher.

— Oui, c'est vrai.

— Comment va votre bras, Fletch ?

Il soupira.

— Franchement ? Ça me fait tellement mal que si vous n'étiez pas là, je serais sûrement en train de pleurer et d'appeler ma maman.

Samantha esquissa un sourire.

— Vous avez repris des antidouleurs ?

— Non. Je ne pourrai pas rester éveillé, si j'en reprends.

— Justement, vous feriez bien d'aller vous coucher. Et moi aussi, d'ailleurs. On s'y remettra demain matin à tête reposée. Vous me ramenez, s'il vous plaît ?

— Je ne peux pas vous laisser seule, Sam.

— Euh... pardon ? Pourquoi dites-vous ça ?

— Vous êtes en sécurité, ici, alors que chez Mme Donovan... Quelqu'un nous a tiré dessus, ce soir, avec la volonté manifeste de tuer. C'était peut-être vous, la cible. Et Taranto n'a pas eu votre chance, au cas où vous l'auriez déjà oublié.

Non, elle ne l'avait pas oublié. Depuis qu'elle avait entendu les balles siffler autour d'elle, la conscience du danger ne la quittait plus, lourde et oppressante. Mais, paradoxalement, elle éprouvait aussi un curieux plaisir à craindre la mort. Cela faisait deux ans qu'elle n'avait pas ressenti son attachement à ce monde qui lui avait tout pris. Deux ans qu'elle se levait chaque matin dans la peau d'une morte vivante. Et cette peur qui l'étreignait à présent, si désagréable qu'elle fût, était le signe qu'elle reprenait goût à la vie.

— Croyez-moi, j'y pense beaucoup. Mais sans sommeil, on ne va être bons à rien, vous et moi. A propos de Taranto, vous voulez que j'assiste à l'autopsie ? Je suis certaine que le Dr Nocek n'y verra pas d'inconvénient.

— Non. Je veux que vous restiez avec moi. On part pour la rivière Savage à la première heure, demain matin. Il faut qu'on mette la main sur Whitfield.

— Le capitaine Roosevelt va m'autoriser à vous accompagner ?

— Vous allez devoir signer quelques documents. Des sortes de décharges, vous savez, comme dans les hôpitaux avant une opération. En gros, ça dit que la police de DC se dégage de toute responsabilité si vous êtes blessée ou tuée. Mais si vous êtes prête à parapher ces documents, alors oui, Roosevelt a donné son accord pour que vous soyez du voyage. Il a émis de vives réserves, vous pensez bien, mais même s'il n'est pas commode, il est loin d'être bête. Il a très bien compris l'intérêt de votre présence là-bas. Cela dit, on ne va pas être seuls à s'y rendre. On aura toute une équipe avec nous, deux ou trois gars du SWAT, l'unité d'élite de la police, et tout le toutim. Aussi bien pour votre sécurité que pour celle de Whitfield.

— Si on le trouve.

— S'il n'y avait pas d'incertitude à ce sujet, je n'aurais jamais pu convaincre Roosevelt de me laisser vous emmener avec moi. Je pense que c'est votre présence qui va le faire sortir du bois. C'est à vous qu'il a choisi de parler, à l'enterrement de Donovan. A vous qu'il a donné les clés pour découvrir la vérité. Si on se pointe là-bas en montrant trop les dents, notre homme aura vite fait de se carapater.

— Autrement dit, je ne suis qu'un appât.

— Ça n'a rien de déshonorant, répondit Fletcher en faisant un mouvement trop rapide qui lui arracha une grimace de douleur.

— Pauvre bébé, dit Samantha avec un sourire. Laissez-moi au moins mettre des glaçons, si vous ne voulez pas prendre vos antidouleurs. Vous avez une cuisine, ici ?

Une fois qu'elle se fut occupée de lui, Fletcher lui montra le lit qu'il avait préparé pour elle dans son bureau. C'était un lit de camp avec une couverture grise traversée d'une large bande réfléchissante orange. Pas forcément très chic, mais pour le moins original.

— Merci, Fletch. Et vous, alors ? Vous allez rentrer chez vous ?

— Non. Roosevelt m'a demandé de ne pas vous laisser seule, et je suis bien d'accord avec lui.

— Ah bon ? Et vous comptez vous installer où ?

— On garde quelques lits de camp dans le vestiaire, en cas de grosse fatigue après une nuit blanche. Ce ne sera pas la première fois que je m'en servirai. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est cosy, mais franchement, on n'y dort pas si mal. Je vous demanderai simplement de verrouiller la porte de mon bureau, d'accord ? On ne sait jamais.

— D'accord. On se voit dans quelques heures. Et prenez vos antidouleurs, s'il vous plaît. Ça ne sert à rien de jouer les gros durs devant moi.

Elle lui caressa brièvement la joue.

— Je crois bien que vous m'avez sauvé la vie. Merci beaucoup.

Il répondit d'abord d'un sourire, et elle remarqua à quel point ce petit mouvement des lèvres transformait son visage fatigué.

— Je suis très heureux qu'il ne vous soit rien arrivé, répondit-il. Dormez bien.

Il tourna les talons, mais fit volte-face après seulement quelques pas.

— Sam, je...

— Oui ?

— Non, rien. Laissez tomber. Faites de beaux rêves.

— Vous aussi, Fletch.

Elle le suivit des yeux un instant, puis ferma et verrouilla la porte du bureau avant d'aller s'allonger sur le lit de camp. Elle avait beau être épuisée, elle songeait à tout sauf à dormir. Eleanor allait sans doute s'inquiéter de son absence, et il fallait qu'elle l'appelle. Mais elle hésitait, de crainte de la tirer du sommeil. Sans compter que Susan et ses filles passaient la nuit là-bas et qu'elle risquait de réveiller toute la maison. Elle décida de remettre ce coup de fil à plus tard, l'ajoutant à sa liste de choses à faire au matin, puis roula sur le flanc.

Demain, elle rencontrerait peut-être le mystérieux X-Man et saurait enfin pourquoi Eddie avait été tué.

Etait-elle prête à entendre la vérité ?

Parce qu'il semblait de plus en plus probable qu'Eddie avait été impliqué dans une affaire peu glorieuse, et peut-être même infamante. Et elle n'avait aucune envie de découvrir quelque chose qui salirait pour toujours l'image qu'elle gardait de lui.

*Washington DC,
Hôtel de police de la première circonscription,
Bureaux de la brigade criminelle,
Dr Samantha Owens.*

Samantha fut surprise d'entendre des coups frappés contre la porte. Quelle porte, d'ailleurs ? Où se trouvait-elle ? La brume de sommeil qui couvrait son esprit se dissipa un peu, et elle se souvint de s'être allongée dans le bureau de Fletcher. Alors, comme ça, elle s'était endormie ? Elle avait pourtant cru qu'elle n'y parviendrait jamais. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était 5 heures du matin. Ça faisait quasiment trois heures de repos. Alléluia !

— Une minute, j'arrive ! lança-t-elle.

Elle avait dormi avec ses vêtements, mais elle avait retiré son soutien-gorge. Elle eut besoin de quelques secondes pour le retrouver, abandonné sur un pot à crayons. Sans doute Fletcher aurait-il adoré voir cet article de lingerie négligemment posé sur son bouquet de stylos. Plus tôt, lorsqu'il lui avait souhaité bonne nuit avant d'aller rejoindre le vestiaire, elle avait senti qu'il était sur le point d'ajouter quelques mots d'une nature plus personnelle. Des mots qu'elle n'était pas prête à entendre. Aussi avait-elle été soulagée qu'il se ravise. Elle n'avait aucune envie de le blesser. Il semblait posséder de vraies qualités, mais elle était encore très loin de pouvoir regarder un homme de cette façon-là. Elle enfila le soutien-gorge en dentelle, puis tira sur le bas de son chemisier pour lui redonner une forme à peu près acceptable. Le ruban adhésif utilisé pour son micro espion avait laissé une marque rouge entre ses seins. Encore une allergie.

Elle ouvrit la porte du bureau et Fletcher, étonnamment frais et dispos, lui tendit un mug de café en guise de bonjour.

— Buvez ça. C'est l'heure du départ.

Elle prit la tasse chaude entre ses mains, reconnaissante, et but une longue gorgée. Le café était d'une saveur étonnante, pour une cafetière électrique. Bien meilleur que celui qu'il avait préparé la veille, en tout cas.

— Il est délicieux. C'est vous qui l'avez fait ?

Il lui sourit, visiblement ravi qu'elle ait été sensible à la qualité du breuvage.

— J'ai une planque avec quelques paquets de purs arabica. Et une cafetière à piston. La vie est trop courte pour boire du mauvais café.

— Absolument, répondit Samantha avant d'avalier tout ce qui restait dans son mug. On décolle quand vous voulez.

— Alors c'est parti.

Une équipe d'hommes armés jusqu'aux dents et dopés à

l'adrénaline les attendaient dehors, devant un fourgon aux vitres teintées. Sam les salua, ne récoltant en retour que quelques grognements et vagues hochements de tête.

Elle se tourna vers Fletcher.

— Vous n'êtes pas sérieux, là ? Je croyais que vous vouliez l'approcher en douceur pour ne pas le faire fuir !

— On est obligé de le considérer comme potentiellement dangereux, vous comprenez ? Ça fait deux jours qu'on a des hommes sur place, et ils n'ont rien trouvé. Ce type est un vrai fantôme. Je ne peux pas prendre de risques, Sam. Je tiens à vous ramener de notre petite expédition en un seul morceau, ainsi que tous ceux qui nous accompagnent, d'ailleurs. Je comprends votre réaction, mais il va falloir faire avec cette équipe.

Une équipe qui comprenait même un chauffeur pour la voiture banalisée à l'arrière de laquelle ils s'installèrent tous les deux. Elle était soulagée qu'il n'ait pas voulu la jouer viril avec elle en conduisant d'une seule main, alors qu'il n'avait dormi que trois heures et qu'il venait de prendre une balle dans le bras. Elle aurait été obligée de se mettre au volant elle-même, ce qui ne lui aurait pas fait plaisir. D'accord, elle n'était pas blessée et elle avait l'usage de ses deux bras, mais elle était morte de fatigue.

Le soleil émergeait à peine à l'horizon et le ciel était encore sombre. Les rues presque vides de voitures donnaient aux rares conducteurs le sentiment étrange d'avoir la ville pour eux tout seuls. Une cité d'un demi-million d'habitants en train de dormir à poings fermés.

Ils quittèrent Washington à bonne allure, traversant le Roosevelt Bridge avant d'emprunter la voie express George Washington en direction de l'est. Sam adorait cette route bordée d'arbres dont la voûte feuillue épousait les douces ondulations d'un trajet au fil de l'eau. Dix minutes suffirent pour rejoindre la rocade, puis dix de plus pour atteindre la sortie vers l'autoroute 270 en direction de Frostburg. Le trajet complet allait durer environ trois heures. Sam s'installa aussi confortablement que possible contre la portière et ferma les yeux. Peut-être parviendrait-elle à grappiller un peu de sommeil avant d'arriver dans la forêt domaniale de la rivière Savage.

Mais le sommeil ne voulait pas venir. Elle renonça au bout d'un quart d'heure et se tourna vers Fletcher. Il fixait sa vitre du regard, visiblement perdu dans ses pensées.

— Fletch ?

Il se tourna brusquement vers elle, avec l'air égaré d'un dormeur arraché à son rêve.

— Parlez-moi de Whitfield, dit Samantha.

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout ce que Susan Donovan a pu me dire, c'est qu'il était très proche de son mari. Apparemment, Eddie avait une grande confiance en lui, c'est pourquoi elle ne peut pas l'imaginer dans la peau d'un meurtrier. Elle a toujours entendu Eddie dire que Whitfield était un homme intègre, et ce qu'il a écrit dans son journal va dans le même sens. Mais qui est-il ? Je veux dire, vous connaissez son parcours avant qu'il intègre l'armée ? Il a fait des études ? Ça m'intéresse, parce qu'à en croire son journal, Eddie avait la plus grande admiration pour lui. Et s'il était resté le même que lorsque je l'ai connu, Eddie n'était pas du genre à admirer le premier venu. Dans son journal, il écrit même qu'il n'aurait pas survécu à la guerre sans son ami Xander. Du coup, l'idée qu'il soit un assassin a du mal à passer, vous comprenez ? D'autant que Whitfield nous a mis sur la piste de Taranto et qu'il nous a parlé de l'incident du tir ami... Alors, Fletch, qui est cet homme ?

— « Si tu connais ton ennemi et que tu te connais toi-même, tu pourras livrer cent batailles et n'en perdre aucune. »

— Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, dit Sam. Je ne sais pas si je me connais moi-même, mais j'aimerais bien savoir qui est l'homme qu'on recherche.

— D'accord. Alors voilà ce qu'on a réussi à trouver sur lui pour le moment. Alexander Roth Whitfield, adjudant au 75^e régiment de Rangers de l'armée des Etats-Unis, est né en Californie, à San Francisco, et a grandi dans le Colorado, où sa famille s'est installée lorsqu'il avait deux ans. Ses parents étaient des hippies, des pacifistes engagés contre la guerre du Viêt-nam. Une fois celle-ci terminée, ils ont décidé que cette société ne leur convenait décidément pas, et ils ont fondé leur propre communauté dans les montagnes qui s'élèvent au nord de Dillon, toujours dans le Colorado. Son père, Alexander Roth Whitfield II, était l'héritier de l'entreprise audiovisuelle Roth TV. Il a rencontré Sunshine Rollins lors d'une soirée, est tombé éperdument amoureux et a envoyé paître ses parents et leur fortune considérable. Alexander a été le premier enfant de ce couple atypique. Il a été déclaré sous le nom d'Alexander Moonbeam, mais ça a dû leur paraître trop long à prononcer parce qu'ils ont fini par l'appeler Xander Moon. Lui-même ne devait pas être fan de son prénom hippie, parce qu'il l'a fait changer officiellement en Alexander Roth III à l'âge de dix-huit ans, quand il s'est engagé dans l'armée. Il faut dire que ça la fout un peu mal de s'appeler Lune ou Rayon de Lune, quand on intègre le corps des Rangers.

Il fit une courte pause, comme s'il prenait le temps d'apprécier le sourire qu'il avait fait naître sur les lèvres de Samantha.

— Il a une sœur cadette qui s'appelle Yellow Sun. Elle vit à Modesto, en Californie, où elle possède une boutique ésotérique. Autant dire qu'elle fait plus honneur que son frangin à l'éducation

hippie qu'elle a reçue. On a fait quelques vérifications sur la sœur et il semblerait que Soleil Jaune soit blanche comme neige.

Nouvelle pause. Nouveau sourire de Sam.

— Les parents ont scolarisé leurs enfants à domicile. Les tests effectués au moment où il est devenu soldat montrent qu'il possède des capacités intellectuelles et physiques hors normes. Il a vite été remarqué et il est passé de l'entraînement de base à l'entraînement spécialisé — troupes aéroportées, Rangers, stage commando, etc. —, où il a excellé dans tous les domaines. C'est un tireur d'élite et un sportif accompli, qui a collectionné les titres aussi bien en épreuves de tir qu'en marathon ou en close-combat. Il s'est distingué en Irak et en Afghanistan, et a reçu un paquet de décorations avant de mettre brutalement un terme à sa carrière militaire en janvier 2008. Alexander Whitfield était *le* soldat dans toute sa splendeur. Un G.I. Joe en chair et en os. Ouais, ajouta Fletcher en se mettant à tripoter son téléphone portable, une vraie pub pour l'armée.

Samantha attendit quelques secondes qu'il poursuive, mais il semblait brusquement absorbé par ce qui se passait sur l'écran de son iPhone.

— Et ? dit-elle.

— Et il a disparu de la surface de la terre, répondit Fletcher sans lever les yeux. Il semblerait qu'il soit en délicatesse avec l'administration pour des histoires d'impôts non payés.

Il rangea son portable dans sa poche et regarda enfin Sam.

— En tout cas, plus aucune trace de lui après son départ de l'armée.

— Il a déserté ? C'est pour ça qu'il se cache ?

— Non, non, il a demandé à mettre un terme à sa carrière et il a reçu l'autorisation. Il a simplement décidé de ne pas repartir pour une nouvelle mission. Il a eu de la chance que la hiérarchie accepte de le laisser s'en aller. Beaucoup de ses camarades de combat se sont vus forcés de prolonger leur mission en vertu de la règle du « Stop-loss ». Mais d'une façon ou d'une autre, Whitfield a réussi à passer entre les mailles du filet.

— Pourquoi a-t-il quitté les Rangers ? Il avait pourtant investi énormément de temps et d'efforts dans cette carrière. Et vu ce que vous me dites de lui, il devait être promis à un bel avenir, non ? Eddie ne parle pas de ça dans son journal. C'est bizarre, quand même... D'ailleurs, en dehors de Perry Fisher qui est mort sous les drapeaux, tous les hommes de la photo ont quitté l'armée à la fin de leur mission en Afghanistan. Pourquoi ?

Fletcher haussa son épaule valide.

— Pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est que Whitfield est un tireur d'élite, ce qui signifie aussi tueur d'élite. Je n'ai pas dit

assassin, hein, mais s'il avait décidé de le devenir, il aurait toutes les qualités requises pour le job. Ce mec a eu la Silver Star, une des plus hautes distinctions militaires, sans compter le Purple Heart et deux Bronze Stars. Il est brillant, il a du courage à revendre et il est encore en vie, ce qui prouve qu'il a sans doute aussi de la chance. Ah, j'oubliais... C'est un excellent pianiste. Je vous dis, Samantha, ce type est une sorte de surdoué.

— Tireur d'élite et pianiste. Combinaison intéressante. Dont une moitié n'est pas vraiment en accord avec le mode de vie de ses parents, hein ?

— Ouais... c'est sûr que papa et maman n'ont pas dû apprécier qu'il prenne les armes. Mais on ne sait jamais vraiment ce qui se passe chez les gens. Allez savoir, il n'a peut-être pas du tout été éduqué comme on l'imagine. Toujours est-il qu'aujourd'hui, on se retrouve avec un soldat d'élite qui s'est volatilisé dans la nature. Et tous ses amis proches ont connu une mort brutale, les trois derniers à quelques jours d'intervalle. Alors ne vous laissez pas charmer par son côté guerrier romantique qui joue quelques sonates entre deux opérations commando, d'accord ?

— Ce n'était pas mon intention, marmonna-t-elle. On arrive dans combien de temps ?

Le chauffeur, qui répondait au nom de Kip, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Encore une bonne heure.

— Merci, dit Samantha avant de se tourner de nouveau vers Fletcher.

Elle était sur le point de lui poser d'autres questions sur Whitfield quand son téléphone se mit à sonner. *Eleanor* s'affichait sur l'écran. Oh non ! Elle avait oublié de l'appeler.

— Je suis désolée, Eleanor, dit-elle aussitôt. Je m'étais promis de t'appeler ce matin, mais il se passe tellement de choses depuis hier...

— Le principal est que tu ailles bien. J'avoue que je me suis inquiétée quand j'ai vu que tu n'étais pas rentrée dormir à la maison, cette nuit. Tout va bien, dis-moi ? Où es-tu ? Avec Susan ?

— Non, Susan n'est pas avec moi. Je suis en voiture avec l'inspecteur Fletcher. On se rend dans l'ouest du Maryland pour essayer de retrouver un ami d'Eddie. Tu sais, je voulais te passer un coup de fil, hier soir, pour te prévenir que je ne passerais pas la nuit chez toi, mais... au fait, tu as vu les infos ? Tu es au courant, pour la fusillade ?

— Oui, c'est pour ça que j'étais si inquiète quand tu n'es pas rentrée... J'ai essayé de te joindre, mais je suis tombée sur ta messagerie vocale. Les inspecteurs ont été blessés, n'est-ce pas ? Comment vont-ils ?

— Ils sont dans un sale état, surtout l'inspecteur Hart, mais il va s'en sortir.

— Je suis tellement soulagée que tu n'aies rien, Sam... Je n'aurais pas pu supporter qu'il t'arrive quelque chose, tu sais.

Eleanor parlait d'une voix si fatiguée, si... vieillie, d'un seul coup. La semaine qui venait de s'écouler l'avait durement marquée.

— Sam, j'espérais que tu étais avec Susan... Tu l'as eue au téléphone, ce matin ?

— Non, pourquoi ?

Eleanor soupira lourdement.

— La journée d'hier a été très dure pour elle, et je lui ai proposé d'aller faire un tour. Je voulais qu'elle puisse se retrouver un peu seule pour se laisser aller à ses émotions sans craindre que les filles l'entendent pleurer, tu comprends ? Je croyais qu'elle avait l'intention d'aller chez elle quelques heures et de revenir passer la nuit ici. Mais apparemment, elle n'a pas dormi chez moi. A moins qu'elle ne soit rentrée très tard et repartie très tôt. Mais elle m'aurait laissé un mot, non ?

— Hum... Tu as essayé de la joindre sur son portable ?

— Oui, et aussi chez elle, sur le fixe. Ça sonne, mais elle ne répond pas.

Samantha sentit son estomac se crispier sous l'effet d'un début d'appréhension, mais elle s'efforça de ne rien laisser transparaître dans sa voix. Inutile d'alarmer Eleanor plus qu'elle ne l'était déjà.

— Elle doit sûrement dormir, tu sais. Il est encore très tôt et ça ne m'étonnerait pas qu'elle ait pris des somnifères.

— J'irais bien faire un saut chez elle pour en être sûre, mais les petites ne sont pas encore réveillées.

— Tu sais quoi ? Je vais demander à l'inspecteur Fletcher d'envoyer quelqu'un chez elle.

— Tu crois qu'il voudra bien faire ça ?

— Il me fait signe que oui. Je te rappelle quand la police est sur place, d'accord ?

— Merci... C'est sûrement idiot, mais je ne peux pas m'empêcher de me faire du souci pour elle.

Tu n'es pas la seule, songea Samantha avant de raccrocher et de se tourner vers Fletcher.

— Vous parliez de Susan Donovan, c'est ça ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Elle était censée passer la nuit chez sa belle-mère où se trouvent ses filles, mais elle n'est pas rentrée. Et Eleanor n'arrive pas à la joindre.

Les sourcils de Fletcher se froncèrent.

— Je n'aime pas ça.

Il passa aussitôt un coup de fil à Roosevelt, lui demandant de contacter la police du comté de Fairfax, afin qu'ils envoient une voiture de patrouille chez Susan Donovan.

— Merci, dit-elle quand il raccrocha. J'espère qu'elle est simplement en train de dormir. Je sais à quel point la journée d'hier a été terrible pour elle.

— Il n'y a pas de quoi me remercier, je vous assure, répondit Fletcher avant de s'éclaircir la voix.

Son regard hésitant croisa un instant celui de Samantha avant de fuir vers la vitre, puis de revenir se poser sur elle.

— Sam... Je ne sais pas si le moment est bien choisi, mais... Ça me gêne de vous avouer ça, mais j'ai tapé votre nom sur Google, hier soir. Je sais ce qui est arrivé à votre mari et à vos enfants. Je voulais simplement vous dire que je compatis. Je suis désolé que vous ayez dû vivre une chose pareille. Vraiment désolé.

Samantha se figea, tétanisée. Elle n'avait aucune envie d'aborder ce sujet avec lui. Terrain glissant. Marécageux. Sables mouvants. Nashville, les inondations, leur décès... Elle faisait tant d'efforts pour garder tout ça à distance, et voilà que Fletcher venait de faire céder le barrage en quelques mots. Une lame de fond déferla en elle avec une telle violence qu'elle en eut la respiration coupée.

Elle était littéralement sans voix. Qu'aurait-elle pu dire, de toute façon ? *Eh oui, Fletch, ils sont tous morts, mais ce n'est pas grave, vous savez ?* Ou encore : *C'est sympa d'avoir tapé mon nom sur Google comme un voyeur qui regarde par un trou de serrure ?* Au lieu de ça, elle sortit le flacon de gel antibactérien de son sac, en versa sur ses mains et se mit à les frotter l'une contre l'autre.

— Ce n'est pas la première fois que je vous vois faire ça. Vous avez un TOC, n'est-ce pas ?

— Bon sang, Fletch, c'est l'Inquisition ou quoi ?

Elle regretta immédiatement de s'être emportée. Il essayait simplement d'être gentil, à la manière d'un chiot qui ignore les limites à ne pas dépasser et qui continue à vous lécher la jambe alors qu'on voudrait qu'il s'arrête.

— Désolé, dit-il. Je n'aurais pas dû parler de ça.

Sa voix était devenue brusquement froide. Génial. Maintenant, il lui en voulait. Elle souffla, les joues gonflées, et se tourna vers sa vitre. Elle vit bientôt la sortie en direction de Frosburg. Ils n'étaient plus très loin, maintenant.

Samantha ne pouvait se permettre d'être en mauvais termes avec Fletcher, ni même de laisser un début de défiance s'installer entre eux. Ils devaient travailler main dans la main pour faire toute la lumière sur la mort d'Eddie. Alors, elle ravala sa fierté et remit le flacon de gel dans son sac.

— Oui, j'ai un TOC. Oui, ma famille a péri dans les inondations de Nashville. Mais rien de tout ça n'a de rapport avec ma présence ici. Rien de tout ça n'affecte mon jugement quant à l'affaire qui nous occupe. Alors inutile de vous en préoccuper.

— Ça fait deux ans que ça s'est produit. Peut-être que...

— Mais enfin, Fletch ! Est-ce que je vous sou mets à un interrogatoire sur votre divorce, moi ? C'est du domaine de la vie privée. Ce sont *mes* affaires, pas les vôtres. Alors, s'il vous plaît, restons-en là sur le sujet.

— Ce n'est pas un interrogatoire, voyons. J'essaie simplement de mieux vous connaître. Ou plutôt... permettez-moi d'être plus précis, Sam : *j'aimerais* mieux vous connaître. Si vous le voulez bien, évidemment.

Et voilà. Elle savait depuis un moment que ça lui pendait au nez. Elle pensait pourtant avoir fait tout ce qu'il fallait pour le décourager. Pour qu'il comprenne qu'elle ne souhaitait pas s'aventurer sur ce terrain. Manifestement, elle avait échoué. Manque d'entraînement, sans doute. Mais à présent, elle devait mettre un terme à ce malentendu avant que Fletch ne se fasse de faux espoirs. Avec diplomatie, bien sûr : elle n'avait pas envie que les choses aillent plus loin, mais elle ne souhaitait pas non plus que Fletch l'abandonne sur le bord de la route, au propre comme au figuré.

— Fletch, ça n'a rien à voir avec vous. C'est juste que... je ne suis pas en état de m'ouvrir à quelqu'un, vous comprenez ? S'il vous plaît, laissez-moi jouer la chèvre pour attirer Whitfield, et puis rentrer chez moi. D'ailleurs, j'aurais dû repartir depuis longtemps. J'ai des responsabilités à Nashville, figurez-vous.

Elle se rendit compte que ces mots, qui visaient d'abord à maintenir Fletcher à distance, exprimaient au fond ce qu'elle pensait vraiment. Elle n'aurait pas dû prolonger son séjour. Elle était venue pour rendre service à Eleanor. Ce travail avait été accompli depuis longtemps, mais se trouvait-elle pour autant en train d'encadrer son équipe à la morgue de Nashville ? Non, elle était assise à l'arrière d'une voiture de police banalisée, au côté d'un inspecteur qui lui faisait les yeux doux, sur le point de servir d'appât pour capturer un meurtrier présumé. C'était tout simplement absurde. Elle n'était pas à sa place, ici. Qu'est-ce qui lui était passé par la tête de vouloir jouer les enquêtrices criminelles ?

Elle songea à cette photo des cinq frères d'armes, accrochée dans le bureau d'Eddie, juste au-dessus de la profession de foi qui les avait unis et qui les unissait encore par-delà la mort. Rien ne les avait contraints à se montrer si forts et si braves, sinon le désir de faire ce qui était juste. Ils s'étaient portés volontaires pour être courageux à la place de tous ceux qui ne l'étaient pas suffisamment. Pour se battre

afin que leurs concitoyens n'aient pas à le faire.

Ces hommes n'avaient pas été de ceux qui s'apitoient sur leur sort. Ils avaient pris un engagement et avaient vécu selon le credo des Rangers. *Jamais je n'abandonnerai mes frères d'armes... Armé d'une détermination sans faille, je montrerai le courage et la force morale nécessaires pour être digne de mon statut de Ranger et accomplir les missions qui me seront assignées, dussé-je être le seul survivant.*

Alexander Whitfield était désormais le seul survivant. Tout comme elle.

Une vague de honte la submergea. Eddie méritait mieux que ses attermoissements. Il méritait qu'on croie en lui, qu'on se batte pour lui jusqu'au bout. C'était pour cette raison qu'Eleanor l'avait appelée. Elle savait à quel point les liens qui unissaient son fils et elle étaient intenses. Solides. Indestructibles. Eleanor le savait d'ailleurs mieux qu'elle-même. D'abord séparés par la vie et maintenant par la mort, Eddie et Sam restaient néanmoins proches l'un de l'autre, comme s'ils ne s'étaient jamais lâché la main. Eleanor avait tout de suite su qu'elle, mieux que quiconque, trouverait un moyen de rendre justice à son unique enfant.

Cette pensée la fit se redresser. Physiquement. Mentalement. Non, l'heure de regagner Nashville et son existence anesthésiée n'avait pas encore sonné. Cette fois-ci, elle ne tournerait pas le dos à Eddie à la première difficulté. Elle allait trouver la force de faire face et d'aller jusqu'au bout. En hommage à Edward Donovan. En hommage aux liens qui les unissaient et qui avaient survécu à toutes les séparations.

Susan voulut lever les mains vers son crâne douloureux, mais ses bras refusèrent de bouger.

Elle ouvrit les yeux. Sa vision était incertaine, tantôt nette tantôt floue. Où était-elle ? Que se passait-il ?

Des souvenirs décousus flottèrent un instant dans son esprit engourdi. Le cercueil d'Eddie, couvert de la bannière étoilée. La maison vide et silencieuse. Karen Fisher au téléphone, lui demandant si elle pouvait passer la voir... Karen ! Elle l'avait menacée avec un pistolet, et Susan l'avait assommée avec une bouteille de vin !

Les pages manquantes du journal d'Eddie. Elle n'avait même pas eu le temps de les faire traduire par Samantha. Se trouvaient-elles toujours dans la poche arrière de son pantalon ? Impossible de le vérifier : elle avait les bras attachés derrière le dos. Le métal de la chaise sur laquelle on l'avait assise lui entraînait dans la chair à hauteur des coudes.

Les filles ! Oh ! non...

Elle se mit à crier et s'aperçut qu'elle était bâillonnée, sans doute avec du ruban adhésif. Des larmes jaillirent de ses yeux tandis qu'elle se mettait à respirer violemment contre son bâillon. Son nez se boucha très vite. Elle... elle ne parvenait plus à respirer ! Elle allait mourir ! Elle allait mourir sur cette chaise sans savoir pourquoi elle était là... sans revoir ses filles... tout ça parce qu'elle pleurerait tellement qu'elle s'étouffait.

— Calmez-vous, Susan.

Une voix venait de s'élever près d'elle. Une voix familière. Mais d'où venait-elle ?

Elle perçut le bruit d'un briquet qu'on allume. L'odeur d'une cigarette. Qui fumait, parmi ses connaissances ?

— Où sont les pages du journal, Susan ? Celles qui ont été découpées ?

Elle secoua la tête. *Réfléchis, Susan. Qui fume, parmi les gens que tu connais ?* Elle se sentait complètement vaseuse, comme si on l'avait droguée.

— Je suis certain que vous savez où elles sont. J'en ai besoin, Susan. Pour m'assurer qu'Eddie n'a pas fait l'imbécile.

Elle secoua de nouveau la tête et ferma les yeux. Les pages manquantes. Tout le monde voulait savoir ce que contenaient les pages manquantes du journal d'Eddie.

La voix et les cigarettes. Tout se mit en place dans sa tête et elle pria le ciel pour que son ravisseur ne la fouille pas.

— Amusez-vous à crier et je vous tue, c'est compris ?

Une main arracha sans ménagement le ruban adhésif qui lui couvrait la bouche.

— Répondez-moi, Susan.

— Quelqu'un s'est introduit chez moi en mon absence et les a découpées, articula-t-elle d'une voix que la peur avait rendue méconnaissable.

Elle entendit un juron et eut à peine le temps de se dire que son mensonge avait fonctionné. Une odeur âcre emplit ses narines et sa peur s'évapora avec sa conscience.

TROISIEME PARTIE

«... Et si votre cœur pouvait s'émerveiller en permanence devant les miracles quotidiens de votre vie, votre douleur ne vous étonnerait pas plus que votre joie. Et vous accepteriez de vivre les saisons de votre cœur de la même façon que vous avez toujours accepté les saisons qui se succèdent sur les paysages de vos campagnes. Et les hivers de votre chagrin passeraient dans la sérénité. »

KAHLIL GIBRAN, *LE PROPHETE*.

Le paysage était d'une beauté à couper le souffle. De luxuriants rhododendrons bordaient un chemin sur caillebotis, et le muret en pierre qui s'élevait d'un côté du parcours était peint d'une explosion de couleurs vives : des fleurs de printemps jaunes, mauves, bleues et vertes qui célébraient la vie avec une candeur désarmante. En montagne, les couleurs avaient une intensité particulière, peut-être parce qu'elles étaient plus proches du ciel. Samantha entendait l'eau de la rivière voisine, un son paisible qui se mariait à merveille avec l'odeur des résineux. Un petit paradis... avec l'enfer pour toile de fond.

Au bout d'une demi-heure de marche, ils parvinrent à l'endroit que désignaient les coordonnées géographiques inscrites sur le bristol. Ils n'avaient eu aucun mal à y accéder, un panneau indiquant que le sentier pouvait être emprunté par tous les randonneurs, enfants compris. *Niveau 1 — Aucune difficulté particulière.* Si seulement leur traque de Whitfield pouvait aussi être de niveau 1..., songea Samantha. Ouvrant la marche, Fletcher tournait la tête en tous sens, comme s'il s'attendait à voir l'ancien Ranger jaillir de derrière un arbre avant de fondre sur eux en hurlant : « Surprise ! » Mais Samantha savait que ça ne se passerait pas ainsi. Whitfield était trop intelligent pour se livrer sans contrepartie.

Était-il coupable, ou cherchait-il à les mettre sur la piste de la vérité ? Elle se sentait partagée. Soit ils avaient affaire à un maître de la manipulation et ils étaient en train de se jeter dans la gueule du loup, soit Whitfield essayait réellement de leur venir en aide. Ange ou démon ? Ni l'un ni l'autre, sans doute, comme la plupart des gens. Le tout était de savoir de quel côté penchait la balance.

Samantha n'avait aucune idée de la façon dont la rencontre allait se produire. Allait-il se manifester de lui-même, ou faudrait-il se lancer dans une sorte de jeu de piste pour le trouver ? Ce déploiement d'hommes armés, dont deux qui tenaient des molosses tirant sur leur laisse, ne constituait pas un comité d'accueil des plus hospitaliers.

Mais Whitfield était un soldat, et pas n'importe lequel. Même si les hommes du SWAT n'étaient sûrement pas des enfants de chœur, eux non plus, il devait en falloir plus pour impressionner un guerrier de la trempe de « X-Man ». Sans compter qu'il avait l'avantage du terrain.

Fletcher donna des directives et les hommes du SWAT les précédèrent dans la forêt. Franchement, Samantha n'arrivait pas à comprendre comment il espérait surprendre un homme qui non

seulement les attendait, mais qui connaissait les techniques de guérilla sur le bout des doigts. Mais Fletch semblait avoir élaboré un plan, et le mieux était sans doute de lui faire confiance.

Après dix minutes de marche dans la forêt, ils quittèrent le sentier. Le feuillage se fit tout de suite plus dense et les hommes du SWAT disparurent comme par enchantement, se fondant dans la végétation comme s'ils s'étaient transformés en arbres. Samantha se retrouva seule avec Fletcher, progressant côte à côte vers un poste de Rangers forestiers apparemment inoccupé.

Elle eut le sentiment désagréable que les chasseurs étaient devenus les proies. Dans la solitude de la forêt, malgré les sons mélodieux des chants d'oiseaux mêlés aux murmures de la brise et aux gargouillis de la rivière en contrebas, elle se sentit gagnée par la nervosité. Ils étaient des cibles faciles pour un tireur embusqué. Et des cibles *très* faciles pour un tireur d'élite. Whitfield pouvait les dégommer comme des boîtes de conserve sur un stand de foire. Elle commençait à regretter sérieusement d'avoir fait confiance à Fletcher.

D'ailleurs, il ne semblait pas très à l'aise, lui non plus. Mais elle se rassura en songeant qu'il ne se serait jamais aventuré à les exposer de la sorte s'il avait vraiment cru que Whitfield pouvait être le tueur. Il ne lui faisait pas l'effet d'être un risque-tout, mais au fond, que savait-elle réellement de lui ? Peut-être avait-il commis une grosse erreur de jugement en misant sur un Whitfield innocent. Et s'il s'était trompé, ils pouvaient le payer de leur vie. Parce que même avec deux bras valides, elle doutait que Fletcher fasse le poids devant un homme qui avait été un des meilleurs soldats des forces spéciales. Alors avec un seul...

Déchirant la pesante quiétude de la forêt, le téléphone portable de Fletcher se mit à sonner. Il laissa échapper un souffle court et nerveux, preuve que le son l'avait fait tressaillir tout autant qu'elle, puis plongea une main fébrile dans sa poche pour en extraire l'appareil.

Samantha le regarda décrocher et écouter son interlocuteur en silence.

— Ouais, murmura-t-il au bout de quelques secondes.

Tenez-moi informé.

Et il raccrocha sur ces mots.

Il y avait un problème. Il suffisait de voir le visage de Fletcher pour s'en convaincre. Hart ? Susan ?

— Quoi ? dit-elle. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce n'est pas le moment de paniquer, alors essayez de garder vos nerfs, d'accord ? Susan Donovan semble avoir disparu. Sa voiture est dans son garage et les collègues ont trouvé du sang et du verre brisé dans la cuisine. Des analyses sont faites en ce moment même pour déterminer s'il s'agit de son sang.

Samantha tourna alors les talons et se mit à rebrousser chemin en direction du sentier qu'ils avaient emprunté pour venir.

Fletcher la rattrapa de la voix. Une sorte de murmure crié.

— Sam ! Je peux savoir ce que vous faites ?

— A votre avis ? Il faut qu'on rentre et qu'on participe aux recherches.

— Arrêtez-vous, s'il vous plaît. On est à trois heures de route de Washington. La mission qu'on effectue ici est très importante, elle aussi, et notre présence là-bas n'apportera rien. Roosevelt travaille avec la police du comté de Fairfax, et il est en contact permanent avec la belle-mère de Susan Donovan. Ils vont la retrouver. Je vous le promets, Sam, ils vont la retrouver.

Elle s'arrêta un instant, puis repartit de plus belle, slalomant entre les arbres et esquivant les branches. Il fallait qu'elle rentre à Washington. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que c'était de sa faute, que son chagrin et sa malchance avaient étendu leur ombre tragique sur la famille d'Eddie. Fletcher se lança à sa poursuite.

— Sam, arrêtez ! On doit s'en tenir à ce qui était prévu ! Mais elle ne l'écoutait pas, poursuivant sa course folle à travers la forêt. Elle se moquait bien que Fletcher l'entende pleurer. Comment pourrait-il le lui reprocher ?

Toute cette affaire tournait à la catastrophe. Chacune de ses décisions se révélait mauvaise.

Elle entendit les pas de Fletcher qui courait derrière elle, mais son bras en écharpe l'obligeait à écarter d'une seule main les branches et les autres obstacles naturels, et il semblait avoir du mal à combler son retard.

— Sam ! S'il vous plaît ! C'est n'importe quoi !

Arrêtez-vous !

Etait-ce l'impuissance qu'elle avait perçue dans la voix de Fletcher ? Etait-ce son incapacité à la rejoindre qui l'avait touchée et ramenée à la raison ? Elle s'immobilisa enfin, haletante. Fletcher avait raison. C'était n'importe quoi. Une fois de plus, elle s'était laissée dominer par ses émotions et avait agi de façon absurde.

Il parvint à sa hauteur et l'attira dans ses bras. Elle se dégagea aussitôt, en proie à une brusque panique. Dieu qu'elle détestait qu'on la touche quand elle était dans cet état !

— Laissez-moi, dit-elle, avant de repartir d'un pas suffisamment décidé pour mettre rapidement de la distance entre elle et Fletcher, qui n'avait pas bougé.

— Sam... Sam ! Je suis désolé, je voulais simplement vous reconforter. Ne continuez pas par là, vous m'entendez ? Si vous voulez regagner la voiture, je n'ai rien contre, mais on s'est écartés du chemin et ce n'est pas la bonne direction. Vous ne pouvez pas vous permettre

de vous perdre dans cette forêt. Sam ! Vous écoutez ce que je vous dis ? Vous vous mettez en danger !

Une nouvelle fois, elle s'arrêta. Cette fois-ci, il ne la toucha pas lorsqu'il la rejoignit, se contentant de lui indiquer la bonne direction d'un geste de la main. Elle passa devant lui, bras fermement croisés, et il lui emboîta le pas en silence.

Ils marchaient ainsi depuis deux ou trois minutes lorsque Samantha entendit un craquement sur sa droite. Elle s'arrêta net et s'accroupit, le cœur battant à tout rompre.

— Fletch, Fletch, vous avez entendu ça ? murmura-t-elle, le visage tourné vers le son qu'elle était certaine d'avoir perçu.

Avant qu'il ait le temps de répondre, des branches s'écartèrent dans un bruissement de feuilles. Elle aurait voulu se relever et s'enfuir, mais elle était paralysée par la peur.

Un homme aux cheveux sombres émergea de la végétation et s'avança de quelques pas. Un silence funeste semblait avoir envahi la forêt, comme si les animaux dont elle était peuplée retenaient leur souffle. Bien visible, un couteau de survie était attaché à la cuisse de l'homme, et le fusil d'assaut qu'il portait en bandoulière était pointé sur eux.

Il lui adressa un sourire triste.

— L'inspecteur Fletcher a raison, docteur Owens. Vous n'êtes pas en sécurité, dans cette forêt.

*Forêt domaniale de la rivière Savage,
Maryland,
Dr Samantha Owens.*

Samantha ne pouvait détacher le regard du canon de l'arme qui semblait la viser. De toute évidence, ce fusil impressionnant avait été conçu pour semer la mort sur son passage. Elle déglutit et finit par lever les yeux vers l'homme qui le tenait dans ses mains. Elle savait qu'il s'agissait de Whitfield, et, pourtant, il ne ressemblait pas tout à fait à l'homme qui l'avait abordée sous ce vieil érable, lors des obsèques d'Eddie. Sans doute parce qu'il s'était rasé la barbe et avait coupé ses cheveux, et qu'il portait des lunettes de soleil très couvrantes. En revanche, elle reconnaissait bien le soldat de la photo : celui qui posait à côté d'Eddie et des trois autres membres du commando.

Elle entendit le bruissement du métal contre le cuir du holster. Fletcher venait de dégainer son arme.

— J'aimerais qu'on évite tout risque d'accident, Whitfield. Alors veuillez poser votre arme à terre, d'accord ? Posez-la tout de suite.

Whitfield leva un sourcil, le coin de sa bouche se relevant en un curieux sourire.

— Posez donc la vôtre d'abord, inspecteur.

— Ecoutez, Whitfield, on ne peut pas jouer à ce petit jeu. Vous devez vous livrer à la police afin qu'on puisse éclaircir les choses. Il faut qu'on parle, tous les deux.

— J'apprécie l'intérêt que vous me portez, inspecteur Fletcher, mais je vous assure que je ne suis pas l'homme que vous recherchez.

Son regard se porta sur Samantha.

— Auriez-vous l'amabilité de bien vouloir m'accompagner, docteur Owens ?

Samantha regarda alternativement les deux hommes. Entre eux, la tension était d'une incroyable densité. S'ils faisaient feu, elle risquait bien d'être la première à en faire les frais.

Fletcher fut le premier à briser le silence :

— Je ne peux pas la laisser partir avec vous. Vous êtes recherché pour assassinat, Whitfield. Ce serait manquer à mon devoir de la regarder disparaître avec vous dans la forêt sans m'interposer. A mon devoir d'officier de police et à ma parole d'homme. J'ai promis au Dr Owens de la protéger et je n'ai pas l'intention de me dédire. Alors, je vais vous le demander une nouvelle fois : posez cette arme tout de suite.

Whitfield hocha légèrement la tête avec une mimique qui semblait dire : « C'est bon, d'accord, puisque vous y tenez tellement... », et

l'instant d'après, Samantha vit quelque chose jaillir derrière Fletcher, qui s'écroula de tout son long. Une femme de grande taille venait de surgir de nulle part. Elle tenait un pistolet par le canon, et Samantha comprit qu'elle avait frappé Fletcher avec la crosse de son arme.

— Franchement, Xander, tu t'imaginais qu'il allait te laisser partir avec elle ? demanda-t-elle.

Samantha s'efforça de faire preuve de courage. Mais elle était complètement à leur merci et, malgré ses bonnes résolutions, elle dut admettre qu'elle était morte de peur. D'autant qu'à présent, elle n'avait plus d'autre choix que de suivre Whitfield. Lorsqu'on est victime d'une tentative d'enlèvement, la première règle est de ne pas se laisser entraîner vers un autre lieu. Et elle était sur le point de devoir enfreindre cette règle.

— Tu ne l'as pas trop amoché, j'espère ? demanda Whitfield.

La femme se pencha et vérifia le pouls de Fletcher.

— Il va s'en remettre. Cela dit, il risque de se réveiller avec un méchant mal de tête, ajouta-t-elle avec un sourire dans la voix.

— Allez, on bouge, dit Whitfield. Docteur Owens, donnez-moi votre mobile, s'il vous plaît.

Samantha combattit la panique qu'elle sentit monter en elle à l'idée de se séparer de son téléphone, son dernier lien entre le monde extérieur et cette forêt dont elle ne ressortirait peut-être jamais. Son dernier lien avec Fletcher. Son dernier espoir d'être sauvée. Mais si Whitfield gardait le téléphone sur lui, la police aurait toujours les moyens de le localiser, n'est-ce pas ? Même s'il l'éteignait ? Il lui semblait que oui. Tant que la batterie n'était pas retirée...

Il vint se planter devant elle et elle lui tendit l'appareil. A peine l'eut-il en main qu'il le lança de toutes ses forces dans la forêt.

— Hé ! Ça va pas, non ? C'était mon téléphone !

Il se tourna vers elle et Samantha se liquéfia. C'était agaçant de ne pas voir ses yeux à cause des lunettes de soleil. Mais inutile de sonder son regard pour savoir que c'était le genre d'homme à qui il valait mieux ne pas chercher d'ennuis.

— Je sais bien, que c'était votre téléphone. Allez, suivez-moi et ne faites pas d'histoires.

Il tourna les talons et se mit en marche, mais Samantha ne bougea pas. La femme arriva à sa hauteur et la poussa dans le dos.

— Il vous a demandé de le suivre, dit-elle d'une voix qui ne souffrait aucune contestation.

Samantha fit de son mieux pour contenir sa peur. Certes, elle était venue ici pour jouer la chèvre et faire sortir le loup du bois. Mais il n'avait jamais été question de lui servir de repas.

Elle n'avait plus qu'une seule arme à sa disposition. Elle inspira profondément par le nez et se mit à crier.

Whitfield fit volte-face, plaquant si vivement sa large main sur sa bouche qu'il lui entailla la lèvre.

— Arrêtez vos enfantillages ou ça va mal finir. Je vous bâillonne, si vous recommencez, c'est bien compris ? Et ne croyez pas que j'hésiterai un instant. Je suis capable de faire des choses bien pires si on conteste mes ordres.

Samantha sentait le goût métallique du sang sur sa langue. Derrière les verres noirs, elle devinait les yeux de Whitfield qui harponnaient littéralement les siens. Il pouvait faire d'elle tout ce qu'il voulait. Lentement, il retira sa main, et Samantha cracha le sang qui avait coulé dans sa bouche. Le jet atterrit sur une des bottes de combat de l'ancien Ranger.

Il regarda la trace rouge glisser sur le cuir noir et poussa un soupir.

— Elles ont l'habitude du sang, vous savez.

* * *

Samantha n'aurait su dire combien de temps ils marchèrent, mais elle eut l'impression d'une éternité. Elle n'était pas équipée pour une véritable randonnée — elle portait un pantalon en laine et des bottines en cuir fin —, et la forêt n'avait rien d'hospitalier, une fois quitté les sentiers balisés. Elle avait mal aux pieds, mais, surtout, elle avait froid. L'air se rafraîchissait à mesure qu'ils gravissaient la montagne, et elle avait laissé sa veste dans la voiture.

Bien joué, Sam. Ce coup-ci, tu es vraiment dans la panade.

La femme qui fermait la marche devait être Karen Fisher. Elle semblait déterminée et, malgré sa vague plaisanterie sur le mal de tête qui attendait le pauvre Fletcher à son réveil, elle n'avait pas l'air d'une comique. Quand Samantha avait commencé à traîner le pied, elle n'avait pas hésité à la pousser en lui enfonçant le canon de son arme dans le creux des reins.

Samantha se raccrochait à l'espoir que les chiens parviendraient à retrouver sa trace grâce à l'odeur de sa veste. Fletcher avait-il repris conscience ? Avait-il alerté les hommes du SWAT ? Les chiens étaient-ils déjà en train de flairer sa piste ?

A plusieurs reprises, elle tenta d'engager la conversation, posant des questions sur Eddie, Croswell et Everett. Elle se heurta chaque fois au silence de ses ravisseurs. Whitfield finit par se tourner vers elle et lancer :

— Gardez votre souffle pour grimper, d'accord ? Parce qu'à cette allure-là, on n'arrivera jamais à destination. Alors fermez-la et marchez.

Elle obtempéra. Comme tous les gens armés, Whitfield et cette femme étaient très persuasifs.

Ils crapahutèrent jusqu'à ce que le soleil roule tout en bas du ciel. Après un parcours interminable et accidenté — grimper à travers bois, traverser des ruisseaux, escalader une clôture barbelée —, ils suivirent un sentier étroit et abrupt qui débouchait sur une clairière. Au centre se trouvait une robuste cabane en rondins, avec une cheminée crachant de la fumée. Les yeux de Samantha parcoururent les lieux, de l'impressionnant tas de bûches empilées sous une bâche au quad garé sous un abri de bois, avant de se poser un instant sur les fils à linge où séchaient... des vêtements d'enfant. La vision de ces petits habits la rassura un peu.

Comme s'il manquait encore une touche à ce tableau bucolique, un aboiement joyeux précéda un jeune berger allemand noir et feu, qui traversa ventre à terre la partie herbeuse pour venir les accueillir.

Whitfield s'accroupit, se débarrassant de son arme pour permettre au chien de sauter dans ses bras et de léchouiller son visage.

— Ça, c'est un bon pépère !

Voir ce gros dur littéralement désarmé par un toutou la déstabilisa complètement. Après avoir été enlevée, forcée à marcher dans les bois sous la menace d'un pistolet et être parvenue ici épuisée, affamée et terrifiée, ce spectacle avait de quoi provoquer sa stupeur.

Elle fit alors ce qui lui semblait le plus naturel.

— Comment s'appelle-t-il ?

Whitfield se tourna vers elle, visiblement surpris.

— Thor.

— Je peux ? demanda-t-elle en tendant la main vers l'animal.

Le chien lui jeta un regard circonspect, les pattes raides et le corps en alerte, jusqu'à ce que son maître lui dise quelque chose que Sam ne comprit pas. Thor se détendit aussitôt et vint à elle de son plein gré, se frottant à sa jambe avant de passer un bon coup de langue sur sa main. Elle allait le payer, ça ne faisait aucun doute. De fait, quelques secondes suffirent pour que ça se mette à la picoter là où l'animal avait étalé sa salive. Puis vint une folle envie de se gratter, mais elle parvint à se retenir.

Une fillette apparut à la porte du petit chalet. L'instant d'après, elle dévalait les marches de la véranda en criant :

— Ils sont revenus ! Ils sont revenus ! N'ayez pas peur, les garçons, c'est juste maman et Xander.

Deux garçons apparurent à leur tour, mais ils restèrent prudemment sous la véranda pendant que leur sœur se précipitait dans les bras de leur mère. Le plus grand des deux tenait un fusil à la main, canon pointé vers le bas.

Un sourire se dessina enfin sur le visage dur de la femme, qui souleva la gamine pour la serrer contre elle.

— Tu nous as manqué, dit la petite fille avant de se tourner vers

Sam. Vous êtes qui, madame ? Vous êtes avec les méchants ?

Mon Dieu... Whitfield avait impliqué ses enfants dans cette histoire ?

— Non, je ne suis pas avec les méchants. Je m'appelle Samantha, et toi ?

— Jennifer Jill Lyons. Je viens d'avoir six ans.

— Ravie de faire ta connaissance, Jennifer.

Lyons. Sam regarda sa mère. Ce n'était pas Karen Fisher. C'était...

— Maggie Lyons, dit la femme en lui tendant la main. Désolée de vous avoir un peu rudoyée, mais on n'avait pas le choix.

— Je pensais que vous étiez Karen Fisher.

— Sûrement pas.

Sam vit le visage de Maggie Lyons se crispier et elle sentit que quelque chose lui échappait. Une sensation qu'elle éprouvait souvent, ces derniers jours.

Le chien vint frotter son museau contre sa main avant de détalier pour aller rejoindre les garçons, et elle se tourna vers l'homme qui l'avait enlevée. Il avait retiré ses lunettes de soleil et il l'observait avec un intérêt mêlé de curiosité.

— On devrait peut-être faire les présentations dans les règles, qu'en dites-vous ? demanda-t-elle. Vous êtes Alexander Whitfield, n'est-ce pas ?

— Xander. Appelez-moi Xander.

— D'accord, dit-elle en lui tendant la main. Samantha Owens.

Il posa ses yeux marron très foncé sur la main de Samantha comme s'il s'agissait d'un objet insolite dont il ne savait pas se servir, puis se décida finalement à la serrer en esquissant un sourire.

Mais elle ne se sentait pas d'humeur à plaisanter.

— Ecoutez, Xander, je ne sais pas au juste ce que vous avez derrière la tête, mais maintenant que vous m'avez montré ce joli petit tableau familial, j'aimerais que vous me rameniez en bas de cette montagne. Je vais peut-être vous surprendre, mais me faire enlever et séquestrer ne fait pas partie de mes occupations favorites. Sans compter que la police doit déjà être à ma recherche.

— Ils peuvent toujours chercher, ils ne vous trouveront qu'au moment où je l'aurai décidé.

Il avait prononcé ces mots d'une voix sourde, menaçante, et un frisson glacé parcourut le dos de Samantha.

— Tu lui fais peur, Xander, dit doucement Maggie Lyons.

— Et alors ? Je veux qu'elle ait peur. Peut-être que ça lui fera passer l'envie d'aller mettre son nez là où il n'a rien à faire. Rentre dans la maison, Maggie.

Samantha ne voulait pas rester seule avec cet homme. Mais pas question de lui montrer à quel point il l'inquiétait. Alors que Maggie

et sa fille traversaient la clairière en direction du petit chalet, elle passa à l'attaque.

— Dites donc, Xander ! Ce n'est pas moi qui suis venue vous chercher, que je sache ! C'est *vous* qui m'avez abordée à l'enterrement d'Eddie ! *Vous* qui m'avez donné ces coordonnées géographiques !

— C'est vrai, mais vous n'étiez pas censée vous pointer avec la cavalerie.

— Non, bien sûr que non, voyons ! explosa-t-elle. J'étais censée pénétrer seule dans une forêt pour y rencontrer un inconnu qui se trouve être le suspect principal dans le meurtre de mon ancien petit ami !

Elle était vraiment en colère, à présent. Elle détestait qu'on lui fasse peur, qu'on la menace avec des armes de guerre, qu'on l'oblige à crapahuter pendant des heures. Sans compter qu'elle se faisait du souci pour Fletcher. Pour Susan, aussi.

Et pour elle-même, au passage.

Xander Whitfield laissa passer la tempête, le visage impassible.

— Je vous faisais confiance, et vous avez mis les flics sur ma piste.

— Je n'avais pas le choix, figurez-vous. Je ne leur ai pas parlé des coordonnées, mais l'inspecteur Hart vous a vu glisser ce bristol dans ma main. Fletcher et lui sont venus à l'enterrement dans l'espoir de vous appréhender. Ils vous soupçonnent d'avoir tué Eddie et Hal Croswell, et vous ne leur avez pas vraiment donné de raisons de voir les choses autrement.

— Et vous ? Vous pensez que je les ai tués ? Que j'ai assassiné ces hommes auprès de qui j'ai combattu ? Ces hommes qui ont mis leur vie entre mes mains et entre les mains desquels j'ai mis ma propre vie ? Que j'ai tendu un piège à Eddie et que je lui ai logé une balle entre les deux yeux ? Et à Hal aussi ?

Entre les deux yeux. Il avait dit *entre les deux yeux*. Elle était bien placée pour savoir qu'Eddie avait reçu la balle mortelle dans la tempe. Elle avait même été aux premières loges pour constater les dégâts que le projectile avait causés entre le lobe temporal droit, où il avait pénétré, et le conduit auditif externe gauche, où il avait terminé sa course fatale. Sa colère baissa d'un cran.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-elle. Tout ce que je sais, c'est que vous auriez dû vous rendre à la police dès que vous avez appris que vous étiez recherché. C'est ce qu'aurait fait n'importe quel innocent, il me semble.

Il ne répondit pas tout de suite, se contentant de la fixer quelques secondes de son regard sombre, si difficile à déchiffrer.

— Expliquez-moi quelque chose, docteur Owens. Si vous pensez qu'il existe une chance pour que je sois un assassin, pourquoi avoir accepté de venir ici ? C'est absurde, à moins que vous ne teniez pas à

la vie.

Il marqua une courte pause.

— Ou que vous soyez complètement idiot.

Samantha détourna le regard vers la clairière et le joli chalet que Whitfield avait sans doute construit de ses mains. Il avait trouvé un bel endroit pour vivre : un lieu serein et une cachette parfaite. Mais pourquoi s'être mis ainsi à l'écart du monde ? Avait-il fui la société, ou bien la justice ? Et si vraiment il n'avait rien à se reprocher, pourquoi n'avait-il pas commencé par s'expliquer avec la police, au lieu d'organiser cette espèce de jeu de piste ?

Reportant son attention sur lui, elle s'aperçut qu'il était une nouvelle fois en train de la dévisager de son regard intense et impénétrable. Elle inspira profondément.

— Je ne suis pas idiot, dit-elle.

— Eh bien, je suis content qu'on ait tiré ça au clair. Et pour répondre à ce que vous avez dit tout à l'heure, je ne pouvais pas me rendre à la police. Entre autres raisons, parce qu'ils ont dû trouver mon ADN chez la mère de Billy Shakes. Mais je suis sûr que je ne vous apprends rien.

— Si, en fait, vous me l'apprenez.

Pourquoi Fletcher et Hart ne lui en avaient-ils pas parlé ? songea-t-elle avec irritation. C'était pourtant une information importante. Une information qui changeait beaucoup de choses.

— Alors, vous avez tué Everett et vous avez maquillé ça en suicide ?

Le regard de Whitfield se durcit.

— Vous remettez ça ? Vous pensez vraiment que je suis impliqué dans ces meurtres, pas vrai ?

Le silence qui suivit ces mots sembla lourd de danger à Samantha. Xander Whitfield était comme un animal sauvage prêt à vous bondir dessus au moment où vous pensiez enfin avoir gagné sa confiance.

— Vous ne m'avez pas dit clairement que vous n'étiez pour rien dans cette série de meurtres.

— Je n'y suis pour rien. C'est bon ? Vous êtes satisfaite ?

Il siffla le chien sur ces mots et s'enfonça dans la forêt, l'animal à son côté.

— Attendez ! cria-t-elle. Mais il ne se retourna pas.

Samantha resta plantée là, avec l'étrange impression de l'avoir profondément blessé. Elle ne comprenait pas pourquoi elle compatissait. Pourquoi elle s'intéressait aux émotions de cet homme avec qui non seulement elle n'avait aucun lien, mais qui venait de la forcer à le suivre jusqu'ici. Un homme qui faisait des mystères, qui jouait au chat et à la souris avec la police, un homme dont les petits jeux pouvaient engendrer de nouvelles tragédies. Elle ne pouvait tout

de même pas avoir de la peine pour lui parce qu'il avait perdu ses amis.

Et pourtant, elle se sentait pleine d'empathie pour Xander. Parce que au fond, elle avait tout de même un lien avec lui. Un lien qui s'appelait Eddie. En lisant son journal, elle avait appris que Xander avait été son bras droit au combat. Qu'Eddie avait eu une confiance totale en lui, plus encore qu'en ses autres frères d'armes. Peut-être était-ce ce qui l'avait poussée à se jeter dans la gueule du loup. Peut-être avait-elle voulu constater par elle-même ce qu'Eddie voyait en Xander.

Elle sentit alors une présence sur sa droite. Maggie Lyons était là, un sourire un peu triste sur le visage. Samantha ne l'avait pas entendue approcher, et elle se rendit compte qu'elle était en train de scruter la forêt comme si elle pouvait faire revenir Xander.

— Il ne sera pas de retour avant un bon moment, dit Maggie. Pas tant que sa colère ne sera pas retombée. Vous m'accompagnez dans la maison ? Vous devez avoir faim.

Résignée, Samantha la suivit dans le chalet.

*Forêt domaniale de la rivière Savage,
Maryland,
Inspecteur principal Darren Fletcher.*

Fletcher reprit conscience sur le sol de la forêt, le crâne orné d'une gigantesque bosse. Pas de Samantha en vue. Il parvint à se lever sans vomir, malgré un mal de tête épouvantable. Que s'était-il passé ? La dernière chose dont il se souvenait, c'était d'avoir eu à la fois le très charmant Dr Owens et le beaucoup moins charmant Alexander Whitfield dans son champ de vision. Cela signifiait que quelqu'un l'avait frappé par-derrière. Whitfield avait donc un complice. Encore une bonne nouvelle.

Et les gars du SWAT ? Où étaient-ils passés, nom d'un chien ?

Pour s'orienter, il se servit de l'application qui transformait son iPhone en boussole. En à peine plus de cinq minutes, il parvint à regagner l'endroit où les policiers d'élite s'étaient dispersés dans la forêt. Il sentit qu'on l'observait et s'adossa à un arbre, les jambes en coton.

— Vous pouvez sortir ! cria-t-il.

Un des membres du SWAT quitta sa cachette et courut vers lui.

— Vous saignez.

— Pas étonnant, avec ce que j'ai pris sur la carafe. Regardez si c'est profond, ajouta-t-il en baissant la tête pour que l'autre puisse jeter un œil à la blessure.

— Ce n'est pas méchant. Deux ou trois points de suture. Que s'est-il passé ?

— Je venais de trouver notre cible quand quelqu'un m'a frappé par-derrière. Putain, mais vous étiez où ?

— Ici. En train de sécuriser le périmètre en attendant que vous ayez terminé de vous engueuler avec la petite dame.

— Ouais, eh bien, pendant que vous glandiez, Whitfield et un complice ont enlevé le Dr Owens. Bien joué, les gars.

* * *

Fletcher était furibond. Il en voulait à la terre entière et d'abord à lui-même.

Bon sang, ce qu'il avait mal à la tête ! Et au bras. Et à son amour-propre. Non seulement ils n'avaient pas encore retrouvé Susan Donovan, mais Samantha avait également disparu. Que pouvait-il bien faire dans cette foutue forêt que son suspect connaissait comme sa poche, à part avaler du paracétamol et donner des coups de pied rageurs dans les troncs d'arbre ? Et pour couronner le tout, Roosevelt

venait de lui passer un nouveau savon, le second en l'espace de deux jours.

Il ne gagnait pas assez bien sa vie pour se faire défoncer le crâne et engueuler comme un gamin.

Une heure plus tôt, les chiens pisteurs s'étaient mis sur la trace de Samantha. Mais au bout d'un moment, la piste olfactive les avait ramenés à l'endroit d'où ils étaient partis. Ce qui signifiait que Whitfield avait volontairement fait revenir Samantha sur ses pas pour que les chiens perdent sa trace. En tout, ils étaient sept hommes et deux chiens contre un ancien soldat des forces spéciales qui était parfaitement chez lui dans cette forêt. Fletcher ne se faisait aucune illusion : ils allaient avoir besoin de beaucoup de renforts et d'un peu de chance pour mettre la main sur ce type. Mais pas question d'abandonner la partie. Une équipe de Rangers forestiers était en chemin pour leur prêter main-forte ; des gars qui connaissaient bien le terrain et qui pourraient les guider.

Les demandes d'autorisation nécessaires pour géolocaliser le mobile de Samantha avaient été faites, mais les obtenir prenait une éternité. De toute façon, il doutait que Whitfield lui ait permis de conserver son téléphone, auquel cas les opérations de recherche allaient sérieusement se compliquer.

Il se sentait décidément furieux. Et il commençait à avoir la boule au ventre, par-dessus le marché.

S'il arrivait quelque chose à Sam à cause de lui...

Samantha pénétra dans la maison de Xander Whitfield et prit le temps de regarder autour d'elle. L'aménagement intérieur allait à l'essentiel sans toutefois être austère, grâce notamment à un mur couvert de livres et à un quart-de-queue disposé dans un angle. C'était plus grand qu'elle ne l'aurait cru en voyant le chalet de l'extérieur, et le piano noir était loin d'encombrer la pièce. A l'extrémité opposée à la porte d'entrée, la charpente exposée formait une voûte éclairée par une fenêtre haute. La crête d'une montagne des Appalaches s'y encadrait comme un tableau. L'espace principal était divisé en trois parties : un salon avec une grande cheminée, une cuisine étonnamment moderne et une petite salle à manger. Une mezzanine laissait apercevoir un lit à deux places, la salle de bains et la pièce où dormaient Maggie et ses enfants se trouvant certainement au bout du petit couloir dont Samantha devinait l'entrée, juste derrière la cuisine. Robustes et de style Adirondack, les meubles de bois semblaient fabriqués à la main, sans doute par le maître des lieux. Pas de télévision ni de téléphone en vue.

Maggie la conduisit jusqu'à la salle de bains, où elle se soulagea avant de débarbouiller son visage encrassé par la longue randonnée. Elle avait une envie folle de sauter sous la douche et de laisser l'eau chaude envelopper ses muscles douloureux, mais elle n'osa pas prendre ses aises. Elle se contenta donc de coiffer ses cheveux et de les réunir en queue-de-cheval à l'aide d'un élastique trouvé sur le lavabo.

Lorsqu'elle retourna dans la pièce principale, Maggie était en train de mettre la table avec ses enfants.

— On a du ragoût de cerf. Ça vous tente ?

— Avec plaisir, merci.

Samantha n'avait pas un goût prononcé pour la venaison, mais elle était tellement affamée qu'elle aurait mangé n'importe quoi. C'était curieux, mais elle ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait eu aussi faim. Sans doute l'effet de la longue marche au grand air.

Ou alors la simple joie d'être en vie. Elle n'avait jamais apprécié les armes à feu, encore moins lorsqu'elles étaient pointées sur elle.

Maggie lui servit une assiette de ragoût accompagnée d'un grand verre d'eau. Elle mangea en silence, trop occupée à se remplir l'estomac pour se soucier d'entretenir une conversation avec son hôtesse. C'était meilleur que ce à quoi elle s'était attendue. Bien chaud et accommodé de délicieuses pommes de terre, de carottes, d'herbes aromatiques et d'épices qu'elle n'était pas certaine de reconnaître.

— Ça vous plaît ?

— Oui, c'est un régal.

Maggie désigna fièrement son fils aîné.

— C'est Noah qui a tué le cerf.

Le garçon dissimula un sourire timide mais ravi en avalant une bonne bouchée de ragoût, le nez dans son assiette.

— Tout seul ? demanda Samantha en exagérant l'étonnement. Bien joué, mon grand !

Puis elle se tourna vers sa mère, qui couvait son fils d'un regard satisfait.

— Madame Lyons... Maggie... Il faut que je vous pose la question. Que se passe-t-il, ici ?

— Les derniers jours n'ont pas été faciles, répondit-elle en remplissant de lait le verre de sa fille. Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais autant attendre que les enfants soient couchés pour discuter de tout ça avec vous.

Samantha comprenait, même si cela lui coûtait de devoir patienter.

— Bien sûr, répondit-elle. Mais quand Xander va-t-il revenir ?

— Aucune idée.

Bien que Maggie eût conservé un visage neutre en prononçant ces mots, Samantha perçut son irritation. Lui en voulait-elle d'avoir mis Xander en colère en doutant de son innocence ?

Décidément, beaucoup de choses lui échappaient, ici, et elle avait hâte que les enfants aillent au lit pour obtenir des éclaircissements.

Elle termina son repas sans ajouter un mot.

* * *

Les enfants jouèrent aux cartes après dîner, les deux garçons multipliant les facéties pour faire rire Jennifer. Samantha crut qu'ils n'iraient jamais dormir, mais leur mère sonna finalement l'extinction des feux et les accompagna dans la salle de bains pour les ablutions nocturnes. Aussitôt que Maggie eut quitté la pièce principale, Samantha se mit à fouiller dans les tiroirs et les placards, aussi discrètement que possible, dans l'espoir de trouver un moyen de joindre Fletcher.

Elle fit chou blanc.

Maggie revint quelques minutes plus tard.

— Xander ne possède pas de téléphone, si c'est ce que vous cherchiez. Par contre, il a de la bière. Vous en voulez une ?

Voilà qui ne plaidait pas en faveur de Xander. S'il ne possédait pas de téléphone, on pouvait supposer qu'il se servait d'un mobile jetable quand il avait besoin de passer un appel.

Samantha accepta la bière proposée par Maggie. Peut-être était-ce une erreur, car l'alcool embrumait l'esprit. Mais s'ils avaient voulu la

tuer, ils l'auraient fait plus tôt, alors qu'ils se trouvaient dans la forêt... Non ? Ils n'allaient quand même pas la supprimer dans une maison où dormaient des enfants. Et s'ils décidaient de lui régler son compte, un peu d'alcool ne pourrait que l'aider à accepter son sort. De toute façon, même en pleine possession de ses moyens, comment aurait-elle pu se défendre ? Quand on avait combattu des terroristes dans le désert, on ne devait pas avoir trop de mal à maîtriser une femme d'à peine quarante-neuf kilos.

Et puis, mourir ne lui semblait pas une perspective si affreuse. Elle avait perdu tant d'êtres chers qu'elle avait parfois le sentiment qu'il serait plus facile de les rejoindre que de continuer à vivre seule. C'était plutôt l'idée de souffrir qui l'inquiétait.

D'un autre côté, quand elle songeait à ce qu'avaient dû endurer Simon et les enfants avant de quitter ce monde, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle méritait de souffrir, elle aussi.

Maggie alla chercher deux bouteilles de Miller Lite dans le réfrigérateur et demanda à Samantha si elle voulait un verre. Pas précisément une attitude menaçante. Samantha la remercia, refusant le verre avant de saisir la bouteille bien fraîche par le goulot.

— Je ne bois jamais devant les enfants, expliqua Maggie. Roy, leur père, est alcoolique. Ils l'ont déjà vu dans un état pitoyable, et je ne veux pas qu'ils s'inquiètent parce que je consomme de l'alcool. Pour eux, c'est difficile de comprendre qu'on peut boire sans se transformer en un démon qui éructe des insanités.

— Vous faites sûrement bien, dit Samantha avant de boire une gorgée.

Maggie laissa échapper un soupir.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils sont tous morts.

Bienvenue au club...

— S'il vous plaît, Maggie, je suis complètement dans le brouillard. Je ne suis qu'un médecin légiste de Nashville qui s'est retrouvé impliqué un peu par hasard dans cette histoire. J'ai été proche d'Eddie à une époque, mais je ne l'avais plus revu depuis plus de dix ans, au moment de sa mort. C'est sa mère qui m'a demandé de venir à Washington pour pratiquer une seconde autopsie, parce qu'elle ne croyait pas à la thèse de la mauvaise rencontre. Et voilà que je me suis laissé entraîner dans tout ça, parce que j'ai à cœur de rendre justice à Eddie. Ce journaliste, Taranto, m'a dit des choses que je ne saisis pas entièrement. Je m'efforce d'être patiente, mais là, j'ai vraiment besoin de comprendre ce qui se passe.

Une voix grave s'éleva derrière elle.

— Dans ce cas, je vais tâcher de vous expliquer.

Xander était de retour.

La puissante silhouette de Xander occupait presque toute l'ouverture de la porte. Le fusil qu'il tenait dans ses mains semblait une extension de son corps. Samantha n'y connaissait rien, mais elle savait qu'il s'agissait d'une arme de guerre, très similaire à celles qu'elle avait vues sur la photo des cinq soldats, tous morts à l'exception de cet homme.

Dussé-je être le seul survivant...

Il vit qu'elle observait son arme. Sa main droite glissa lentement de la détente vers la crosse, et il posa délicatement le fusil contre le mur.

Xander lui présenta ses paumes, comme pour dire :

« Me voilà désarmé et vulnérable. A vous de faire de même. »

— Par où voulez-vous que je commence ? demanda-t-il.

C'était une excellente question. Mais d'abord...

— Où étiez-vous passé ? Vous avez vu Fletcher ? Je peux l'appeler et lui faire savoir que je vais bien ?

— L'inspecteur Fletcher et son équipe sont avec un de mes amis. Ils sont en train de s'installer pour la nuit. Vous le retrouverez quand le moment sera venu, docteur Owens. Mais c'est encore trop tôt. Alors, que voulez-vous savoir ?

Comptait-il vraiment répondre à ses questions ? Tant qu'à faire, autant commencer par le plus gros morceau.

— Qui a tué Eddie et Harold Crosswell ? Et pourquoi votre ADN se trouve-t-il chez la mère d'Everett, si vous n'avez rien à voir avec sa mort ?

— J'ignore qui les a tués.

— Franchement, Xander, vous espérez que je vais gober ça ?

Il vint les rejoindre dans la cuisine, où Maggie lui proposa une assiette de ragoût et une bière qu'il accepta avec un bref remerciement. Avant de répondre à Samantha, il prit le temps de s'attabler et de manger un peu. De boire quelques gorgées de bière. Ses gestes comme ses paroles étaient calmes, mesurés, et elle se rendit compte à quel point il dominait ses émotions. Pas étonnant qu'il ait préféré s'en aller, quelques instants auparavant, plutôt que de s'emporter.

Ce geste en disait long sur son caractère.

Finalement, il posa ses couverts, se tamponna la bouche avec sa serviette et déclara :

— Il va bien falloir me croire, parce que c'est la vérité. La seule chose dont je suis certain, c'est qu'Eddie a été tué par quelqu'un en qui il avait confiance. Idem pour Hal. Quelqu'un qu'ils connaissaient

bien et dont ils n'ont pas songé un instant à se protéger. Et puis ils n'auraient pas changé leurs projets à la dernière minute sans une solide raison. Soldat un jour, soldat toujours.

Samantha et Maggie l'avaient rejoint autour de la table.

— Xander, vous vous rendez compte que c'est vous que vous venez de décrire ?

Un coin de sa bouche se releva en un drôle de sourire qu'elle l'avait déjà vu faire plus tôt, dans la forêt, quand Fletcher lui avait demandé de poser son arme.

— Malheureusement, oui, reconnut-il. J'ai parfaitement conscience que l'assassin a un profil très similaire au mien. A votre avis, qui est le suspect principal de la police ?

— Vous.

— Non. Ils ne sont pas persuadés de mon innocence, mais encore moins de ma culpabilité. Qui d'autre ?

— Maggie.

Les yeux de Maggie s'agrandirent, et l'inquiétude envahit aussitôt son visage.

— Moi ? Ils pensent que je suis impliquée dans ces meurtres ? Mon Dieu, Xander, qu'est-ce qu'on va faire ?

— Calme-toi, dit-il en lui prenant la main. Hal a été tué juste en face de chez toi. Le lendemain, tu as disparu avec ta famille juste après que la police est venue te poser des questions. Evidemment que tu es sur leur liste de suspects. Maintenant, j'ignore si les flics savent que tu connaissais Hal et Eddie, et comment tu les as connus.

— Oui, ils le savent, intervint Samantha. C'est votre ancien mari qui a craché le morceau sur votre passé militaire, Maggie. Il a aussi affirmé que Jennifer n'était pas de lui. Et Taranto, ce journaliste pour qui vous vous êtes fait passer à l'enterrement, Xander, nous a raconté une histoire similaire. Au fait, il est mort.

Xander tendit le cou.

— Quoi ? Taranto est mort ? Elle hocha gravement la tête.

— Il a été supprimé juste après notre conversation au Old Ebbitt Grill, où il m'avait donné rendez-vous. J'ai rejoint Fletcher et son équipier en sortant du restaurant, et on nous a tiré dessus. L'inspecteur Hart a été sérieusement blessé et Fletcher a pris une balle dans le bras. Après quoi le tueur s'est occupé de Taranto. On l'a repêché dans le Potomac avec une balle dans la tête.

Xander se passa la main sur la bouche, massant un instant sa puissante mâchoire.

— Alors, c'est pour ça que Fletcher avait le bras en écharpe. Quant à Taranto, c'est une bien triste nouvelle. Il cherchait la vérité, et rien que pour ça, il méritait le respect. En tout cas, ce que vous me dites me conforte dans l'idée que j'ai bien fait de vous faire venir ici, où je

peux vous protéger.

— Me protéger, *moi* ? C'est plutôt la famille d'Eddie qu'il faudrait protéger ! Sa femme a disparu depuis hier soir, figurez-vous. Nom d'un chien, réveillez-vous, Xander ! On ne peut pas rester planqués au sommet d'une montagne en faisant comme si tout allait bien se terminer. Parce que ça va mal se terminer, croyez-moi ! D'ailleurs, c'est déjà trop tard, lança-t-elle avec un brusque sanglot de fatigue, de frustration et Dieu sait quoi encore. Ça s'est déjà mal terminé !

Elle repoussa brusquement sa chaise sur ces mots et marcha jusqu'à l'évier, se moquant bien des regards qu'elle sentait dans son dos.

Respire, respire...

L'eau chaude et le savon calmèrent peu à peu les violents battements de son cœur et le chaos de ses émotions. Elle accorda le rythme de sa respiration à celui du mouvement de ses mains, prononçant un prénom à chaque expiration.

Simon. Matthew. Madeline. Eddie.

Quand son esprit fut suffisamment apaisé, elle se rinça une dernière fois les mains, avant de les sécher avec un torchon à carreaux rouges et blancs.

Elle se tourna vers Xander et Maggie qui regardaient poliment ailleurs, et alla les rejoindre.

— Désolée, dit-elle. Il m'arrive d'être... dépassée par mes émotions. Et me laver les mains m'aide à me ressaisir.

Comme si ça les intéressait, Sam... Il faut que tu arrêtes de parler de ça à tout le monde.

Elle avait réussi à passer près de deux années sans que son TOC soit l'objet du moindre commentaire, ni de sa part ni de la part de ceux qui avaient pu l'observer. Et voilà qu'en l'espace de quelques jours seulement, de Washington aux forêts montagneuses du Maryland, tout le monde savait qu'elle était devenue une épave ambulante. Xander avait peut-être raison, après tout : elle avait besoin qu'on la protège.

Qu'on la protège d'elle-même.

Xander planta les yeux dans les siens. Un regard franc et direct.

— Je comprends, dit-il. C'est pour ça que je suis venu vivre ici. Moi aussi, j'avais tendance à me laisser dépasser par mes émotions, comme vous dites. Et ça m'arrive encore.

— A cause de votre carrière militaire ? De la guerre ?

— Entre autres choses, oui. J'ignore ce que vous savez sur moi, docteur Owens.

— Je connais un peu votre passé. Votre milieu social, vos parents... Je sais que vous êtes un bon pianiste et un excellent soldat.

Elle s'interrompit un instant avant de reprendre d'une voix plus

douce :

— Je sais qu'Eddie vous tenait en très haute estime. J'ai lu une partie de ses derniers journaux intimes, et je peux vous dire que votre nom revient souvent au fil des pages. En résumé, non seulement Eddie appréciait votre compagnie, mais il vous respectait. Ça explique ma présence ici, vous savez. Eddie avait confiance en vous et je crois que je vais devoir l'imiter sur ce point.

— Maman ?

La petite voix effrayée les surprit tous les trois. Jennifer avait quitté son lit et avançait vers eux d'un pas hésitant.

— Tu as encore fait un cauchemar, mon trésor ? demanda Maggie.

— Oui, celui que j'aime pas du tout.

La fillette avait le visage tout rose à force de se retenir de pleurer.

— Oh ! mon petit cœur... Viens ici que je te fasse un câlin.

Elle lança un regard d'excuse à Samantha.

— Elle fait beaucoup de cauchemars depuis qu'on a quitté la maison précipitamment, dit-elle en baissant la voix.

Puis, s'adressant à sa fille :

— Raconte-moi, Jen.

Jennifer faisait de visibles efforts pour ne pas fondre en larmes.

— C'était dans la maison en face de chez nous. Celle de la vieille dame, tu sais...

— La maison de Mme Emerson ? demanda sa mère.

— Oui, voilà... Eh ben, il y avait un monsieur dedans. Il avait une baguette magique. Comme Voldemort, tu vois. Il l'a agitée vers toi, maman, et il y a des étincelles qui en sont sorties, et, et...

— Et quoi, mon cœur ?

— Et toi tu es tombée parce que tu étais toute morte. Les larmes qu'elle avait retenues à grand-peine se mirent à couler sur ses joues, et Maggie la serra contre elle en murmurant des mots rassurants à son oreille. Samantha refoula une vague de nausée à la vision de cette intimité entre l'enfant et sa mère. Tournant le dos à cette scène d'une insupportable tendresse, elle alla se poster devant la fenêtre, où elle laissa ses yeux parcourir la masse sombre des arbres aux cimes baignées de lune.

Sentinelles bienveillantes qui gardaient la clairière, ou silhouettes menaçantes ?

Un cauchemar qui revenait sans cesse depuis qu'ils avaient quitté Georgetown à la hâte.

Un homme dans la maison d'en face.

Avec une baguette magique qui crachait des étincelles. Une image enfantine pour désigner une arme à feu ?

Samantha retourna auprès de Xander et Maggie, le cœur battant.

— Elle a assisté à la disparition de Crowell, déclara-t-elle tout de

Elle avait dit « disparition » au lieu de « meurtre » pour ne pas choquer la fillette.

Ils la regardèrent, interloqués.

— Demandez-lui, reprit Samantha. Demandez-lui.

Maggie fronça les sourcils, hésitant quelques secondes avant de rasseoir Jennifer sur ses genoux.

— Ma puce, tu te souviens quand tu t'es réveillée, la nuit avant ton anniversaire ? Tu avais lu ce livre qui fait peur, *Ghost Story*, et tu avais fait un cauchemar. Tu m'avais même appelée...

Jennifer hocha gravement la tête.

— Tu veux me le raconter, ce vilain rêve que tu as fait cette nuit-là ? demanda Maggie.

— C'était pas un mauvais rêve, maman. J'ai vu un éclair dedans la maison d'en face. Comme une étoile filante, tu sais. Et après, quelqu'un est parti dans la rue.

Elle fourra son pouce dans sa bouche et se mit à chanter.

— Jen, dis-moi, tu as reconnu cette personne ?

La fillette secoua la tête en continuant à chanter. Maggie lui retira gentiment le pouce de la bouche et insista :

— Tu as pu voir si c'était un monsieur ou une dame ?

Samantha jeta un bref regard à Xander, dont le visage exprimait le plus vif intérêt pour ce qui était en train de se passer. Il ne sait pas, songea-t-elle. Il ne sait vraiment pas qui a tué ses frères d'armes.

Comprendre que Xander n'était pas l'assassin la soulagea immensément. Elle mesura alors à quel point elle avait souhaité qu'il soit innocent. A quel point elle avait eu envie qu'il soit vraiment l'homme qu'Eddie décrivait dans son journal.

Reportait-elle sur lui une partie des sentiments qu'elle avait éprouvés pour Eddie ? Ou était-ce simplement qu'elle avait l'impression de le connaître, après avoir lu tant de choses sur lui sous la plume admirative de son ami ? De le connaître un peu, en tout cas, parce que c'était le genre d'homme qui devait toujours conserver sa part de mystère.

A moins que ce ne fût la façon dont les yeux de Xander sondaient les siens, comme s'il voulait partager avec elle tous les secrets de l'univers...

Troublée, elle détourna le regard au moment où Jennifer répondait à sa mère.

— C'était un monsieur.

Xander aspira un peu d'air entre ses dents.

— Tu en es sûre, Jen ? demanda-t-il.

— Oui. Il avait des cheveux drôlement courts et puis il faisait une grosse ombre sur le trottoir. J'ai cru qu'il allait venir me chercher et

me transformer avec sa baguette de sorcier. Tu le connais, toi, ce méchant bonhomme ?

Xander jeta un coup d'œil à Maggie, puis à Samantha.

— Oui, mon petit chat, dit-il. Je crois que je sais qui c'est. Et je te promets qu'il ne s'approchera plus jamais de ta maison.

Le soleil avait tiré sa révérence. Abattu, Fletcher avait fini par accepter d'interrompre les recherches pour la nuit. Son orgueil était en lambeaux et il s'inquiétait tellement pour Samantha qu'il avait du mal à respirer. Alors que l'obscurité enveloppait les membres de l'équipe de recherche, ils avaient décidé de trouver un endroit pour passer la nuit. Les Rangers forestiers avaient proposé le Savage River Lodge, un bel hôtel en pierre et bois, où Fletcher songeait à se retirer définitivement pour ne pas avoir à affronter le regard du capitaine Roosevelt, ni d'aucun autre de ses collègues de la brigade criminelle.

Une fois réfugiés dans la salle de restaurant de l'hôtel, les Rangers forestiers s'étaient déployés autour d'une grande table de bois. Penchés sur une carte topographique sur laquelle ils plaquaient leurs rapporteurs, ils calculaient les distances et le temps nécessaire pour aller d'un point à un autre, avant d'entrer les données dans un ordinateur portable. Ils cherchaient à estimer jusqu'où Samantha avait pu aller à pied en partant de l'hypothèse, qui restait à vérifier, qu'elle n'avait pas été jetée dans le coffre d'une voiture. Ou mise sur un cheval. Ou balancée dans un précipice.

Fletcher ne pouvait rien faire d'autre que d'attendre, et ça le rendait dingue. Dans les rues de Washington, il était à sa place et savait toujours comment agir. Comment répondre à telle ou telle situation imprévue. Mais ici, dans cette forêt de montagne, il avait la pénible impression d'être un petit enfant désarmé. D'autant que la nature n'avait jamais été son truc. En dehors des quelques journées d'accompagnement parental où il rejoignait Tad en camp scout — expéditions qui le mettaient mal à l'aise, et pour lesquelles Felicia l'avait remplacé de plus en plus souvent, à mesure que leur fils grandissait —, il n'était pas du genre à se mettre au vert. Il n'avait de goût ni pour la pêche ni pour la chasse. Il était flic de terrain dans une grande ville, pas garde champêtre, et son idée d'une plongée au cœur de la nature se résumait à un jogging le long du Potomac.

Il avait été idiot de s'imaginer qu'il pourrait contrôler la situation, ici, comme il le faisait à Washington. Alexander Whitfield était un soldat d'élite capable de se cacher dans un désert. Alors, dans une forêt qu'il connaissait par cœur... Fletcher ne décolerait pas. Il s'était fait rouler dans la farine comme un bleu.

Pourtant, il ne croyait pas vraiment à la culpabilité de Whitfield. Pourquoi un type qui avait fait le choix de vivre en marge de la société aurait-il pris le risque d'attirer l'attention sur lui en tuant ses anciens amis ? Ça ne cadrerait pas avec le personnage. Du moins si

l'idée que Fletcher s'en faisait — d'après son dossier militaire et les extraits du journal de Donovan — était juste.

En revanche, il avait davantage de doutes concernant Margaret Lyons. Une femme en colère pouvait causer de sérieux dégâts. A en croire Taranto, Perry Fisher était le père de sa gamine. Croswell était sûrement au courant et il avait pu décider de la faire chanter, menaçant de réduire à néant ses efforts pour grimper les échelons dans ce cabinet d'avocats. Croswell était peut-être venu lui réclamer de l'argent au milieu de la nuit, et elle l'avait entraîné dans la maison située juste en face de la sienne — maison qu'elle savait vide — sous prétexte de discuter loin des enfants. Une fois chez Mme Emerson, elle avait supprimé le maître-chanteur, avant de traverser la rue pour rentrer chez elle comme si de rien n'était. Le lendemain matin, quand Fletcher et Hart étaient venus frapper à sa porte, elle avait pris peur et avait décidé de mettre les voiles.

Ce scénario tenait à peu près la route, sauf que l'assassin de Croswell était, selon toute vraisemblance, le même que celui de Donovan, et que Lyons se trouvait sur son lieu de travail au moment où il avait été tué. Trois personnes avaient confirmé la présence de Maggie Lyons au cabinet d'avocats à l'heure des faits, ce jour-là.

Restait Karen Fisher, femme trompée à la fois par son mari, qui avait fait un enfant à Maggie Lyons, et par l'armée, qui lui avait caché les véritables circonstances du décès de Perry Fisher. Encore une femme en colère. Encore une femme dangereuse. Elle avait pu se servir de Taranto pour enquêter et découvrir la vérité, puis tuer Donovan et Croswell parce qu'elle leur en voulait d'avoir étouffé l'affaire.

Si seulement il savait qui était responsable du tir ami dont Perry Fisher avait été victime... Le nom de ce soldat était peut-être une des clés de cette affaire.

Le département de la Défense restait muet. Le capitaine Roosevelt avait appelé à trois reprises, en mettant le plus de pression possible, mais il s'était heurté à un mur. Sa dernière carte était la menace d'une conférence de presse, l'armée et le département dont elle dépendait ne redoutant rien tant que de voir leurs affaires exposées sur la place publique. Fletcher aurait voulu qu'il joue cette carte tout de suite, mais Roosevelt préférait actionner encore quelques leviers en coulisse avant d'en arriver là.

Fletcher avait même songé à recontacter Felicia pour la supplier de refaire appel à la bonne volonté de son amie Joelle, mais il n'y avait plus assez de temps pour ça.

Ce fichu coup de fil reçu par Donovan juste avant sa mort... Tout était parti de là. Mais même si Donovan semblait s'être dirigé vers les bureaux de Raptor, rien n'indiquait que c'était bien là qu'il se rendait.

En vérité, il avait pu se diriger vers n'importe quelle destination pour y retrouver n'importe qui. A bien y réfléchir, le fait qu'il ait été tué aux abords de la société qui l'employait était probablement un simple hasard qui les avait conduits sur une fausse piste. Rod Deter, le supérieur hiérarchique de Donovan chez Raptor, n'était pas l'auteur du coup de fil. Culpepper, son ancien colonel et P.-D.G. de Raptor, se trouvait en Irak ce jour-là. Fletcher avait interrogé le personnel de la société militaire privée à trois reprises, sans le moindre résultat.

Manifestement, Donovan se rendait ailleurs lorsqu'il avait croisé la route de son assassin. Mais où ?

Fletcher se mit à faire les cent pas dans le restaurant.

Il songea à l'entretien que Sam avait eu avec Taranto, puis sortit son bloc-notes et passa une nouvelle fois en revue les surnoms utilisés par le journaliste pour désigner les différents protagonistes de l'affaire.

« L'empereur », c'était Perry Fisher. Donovan était « le doc ». Everett était « le cheikh » à la place de « Shakes ». Whitfield était « X-Man » et Crowell « le chacal ».

Cinq surnoms pour les cinq hommes de la photo, mais Taranto en avait évoqué un de plus. Selon lui, quand Karen Fisher avait entendu dire que son mari avait pu être tué par un de ses camarades de combat, elle s'était tournée vers un autre personnage pour connaître la vérité. Un personnage que Taranto avait appelé « Orange ».

Qui donc se cachait derrière ce surnom ?

« Orange » était l'assassin. Oui... c'était forcément lui. Ou elle. Pour une raison qui restait à déterminer, « Orange » s'était senti menacé à l'idée que les véritables circonstances de la mort de Perry Fisher puissent être révélées. Il ou elle avait alors décidé d'agir le plus vite et le plus efficacement possible, pour éviter que la vérité n'éclate au grand jour.

Et quelle meilleure façon de s'assurer que ça n'arriverait pas, que de faire taire à jamais ceux qui étaient susceptibles de parler ?

Susan Donovan connaissait-elle la vérité ? Fletcher se frappa le front. Bien sûr qu'elle la connaissait ! Elle avait dû trouver les pages manquantes du journal.

Se pouvait-il qu'elle soit impliquée dans le meurtre de son mari ?

Non, impossible. Sauf que... Et si sa disparition était en réalité une cavale ? Mais il ne la voyait pas fuir sans ses enfants. Et puis le tueur avait combattu aux côtés de Donovan en Afghanistan, Fletcher en était convaincu.

Il décida d'appeler Roosevelt. Le capitaine lui avait dit qu'il pouvait le contacter à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

— On en est où avec le département de la Défense, capitaine ?

— La persévérance a fini par payer, on dirait. J'ai obtenu un rendez-vous au Pentagone.

— Enfin une bonne nouvelle. Il y a aussi du nouveau de mon côté, même si ce ne sont que des réflexions. Me prendre un coup sur la tête a dû réveiller mes neurones... Alors voilà le fruit de mes cogitations : premièrement, vous devez mettre la main sur Karen Fisher. Taranto lui aurait trouvé une planque pour la protéger. Elle a un rôle dans cette affaire, même si je ne sais pas au juste lequel. Vérifiez les relevés de cartes de crédit de Taranto ; à tous les coups il l'a mise en sécurité dans une chambre d'hôtel. Et puisque vous allez au Pentagone, profitez-en pour essayer de savoir si quelqu'un se faisait appeler « Orange » dans l'unité de combat de Donovan en Afghanistan. Je suis presque sûr que notre tueur se cache derrière ce surnom.

Roosevelt resta silencieux quelques secondes.

— Vous avez raison, Fletch, on dirait que ça vous réussit plutôt bien, de vous faire tirer dessus et de vous prendre des coups sur la cafetière. « Orange », vous dites ? Comment peut-on se retrouver avec un surnom pareil ?

— Je n'en sais foutre rien, capitaine. Peut-être que c'est un mec qui aime le jus d'orange ou alors un rouquin. Mais peu importe, il faut que vous me trouviez qui c'est.

— Vos désirs sont des ordres, inspecteur.

Fletcher éclata de rire.

— Rappelez-moi, capitaine.

Il raccrocha et alla rejoindre les Rangers forestiers.

— Alors, les gars, vous en êtes où ?

Leur commandant se leva de table. Bon sang, il aurait presque pu être son fils, songea Fletcher en regardant ce visage qui sortait à peine de l'enfance.

— On a localisé quatre zones où ils ont pu se rendre à pied, inspecteur. Toutes isolées et toutes éloignées les unes des autres. Des chalets habités à l'année y ont été construits sur des terrains privés. Il faudra compter quelques heures pour accéder à chacune de ces zones.

— Montrez-moi.

La carte topographique n'était qu'une succession de lignes, de gribouillis et de cercles. Quatre croix rouges avaient été tracées là où se trouvaient les plus grandes concentrations de lignes.

— Que signifient ces lignes ? demanda Fletcher.

— Vous ne savez pas lire une topo ? Les lignes sont un indicateur d'élévation. Imaginez que c'est en 3D, d'accord ? Essayez de vous les figurer qui montent vers le ciel, en sachant que plus leur forme concentrique est resserrée, plus l'endroit qu'elles désignent est élevé.

— Désolé, mes parents ont refusé de m'inscrire aux scouts.

Pas même l'esquisse d'un sourire sur le visage du gamin.

— Il nous faudra deux bonnes heures pour atteindre la zone la plus proche, dit-il.

— Vous savez qui vit dans ces chalets ?

— Non, inspecteur. Ce sont vraiment des endroits reculés auxquels on n'accède pas en temps normal. Notre

— boulot est de gérer la forêt domaniale, et là-haut, ce sont des terres privées.

— Très bien. Voilà ce qu'on va faire... Puisque vous êtes quatre Rangers et qu'il y a quatre zones à explorer, on va former quatre équipes et l'un de vous va guider chacune d'elles. Et on n'attend pas que le soleil se lève. On se met en route tout de suite.

Il se tourna vers les membres du SWAT qui s'étaient réunis devant la cheminée de la belle pièce, l'estomac plein et l'arrière-train confortablement enfoncé dans les fauteuils qui faisaient face à la belle flambée. Les propriétaires de l'hôtel s'étaient montrés très hospitaliers.

— On lève le camp, les gars. Allez, bougez-vous le cul, on se met en route.

— Mais, inspecteur...

Le jeune Ranger forestier avait l'air paniqué.

— Vraiment, c'est contre toutes les règles de sécurité.

Fletcher le regarda droit dans les yeux.

— Il y a une femme en danger quelque part là-haut. Vous voulez prendre la responsabilité d'arriver trop tard parce que vous avez eu peur de grimper de nuit dans la montagne ?

Le jeune homme bomba un peu le torse.

— Ça n'a rien à voir avec la peur. C'est juste une question de bon sens.

— Le bon sens, c'est de secourir les gens *avant* qu'il ne leur arrive quelque chose, pas après. Si vous êtes à ce poste à votre âge, c'est que vous devez être compétent. Alors, montrez-moi ce dont vous êtes capable.

Maggie attendit que Jen ait fini de boire le verre d'eau qu'elle venait de lui apporter pour la raccompagner dans son lit. Toutes les deux partageaient un grand matelas gonflable, les garçons dormant à même le sol dans leurs sacs de couchage. Elle était toujours fascinée de voir à quel point ils avaient le sommeil lourd. Bien sûr, ils se dépensaient beaucoup, avec tous ces jeux qu'ils inventaient, sans compter les nombreuses tâches qu'ils effectuaient avec plaisir pour Xander depuis leur arrivée.

La pièce qui leur servait de chambre était l'armurerie de Xander. Les murs étaient couverts d'armes de toutes sortes et de toutes formes : pistolets, fusils, couteaux, sabres, arcs et arbalètes, sans compter les grenades et les munitions, rangées dans une cantine militaire fermée par un cadenas. Le genre d'arsenal qui aurait donné des sueurs froides à l'ATF — le Bureau chargé du contrôle des armes —, si un de ses agents venait un jour à pousser la porte du chalet. Heureusement pour Xander, une telle visite avait peu de chances de se produire. Il avait fait de la place pour elle et ses enfants, poussant contre le mur un établi sur lequel se trouvait une impressionnante collection de mouches aux couleurs chatoyantes — des leurres de pêche qu'il fabriquait lui-même.

C'était agréable d'avoir un ami qui pouvait jouer ce rôle de père que Roy était incapable d'assumer. Noah et Bobby étaient déjà venus ici. Pour eux, rendre visite à Xander constituait toujours une aventure.

A présent qu'elle avait enfin écouté ce que Jen avait cherché à lui dire la nuit du meurtre de Hal, Xander et elle étaient persuadés de connaître le nom de l'assassin qui avait aussi tué Eddie. Et Maggie ne se faisait aucune illusion sur la suite des événements : ils étaient les prochains sur la liste.

Maggie avait envie de vivre. Elle avait déjà traversé l'enfer et elle était parvenue à en réchapper. Pas indemne, bien sûr, mais pas détruite non plus. Elle avait réussi à reprendre le dessus, à remettre sa vie sur les bons rails et à reprendre goût à l'existence.

Bien sûr, elle avait commis des erreurs. De graves erreurs. Sa liaison avec « l'empereur » avait été l'une d'elles, et pas la moindre. Elle avait toujours jugé durement les femmes infidèles, mais lorsque Roy s'était mis à boire de plus en plus et à la traiter comme une moins que rien, lorsqu'il l'avait frappée alors qu'elle se trouvait en permission et qu'elle avait dû retourner dans son unité avec un œil au beurre noir en mentant sur la façon dont s'était arrivé, quelque chose en elle avait changé. Sa confiance en Roy avait été brisée, et avec elle

sa loyauté envers l'homme qu'elle avait épousé. Elle était perdue et avait besoin de tendresse. Perry était un gentleman, un soldat aux manières douces, et ses yeux d'un bleu intense donnaient à Maggie l'impression de contempler un ciel d'été. Lui aussi était marié, ce qui n'avait fait qu'ajouter à son sentiment de culpabilité, même s'il était sur le point de divorcer au moment où leur histoire avait commencé.

Ils s'étaient désirés, mais ils s'étaient aussi aimés.

Quand ils avaient compris que ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre allait au-delà d'une simple attirance physique, elle avait trouvé sur internet les documents nécessaires pour entamer une procédure de divorce. Dans l'état où se trouvait Roy, une simple séparation n'était pas envisageable. Il fallait trancher dans le vif, sans quoi il ne l'aurait jamais laissée partir.

Mais elle devait lui annoncer sa décision les yeux dans les yeux. C'était une question de respect pour l'homme qu'elle avait aimé autrefois. Une question de respect pour le père de Noah et Bobby, ses deux magnifiques enfants. Elle avait donc prévu de revenir aux Etats-Unis pour mettre les choses au clair avec lui et en profiter pour entamer la procédure.

En attendant, Perry et elle grappillaient de petites plages d'intimité chaque fois que l'occasion se présentait. Et elle ne se présentait pas souvent. Les moments de loisir sont rares, quand ont fait la guerre. Mais ils étaient parvenus à soutirer une permission à leurs supérieurs et étaient convenus de se retrouver dans un hôtel proche de l'aéroport de Kandahar, leur lieu habituel de rendez-vous. Comparé à la vie qu'ils menaient d'ordinaire en Afghanistan, cet établissement était un véritable palace.

Elle était arrivée la première sur place, et c'est là que ça s'était produit. Là que sa vie avait basculé.

La dispute qu'elle avait eue avec Perry à la suite de « l'incident », comme elle disait, avait été épique. Maggie en était ressortie complètement bouleversée, le cœur et les nerfs en lambeaux. Et comme si ça ne suffisait pas, Perry avait trouvé la mort trois jours plus tard. Et neuf jours après ça, alors qu'elle se trouvait déjà en plein cauchemar, elle avait découvert qu'elle était enceinte.

Elle était aussitôt allée voir le médecin militaire, bien décidée à se faire avorter, mais elle n'avait finalement pas eu le cœur de mettre un terme à sa grossesse. Elle avait obtenu un arrêt de travail, et quitté l'Afghanistan plus vite qu'il n'en fallait pour le dire. Elle n'avait même pas fait semblant de partir à regret. Elle n'avait qu'une idée en tête : rentrer chez elle pour y panser ses blessures loin des regards indiscrets.

Mais pas moyen de cacher longtemps son état à Roy. Trois mois après « l'incident », alors qu'elle venait de s'inscrire en faculté de droit

et que son ventre s'arrondissait un peu, il l'avait soumise à un véritable interrogatoire. Elle était d'abord restée silencieuse sous le feu des questions, mais voir cet homme ivre et menaçant, le visage déformé par un rictus de haine, l'avait aidée à lui avouer la vérité. C'était sorti d'un seul coup : elle lui avait dit qu'elle était enceinte d'un autre, qu'elle voulait divorcer, et avait conclu en menaçant de le tuer s'il osait de nouveau lever la main sur elle.

Mais elle avait refusé de lui donner le nom du père de Jen.

D'ailleurs, elle ne l'avait donné à personne.

Après quoi, elle s'était concentrée sur ses études, qu'elle voulait absolument mener à bien, sur ses enfants qu'elle aimait tous avec la même force, et elle avait essayé d'oublier. De se reconstruire.

Elle pensait y être parvenue, ou du moins être en bonne voie, jusqu'à ce que Hal Crosswell se fasse assassiner en face de chez elle. Quand elle avait entendu cet inspecteur de police prononcer le nom de Hal, Maggie n'avait plus songé qu'à déguerpir. Elle avait filé droit chez Xander et lui avait raconté l'histoire de A à Z. Pas la version officielle, mais ce qui s'était vraiment passé. Il avait fait de la place pour qu'elle puisse s'installer chez lui avec ses enfants, et il avait aussitôt mis le cap sur le sud pour prévenir Billy Shakes. Xander comptait lui proposer de venir se réfugier dans son chalet tant qu'il y aurait du danger, mais il était arrivé trop tard. Billy s'était donné la mort, cédant sous la pression, à moins qu'il n'ait été tué et son meurtre maquillé en suicide. Perry, Eddie, Hal, Billy... Ils étaient tous morts. Et l'homme qui les avait tués était là quelque part, libre de ses mouvements, prédateur hier et chasseur aujourd'hui, déterminé à ce que ses secrets honteux ne soient jamais divulgués.

Elle enfonça le visage dans l'oreiller et laissa couler les larmes.

Samantha suivit Maggie des yeux tandis qu'elle se retirait dans sa chambre sous le prétexte de recoucher sa fille. Xander se mit à ranger et à nettoyer la cuisine en silence. C'était un homme élancé, qui dégageait une impression de puissance, avec ses larges épaules et ses muscles entretenus par le travail physique. Il suffisait de voir la place qu'il prenait dans cette petite cuisine pour comprendre qu'il était fait pour l'existence au grand air.

Elle l'observa attentivement pendant quelques secondes, persuadée qu'il allait lui en dire plus sur l'affaire qui les réunissait en haut de cette montagne. Quand il continua à jouer la fée du logis sans piper mot, elle brisa le silence :

— Hé ho, je suis là, Xander ! Vous avez l'intention de me dire qui est derrière tous ces meurtres, oui ou non ? Parce que j'aimerais beaucoup le savoir, figurez-vous. Vous avez compris qui c'est, n'est-ce pas ?

— Ouais, répondit-il.

Ce fut tout juste si elle n'entendit pas les rouages tourner sous le crâne de l'ancien Ranger, mais il en resta là. Elle soupira et revint à la charge :

— Ne me faites pas languir, d'accord ? J'ai besoin de savoir qui a tué Eddie.

— Il referma calmement le réfrigérateur et se tourna vers elle.

— Allons marcher un peu.

Encore de la marche. Elle n'avait rien contre les balades bucoliques, mais en l'occurrence, ses jambes criaient grâce.

— Juste quelques pas dehors, dit-il, car il avait dû remarquer son manque d'enthousiasme et en comprendre la raison. C'est une belle nuit étoilée.

Il alla chercher un blouson chaud sur la patère qui jouxtait la porte.

— Tenez, dit-il en lui jetant le vêtement. On ne s'habille pas comme ça pour faire de la marche en forêt. Et encore moins quand on grimpe sur les hauteurs.

Elle le fusilla du regard et enfila le blouson doublé. Elle nageait dedans, mais une douce chaleur l'enveloppa aussitôt et elle se détendit. C'était à cause de lui qu'elle avait eu froid toute la soirée. A cause de lui qu'elle n'avait pas la tenue adaptée. S'il ne l'avait pas enlevée... Ce sourire, mon Dieu... C'était comme un rayon de soleil matinal qui illuminait d'un seul coup une pièce toute sombre.

Décidément, ce blouson tenait vraiment très chaud.

— Allons-y, dit-il.

Samantha s'exécuta comme un bon petit soldat. A croire qu'elle commençait à aimer recevoir des ordres. Elle sortit la première et attendit sous la véranda qu'il ferme la porte derrière eux. Les étoiles qui parsemaient le ciel ne parvenaient pas vraiment à éclaircir la nuit sans lune, et elle se sentit brusquement effrayée. Pourquoi avait-il pris son arme ? A présent qu'elle connaissait certains détails, allait-il considérer qu'elle en savait trop et se débarrasser d'elle ?

— Détendez-vous, docteur Owens. Je vous donne ma parole que je ne vous ferai pas de mal.

Apparemment, il lisait en elle comme dans un livre ouvert.

— Vous pouvez m'appeler Sam, vous savez.

— Merci, ça me fait plaisir, répondit-il, avant de lui prendre la main pour l'aider à descendre les marches de la véranda dans l'obscurité, le pied aussi sûr qu'un puma. On peut s'asseoir ici.

Xander l'aida à s'installer. D'abord surprise de sentir son corps se balancer, ses pieds frôlant tout juste le sol, Samantha comprit vite qu'elle se trouvait sur un hamac. Un hamac en filet, à en croire la légère brise qu'elle sentait sur ses fesses. Elle entendit un craquement sec, et de petites flammes se mirent à danser entre les mains de Xander. Il jeta les deux allumettes, et un beau feu se mit à crépiter avec une myriade d'étincelles. A présent que les flammes s'élevaient assez haut pour éclairer la scène, elle pouvait distinguer le foyer en fonte dans lequel se consumait le bois. Simple et beau, prêt à l'emploi, comme tout ce qui se trouvait ici.

— Un hamac et un feu de bois ? dit-elle. Vous êtes sûr que c'est l'atmosphère qui convient à la situation ?

— J'aime bien venir m'allonger ici pour réfléchir, répondit-il simplement.

— Oui... Je reconnais que c'est agréable.

Elle s'était attendue à grelotter de froid, mais entre le feu et le blouson, un certain bien-être l'envahissait doucement. Et puis, il y avait l'odeur de Xander. Résineux avec une pointe de sueur.

Bon sang, Sam... Reprends-toi.

Après avoir tisonné le feu et l'avoir nourri d'une nouvelle bûche, il vint s'installer auprès d'elle. Il fallut à Sam quelques secondes pour s'apercevoir qu'il était accroupi sur une souche, fusil contre sa hanche et pointé vers le ciel, avec la posture détendue de celui qui vient de s'enfoncer dans un fauteuil moelleux.

Les sons de la forêt les enveloppèrent bientôt comme une couverture. Un peuple invisible murmurait dans la nuit, ses mystérieux bruissements se mêlant au bruit doux et régulier de la respiration de Xander. Sam entendait son propre souffle, un peu plus rapide, un peu moins régulier. Le moment était venu.

— Vous savez ce qui est écrit sur les pages qu'Eddie a retirées de son journal, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Je pense que oui.

Il s'interrompit un instant. La lueur des flammes l'éclairait par intermittences, donnant à son regard des reflets ambrés.

— Vous êtes certaine d'avoir envie d'entendre cette histoire, Samantha ? Je vous préviens, c'est assez brutal.

— Bien sûr que je veux l'entendre. N'est-ce pas pour cette raison que vous m'avez fait venir ici ? Pour m'apprendre la vérité ?

— Je vous ai fait venir ici parce que je voulais être en mesure de vous protéger.

Il allait finir par la rendre folle, à force de tourner autour du pot.

— Je peux vous poser une question ? demanda-t-elle.

— Je vous écoute.

— Pourquoi éprouvez-vous le besoin de me protéger ?

— Vous avez besoin de quelqu'un qui veille sur vous. Voilà qui ne faisait aucun doute. Samantha n'avait rien d'une guerrière. Elle était une femme comme les autres — une femme qui se sentait parfois vulnérable, et plus encore en présence d'une walkyrie comme Maggie, qui maniait les armes avec un mélange de grâce et d'assurance, et semblait capable de botter les fesses de n'importe quel homme.

— Admettons. J'ai besoin qu'on veille sur moi. Mais pourquoi serait-ce à vous d'endosser le rôle du protecteur ? Les policiers peuvent s'en charger. Ils s'en sont plutôt bien tirés, jusque-là.

— Ça, je dois dire... ils ont fait un sacré bon boulot. Se servir de vous comme appât pour attraper un meurtrier présumé, voilà ce que j'appelle vous protéger. Et ensuite vous perdre dans une forêt de montagne et vous abandonner aux mains de votre ravisseur... Oui, chapeau, on peut difficilement faire mieux, quand on cherche à veiller sur quelqu'un.

Xander se leva pour raviver le feu et le silence se fit entre eux, aussitôt comblé par les crépitements du bois et les bruits de la forêt. Elle laissa passer une ou deux minutes avant d'acquiescer. Aller dans son sens l'inciterait peut-être à en dire davantage.

— Bon... je dois reconnaître que vous n'avez pas entièrement tort, Xander. Mais à vous entendre, on dirait que me protéger est une sorte de devoir, pour vous. Vous n'avez aucune obligation envers moi... Vous ne me connaissez même pas.

— Je vous connais mieux que vous ne pensez.

Elle attendit qu'il se montre plus explicite, mais il se tut une fois de plus. Elle avait la pénible impression d'extraire une dent aux racines interminables. Elle souffla doucement, avec l'espoir de se délester d'un peu de son agacement. En vain.

— Eddie vous aimait beaucoup, vous savez, reprit finalement

Xander.

Voilà quelque chose à quoi elle ne s'attendait pas. Elle se doutait bien qu'Eddie avait parlé d'elle à Xander, sans quoi ce dernier n'aurait même pas songé à la protéger, mais elle n'aurait jamais imaginé que les sentiments d'Eddie aient pu être aussi vivaces. Elle avait donc compté, pour lui, même après toutes ces années ? Ce n'était donc pas une simple habitude qui l'avait amené à conserver ce stylo-plume baveux pour écrire son journal... Le stylo-plume qu'elle lui avait offert quinze ans plus tôt, et qui fuyait comme le temps.

— Ça faisait plus d'une décennie qu'on ne s'était plus parlé, dit-elle d'une voix douce.

— Les années n'y font rien. Un homme n'oublie jamais son premier amour. Et vous étiez le sien.

Samantha éclata de rire. Un son âpre et amer qui la surprit désagréablement.

— Non, ce n'était pas moi ! L'armée était son premier amour. Moi, je suis toujours passée en second.

— « Rangers, ouvrez la marche ! » lança Xander d'un ton plus mélancolique qu'enthousiaste.

— Exactement. Et les conjoints n'ont qu'à suivre ou à rester sur le bord de la route.

— Je comprends votre amertume, Samantha. Mais n'allez surtout pas croire qu'Eddie est parti le cœur léger. Vous quitter a été un immense sacrifice pour lui. Je l'ai connu avant qu'il ne rencontre Susan, et je peux vous dire que cette femme a été sa bouée de sauvetage. Parce qu'il était complètement paumé, sans vous.

Samantha n'avait aucune envie d'entendre ça. Pas envie qu'on lui rappelle ce qu'elle avait sacrifié, elle aussi, et la vie qu'elle aurait pu avoir si... Impossible de revenir en arrière et de changer le scénario de son existence. Elle avait tourné le dos à Eddie sur ce fameux pont, et chacun avait choisi sa rive du Potomac. Ils avaient été définitivement séparés par le fleuve, qui avait poursuivi son cours, indifférent à leur malheur. Du moins était-ce ce qu'elle avait cru avant que la mort d'Eddie ne les réunisse dans une ultime ironie du destin.

Le souffle de Samantha tremblait nerveusement dans l'air nocturne, et elle compta sur le chant des criquets pour le masquer.

— On n'était pas faits l'un pour l'autre, dit-elle. Il a pris la bonne décision, en choisissant l'armée.

Xander laissa tomber à terre la branche qui lui avait servi de tisonnier.

— Vous n'étiez pas faits l'un pour l'autre, hein ? Bon sang, Samantha, vous ne comprenez donc pas qu'il est parti pour vous aider ? Pour vous libérer d'une situation intenable où vous auriez été déchirée entre un homme que vous aimiez depuis des années et un

autre que vous veniez tout juste de rencontrer ? Il ne supportait pas l'idée de vous rendre malheureuse, il ne voulait pas que vous puissiez vous réveiller un matin avec la conscience d'avoir fait le mauvais choix... Avec le regret d'avoir quitté celui que vous aimiez avant lui. Il ne voulait pas vous faire vivre ça. C'est pour ça qu'il a tout fait pour que vous partiez. Pour vous rendre à celui à qui il vous avait volée. Il a sacrifié son propre bonheur pour ne pas gâcher le vôtre.

Samantha ne put retenir ses larmes un instant de plus.

Eddie, espèce de salaud ! Encore capable de me faire pleurer, après toutes ces années... Tu n'étais pas censé m'aimer comme ça...

Xander attendit patiemment qu'elle se ressaisisse. Au bout d'une minute, elle souffla un grand coup et sécha ses larmes.

— J'ignorais tout ça. Merci de me l'avoir dit, Xander. Ça m'aide à faire mon deuil... de lui... de notre histoire, aussi. Je suis heureuse qu'il ait pu retrouver le bonheur auprès de Susan. Et votre amitié a aussi beaucoup compté pour lui, je le sais. J'ai lu dans son journal à quel point vous étiez proches, tous les deux, et tout le bien qu'il pensait de vous. D'ailleurs, ajouta-t-elle après une courte pause, ce que je perçois de vous me confirme qu'il ne s'est pas trompé, en vous accordant sa confiance.

— C'est vrai qu'on était proches. On s'est rencontrés à l'Ecole des Rangers. Un stage de soixante et un jours qui crée des liens solides entre les élèves. C'est le but du jeu, bien sûr. On a ensuite été affectés tous les deux au 75^e régiment de Rangers, même si on ne s'est pas trouvés tout de suite dans la même unité. Ma troisième affectation a été la bonne et j'ai eu l'honneur de servir sous le commandement du « doc », comme on l'appelait. Il aurait pu gravir les échelons à la vitesse grand V, s'il l'avait voulu. Colonel, et même général, sans forcer son talent. Eddie était un extraordinaire meneur d'hommes, vous savez. Il ne se contentait pas de nous encadrer, de nous motiver pour le combat et d'assurer notre sécurité. Il s'intéressait à chacun d'entre nous. Pour aider ses hommes à résoudre leurs problèmes personnels, il était capable de se transformer en conseiller bancaire ou même conjugal. Il appelait systématiquement les parents des nouvelles recrues pour les rassurer, leur dire qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'il ne leur arrive rien. Il se battait pour obtenir de meilleures installations pour ses hommes, davantage de repos, un équipement plus efficace, un véritable suivi psychologique après les missions traumatisantes. Voilà le genre de commandant qu'était Eddie. Et quand on perdait l'un des nôtres au combat, ses larmes se mêlaient à celles de ses soldats. On avait envie d'être loyal envers lui, de le suivre jusqu'au bout. Ces choses-là ne s'apprennent pas, Samantha. On les a en soi ou on ne les a pas. Et ceux qui ne les ont pas ne les auront jamais.

Elle sentit qu'il se crispait, son blouson soudain tendu sous la masse de ses larges épaules.

— Vous devez posséder des qualités similaires, Xander. Vous aussi, vous avez eu des hommes sous vos ordres. Il ne répondit pas tout de suite, et Sam tourna le visage vers les flammes, les yeux fermés un court instant. Lorsqu'elle les rouvrit, Xander poussait une bûche mal disposée avec la pointe de sa botte de combat. Le morceau de bois plongea au cœur du brasier qu'il attisa de plus belle, une pluie d'étincelles s'élevant vers le ciel étoilé.

— C'est gentil de dire ça, répondit-il enfin d'un ton bourru. Mais c'est l'exemple d'Eddie qui m'a guidé pour devenir à mon tour un bon meneur d'hommes. Si vous préférez, ajouta-t-il, lui, c'était l'original, et moi la copie. Sans compter qu'il avait fait des études de médecine, ce qui offrait une protection supplémentaire aux hommes qui portaient en mission avec lui. Il était capable de lâcher son arme pour soigner une blessure, sans cesser pour autant de crier ses ordres... Croyez-moi, des types comme lui, on n'en rencontre qu'un seul dans une vie. Si on a beaucoup de chance, bien sûr.

Sa voix s'était faite murmure en prononçant cette dernière phrase, comme si le souvenir d'Eddie l'avait entraîné au loin, quelque part dans un désert ou une montagne rocailleuse. Samantha respecta son silence, soucieuse de ne pas le brusquer, et soudain consciente qu'il était parti pour lui raconter toute l'histoire, mais à sa façon.

— Avez-vous déjà entendu parler d'obéissance littérale ? demanda-t-il.

— Non, mais je crois comprendre ce que ça signifie.

— C'est une notion importante, dans l'armée. Chaque nouvelle recrue doit se l'enfoncer dans la tête dès qu'elle a son uniforme et sa coupe de cheveux réglementaire. Quand votre commandant vous dit : « Avancez sur cette ligne », il veut vraiment dire *sur* la ligne. Pas un centimètre à gauche ou à droite. Même le bout de votre chaussure ne doit pas dépasser de cette foutue ligne. Quand c'est sur la ligne, c'est sur la ligne, un point c'est tout. Et on ne cherche pas à comprendre pourquoi. On obéit sans discuter. Ce n'est pas de l'abus de pouvoir ou je ne sais quelle volonté d'humilier le soldat. Non, si on lui apprend à exécuter les ordres à la lettre, c'est au contraire pour sa sécurité. Parce qu'en zone de combat, si votre commandant vous donne un ordre, ce centimètre qui dépasse à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, peut vous coûter un bras, une jambe, voire votre vie ou celle du camarade qui se trouve juste à côté de vous. Les ordres ont un sens, ils sont donnés pour une raison bien précise, et un bon commandant n'a pas besoin de les répéter. L'obéissance et la loyauté vont naturellement de pair, si le chef est respecté par ses hommes. Et Eddie était ce genre de chef. Il n'avait pas besoin de répéter ses ordres.

Il soupira, et Samantha eut l'impression qu'il venait de prendre une décision.

— Bien entendu, ce que je vais vous raconter doit rester strictement entre nous.

— Ça va sans dire. Je ne tiens pas plus que vous à ce que le nom d'Eddie soit traîné dans la boue.

— Ce n'est pas la réputation d'Eddie qui m'inquiète. Vous l'ignorez peut-être, mais avoir des rapports sexuels au sein de l'armée est formellement interdit. Ce genre d'histoires peut vous valoir la cour martiale. On aurait tous pu avoir des ennuis à l'époque, parce que Shakes, « le chacal » et moi, on était parfaitement au courant de la liaison entre « l'empereur » et Maggie. Ils ne s'affichaient pas, bien au contraire, mais « l'empereur » avait besoin d'en parler et on était ses amis les plus proches. Il était déchiré. Il n'aimait plus Karen, dont les sautes d'humeur l'inquiétaient. Il lui avait demandé plusieurs fois de se soigner, d'aller consulter un psy, mais elle ne voulait rien savoir. Il voulait divorcer et comptait obtenir la garde des enfants. Et puis il était raide dingue de Maggie. Ils s'étaient vraiment trouvés, ces deux-là. Je connais Karen, et je savais que vivre avec elle n'était pas du gâteau. Alors, je n'ai pas jugé Perry. Au contraire, même. Je l'ai soutenu, parce que les amis sont là pour ça.

— Alors vous avez étouffé l'affaire pour qu'ils n'aient pas d'ennuis ?

— Pour eux et aussi pour nous. Ouais, on a étouffé l'affaire...

Samantha se balançait doucement sur le hamac, poussant le sol de la pointe de ses bottines. L'endroit était tellement isolé... Il n'y avait âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Xander pouvait tout lui raconter avant de décider de la jeter dans un ravin sans que personne vienne le déranger. Mais Eddie avait eu confiance en cet homme.

Xander se leva pour aller placer une nouvelle bûche dans le feu déclinant.

— On était en permission du côté de l'aéroport de Kandahar quand il est arrivé quelque chose, dit-il en se rasseyant sur la souche. Tout allait bien entre « l'empereur » et Maggie, mais à la fin de la semaine de permission, Maggie a soudain refusé de lui adresser la parole. Perry faisait de la peine à voir. Il lui a écrit, a supplié... mais rien à faire. Elle ne voulait plus entendre parler de lui. On a été envoyés en mission avant qu'il puisse recoller les morceaux avec Maggie, et trois jours plus tard, il était mort.

Xander était très tendu en prononçant ces mots. Son esprit avait-il remonté les années jusqu'au jour où son ami avait trouvé la mort ? Samantha prit la parole d'une voix douce, non pour le presser de poursuivre son récit, mais pour lui permettre de revenir à l'instant présent.

— Taranto m’a donné une vidéo. Je l’ai visionnée, mais je n’ai pas vraiment réussi à comprendre ce qui se passait sur le film...

Xander répondit d’une voix monocorde, dépourvue d’intonation. Et presque dépourvue d’émotion.

— La mission est partie en sucette. On était tous au camp de base, déjà allongés sur nos couchettes, quand on a été appelés en renfort. La compagnie Echo avait été victime d’une embuscade et se trouvait sous le feu nourri de l’ennemi. On est aussitôt allés leur prêter main-forte, tous autant qu’on était. Arrivés sur zone, on a tout de suite compris que les nôtres étaient en mauvaise posture. Le « doc » et « Orange » ont rapidement élaboré un plan d’action. Ils ont désigné quelques hommes pour former un commando et contourner la zone de tirs. Les talibans étaient planqués dans les collines et il fallait les prendre à revers. Ils tiraient sur les véhicules américains qui remontaient l’oued à sec, et je peux vous dire que ça canardait méchamment. Une des situations les plus dangereuses que j’aie connues au cours de ma carrière de soldat. « L’empereur » et moi avons ouvert la marche, contournant à pied la zone de combat avant de courir le long d’une crête. Je me suis arrêté et « l’empereur » a parcouru quelques mètres de plus que moi avant de se mettre en position de tir. On était parvenus à prendre les snipers à revers et le « doc » nous a donné l’ordre d’ouvrir le feu.

Xander marqua une pause. Lorsqu’il reprit son récit, sa voix avait retrouvé ses nuances.

— L’opération s’est parfaitement déroulée. Nous avons neutralisé l’ennemi et nos gars ont pu se sortir de ce bournier sans trop de dégâts. Ouais, mission accomplie... Sauf que « l’empereur » y a laissé sa vie. Comment s’est-il fait tuer ? C’est toute la question. Il était loin devant le reste du commando, et on ne s’est pas rendu compte tout de suite qu’il était mort. C’est Eddie qui l’a trouvé le premier, et bien sûr, il a tout tenté pour le ramener à la vie. On voyait tous que c’était cuit, mais lui, il continuait à lui faire des massages cardiaques... On a dû s’y mettre à deux pour le tirer en arrière et le contraindre à s’arrêter. On a ramené Perry au camp de base. Dans la lumière, on n’a eu aucun mal à voir ses blessures. Deux balles dans la nuque, juste sous son casque. Le tireur se trouvait derrière lui, ce qui signifie que c’était l’un des nôtres.

Le chagrin était désormais perceptible dans sa voix. Sans réfléchir, Samantha posa la main sur son épaule. Xander n’eut aucune réaction visible. Il se remit à parler d’un ton assourdi par une émotion contenue.

— Tous les combats sont observés par l’œil d’une caméra. Allez savoir, c’était peut-être bien nous, sur la vidéo que vous avez vue. Au sommet de l’armée, on s’est empressé d’étouffer l’affaire. Ils ne

voulaient pas que la femme de « l'empereur » sache comment son mari était mort. Si Karen avait été au courant de cette bavure, elle aurait pu alerter la presse, intenter une action en justice, et l'armée ne peut pas se permettre de voir sa réputation une nouvelle fois ternie par un scandale. Sans compter qu'il s'agissait d'une mission sensible. Si elle avait été rendue publique...

Il soupira.

— Les médias ne mesurent pas toujours les conséquences des informations qu'ils portent à la connaissance du grand public. Trop de risques... Révéler cette affaire aurait pu être dommageable non seulement en termes d'image, mais ça aurait aussi pu compromettre certaines missions à venir. Alors on nous a demandé de la fermer, et c'est ce qu'on a fait.

— Je vois, dit Samantha.

— Non, vous ne voyez pas. Quand on a fait le débriefing, on a bien vu que quelque chose ne collait pas. Comment « l'empereur » avait-il pu se retrouver si loin du reste du commando ? C'était à croire qu'il avait reçu l'ordre de partir dans une direction différente, vers l'est au lieu de l'ouest, ce qui l'a effectivement conduit à traverser notre ligne de tir. Sauf que je suis le dernier à lui avoir parlé et que je ne lui ai jamais donné un tel ordre.

Xander se leva pour alimenter le feu, ne reprenant la parole qu'une fois de retour auprès de Samantha.

— Après avoir recoupé toutes les données, il a semblé évident que le « doc » était responsable de ce tir ami.

Un tir qui n'avait jamais aussi bien porté son nom, songea Samantha.

— Lorsque le corps de « l'empereur » a été autopsié, le médecin légiste a retiré les deux balles de son crâne. Elles provenaient d'une M249, une mitrailleuse légère qui était l'arme préférée du « doc », parce qu'elle lui permettait d'emporter aussi une trousse médicale. Eddie était le seul à se servir de cette mitrailleuse. Les autorités militaires n'ont pas fait de belles phrases pleines de conditionnel pour désigner le coupable. Ils ont affirmé qu'Eddie était bel et bien l'auteur du tir qui a tué « l'empereur ».

Samantha se rendit compte qu'elle se frottait les mains.

Respire, respire...

Cette fois, c'était le chagrin d'Eddie qu'elle s'efforçait d'éliminer, comme s'il souillait ses mains. Le chagrin de Xander, aussi.

— Eddie a dû être complètement effondré...

— Ouais. Il a accusé le coup. Franchement, il était à ramasser à la petite cuiller. Il s'est fermé comme une huître et personne n'arrivait à lui soutirer un mot, pas même moi. Il a été envoyé en Allemagne où il a eu plusieurs entretiens à propos de ce qui s'était passé, et puis il est revenu en Afghanistan. Mais il n'était plus vraiment le même. Il

voulait quitter l'armée le plus vite possible. Quand la mission a été terminée, on a compris qu'Eddie allait mettre un terme à sa carrière militaire. Et sans lui, aucun de nous n'avait vraiment envie de poursuivre l'aventure.

Il secoua lentement la tête, les lèvres pressées.

— Mais pour moi, quelque chose clochait dans la façon dont ça s'était déroulé cette nuit-là. Je n'arrêtais pas de me repasser le film des événements, ça devenait une obsession. Alors, il y a quelques semaines de ça, je suis allé voir « Orange » et je lui ai demandé de me laisser voir la vidéo. Je voulais me rendre compte par moi-même de la façon dont on avait merdé. Il m'a dit de tourner la page. Pour lui, le « doc » était l'auteur du tir ami, je n'y étais pour rien, fin de l'histoire. Mais pour moi, ce n'était pas la fin de l'histoire. On était des amis, oui, des frères d'armes, mais on formait aussi un commando aguerri et redoutablement efficace. Et si on ne réussissait pas toujours tout à la perfection, on ne faisait pas de graves erreurs. Jamais. Et tuer l'un des siens, c'est la plus grave erreur qu'on puisse commettre.

Samantha avait cessé de se balancer depuis longtemps. Les coudes sur les cuisses et la tête dans les mains, elle était penchée vers Xander, complètement absorbée par ce qu'il lui racontait.

— Vous vous êtes mis à douter des conclusions des autorités militaires ?

Il hocha la tête.

— J'ai commencé à faire des recherches, à fouiller dans les divers dossiers et rapports concernant cette affaire. J'ai encore de bons amis au Pentagone, et j'ai pu avoir accès à des documents confidentiels. Ce que j'ai découvert était pour le moins accablant. Le film qu'ils nous avaient montré n'était pas le bon, contrairement à celui que vous avez sans doute vu. La date et l'heure visibles sur les images correspondaient bien à l'embuscade sur laquelle on était intervenus, mais la vidéo avait été trafiquée. Il s'agissait d'un incident du même type, sauf qu'il s'était produit l'année précédente. Dès que j'ai eu la conviction qu'on nous avait menti, je suis allé voir le « doc ». On a eu une longue discussion, tous les deux. On a examiné la séquence des événements point par point et on a dessiné un plan aussi précis que possible pour essayer d'y voir plus clair. D'après nos calculs, les balles qui ont tué « l'empereur » ont été tirées à une vingtaine de degrés à gauche de l'endroit où j'étais positionné. Or, le « doc » se trouvait à ma droite. On en a donc conclu qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la pénombre. Quelqu'un qui était venu pour combattre les talibans ou pour...

— Tuer « l'empereur », acheva Sam.

— Ouais. J'étais convaincu que le « doc » n'était pas l'auteur du tir ami, et je ne voulais pas qu'il porte injustement ce fardeau. Je suis allé

voir Taranto et j'ai commencé à mener discrètement l'enquête. Mais en voulant faire le bien, j'ai déclenché les foudres de l'enfer. Le « doc », le « chacal » et Shakes... tous morts en l'espace de quelques jours. C'est alors que Maggie est venue se réfugier ici et m'a enfin raconté ce qui s'est vraiment passé lors de cette permission à Kandahar.

Xander se tut de nouveau, et Samantha attendit patiemment qu'il se sente prêt à reprendre son récit. Le lointain rugissement de la rivière bouillonnante et le chant d'accouplement d'une grenouille montèrent jusqu'à elle. A chaque silence de Xander lui parvenaient de nouveaux sons que son oreille ne percevait pas auparavant. Finalement, il s'éclaircit la voix et reprit :

— La nuit où tout a commencé, Maggie et « l'empereur » étaient censés se retrouver, comme ils en avaient l'habitude, dans un hôtel situé près de l'aéroport de Kandahar. Mais Perry ne s'est pas présenté. Il avait été envoyé en patrouille à la dernière minute et n'avait pas eu le temps de la prévenir. Alors qu'elle l'attendait, partagée entre colère et inquiétude, quelqu'un d'autre est venu lui rendre visite dans sa chambre d'hôtel. Le « doc », le « chacal », Shakes et moi, on pensait être les seuls à savoir que « l'empereur » avait une liaison avec Maggie. Mais le type qui s'est pointé à sa place était aussi au courant, et il l'a menacée de la faire virer de l'armée si elle ne couchait pas avec lui. Maggie lui a dit d'aller se faire voir et le type l'a violée.

Horriée, Sam plaqua la main sur sa bouche.

— Malheureusement, les viols ne sont pas rares, dans l'armée. D'après les études les plus récentes, quatre femmes sur dix sont victimes de viols ou d'agressions sexuelles au cours de leur carrière militaire. Ouais, quarante pour cent... C'est pour ça, entre autres, que beaucoup d'hommes sont contre la présence des femmes dans les zones de combat. Nous faisons un métier parfois très violent, et l'adrénaline peut amener les soldats incapables de se dominer à tomber dans une forme de sauvagerie. C'est comme ça que les massacres se produisent. C'est condamnable, bien sûr, mais quand on a l'expérience de la guerre, on comprend mieux comment certains en arrivent à de telles extrémités. Ce qui ne veut pas dire qu'on les excuse, bien sûr. Et cette sauvagerie, ce besoin de se défouler, il arrive que ce soit les soldates qui en fassent les frais.

Un soupir souleva ses épaules et sa poitrine.

— Toujours est-il que Maggie n'avait jamais voulu me donner le nom du violeur avant de venir se réfugier ici, il y a trois jours. Par contre, elle l'avait dit à « l'empereur ». Ils ont eu une terrible dispute après, et c'est pour ça qu'elle a mis fin à leur histoire. Les deux se sentaient coupables, je crois. Elle parce que c'est souvent ce que ressentent les victimes, et lui parce qu'il ne s'était pas présenté à leur

rendez-vous. Et pourtant, il va sans dire qu'ils n'y étaient pour rien, ni l'un ni l'autre.

— Ce violeur... Par pitié, ne me dites pas que c'était...

— C'était « Orange », répondit Xander d'un ton amer. Dire qu'on faisait confiance à cette ordure... C'est lui qui avait envoyé « l'empereur » en patrouille afin de pouvoir rejoindre Maggie.

— Xander, qui est « Orange » ?

Elle trouva la réponse avant même que Xander ne la lui fournisse. Mais oui... Il y avait une ville près d'Orange, en Virginie, qui s'appelait...

— Culpepper.

L'obscurité recouvrait le ciel comme une épaisse couverture. Fletcher regrettait d'être monté à bord de la Jeep tout-terrain des Rangers forestiers. Il regrettait d'avoir insisté pour partir en pleine nuit à la recherche de Samantha. Il regrettait de ne pas avoir attendu qu'un hélicoptère le dépose tout là-haut au matin, plutôt que de devoir subir les cahots de ce 4 × 4 lancé à vive allure sur les chemins de montagne étroits et sinueux. A chaque secousse, il avait l'impression qu'on enfonçait un tisonnier brûlant dans son bras blessé, et un mal de tête de plus en plus violent au fil des minutes contribuait à la grimace douloureuse qui déformait ses traits. Pour couronner le tout, il commençait à avoir envie de vomir.

Mais pas question de reconnaître qu'il avait pris la mauvaise décision. Alors il serra les dents, et tâcha de faire bonne figure.

Cela faisait maintenant une heure qu'ils roulaient — ou plutôt qu'ils rebondissaient — sur ces maudits chemins. Avant de décider de la zone vers laquelle son équipe allait se diriger, Fletcher avait soumis le jeune Ranger forestier à une sorte d'interrogatoire pour qu'il lui livre son sentiment sur l'endroit où se trouvait Samantha. Il avait la nette impression que ce gamin savait où chercher, et il avait alterné douceur et rudesse jusqu'à ce que son guide choisisse une des quatre zones marquées d'une croix rouge sur la carte topographique.

Il ne restait plus qu'à espérer qu'il avait su le convaincre d'aider la police plutôt que le fuyard. Whitfield avait sûrement lié quelques solides amitiés, parmi ceux qui vivaient ici : des gens prêts à lui rendre service, par exemple en mettant sur une fausse piste un groupe d'intervention de la police lancé à sa poursuite. Des jeunes gens idéalistes, peut-être, comme ce Ranger forestier qui avait presque l'âge d'être son fils.

Son téléphone se mit à sonner et il plongeait la main dans sa poche, se félicitant qu'il y ait un réseau, et heureux d'avoir songé à recharger la batterie pendant les quelques heures passées à l'hôtel. C'était Roosevelt.

— Dites-moi que vous avez de bonnes nouvelles, capitaine.

— J'en ai. On a retrouvé Susan Donovan, Fletcher. Bien amochée mais pas sérieusement blessée. Devinez où elle était.

— Aucune idée.

— Attachée à une chaise dans le salon d'Allan Culpepper. Il voulait récupérer les pages manquantes du journal de Donovan. Elle a été assez maligne et courageuse pour lui dire que quelqu'un s'était introduit chez elle et les avait volées, et Culpepper l'a crue. En fait,

elle venait de les retrouver, dissimulées dans le bureau de son mari, et elle les avait tout simplement glissées dans la poche arrière de son pantalon. Imaginez un peu ça, Fletch : dans la poche de son futsal ! Et elle a eu le cran de ne pas les donner à Culpepper.

— Attendez, capitaine... Culpepper est en Irak, à l'heure qu'il est. J'ai vu son billet d'avion. Vous êtes certain de ne pas confondre avec Rod Deter, le supérieur hiérarchique de Donovan ?

— Ça va, j'ai encore toute ma tête ! Culpepper n'est pas en Irak. Non seulement il est sur le territoire des Etats-Unis, mais je ne serais pas surpris qu'il se trouve tout près de vous en ce moment même, quelque part dans la forêt.

— Putain... Ce salopard m'a bien mené en bateau !

— J'en ai peur. Autre bonne nouvelle : le département de la Défense s'est enfin décidé à nous donner l'information qu'on lui réclamait. Le passeport de Culpepper n'a pas été tamponné depuis un mois. Il est resté sur le territoire national depuis le début de l'affaire.

Fletcher se serait donné des gifles tellement il était furieux de s'être fait berné par l'ancien colonel. Même s'il fallait reconnaître que les faux documents qu'il lui avait fournis étaient d'excellentes contrefaçons.

— Mais pourquoi m'avoir menti ? Il m'a fait tout un numéro sur son voyage en jet privé avec le sultan de je ne sais pas quoi et... et merde ! C'est notre homme, c'est ça ?

— Selon toute vraisemblance. Les gars de la scientifique ont ramassé un mégot dans le jardin de la baraque où Crosswell s'est fait buter. Même marque que les clopes trouvées chez Culpepper. Les prélèvements ADN ont été envoyés au labo, mais on n'aura pas les résultats avant deux ou trois jours.

A défaut de se donner une gifle, Fletcher frappa la boîte à gants du plat de la main.

— Le fils de pute !

— On peut le dire, oui ! On est tombé sur un paquet d'armes dans son appartement. Il est encore trop tôt pour dire si l'une d'elles a été utilisée pour tuer Taranto ou lors de la fusillade de K Street, mais ça ne m'étonnerait pas.

— Ou pour tuer la mère d'Everett, dit Fletcher. Bon sang, comment est-ce que j'ai pu être aussi stupide ? Ce salopard m'a menti les yeux dans les yeux, et moi, j'ai tout gobé...

— Inutile de vous en vouloir. Maintenant, vous savez à quoi vous en tenir, et l'affaire ne sera pas terminée tant qu'on ne lui aura pas mis la main dessus. Le problème, c'est qu'il a disparu de nos radars. Sa voiture est l'objet d'un avis de recherche, et j'ai communiqué sa photo aux collègues du comté de Garrett, qui sont déjà en train de contrôler toute personne lui ressemblant de près ou de loin. La patrouille

autoroutière a également été alertée.

— Vous pensez vraiment qu'il est ici ?

— Les derniers éléments du puzzle se trouvent tous quelque part dans cette forêt. Où irait-il, autrement ?

— Content de voir que vous êtes toujours capable de réfléchir comme un criminel, capitaine.

Roosevelt laissa échapper un rire.

— Si vous saviez... Et maintenant, attrapez-moi ce foutu colonel par la peau du cul, Fletcher, et ramenez-le ici. Au fait, troisième bonne nouvelle et pas la moins importante : d'après l'hôpital, Hart est désormais dans un état stable. Je crois bien qu'il est vraiment sorti d'affaire, cette fois-ci. On a mis un de nos gars en faction devant la porte de sa chambre d'hôpital, au cas où. Voilà, je pensais que ça vous ferait plaisir de savoir ça.

— Ça, pour me faire plaisir, ça me fait plaisir ! Merci, capitaine. Et maintenant, il faut que je vous laisse. J'ai une petite partie de chasse qui m'attend.

— Soyez prudent, d'accord ? Ce type est un ancien colonel des forces spéciales et il n'a plus rien à perdre.

— Je vous le ramène, répondit Fletcher avant de raccrocher et de se tourner vers le jeune Ranger qui conduisait la Jeep. Il est temps de me dire la vérité, lui lança-t-il de sa voix la plus effrayante.

C'était celle qui marchait à tous les coups, quand il sentait que Tad lui racontait des bobards.

— Vous connaissez Alexander Whitfield, pas vrai ?

— Je vous demande pardon ?

— Ecoute, mon grand, il n'est plus considéré comme suspect, d'accord ? En revanche, il est devenu une cible pour le type qu'on recherche. On a un assassin ultra-dangereux qui se trouve sûrement quelque part ici, et qui a décidé de supprimer Whitfield. Alors si tu sais où se trouve la cabane de l'homme des bois, c'est le moment d'être honnête avec moi. Parce que si tu continues à jouer au con, tu risques d'être responsable de sa mort, c'est pigé ?

Le jeune homme déglutit, affreusement mal à l'aise.

— On est en route vers la bonne destination, dit-il. Xander souhaitait simplement que je vous retarde un peu. Il voulait bien que vous montiez le voir, mais pas avant le lever du soleil. Vous avez contrarié ses plans en insistant pour partir en pleine nuit.

— Contrarier ses plans ? Quels plans ? cria Fletcher d'un ton furieux.

Il commençait à en avoir plus qu'assez d'être le dindon de la farce.

— Je n'en sais rien, inspecteur. Je me suis contenté de suivre ses instructions.

Fletcher se fit violence pour ne pas le prendre par le col.

— Maintenant, c'est les miennes que tu vas suivre ! Alors appuie sur le champignon.

— Mais... Je ne comprends pas... Fletcher m'a dit que Culpepper se trouvait en Irak, quand Eddie s'est fait tuer.

— Il a simplement réussi à duper l'inspecteur. Le colonel est un grand manipulateur. Il a même réussi à convaincre Eddie de venir travailler pour lui chez Raptor. Le « chacal » et Shakes aussi, d'ailleurs. Mais ils n'étaient pas en état de faire ce boulot. Le « chacal » était détruit psychologiquement. Ouais... ce pauvre Hal en avait trop vu à la guerre. Il en était revenu avec un des pires stress post-traumatiques qu'il m'ait été donné de voir. Quant à ce bon vieux Shakes, eh bien, il buvait comme un trou. A vrai dire, je l'ai toujours connu en train de biberonner. Difficile de se présenter au boulot quand on est rond comme une queue de pelle. Mais Eddie avait d'incroyables facultés d'adaptation, et même si tout ne lui plaisait pas, dans ce job, il a réussi sa reconversion.

Le feu crépitait encore, ses flammes un peu moins hautes mais toujours bienfaisantes, tout comme la chaleur du blouson prêté par Xander.

— Pourquoi ne pas avoir travaillé pour Culpepper, vous aussi ? demanda Samantha.

Il laissa passer quelques secondes, puis haussa les épaules.

— C'était un bon soldat et un bon chef, et je le respectais pour ça. Mais je n'ai jamais eu entièrement confiance en lui. Et puis, après l'armée, je voulais vraiment tourner la page. Quitter la vie militaire, quitter la ville et toute cette comédie... tout quitter, quoi.

— Alors vous avez construit ce chalet et vous avez fui la société.

Xander lui jeta un bref regard, la mâchoire soudain serrée. Etait-ce le verbe « fuir » qui avait offensé ce courageux soldat ? Samantha avait l'impression de commettre gaffe après gaffe, avec lui. Mais il la prit au dépourvu en lui adressant soudain un beau sourire.

— Oui, j'ai tourné le dos à la société, répondit-il. Et pendant quelques années, j'ai vécu l'existence calme et paisible à laquelle j'aspirais. Mais ça s'est arrêté le jour où le « doc » et le « chacal » se sont pointés ici pour m'annoncer qu'on avait sans doute un gros problème. Tous les deux avaient reçu un courrier...

— « Dis la vérité, sinon... »

Il hocha la tête.

— C'est Taranto qui a envoyé ça, dit Samantha.

— Ouais, je sais. Cet abruti a fini par me l'avouer. S'il avait joué franc-jeu dès le départ, peut-être que rien de tout ça ne serait arrivé.

— Alors, si je comprends bien, Eddie et Crosswell sont venus ici il y

a deux semaines ?

— Ouais, et ils étaient comme chien et chat. Le « chacal » voulait organiser un rendez-vous avec Taranto, mais le « doc » y était farouchement opposé. Qui pourrait le lui reprocher ? Le rapport officiel affirme que c'est son arme qui a tiré les deux balles reçues par « l'empereur ». Il n'avait pas envie que ça sorte dans la presse. Mais il y avait tellement de tension entre Eddie et Hal qu'ils ont fini par se foutre sur la gueule au bord de la rivière. Il a fallu que j'entre dans l'eau pour empêcher le « chacal » de noyer le « doc ». Ce dingue lui maintenait la tête sous la flotte ! On n'est pas censé faire subir le supplice de l'eau à ses frères d'armes, nom d'un chien ! Et vous croyez que le « doc » en serait resté là ? Il est sorti fou furieux de la rivière et a plaqué le « chacal » à terre, la tête dans le sable. Ces imbéciles ont failli s'entre-tuer, et moi qui essayais de les séparer...

Xander secoua la tête.

— On devait avoir l'air fin, tous les trois, avec Thor qui croyait qu'on jouait et qui faisait des bonds autour de nous en aboyant, et moi qui leur hurlais qu'on ne s'en prenait pas à ses amis, qu'on trouverait bien qui avait envoyé ça, enfin je vous laisse imaginer la scène...

— Le sable dans leurs poumons..., murmura Sam pour elle-même.

— Pardon ?

Elle inspira profondément, satisfaite qu'au moins un pan du mystère soit levé.

— Lors de leur autopsie, j'ai constaté qu'Eddie et Croswell présentaient tous les deux de récentes irritations pulmonaires dues à l'inhalation de sable. C'est le premier élément qui a amené la police à vous considérer comme suspect. On a analysé le sable et on a découvert qu'il venait d'ici, de la rivière Savage.

Une mimique vaguement admirative sur le visage, Xander alla jeter une bûche dans le feu.

— C'est vous qui avez autopsié Eddie ?

— J'ai pratiqué un second examen sur Eddie, et j'ai assisté à l'autopsie de Croswell.

Il vint se rasseoir près du hamac.

— Il a dû vous falloir un grand courage, dit-il d'un ton qui rendait sa voix plus grave encore.

— Ça... Ça n'a pas été simple, répondit Samantha, tête basse, avant de la relever pour regarder Xander. Et Everett ? Qu'est-ce que son suicide a à voir avec tout ça ?

— Ce n'était pas un suicide. Comme je vous l'ai dit, je suis allé le voir là-bas, près de New Castle. Il ne répondait pas au téléphone, et après ce qui était arrivé au « doc » et au « chacal », j'ai commencé à m'inquiéter. J'étais sûr qu'il était venu se réfugier dans le chalet de sa mère. C'est pour ça que les flics ont sûrement trouvé mon ADN sur les

lieux. Ils étaient morts tous les deux quand je suis arrivé, et j'ai bien examiné la scène de crime. Leur décès remontait à un ou deux jours tout au plus. Croyez-moi, Samantha, Shakes n'aurait jamais tué sa mère. C'était peut-être un poivrot et elle une emmerdeuse, mais je peux vous assurer qu'il l'aimait. Non, je suis à peu près certain que Culpepper est venu lui rendre une petite visite pour s'assurer qu'il n'irait pas s'épancher dans la presse. Quant à Mme Everett... Dommage collatéral.

La voix de Xander perdit de sa fermeté. Lui qui dégagait une telle puissance, il était troublant de le sentir presque vulnérable tandis qu'il évoquait la mort de son ami.

— Shakes n'était pas au mieux de sa forme, ces derniers temps. Déjà qu'en temps normal il était assez fragile psychologiquement... Que son assassinat ait été maquillé en suicide ou que Billy se soit lui-même tailladé les veines, je suis certain qu'« Orange » est responsable de sa mort. Comme je vous l'ai dit, Culpepper est un grand manipulateur, qui, de surcroît, connaissait parfaitement les faiblesses de son ancien soldat. Il a très bien pu trouver les mots pour le pousser à commettre l'irréparable.

— Mon Dieu..., dit Samantha. Votre ancien colonel est un monstre, si c'est vraiment lui qui est derrière tout ça. Et les pages manquantes du journal d'Eddie ? Celles que tout le monde cherche mais que personne n'a lues ?

— Vous avez dit « persauune ».

— Et alors ? Je viens de Nashville, au cas où vous l'auriez oublié. Il n'y a rien d'étonnant à ce que j'aie l'accent du Tennessee.

Il lui adressa un sourire.

— Je le soulignais parce que ça me plaît, c'est tout. Quant à ce qu'il y a écrit sur ces pages, ma foi...

Il haussa les épaules avec une moue d'ignorance.

— Je suppose que le « doc » avait enfin compris qu'il n'était pas l'auteur de ce tir ami, et qu'il a couché cette prise de conscience sur le papier. C'était impossible que ce soit lui. Mais ça ne l'a pas empêché de se sentir responsable pendant de longues années.

— Alors c'est Culpepper qui a tué « l'empereur » ?

— C'est ce que je crois, en tout cas. Maggie a dû donner le nom du violeur à Perry, et je suis sûr qu'il est allé voir le colonel pour lui demander des comptes. Menacer un homme comme le colonel est une entreprise risquée, et je pense qu'il l'a payé de sa vie. En bon manipulateur qu'il est, « Orange » a sans doute fait amende honorable. Il a dû promettre à Perry de réparer ses torts d'une façon ou d'une autre, avant de se débarrasser de lui dès que l'occasion s'est présentée. Une autre unité qui se trouvait plus près de l'embuscade aurait pu intervenir, cette nuit-là. Mais Culpepper en a décidé autrement, parce

qu'il savait que c'était la situation idéale pour descendre « l'empereur ».

Samantha prit le temps d'assimiler ces révélations, plus choquantes les unes que les autres.

— Mon Dieu, Xander, ce Culpepper est le diable en personne... Il viole une femme et assassine l'homme qu'elle aime, avant de tuer trois de ses anciens soldats pour s'assurer que personne ne le dénoncera. Karen Fisher aurait pu y passer, elle aussi. Je me demande si elle est en danger.

— Non, je ne pense pas. Il s'est contenté de la manipuler. Après que Shakes a craché le morceau sur les circonstances de la mort de Perry, un jour où il avait encore un sérieux coup dans le nez, Karen a commencé à mener sa petite enquête. Elle est allée voir « Orange » pour en savoir plus, et Dieu sait ce qu'il lui a raconté. Non seulement sur le tir ami, mais aussi sur ce qui s'est passé entre son mari et Maggie.

— Vous pensez qu'il lui a dit que Jennifer est la fille de « l'empereur » ?

— Jen n'est pas la fille de Perry, lança Maggie, qui était sortie du chalet sans qu'ils s'en aperçoivent.

Elle s'approcha du feu. Les flammes dansantes qui éclairaient sa haute silhouette projetaient des ombres étranges sur le sol. Samantha distingua parmi elles une forme rectangulaire. Intriguée, elle releva la tête, les yeux plissés, pour voir de quoi il s'agissait.

Maggie tenait un pistolet à la main.

— Qu'est-ce que tu racontes, Maggie ? demanda Xander en se tournant vers son amie. Tu m'as bien dit que...

La surprise était perceptible dans sa voix.

— Peu importe ce que je t'ai raconté, répondit-elle.

Je t'ai menti. Il le fallait.

— Xander... elle est armée.

Samantha se trouvait coincée entre eux. Elle vit la main de Xander descendre doucement le long de son fusil, et elle croisa les doigts pour que Maggie ne puisse pas voir l'arme, malgré la lumière du feu. Elle n'arrivait pas à y croire... Elle qui pensait enfin savoir qui était le coupable ! Et voilà qu'au lieu de Culpepper... Jamais elle n'aurait cru qu'il pouvait s'agir de Maggie. Elle n'avait même pas voulu envisager cette hypothèse. Cette femme lui était sympathique, nom d'un chien !

Et pourtant, c'était bien Maggie qui se tenait devant elle, le canon de son arme pointé droit sur la tête de Xander.

Ce dernier se figea, et Maggie fit trois pas supplémentaires dans sa direction.

— Maggie, ne fais pas ça.

Elle lui répondit d'un rire sans joie.

— Je n'ai pas le choix, Xander.
Et elle appuya sur la détente.

D'un mouvement d'une incroyable rapidité, Xander plaqua Samantha au sol pour la mettre hors de danger, projeta son fusil en l'air à l'aide de son pied et le rattrapa dans ses mains avant de pivoter sur lui-même avec la grâce d'une ballerine.

Bon sang, c'était un truc à la *Matrix* ! songea-t-elle en détournant le visage pour ne pas voir Xander se faire tuer sous ses yeux. S'il n'arrivait pas à neutraliser Maggie, elle serait la prochaine à y passer. Alors qu'elle murmurait des prières paniquées, elle écarta les doigts un instant et vit Xander faire feu en direction des arbres.

Pas du tout vers Maggie.

Les détonations fusaient dans l'air pur de la montagne, résonnant furieusement dans ses oreilles.

Assourdie, elle se risqua à jeter un nouveau coup d'œil entre ses doigts. Côte à côte, Xander et Maggie tiraient en direction de la forêt. Ils se parlaient par phrases brèves et murmurées. « Quarante degrés sur ta gauche », entendit Samantha, puis : « Je recharge ». Mais ses oreilles sifflaient de plus en plus, et ce fut tout ce qu'elle put saisir.

Xander cessa de tirer, juste le temps de l'attraper par le bras, de la hisser en position debout et de crier :

— Dans la maison !

Inutile de le lui dire deux fois. Samantha se mit à courir vers le chalet, la main de Maggie venant se poser fermement sur son épaule pour la maintenir courbée vers l'avant. Elles grimpèrent les marches de la véranda en une seule foulée, et Samantha tomba à genoux sur les lattes de bois.

— Merde, la lumière ! Il va nous voir ! cria Maggie par-dessus les aboiements frénétiques de Thor qui, enfermé dans son enclos, ne pouvait venir au secours de son maître. Couvre-moi, Xander !

Le fusil de Xander cracha aussitôt une pluie de balles, tandis que Samantha, à quatre pattes, ouvrait plus grand la porte restée entrouverte. Maggie la poussa sans ménagement à l'intérieur, avant de claquer la porte derrière elles et de gifler l'interrupteur pour éteindre la lumière.

Samantha pouvait entendre le staccato de l'arme de Xander, ses claquements secs contournant le chalet. Puis le silence se fit. Même le chien cessa d'aboyer, et elle se demanda avec angoisse s'il n'avait pas été touché par une balle perdue.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-elle.

Soufflant brièvement entre ses dents, Maggie lui intima l'ordre de se taire.

Samantha était impressionnée par le sang-froid de cette femme. Quand on songeait que ses enfants se trouvaient juste à côté, eux aussi pris dans la fusillade... Adossée au mur, elle la vit recharger son arme avec des gestes sûrs. Sans doute était-elle capable de démonter et de remonter ce pistolet les yeux bandés.

Elle aurait aimé avoir ce genre de courage, de maîtrise de soi face au danger. Mais sans doute était-ce une question d'entraînement.

C'est alors que Maggie se pencha vers elle et fourra le pistolet dans ses mains tremblantes.

— Tenez. Si quelqu'un passe cette porte, tirez.

— Quoi ? Attendez... Non, je ne peux pas...

Mais Maggie s'éloigna en rampant vers la pièce où se trouvaient ses enfants. Samantha entendit des bruits de cadenas et le léger grincement d'un couvercle ou d'une porte de placard qui s'ouvrait. Encore des armes. Bon sang, comme elle détestait tous ces engins conçus pour tuer...

Maggie ne tarda pas à revenir, un fusil d'assaut noir à la main. Depuis quelques secondes, on entendait de nouveau des tirs sporadiques résonner au-dehors.

— Vous allez me dire ce qui se passe ? murmura Samantha.

Cette fois-ci, elle avait prononcé ces mots avec assez de conviction pour obtenir une réponse.

— C'est Culpepper. Il était caché dans les arbres juste derrière vous, en train d'écouter votre conversation. Je n'arrivais pas à dormir et j'ai décidé de venir vous rejoindre. Quand j'ai ouvert la porte du chalet, un rai de lumière l'a brièvement éclairé. Désolée de vous avoir fait peur, mais j'ai essayé d'être subtile. Je ne voulais pas qu'il comprenne que je l'avais repéré. Je me demande comment ça se fait que Thor n'ait pas détecté sa présence...

— Vous avez essayé d'être subtile ? Qu'est-ce que ça doit être quand vous foncez tête baissée, vous ! J'ai eu la peur de ma vie. Vous pensez que Xander va s'en sortir ?

— Bien sûr. Il connaît cette montagne comme sa poche et il s'était préparé à ça. Il va éloigner Culpepper du chalet. Bon, il faut que j'aille l'aider... Vous restez ici et vous protégez mes enfants, d'accord ? Noah vous donnera un coup de main si nécessaire. Il a un fusil et il sait s'en servir. Je lui ai dit que vous étiez dans notre camp.

— Non, non, vous ne pouvez pas me laisser ici. Je...

— Ecoutez-moi bien, dit Maggie en approchant son visage à quelques centimètres du sien. J'ai besoin de vous. Je vous confie la vie de mes enfants, alors reprenez-vous tout de suite. Si quelqu'un ouvre cette porte, vous tirez, c'est compris ? N'hésitez pas et tirez. La moindre hésitation pourrait coûter la vie à tous ceux qui se trouvent dans ce chalet.

Et sur ces mots, elle laissa Samantha seule avec son pistolet et sa peur.

Il lui sembla qu'elle n'avait jamais été plongée dans une obscurité aussi dense. Elle avait l'impression d'être aveugle, engloutie par le noir, et cette sensation ne faisait qu'attiser sa panique. Elle aurait tellement voulu trouer les ténèbres avec la flamme d'une allumette ou d'un briquet, la lueur d'un écran de téléphone portable... N'importe quoi, qui puisse déchirer ce voile épais qui l'étouffait. Mais elle n'osait pas.

Impossible d'entendre ce qui se passait dehors, comme si cette nuit opaque aspirait non seulement les formes mais aussi les sons. Gagnée par un sentiment intense de claustrophobie, elle régula son souffle pour éviter une crise d'hyperventilation. Si elle perdait connaissance, elle risquait aussi de perdre la vie.

Respire, respire...

Une courte série de détonations mit un terme brutal à ses exercices respiratoires, et elle recula sur les fesses jusqu'à un recoin de la pièce, dos au mur et doigt sur la détente. Ces coups de feu lui avaient semblé vraiment proches. Sa main se crispa sur la crosse du pistolet.

Et c'est là, dans cette obscurité terrifiante qui était peut-être le prélude au néant ou à la vie éternelle, que Samantha comprit enfin ce qui s'était passé : la raison ultime de tous ces assassinats. Ce n'était pas l'enfant de Perry qu'avait porté Maggie à son retour d'Afghanistan, mais celui du colonel Culpepper. La petite Jennifer était le fruit d'un viol.

Et à présent, son père biologique voulait faire taire à jamais celle qui avait le pouvoir de lui ôter son masque de digne vétéran, de héros de guerre reconverti en honorable P.-D.G. d'une entreprise florissante. Celle qui pouvait dévoiler son vrai visage et ruiner sa réputation.

Culpepper n'était pas seulement un violeur et un tueur, c'était aussi un imbécile, songea Sam. Il n'avait même pas été fichu de comprendre que Maggie avait toujours voulu garder le secret sur les circonstances dramatiques dans lesquelles sa fille avait été conçue. Face aux questions pressantes de Karen Fisher, il avait cru que la vérité était sur le point d'éclater. Et il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour que cela n'arrive pas.

Samantha allait avoir des crampes, si elle continuait à serrer la crosse avec autant de force. Elle changea le pistolet de main, le temps de faire jouer ses doigts presque tétanisés, sans cesser un instant de viser la porte, pourtant invisible dans le noir. Elle entendait les enfants qui chuchotaient dans la pièce voisine, quand un ou deux mots plus hauts que les autres leur échappaient, mais elle préférait ne pas les appeler, de crainte d'attirer l'attention de Culpepper. Et puis, comment aurait-elle pu les rassurer alors qu'elle était elle-même morte

de peur ?

Elle se sentait si fatiguée... Plus qu'une fatigue physique, c'était une sensation de lassitude qui la terrassait soudain. L'autopsie d'Eddie, son enterrement, les balles qui avaient sifflé autour d'elle lors de la fusillade de K Street, se faire enlever et devoir marcher des heures dans la montagne, croire sa dernière heure venue quand Maggie avait pointé son arme sur Xander... Et maintenant : se retrouver accroupie dans un chalet plongé dans le noir, pistolet à la main, à attendre que la porte s'ouvre sur un tueur... C'était trop pour elle. Tout simplement trop. Elle avait besoin de se retirer dans un endroit paisible pour faire une jolie petite dépression nerveuse.

Hélas, cette option ne figurait pas parmi celles qui s'offraient à elle, du moins pour le moment. D'ailleurs, quels choix s'offraient ? Tirer ou ne pas tirer si la porte s'ouvrait. Tirer ou mourir, en condamnant par là même les enfants qui se terraient dans la pièce d'à côté. Jamais elle ne permettrait cela. Elle avait perdu ses propres enfants à cause de son égoïsme, et même si ce devait être au prix de sa propre vie, les enfants de Maggie sortiraient sains et saufs de ce chalet.

Elle perçut alors un bruit derrière la porte. Une sorte de raclement doux, comme la semelle d'une chaussure sur les lattes de la véranda.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine, avant de se mettre à battre si vite qu'elle eut peur de perdre connaissance.

Respire, respire...

Mais elle avait l'impression que son corps abritait un orchestre de fanfare. Que son souffle et son cœur faisaient un tintamarre de tous les diables, signalant sa présence au tueur mieux qu'un néon. Elle se concentra, prête à tirer si la porte s'ouvrait. C'était forcément Culpepper qui venait de monter sous la véranda. Maggie et Xander se seraient déjà annoncés.

Elle entendit la poignée tourner lentement.

Non... Par pitié, non...

Elle craignait de tirer trop tôt tellement son index était crispé sur la détente. Était-elle seulement capable de faire ça ? De tuer un être humain, même si c'était en état de légitime défense ? Même si l'homme sur qui elle s'apprêtait à faire feu avait sans doute déjà tué Maggie et Xander ?

Oui, elle en était capable. Pour les enfants.

Le pistolet cessa de trembler au bout de son bras, et un grand calme l'envahit. Elle était prête.

La porte s'ouvrit tout doucement. Habitué à l'obscurité, ses yeux parvenaient désormais à distinguer le lent mouvement du panneau de bois. Sa main gauche vint envelopper la droite pour stabiliser l'arme lorsqu'il s'agissait de tirer.

La fraîcheur de la nuit et ses odeurs de forêt flottèrent jusqu'à elle, la brise s'invitant dans le chalet et soulevant quelques papiers sur le comptoir de la cuisine.

Oui, elle était prête.

Une silhouette masculine était maintenant visible, curieusement de côté, comme si l'homme marchait en crabe. Pas assez de surface corporelle dans sa ligne de tir. Trop de risque de le manquer, surtout dans cette obscurité. Elle attendit patiemment qu'il se mette de face, se remémorant les quelques leçons de tir qu'elle avait prises. Appuyer sur la détente en appliquant une pression homogène. Ne pas faire de mouvement précipité, au risque de lever le canon de l'arme et de manquer sa cible.

Là... La silhouette était maintenant assez large pour lui donner de bonnes chances de l'atteindre. Elle prit une profonde inspiration et allait tirer quand une voix retentit au-dehors. Une voix qu'elle connaissait.

— Plus un geste ! Police ! Posez votre arme si vous en avez une, et sortez mains en l'air !

Le soulagement lui fit monter les larmes aux yeux.

— Fletch, cria-t-elle d'une voix étranglée, c'est moi, Sam ! Je suis dans le chalet !

Et le monde explosa en fragments de lumière.

La nature avait fini par reprendre ses droits sur le chemin tracé par les hommes, et le jeune Ranger avait fait des prouesses pour emmener la Jeep aussi loin que possible, se rachetant un peu aux yeux de Fletcher. Mais ils avaient dû gravir la dernière partie à pied, une pente plutôt escarpée qui débouchait sur une clairière au centre de laquelle s'élevait un chalet en rondins obscurci par la nuit.

Fletcher s'était approché avec prudence de la maison, même si les lieux semblaient déserts. Un sentiment de déception et d'inquiétude s'était emparé de lui tandis qu'il avançait tout doucement vers la masse sombre du chalet. Manifestement, ils ne se trouvaient pas au bon endroit. Soit le Ranger s'était trompé, soit il s'était payé sa tête. Mais, alors que la colère prenait le pas sur la déception, le murmure rougeoyant d'un tas de braises lui avait redonné espoir. Il avait repris sa marche lente vers la maison, les aboiements rauques d'un chien couvrant bientôt le bruit de ses pas. Tandis que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, il avait distingué la silhouette d'un homme qui ouvrait la porte d'entrée. Il s'était aussitôt annoncé, intimant à l'inconnu l'ordre de sortir mains en l'air. Samantha lui avait répondu depuis l'intérieur du chalet, et c'est alors que la quiétude de la nuit avait cédé la place à un indicible chaos.

Fletcher n'était pas prêt à essayer ces coups de feu. Il avait commencé à baisser son arme en entendant la voix de Samantha, ce qui avait failli lui coûter la vie.

L'homme qui venait de s'introduire dans le chalet s'était mis à tirer. Fletcher s'était couché au sol, mais il s'était vite rendu compte que les tirs n'étaient plus dirigés contre lui. L'homme faisait maintenant feu à l'intérieur de la maison. Il s'était relevé d'un bond et s'était mis à courir vers le chalet en hurlant : « Police ! Posez votre arme ! », même s'il avait bien conscience de n'avoir aucune chance d'être entendu, encore moins obéi.

Le puissant faisceau lumineux de sa Maglite dévoilait maintenant la silhouette d'un homme. Il n'avait pas encore atteint les marches de la véranda, mais il avait déjà la cible bien en vue à travers l'ouverture de la porte. Il pressa la détente, une seule fois. Les coups de feu à l'intérieur du chalet cessèrent immédiatement, remplacés par les hurlements de Samantha. Il ignorait si elle était blessée ou seulement terrifiée, mais le simple fait qu'elle puisse émettre des cris aussi sonores était une excellente nouvelle. Elle n'était pas morte. Pas encore, en tout cas.

Deux pas supplémentaires et il était au pied des marches de la

véranda. Une détonation se fit entendre sur sa droite. Fletcher tourna aussitôt son arme en direction du coup de feu. Deux membres du SWAT étaient restés en retrait pour sécuriser la forêt à l'arrière du chalet. Soit c'était eux, soit...

Une voix ferme résonna dans la nuit.

— Thor, silence !

Le berger allemand émit un petit gémissement et cessa d'aboyer.

— Bon chien. Inspecteur Fletcher, c'est Alexander Whitfield. Colonel Culpepper en visuel. Demande permission de faire feu.

— Où êtes-vous, Whitfield ?

— Quatre-vingts degrés à l'est, inspecteur. J'ai la cible bien en vue dans ma lunette de visée. Vous l'avez touché mais il n'est pas mort. J'aimerais remédier à ce problème.

— Et moi j'aimerais le garder en vie si possible, répondit Fletcher. C'est d'accord, mon adjutant ?

— Je suppose que la décision ne m'appartient pas, n'est-ce pas, inspecteur ?

— Non, elle ne vous appartient pas. Montrez-vous, maintenant.

— Dans ce cas, je vais simplement lui infliger une petite blessure pour m'assurer qu'il est vraiment hors d'état de nuire. Feu !

Une seule détonation déchira le silence, suivi d'un petit sifflement. Fletcher rentra la tête dans les épaules avec une grimace. Il n'aimait pas que les balles fusent autour de lui quand il faisait nuit noire. Ces foutus militaires avaient la gâchette facile.

Un grognement de fauve blessé se fit entendre dans le chalet, et Fletcher en profita pour se précipiter à l'intérieur. Il balaya la pièce avec le faisceau lumineux de sa torche électrique. Culpepper gisait au sol, gémissant de douleur. Fletcher éloigna l'arme du colonel d'un coup de pied avant de chercher Samantha du regard. Il eut un moment de panique en ne la voyant pas tout de suite, mais elle apparut bientôt dans la pénombre, marchant vers lui d'un pas incertain. Elle tremblait de tous ses membres, et il sentit la texture poisseuse du sang quand il passa le bras autour de ses épaules. Il se recula et ses yeux parcoururent son corps à la recherche d'une blessure.

— Vous avez été touchée ?

— Non, je vais bien. C'est le sang de Culpepper. Il a reçu au moins deux balles. Les enfants n'ont rien, eux non plus.

Ce n'est qu'alors que Fletcher distingua les deux garçons et la fillette serrés les uns contre les autres derrière Samantha.

— Bon sang, il y avait aussi des gosses, là-dedans ?

Samantha hocha gravement la tête.

— Ce sont les enfants de Maggie Lyons.

Fletcher dut se retenir pour ne pas la serrer dans ses bras.

— Je suis tellement soulagé que vous soyez saine et sauve, Sam.

Que vous soyez tous sains et saufs.

Elle lui adressa un sourire de rescapée et se tourna vers Noah, Bobby et Jennifer.

— Venez, les enfants. Sortons d'ici et allons retrouver votre maman. Ne regardez pas le monsieur par terre, d'accord ?

Elle leur fit contourner le corps désormais inerte de Culpepper et les entraîna au-dehors. Ils venaient de poser le pied sous la véranda quand Whitfield fit son apparition, des jumelles de vision nocturne suspendues à son cou. Il suffisait de voir son visage griffé, ses cheveux ébouriffés et son épaule en sang pour comprendre qu'il venait de mener un rude combat. Il adressa un bref salut de tête à Fletcher.

— Ce salopard a réussi à m'échapper et à retourner au chalet. Tout va bien, Sam ?

— Ça va, Xander. J'ai eu beaucoup de chance.

— Dieu soit loué.

Fletcher perçut quelque chose de sincère dans la voix de Xander : un immense soulagement qui allait au-delà de ce qu'on éprouve d'ordinaire pour quelqu'un qu'on vient tout juste de rencontrer... Une bouffée de colère lui contracta la mâchoire — elle était à lui, nom de nom ! —, mais il chassa aussitôt son irritation. Il n'avait aucun droit sur Samantha, d'autant qu'elle lui avait bien fait comprendre qu'elle ne s'intéressait pas à lui. Du moins pas de cette façon-là. Pourquoi diable se sentait-il blessé par cette note d'intimité qu'il croyait avoir perçue dans la voix de Whitfield ? Et pourquoi ces deux-là s'appelaient-ils par leurs prénoms ? Non... Il se faisait des idées, voilà tout. Son radar intérieur, d'ordinaire d'une grande précision, était sûrement dérégulé par la fatigue.

Xander s'approcha de Samantha, tournant autour d'elle pour s'assurer qu'elle était indemne, avant de faire de même avec les enfants.

— Où est Maggie ? lui demanda Samantha.

— Je suis là. Ne tirez pas.

Une femme de grande taille émergea de l'obscurité et monta l'escalier de la véranda, les enfants se pressant aussitôt contre elle. La fillette laissa finalement éclater ses larmes, et Maggie Lyons posa son arme pour la prendre dans ses bras.

— Merci, Sam, dit-elle. Merci d'avoir protégé mes enfants.

— Je n'ai rien fait. C'est vous et Xander qui les avez protégés en affrontant Culpepper.

Justement, le visage grimaçant de l'ancien colonel apparut par l'ouverture de la porte. Il avait repris conscience et s'était traîné jusque-là malgré ses blessures. Ce type était une ordure, mais il ne manquait pas de courage, songea Fletcher en pointant son arme sur lui.

Xander le mettait en joue, lui aussi.

— Il faut que vous m'écoutez, dit Culpepper.

Samantha ne put retenir une grimace en entendant cette voix déformée par la douleur. Elle aurait dû se précipiter pour l'aider, se comporter en médecin. Mais elle ne bougea pas le petit doigt.

Ce fut Fletcher qui s'approcha de lui.

— Fermez votre grande gueule, Culpepper ! Vous pouvez vous estimer heureux d'être encore de ce monde.

L'ancien colonel des forces spéciales, se traînant sur le sol, avait perdu sa prestance habituelle. Xander l'avait atteint dans le haut de la cuisse, l'empêchant de s'enfuir sans toucher d'organe vital. Un tir d'une belle précision. La balle tirée par Fletcher était allée se loger dans son épaule droite, ce qui expliquait qu'il ait lâché son arme. Pas mal non plus.

— Inspecteur, vous ne comprenez pas... Je suis là pour les protéger, insista Culpepper malgré une respiration difficile. Vous êtes tous en danger.

— Le danger venait de vous et seulement de vous, mon colonel, siffla Maggie, la voix durcie par une colère qui devait couvrir en elle depuis des années.

Elle posa sa fille à terre, Jen courant se réfugier auprès de ses frères tandis que sa mère ramassait son fusil d'assaut.

— Vous n'êtes pas seulement un ignoble porc, Culpepper, vous êtes aussi un crétin, reprit-elle, l'arme pointée sur la tête de son violeur. Je n'avais pas l'intention de parler à qui que ce soit de ce qui s'est passé à Kandahar. J'ai pris votre fric et j'ai gardé le silence pendant toutes ces années. Qu'est-ce qui a pu vous faire croire que j'allais me couvrir de honte en racontant à tout le monde que j'ai été souillée par le dernier des salopards ?

Elle s'était approchée de lui en prononçant ces derniers mots, qu'elle ponctua d'un solide coup de pied dans les côtes de Culpepper. Fletcher la saisit par les épaules et l'obligea à reculer.

Un petit couinement, entre le rire et le gémissement, s'échappa des lèvres du colonel.

— Je n'ai pas tué mes hommes, inspecteur, je vous en donne ma parole.

Bras croisés et fusil en bandoulière, Xander toisait Culpepper avec un infini mépris. Fletcher se demanda s'il n'allait pas sortir un couteau et lui régler définitivement son compte. Il y songeait certainement, en tout cas, et ce ne fut pas sans appréhension que Fletcher le regarda s'approcher de son ancien colonel.

— Bien sûr que vous êtes innocent ! lança Xander d'un ton railleur. Vous êtes venu ici armé jusqu'aux dents pour nous dire qu'on pouvait compter sur votre protection.

— C'est vrai, X-Man... Je voulais m'assurer que tu ne courais pas de danger. J'ai perdu trop de mes meilleurs hommes, ces derniers jours, et je ne voulais pas te perdre, toi aussi. J'ai conscience d'avoir mal agi avec Maggie, mais je n'ai pas tué nos frères d'armes.

— Et c'est aussi pour protéger Whitfield que vous avez attaché Susan Donovan à une chaise de votre salon ? demanda Fletcher. Que vous avez supprimé Gino Taranto avant de jeter son corps dans le Potomac ? Que vous avez failli tuer mon équipier, espèce de raclure ?

Pas de réponse.

— Allan Culpepper, vous êtes en état d'arrestation, déclara alors Fletcher avant de lui énoncer ses droits.

Lorsqu'il eut terminé, Culpepper releva le haut du corps comme un serpent prêt à bondir, avant de s'affaler lamentablement, le visage enfoui dans son bras valide.

— Je suis innocent, dit-il d'une voix étouffée. Je réclame l'assistance de mon avocat.

Xander explosa :

— Même maintenant, vous n'avez pas la décence de dire la vérité ! Vous continuerez à mentir jusqu'à votre dernier souffle, pas vrai ? Vous avez tué « l'empereur », le « doc », le « chacal » et Shakes ! Comment avez-vous pu faire ça ? Ils étaient nos frères, notre famille ! Si ça ne tenait qu'à moi, je vous ferais subir le même sort, ajouta-t-il en s'approchant davantage, la mine menaçante.

Fletcher regarda Samantha le prendre par le bras et l'entraîner au loin. Ils s'éloignèrent dans le jardin, Xander continuant à exprimer sa colère.

Les choses ne s'étaient pas trop mal passées, songea-t-il en faisant signe au jeune Ranger de s'approcher.

— Oui, inspecteur ?

— Appelez une ambulance. Il faut l'emmener à l'hôpital.

— Impossible de faire monter une ambulance jusqu'ici. On va devoir l'évacuer par hélicoptère sanitaire. J'ai déjà fait une demande par radio.

Fletcher jeta un coup d'œil à Samantha et Whitfield, côte à côte près des vestiges fumants du feu, et libéra le jeune homme, qui entreprit aussitôt de redescendre pour aller récupérer sa Jeep. Un calme étrange régnait maintenant autour du chalet, comme toujours après l'effervescence d'une arrestation mouvementée. Et comme toujours quand une affaire était bouclée, Fletcher éprouvait une sensation de vide. Mais, cette fois, s'y ajoutait un curieux sentiment de solitude. Allons, songea-t-il en essayant de se secouer, il restait encore du travail pour mettre un point final à cette enquête. Pas mal de détails à régler, même s'il pouvait déjà se sentir satisfait d'avoir fait son boulot.

En partie grâce à lui, un tueur allait se retrouver derrière les barreaux. Mais son cœur se remettrait-il du coup qu'il venait de prendre en voyant l'intimité qui semblait s'être créée entre Samantha et Whitfield ?

Ça, il n'en savait rien.

Samantha entraîna Xander jusqu'au hamac et l'aida à s'y asseoir. Il avait cessé de hurler sa colère, mais il était encore sous le coup d'une vive émotion, respirant fort et les yeux brillants de larmes. Sous prétexte de jeter une poignée de brindilles sur les braises, elle lui tourna le dos un instant pour lui permettre de se ressaisir. Elle savait, mieux que personne, ce que c'était de se sentir furieux, trahi, au point d'avoir envie de pleurer.

Maggie la rejoignit alors qu'elle venait de s'asseoir devant le feu qui repartait un peu, et Samantha sentit les vibrations de son corps encore chargé d'adrénaline.

— Les enfants sont avec un Ranger forestier qui leur apprend à faire des nœuds. Merci d'être restée auprès d'eux, Samantha. Ça m'a beaucoup rassurée.

— Je n'aurais jamais permis qu'on leur fasse du mal, répondit-elle doucement.

Maggie la serra brièvement dans ses bras.

— Merci, répéta-t-elle avant de mettre du bois dans le feu. J'espère que ce salaud va pourrir en prison jusqu'à la fin de ses jours. Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas simplement le balancer dans un ravin ?

Xander laissa échapper un rire bref et amer.

— Crois-moi, c'est ce que j'aurais fait si ce flic n'avait pas veillé sur lui comme une mère poule.

Le silence se fit, tous les regards fixés sur les flammes qui s'étaient remises à danser dans la nuit. Maggie fut la première à reprendre la parole.

— En fait, après le viol, j'ai tout raconté à Perry.

— Et bien sûr, tu lui as donné le nom de ton agresseur, dit Xander.

— Oui, je lui ai dit que c'était « Orange ». On a eu une dispute terrible, après ça.

Elle inspira profondément, comme asphyxiée par le souvenir de cet affrontement.

— Il disait que je devais le dénoncer aux autorités, qu'il était grand temps de punir ces hauts gradés qui sévissent en toute impunité dans l'armée. Grand temps de les envoyer devant une cour martiale. La colère l'aveuglait, l'empêchait de mesurer les conséquences d'une telle dénonciation pour ma carrière militaire. Mais je me dis, maintenant, qu'il avait sans doute raison... D'autant que, de toute façon, cette histoire a sonné le glas de ma vie de soldat. Après... le viol, je suis allée voir le médecin militaire et j'ai opté pour un rapport restreint afin de conserver une trace sans toutefois déclencher d'enquête

policière. Du coup, des prélèvements et des examens médicaux ont été pratiqués et dûment consignés. J'ai pensé que je n'avais pas besoin d'en faire plus. Je savais qu'« Orange » serait automatiquement informé qu'un viol avait été commis dans son unité. Je me suis dit que le fait de savoir que j'en avais parlé au personnel médical l'inquiéterait suffisamment pour qu'il ne s'approche plus jamais de moi. Mais Perry a dû aller lui demander des comptes, et c'est à lui qu'il s'en est pris. Oh ! mon Dieu... Pauvre Eddie... Toutes ces années à croire qu'il avait tué son ami...

— Le fait qu'il existe un rapport et des prélèvements concernant votre viol est une bonne nouvelle, fit remarquer Samantha. Vous allez pouvoir le poursuivre devant les tribunaux et obtenir réparation pour ce qu'il vous a fait subir.

Xander secoua la tête.

— Non, elle ne pourra pas. Dans la mesure où elle n'a pas donné suite, les prélèvements et le rapport ont fini à la poubelle. En cas de rapport restreint, ils ne conservent les éléments de preuve que pendant un an ou deux tout au plus.

— Mais si on...

Samantha fut interrompue par des bruits de moteurs.

Des Rangers qui avaient grimpé jusqu'ici en quad.

Elle vit Fletcher descendre les marches de la véranda et se frayer un passage entre les véhicules et les nouveaux arrivants pour marcher en direction du feu. Il la chercha un instant des yeux, et esquissa un sourire lorsqu'ils se posèrent sur elle. Elle eut alors le sentiment que, dans une autre vie, elle aurait vraiment pu s'attacher à cet homme. Peut-être même plus. Mais les choses s'étaient passées différemment, voilà tout. Lui aussi en avait conscience : cela se voyait dans son regard. Sans vraiment s'en rendre compte, elle avait fait un choix : une fois le danger passé, elle était allée naturellement auprès de Xander, et non auprès de lui.

— L'hélico arrive, dit-il simplement.

Quelques secondes plus tard, les pales de l'hélicoptère brassaient l'air au-dessus de leurs têtes. Feuilles et brindilles tourbillonnèrent dans l'air frais, les flammes du feu se couchèrent, et la bâche qui couvrait des bûches se mit à claquer bruyamment. Un Ranger avait dessiné un héliport de fortune à l'aide de balises lumineuses plantées en cercle dans la clairière. L'espace était tout juste assez grand pour permettre l'atterrissage. Les pales tournaient encore lorsque deux hommes en sortirent avec une civière. Ils se dirigèrent au pas de course vers le chalet sans prononcer un mot, rebroussant chemin quelques minutes plus tard avec Culpepper. Il était blanc comme un linge et respirait par saccades, le visage déformé par une grimace de douleur.

Xander s'était approché des balises lumineuses pour assister à son évacuation, les bras croisés et la mine sombre. Samantha venait de le rejoindre quand la civière passa à leur hauteur.

— Tu dois me croire, fiston, lança Culpepper d'une voix à peine audible. Je ne les ai pas tués. Je te le jure. C'est elle, ajouta-t-il en levant péniblement le bras, doigt tendu vers sa gauche.

Samantha tourna la tête pour voir qui il avait voulu désigner, et vit une femme aux cheveux sombres qui se tenait à deux mètres environ de la civière. Un filet de sang séché zébrait une de ses joues. Avec les balises qui l'éclairaient par en dessous, elle avait l'air d'une apparition fantomatique, même si Samantha supposait qu'elle était arrivée à bord de l'hélicoptère, sans doute en prétendant être de la famille du blessé. Si personne n'avait fait attention à elle au milieu de toute cette agitation, il était désormais difficile d'ignorer sa présence, dans la mesure où elle était armée d'un petit pistolet chromé qu'elle agitait fébrilement dans sa main.

— Il a tué mon Perry, lança-t-elle d'une voix éraillée et tremblante. Et vous vouliez tous dissimuler la vérité, hein ? Tous autant que vous êtes !

Les urgentistes s'étaient immobilisés, n'osant plus faire un geste sous la menace de l'arme.

— Oui, je les ai tués ! Pour les punir ! Je les ai tous tués parce qu'ils préféraient protéger leur réputation et protéger un tueur plutôt que de rendre justice à l'un des leurs. Bande de salauds ! hurla-t-elle en pivotant vers Culpepper.

L'instant d'après elle faisait feu, lui logeant une balle en pleine tête.

Avant que quiconque puisse réagir, elle retourna l'arme contre elle, canon sous le menton, et appuya sur la détente.

EPILOGUE

*En ta présence s'en va l'envie
De ce que je pensais désirer.*

RÛMI.

*Montagne Savage, Maryland,
Dr Samantha Owens,
Trois jours plus tard.*

L'affaire Donovan était désormais close. Les aveux de Karen Fisher, juste avant qu'elle ne se donne la mort, auraient suffi à lui imputer les meurtres d'Eddie et de ses frères d'armes, mais c'était la lettre détaillée retrouvée dans sa voiture — un message d'adieu expliquant ses actes — qui avait permis de mieux comprendre ce qui s'était passé.

Culpepper avait accepté de la recevoir pour lui fournir des explications sur le tir ami et, plutôt que de la rembarasser et de s'en faire une ennemie — au risque de voir la vérité éclater au grand jour —, l'ancien colonel avait choisi de la manipuler. Il avait compris à quel point Karen était déterminée, et son caractère instable, à la limite de la folie, ne lui avait sûrement pas échappé non plus. Il lui avait confirmé qu'Eddie était l'auteur du tir ami qui avait coûté la vie à son mari, puis s'était servi de la petite Jennifer pour attiser encore un peu plus la colère de la veuve. En apprenant que la fillette était le fruit des fougueux ébats de son défunt mari avec Maggie, la femme de « l'empereur » était entrée dans une rage folle, sur laquelle Culpepper s'était appuyé pour lui suggérer de faire le ménage à sa place.

Toujours soucieux de brouiller les pistes et les esprits pour mieux manipuler, le colonel avait pris soin de présenter Maggie comme une fille facile, une Marie-couche-toi-là qui avait accordé ses faveurs à bon nombre d'autres soldats, et en particulier à Eddie. Dans sa folie, Karen avait fini par se convaincre que sa première théorie était la bonne et que Jennifer était bien la fille d'Eddie et de Maggie, ce qui expliquait qu'elle ait montré des photos de l'enfant à Susan, lorsqu'elle était venue la menacer chez elle.

Ils allaient devoir attendre que Culpepper sorte du coma pour que cette version des faits soit définitivement confirmée et que les dernières zones d'ombre soient dissipées. Contrairement à la balle qu'elle avait tirée dans sa propre tête, celle qu'elle avait plantée dans le crâne du colonel n'avait pas été fatale, et Culpepper était arrivé en vie à l'hôpital. Les médecins avaient bon espoir qu'il se réveille, même s'ils ne se prononçaient pas sur d'éventuelles séquelles.

Samantha était restée suffisamment longtemps à Washington pour avoir l'opportunité de lire les fameuses pages qu'Eddie avait retirées de son journal. On y apprenait que Karen était venue le voir dans le but de le faire chanter. Non seulement elle l'avait menacé de révéler à Susan qu'il était l'auteur du tir ami, mais aussi qu'il était le père de Jennifer, ce qu'elle croyait dur comme fer. Elle lui avait mis le marché en main : soit il lui donnait une grosse somme d'argent, soit elle

détruisait sa vie. Karen savait que les Donovan étaient à l'aise financièrement. Quand Eddie avait catégoriquement refusé, arguant qu'il lui suffirait de faire un test de paternité pour prouver que Jennifer Lyons n'était pas sa fille, elle était allée voir Culpepper. Et tout avait dégénéré à partir de là.

Pourquoi Eddie avait-il découpé ces pages avant de les cacher ? Samantha l'expliquait de deux façons : d'abord par précaution, au cas où la situation tournerait au vinaigre, ce qui n'avait pas manqué d'arriver. Une sorte d'assurance que son honneur serait un jour restauré. Ensuite parce qu'il avait honte. Eddie se croyait toujours responsable de la mort de Perry, et Samantha pouvait même imaginer qu'il eût brièvement songé à accepter de payer Karen pour que Susan ne sache jamais ce qu'il avait fait en Afghanistan. Ce qu'il *pensait* avoir fait.

Les médias de Washington s'étaient emparés de l'affaire, les journaux rivalisant d'articles dont certains faisaient figure de sérieux candidats au prix Pulitzer. Reporter local, Taranto avait même eu les honneurs de la presse nationale, l'*USA Today* acceptant de publier un dossier signé de son nom. Un de ses collègues avait rassemblé ses notes, et retravaillé les articles qu'il avait déjà commencé à écrire afin de lui rendre un dernier hommage. Samantha s'en était sincèrement réjouie. Même si elle était posthume, cette reconnaissance professionnelle était un beau cadeau d'adieu pour cet homme qui avait pris de gros risques en acceptant de partager ses informations avec elle. Si gros qu'ils lui avaient coûté la vie.

Et puis, elle avait finalement dû admettre qu'elle n'avait plus rien à faire à Washington. Qu'il était plus que temps de rentrer à Nashville et de reprendre le cours normal de sa vie.

Susan et Eleanor avaient essayé de la convaincre de rester encore quelques jours, mais, même si elle appréciait beaucoup leur compagnie, l'heure était venue de leur dire au revoir. La mère et la femme d'Eddie avaient organisé une petite soirée, la veille de son départ ; une réunion intime juste entre elles, avec, pour seules invitées, deux bonnes bouteilles de Laphroaig. Les verres s'étaient levés en l'honneur de l'homme qu'elles avaient aimé toutes les trois.

Le matin suivant, gueule de bois et cœur lourd, Samantha avait bouclé son sac de voyage et pris un taxi pour l'aéroport.

Quelque part entre le Key Bridge et l'aéroport National Ronald Reagan, alors qu'elle avait songé plus d'une fois aux yeux marron qui l'avaient réchauffée en haut de cette montagne, son téléphone avait sonné. A l'autre bout du fil, une voix calme et grave qui ne suppliait pas, mais exprimait un profond désir :

— Ne pars pas, Sam.

Après l'avoir écouté un moment, elle avait demandé au taxi de la

déposer devant un loueur de voitures plutôt qu'au terminal de départ.

* * *

Elle avait appelé Fletcher alors qu'elle approchait de la rivière Savage. Lui avait expliqué ce qu'elle était en train de faire. Il lui avait gentiment souhaité bon vent, même si elle avait perçu la tristesse qui affleurait dans sa voix.

Elle avait ensuite composé le numéro de son amie Taylor pour la prévenir qu'elle ne rentrerait pas à Nashville avant un moment. Taylor avait accueilli cette nouvelle avec une joie palpable. La joie désintéressée d'une amie qui voulait son bonheur, fût-ce au prix d'un éloignement géographique.

L'appel suivant avait été pour annoncer au directeur de l'institut médico-légal de Nashville qu'elle prenait un congé sabbatique. Passé la première surprise, la réaction de son patron avait été très humaine, et il lui avait souhaité plein de bonnes choses.

Il était grand temps pour Samantha de recommencer à vivre au lieu de se contenter de survivre. Apparemment, elle était la dernière à en prendre conscience.

Quand elle se retrouva pour la seconde fois sur les routes sinueuses qui menaient à cette forêt de montagne, elle eut un moment de panique. *Qu'est-ce que tu es en train de faire ?* Elle ressentit le besoin impérieux de se laver les mains, mais parvint à le chasser dans l'instant. Elle n'avait plus besoin de cette béquille.

Xander et Thor l'attendaient près d'un quad à l'endroit convenu. Le sourire rayonnant de Xander avait la force des évidences, et elle lui sourit en retour.

— Je ne pensais pas que tu viendrais, dit-il.

— Moi non plus. Honnêtement, je ne suis pas certaine de savoir ce que je fais ici.

— Tu entres en convalescence, dit-il en la prenant dans ses bras.

* * *

Samantha et Xander avaient passé les derniers jours à profiter du moment présent, à regarder Thor gambader dans la clairière, à apprendre à mieux se connaître. Un programme qu'elle n'avait pas l'intention de modifier aujourd'hui.

D'humeur particulièrement paresseuse, elle était allongée dans le hamac, son gros orteil touchant le sol. Elle se poussait mollement, se laissant aller au plaisir du mouvement qui participait à la sensation de légèreté dont jouissait tout son être. Elle aimait être là, dans cet endroit baigné de nature et de silence, en haut d'une montagne. Le

soleil étincelant lui chauffait les épaules. Ici, elle dormait comme une marmotte, se nourrissait de gibier et oubliait sa crème solaire. D'ailleurs, des taches de rousseur se pavanaient par dizaines sur son nez.

Si un homme gagnait à être connu, c'était bien Xander. Erudit, drôle et d'une incroyable gentillesse, il l'entraînait aussi bien dans des promenades silencieuses que dans des débats passionnés sur toutes sortes de sujets. Il réveillait une Samantha dont elle avait presque oublié l'existence. Une Samantha joyeuse. Une Samantha qui n'était pas écrasée par la culpabilité, entravée de corps et d'esprit par les tragédies du passé.

Xander savait ce que c'était, de perdre des êtres aimés.

C'était aussi simple que ça.

Il lança une nouvelle fois la branche pour le plus grand plaisir de Thor, puis s'allongea dans l'herbe.

— On va devoir redescendre, à un moment ou un autre.

— De notre petit nuage ?

— De notre grande montagne.

— Pourquoi ? Je croyais que tu n'aimais pas la compagnie des hommes. Ce n'est pas pour ça que tu es venu t'installer ici ? Pour fuir la société ?

— Non, je suis venu attendre la venue des Martiens.

Je pensais que tu étais au courant.

— Ah, ah ! Très drôle.

Il lui décocha un sourire lumineux, et elle sentit des phénomènes très étranges se produire dans son ventre.

— Ouais, je suis un type poilant, répondit-il avec le plus grand sérieux. Et maintenant, soyons précis, docteur Owens. Je n'ai jamais dit que je voulais fuir la société, même si je me passe très bien de beaucoup de choses qui semblent indispensables à la plupart de nos compatriotes. Et puis, les gens qui se sont installés par ici ne sont pas ceux que je cherche à éviter. Ils respectent la nature et la liberté individuelle. La différence. Il existe une mentalité propre à la population qui vit dans ces forêts, Sam. Ici, on est seul avec ses pensées. Il n'y a ni téléphone, ni télévision, ni ordinateur pour vous distraire et combler le vide de votre existence.

— Je me rends compte que je ne t'ai jamais demandé comment tu faisais pour gagner de l'argent.

Il éclata de rire.

— L'argent ne m'a jamais intéressé, tu sais. J'ai des économies et je ne dépense pas grand-chose, parce que j'ai tout ce qu'il me faut, ici. Et puis, j'en gagne un peu en faisant le guide de pêche. Je ne travaille que par le bouche-à-oreille, ça permet de filtrer les clients. Il y a des endroits fabuleux, dans le coin, pour les amateurs de pêche à la

mouche. Tu as vu celles que je fabrique sur mon établi ? Je peux passer des heures sur un seul de ces leurres.

Il lança de nouveau la branche que Thor venait de lui rapporter.

— Je fais un minimum de paperasserie, mais on ne peut pas y couper tout à fait, à moins de devenir un véritable ermite, ce que je ne suis pas encore. Alors je me rends une fois par mois à Frostburg où j'ai une boîte postale, et je relève mon courrier. Après ça, je vais dans un petit restau qui est resté intact depuis les années 50. C'est un endroit vraiment agréable pour prendre un café ou manger un morceau en ouvrant son courrier. Une fois que j'ai mis de l'ordre dans mes affaires, je retourne me réfugier en haut de ma montagne. Tu vois, c'est ce que je pensais faire avec toi, aujourd'hui. On pourrait aller manger des trucs pleins de graisse et ouvrir des enveloppes.

— Présenté comme ça, c'est extrêmement tentant. Mais pour en revenir à ton boulot de guide... Comment font tes clients s'ils doivent annuler ? Ils ne peuvent pas te joindre.

Un sourire amusé se dessina sur les lèvres de Xander.

— S'ils ne se présentent pas, je vais pêcher sans eux, voilà tout. Si ça leur tient vraiment à cœur, je considère qu'ils doivent se débrouiller pour venir, quoi qu'il arrive. Sinon... Eh bien, tant pis pour eux. C'est eux qui vont rater une belle journée de pêche dans un décor fabuleux, pas moi.

— Comment est-ce que tu fais pour te tenir informé ?

— Les Rangers forestiers me disent s'il se passe quelque chose d'important, ou alors les gens que j'emmène pêcher. Mais Dieu merci, je n'ai pas droit à toutes les conneries superficielles que tu dois sûrement te farcir tous les jours à Nashville. Je veux juste qu'on me prévienne si une météorite est sur le point de détruire la planète. Et encore...

Elle remit le hamac en branle à l'aide de son pied. Xander était le genre de personne avec qui le silence n'avait rien de pesant, songea-t-elle en fermant les yeux quelques instants, pour mieux goûter le plaisir du balancement. Elle appréciait de ne pas se sentir tenue de parler en permanence.

— La solitude n'est pas trop dure à supporter ?

— Je n'éprouve pas de sentiment de solitude. Je suis seul, oui, mais c'est un choix. Je peux aller voir des gens si le cœur m'en dit. D'une manière générale, j'aime ma tranquillité. Je ne supporte pas d'être entouré de gens qui s'agitent dans tous les sens et me disent ce que je dois faire. Pour ça, j'ai déjà donné. Vivre à mon rythme, dans la quiétude et sans rien devoir à personne, voilà mon idée du bonheur. Mes bouquins, ma musique, la nature, Thor et une ou deux bières bien fraîches... Rien ne peut me rendre plus heureux.

— Et le mariage, les enfants ? Tu n'as jamais eu envie de fonder

une famille ?

— Ouh... ça devient très personnel, là.

Mais il lui adressa un sourire plein d'assurance et elle ressentit une fois de plus ce truc bizarre dans son ventre. A vrai dire, elle ne comptait plus le nombre de fois où ce phénomène s'était produit, depuis qu'elle se trouvait seule, ici, en sa compagnie.

— Désolée, je ne voulais pas être indiscrete. J'essaie simplement de comprendre.

— Mais tu es bien placée pour me comprendre, non ?

Tu vis seule depuis deux ans, si je ne m'abuse.

Elle ne répondit pas tout de suite, renversant la tête sur le filet du hamac et fixant un moment les nuages du regard.

— Oui, j'ai vécu seule pendant les deux dernières années de ma vie. Mais contrairement à toi, je n'ai pas désiré cette solitude. Je l'ai subie. J'ai vécu dans un désert affectif, et ça a été très dur.

— Ça, c'est le passé. A présent, tu peux habiter chez moi si tu le souhaites. Tu es à ta place, ici. Même Thor est amoureux de toi.

Elle se balançait en silence pendant quelques minutes.

— C'est ma faute, s'ils sont morts.

Xander alla la rejoindre, l'assit sur le hamac et lui caressa tendrement la joue. C'était le geste le plus intime qu'il avait eu envers elle depuis qu'il l'avait accueillie au pied de la montagne et qu'il l'avait prise dans ses bras, tout doucement, comme si elle était une grande brûlée.

Sans qu'elle ait eu besoin de dire quoi que ce soit, il avait toujours observé une distance respectueuse, dans ses paroles comme dans ses gestes.

— Sam... Tu n'as donc toujours pas compris qu'à moins de tuer quelqu'un de ses propres mains, on n'est pas responsable de sa mort ?

— Ce n'est pas vrai. Ce sont mes actes, mes décisions, qui ont mis Simon en danger. Mon égoïsme. L'importance que je donnais à ma petite personne et à tout ce qui tournait autour de moi, et en premier lieu à mon activité professionnelle. J'ai toujours accordé plus de place aux morts qu'aux vivants, Xander. Et tu vois, c'est ce que je continue à faire. Il faut que tu saches ça sur moi.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, et je te dirai si tu es responsable ou pas.

— Non.

— Sam... As-tu eu l'occasion de parler de tout ça à quelqu'un ? D'en parler vraiment, je veux dire ? Et puis qu'est-ce qui te retient de te confier à moi ? Tu penses que je vais te juger ? Que ça changera le regard que je porte sur toi ? Songe à ce que je t'ai avoué depuis qu'on s'est rencontrés. J'ai admis m'être rendu coupable d'un grave mensonge, en couvrant une bavure qui a coûté la vie à un de mes

compagnons d'armes. J'ai menti au gouvernement des Etats-Unis et au JAG corp, le bureau qui fournit les juges, les avocats et les procureurs de la cour martiale. J'ai trahi toutes les règles auxquelles je croyais. J'ai foulé aux pieds le code d'honneur qui, jusque-là, était le socle de ma vie. Moi aussi j'ai ployé sous le poids de ce fardeau, jusqu'à ce que tu viennes ici, que ta présence lumineuse s'impose à moi et que tu réclames la vérité. Et je te l'ai donnée, Sam. Tu ne veux donc pas faire de même ? Tu ne comptes pas t'offrir ce cadeau ? T'alléger un peu de ton fardeau ?

— Je croyais qu'on n'était responsable d'une mort que si on tuait la personne de ses propres mains.

Il se contenta de la regarder.

— Tu n'as pas tué « l'empereur », Xander. C'est Culpepper qui l'a tué.

— Probablement. Mais s'il ne sort jamais de son coma ou qu'il a des séquelles mentales, le doute risque de persister à jamais. Le fait est que j'étais là où ça s'est passé, et que je ne peux pas m'empêcher de me dire que j'aurais dû sauver Perry. J'aurais dû comprendre ce qui se passait. Alors oui, j'ai le sentiment que c'est aussi mon doigt qui a pressé la détente, cette nuit-là.

— Xander, tu as tiré ou tu n'as pas tiré. C'est l'un ou l'autre.

— J'ai trahi ce que j'avais promis de respecter. Je me suis parjuré devant les autorités et devant moi-même, Sam. Ton histoire est différente. Tu as simplement endossé la responsabilité de la mort de ta famille. Il y avait un lourd manteau de culpabilité qui attendait au-dessus de leurs cercueils et personne n'en voulait, sauf toi qui t'es jetée dessus et qui l'as enfilé. Parce que tu savais qu'une fois cachée dans ses replis, tu ne serais plus tenue de te relever et d'aller de l'avant. Pourtant, ce manteau ne t'appartient pas. Il appartient au hasard, à la fatalité, et il faut maintenant que tu t'en dépouilles. Que tu le rendes à ses véritables propriétaires.

Elle se mit à pleurer. Elle avait gardé les yeux secs pendant près de deux ans et, depuis qu'elle avait quitté Nashville pour autopsier Eddie, elle s'était transformée en fontaine.

Xander n'insista pas. Il vint s'asseoir à côté d'elle sur le hamac et la considéra en silence, puis sembla prendre une sorte de décision. Malgré le chagrin à vif qui lui déchirait l'estomac, Samantha sentit le changement d'attitude dans le corps de Xander, dans sa posture, avant même qu'il ne passe le bras autour de ses épaules pour l'attirer à lui. Il posa doucement son visage baigné de larmes sur son torse et la tint ainsi sans prononcer un mot, la laissant pleurer tout son soûl.

Elle n'aurait su dire combien de temps ils restèrent dans cette position. A un moment, les larmes avaient cessé de couler, et elle s'était mise à parler. Le soleil s'était couché et Xander avait fait un feu.

Les flammes réchauffaient les pieds de Samantha, et Xander réchauffait tout le reste. Il l'écouta patiemment, sans jamais l'interrompre, la laissant raconter son histoire à son rythme. Et quand, finalement, elle se tut, leurs larmes se mêlèrent.

*Nashville, Tennessee,
Dr Samantha Owens Loughley,
Le 1^{er} mai 2010.*

Sam était en train de pratiquer une dissection complexe d'une rupture de l'aorte quand le téléphone de la morgue se mit à sonner. Stuart Charisse, son assistant, alla décrocher.

— Docteur Loughley ? lança-t-il quelques secondes plus tard. Votre mari au téléphone.

— Ah, c'est pas trop tôt. Merci, Stuart. Vous pouvez le mettre sur haut-parleur, s'il vous plaît ? Je ne voudrais pas que quelqu'un me pique ma place.

— Zut, c'était justement mon intention, dit Stuart avec un sourire, avant d'appuyer sur une touche.

Un petit grésillement se fit entendre. La ligne était mauvaise, mais heureusement, son patient se trouvait sur la table d'autopsie la plus proche du téléphone.

— Salut, Simon. Je t'ai mis sur haut-parleur, alors reste décent dans tes propos. Bon alors, quoi de neuf ?

— Salut, ma belle. Est-ce que vous gardez un œil sur ce qui se passe dehors, dans ton bunker ?

— Pour le moment, je garde surtout un œil sur la belle plaque d'athérome que je suis en train de mettre au jour. Pourquoi est-ce que tu demandes ça ? Ça empire ? Il avait commencé à pleuvoir des hallebardes la veille, et ça ne s'était pas arrêté une seconde depuis. Vingt centimètres d'eau étaient déjà tombés sur Nashville, et on sentait l'inquiétude monter parmi les habitants. Simon lui avait conseillé de ne pas se rendre à l'institut médico-légal, ce matin, mais ils avaient beaucoup de retard et elle avait décidé de ne pas l'écouter. Si la situation s'aggravait autant que le prévoyaient les météorologues, elle risquait bien d'être coincée ici pendant une nuit ou deux, voire davantage. Les experts parlaient d'inondations centennales, qui avaient toutes les chances de prendre des proportions dantesques. La veille, les rues de Memphis avaient été recouvertes de trente centimètres d'eau, et la situation risquait d'être pire à Nashville. Avec un centre-ville traversé d'une rivière et des affluents qui couraient dans la banlieue, les conséquences pouvaient être dramatiques.

— Oui, ça empire vraiment.

Elle perçut quelque chose d'inhabituel dans la voix de son mari. Simon était un scientifique, un homme rationnel. Rien ne le déstabilisait. Même sa fausse couche, quelques mois plus tôt, n'avait pas réussi à l'ébranler. Sa faculté de résilience avait d'ailleurs été à l'origine de graves frictions entre eux. Il avait beaucoup insisté pour

qu'elle tourne la page et qu'ils essaient de nouveau d'avoir un troisième enfant. Mais Samantha ne se sentait pas du tout prête. Pour le moment, l'idée d'une nouvelle grossesse lui était insupportable, et elle n'était pas sûre d'avoir envie un jour de retomber enceinte.

Ils avaient fini par trouver un compromis : ne plus évoquer le sujet. Ce qui avait sauvé leur mariage, du moins temporairement.

— Simon, ne quitte pas une seconde.

Elle pratiqua la dernière incision et mit la coupable à nu : une belle plaque d'athérome presque entièrement calcifiée, qui était responsable de la rupture de l'aorte. A présent, elle pouvait faire une petite pause.

Elle retira ses gants et alla saisir le combiné, prenant soin de désactiver la fonction haut-parleur.

— Désolée, Simon. J'étais en pleine dissection. Alors, dis-moi, ça devient inquiétant ?

— Des opérations de sauvetage sont en cours à River Plantation.

Maintenant, elle avait les oreilles grandes ouvertes.

— Vraiment ? Si près de chez nous ? Le niveau de la rivière Harpeth est monté si haut que ça ?

— Oui. Notre sous-sol commence déjà à être inondé. Je ne veux pas t'inquiéter, mais je crois qu'on ferait bien de foutre le camp d'ici.

— Quoi ? Tu veux abandonner la maison ?

— Sam, il y a sept ou huit centimètres d'eau dans le sous-sol et ça ne va pas s'arranger, d'accord ? Je n'ai ni sacs de sable ni quoi que ce soit d'autre pour empêcher l'eau d'entrer. Et si le niveau de la rivière monte encore... Tu sais, c'est vraiment dingue, ici. Attends... je vais t'envoyer une photo.

Samantha sortit son téléphone portable de sa poche. Quelques secondes plus tard, un petit son indiqua qu'elle venait de recevoir un MMS.

Elle l'ouvrit et fixa l'écran d'un regard incrédule. Ils vivaient à proximité d'un affluent de l'Harpeth, mais suffisamment en hauteur pour ne jamais s'être sentis concernés par les problèmes d'inondation. Pourtant, leur jardin était bel et bien sous l'eau.

— C'est de la folie, murmura-t-elle. Ça doit être... quoi ? Au moins neuf mètres au-dessus du niveau critique de crue !

— On est à plus de dix mètres pour le moment. Et on n'a plus de courant. Je ne peux pas rester ici avec les jumeaux, Sam. Imagine que ça monte encore... Non, pas question de prendre ce risque. J'évacue Maddy et Matthew tout de suite.

— Comment vas-tu faire pour partir ? Une partie de l'allée qui mène au garage est inondée, je le vois sur la photo que tu viens de m'envoyer.

— C'est pour ça qu'il faut que je foute le camp tout de suite, parce

qu'après, on risque d'être coincés. Bon sang, tous nos meubles... nos souvenirs...

La peur qu'elle perçut dans la voix de Simon s'insinua en elle.

— Ne t'en fais pas pour ça, dit-elle. Et puis, il ne faut pas imaginer le pire, quand même. C'est déjà incroyable que l'eau soit venue jusque dans notre sous-sol. Simon, prends juste mon ordinateur portable, s'il te plaît, et partez tout de suite.

— Ça marche. Je t'appelle dès qu'on est au sec et en sécurité. Je vais aller chez Taylor et Baldwin. Ils habitent encore plus haut que nous, et il est impossible que l'eau monte jusque-là. Toi, tu ne bouges pas de là où tu es, d'accord ? La morgue n'est pas en zone inondable. Je t'aime, Sammy.

— Je t'aime aussi, mon cœur. Sois prudent et téléphone-moi à la seconde où tu poses le pied chez Taylor. Au fait, tu veux que j'essaie de la joindre pour lui dire que vous arrivez ?

— Je suis sûr qu'elle a été appelée en renfort. Le plan d'urgence a été déclenché, tu sais, et le département de police mobilise tous ses effectifs. De toute façon, j'ai la clé de chez eux, au cas où Baldwin ne serait pas là non plus. Je ne pense pas qu'ils en voudront à quelques pauvres hères trempés comme des soupes d'être venus trouver refuge chez eux. Cinq minutes pour ramasser nos affaires et dix minutes pour le trajet, plus... disons un quart d'heure pour les impondérables, et je t'appelle pour te dire que tout va bien.

— D'accord. Tu fais très attention, hein ?

— Bien sûr. A tout de suite, ma belle.

Simon raccrocha sur ces mots. Samantha se tourna vers Stuart, qui en avait visiblement assez entendu pour être fou d'inquiétude. Il était presque aussi pâle que les patients allongés sur les tables d'autopsie.

— Ma mère vit à River Plantation, dit-il. Je viens de l'appeler, mais elle ne répond pas.

— Allez dans mon bureau et allumez la télévision, qu'on voie un peu ce qui se passe. Ne vous inquiétez pas trop, Stuart, ajouta-t-elle d'une voix aussi ferme que possible malgré sa propre angoisse. Vous avez entendu ce qu'a dit mon mari : les opérations de sauvetage sont en cours.

Samantha éprouvait un étrange sentiment d'irréalité. D'un seul coup, la rupture de l'aorte de son patient ne lui semblait plus si importante que ça. Mais elle ne pouvait pas laisser le cadavre dans cet état.

Elle renfila ses gants et se mit à travailler avec des gestes rapides. Elle connaissait à présent la cause du décès, et c'était bien là le principal. Le reste, ce n'étaient que des détails qui pouvaient attendre.

Stuart revint quelques minutes plus tard.

— Sam, c'est terrible. Il y a déjà des morts. Et ça va s'aggraver.

Malgré la panique qui la gagnait, elle se composa une voix rassurante.

— On reste calme, Stu. Tout va bien se passer. Appelez Taylor Jackson pour moi, s'il vous plaît. Je vais lui demander de contacter ses collègues pour s'assurer que votre mère est en sécurité.

Joindre Taylor lui prit cinq longues minutes, juste assez pour en terminer provisoirement avec son patient. Elle allait devoir noter l'interruption de l'examen dans son rapport, mais l'homme avait quatre-vingt-quatorze ans, et elle doutait que sa famille cherche à en savoir plus sur les raisons de son décès. D'ordinaire, elle n'était pas du genre à bâcler le travail, mais il y avait quelque chose dans l'air, quelque chose d'étrange et d'alarmant qui lui disait que l'autopsie n'était pas la priorité du moment.

— J'ai Mme Jackson en ligne, lança Stuart.

Samantha répéta les mouvements qu'elle avait effectués plus tôt, retirant ses gants et s'emparant du combiné. Elle activa le haut-parleur pour que Stuart puisse suivre leur conversation, et la voix puissante du lieutenant de police Taylor Jackson emplit la pièce.

— Sam ? Ça va ? Je ne vais pas pouvoir te parler longtemps, tu sais. Je te jure, on ne sait plus où donner de la tête ! Toute la ville sera sous l'eau avant ce soir. Les commerces qui longent la Cumberland ont déjà les pieds dans la flotte, et si tu voyais Bellevue, là où j'ai été envoyée !

— Mon Dieu... Ecoute, Taylor, pardon de te déranger, mais Simon m'a appelée pour me dire que notre sous-sol est déjà inondé. Il a décidé de quitter la maison et d'aller se réfugier chez toi avec les enfants. Je suis arrivée à la morgue tôt ce matin, mais il m'a dit que des opérations de sauvetage étaient en cours tout près de là où tu es, à River Plantation. La situation est si grave que ça ?

— Oui, c'est vraiment grave, Sam. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Rappelle Simon et dis-lui de rester tranquillement chez vous. Le niveau de l'eau de l'Harpeth monte trop vite, il n'arrivera jamais à rouler jusqu'à chez moi. Ils seront plus en sécurité en grimpant à l'étage pour attendre les secours. Je vais m'assurer que les équipes de sauvetage savent que votre quartier est inondé, et je vais demander qu'on envoie un Zodiac chez toi.

Un affreux pressentiment glaça le sang de Samantha.

— Taylor, je crois qu'il a déjà quitté la maison.

— Vraiment ? Merde... Bon, appelle-le tout de suite. Samantha avait déjà sorti son téléphone portable. Simon ne répondait pas. Elle raccrocha aux premiers mots de l'annonce de la messagerie vocale et appela de nouveau. Même résultat. Elle essaya ensuite à la maison, pour le cas où il aurait été retardé ou aurait changé d'avis. La sonnerie retentit également dans le vide.

— Il ne répond pas, Taylor. Ni sur son portable ni à la maison.

Sa voix était montée d'une octave. Elle entendit Taylor lancer des ordres, et sa main se crispa sur le combiné.

— Taylor ? Tu m'as entendue ?

— Oui, oui... Ecoute, pas de panique, d'accord ? Les réseaux électrique et téléphonique sont en piteux état. Je vais demander qu'on envoie quelqu'un sur la route qu'il a empruntée. Mais ils sont sûrement déjà chez moi.

— Mais tu m'as dit qu'il n'arriverait jamais à...

— Je me suis sûrement trompée.

Taylor ne s'était pas trompée. Deux heures plus tard, une équipe de sauvetage trouvait la voiture de Simon remplie d'eau, en équilibre contre un pilier de la façade du supermarché Publix.

La voiture était vide.

Nashville, Tennessee,
Dr Samantha Owens,
Aujourd'hui.

Samantha se tenait devant le panneau rouge et blanc « A vendre » planté au pied de son allée de jardin. Depuis ce matin, on pouvait également y lire la mention « Offre d'achat en cours ». Le camion de déménagement venait de partir à l'instant. Elle regarda l'imposant véhicule qui emportait son ancienne vie disparaître à l'angle de la rue, puis se tourna vers la jolie villa.

Tant de souvenirs. Bons, mauvais, banals ou extraordinaires, parfois les deux à la fois.

Il était temps de faire ses adieux.

C'était moins douloureux qu'elle ne s'y était attendue. Des images lui traversèrent brièvement l'esprit : le jour où ils avaient emménagé ici, le jardin illuminé de guirlandes électriques le soir de leur mariage, le retour de la clinique avec les jumeaux...

Toute une existence dont il ne restait que des cendres.

Elle avait passé sa vie entière à Nashville, à l'exception d'une parenthèse à Washington pour ses études de médecine. Jamais elle n'aurait songé qu'elle quitterait un jour cette ville. Sa ville. Et pourtant, ce jour était arrivé.

Avec la perte de sa famille, un fossé s'était creusé entre elle et Nashville, si profond qu'elle n'était pas certaine qu'il puisse un jour se combler. Bien sûr, elle pourrait revenir le temps d'un week-end, en touriste. Mais elle ne se voyait plus vivre ici.

Sa BMW était remplie d'objets qu'elle n'avait pas osé confier aux déménageurs, le plus précieux d'entre eux étant, sans nul doute, l'urne en marbre qui contenait les cendres de sa famille.

Simon avait toujours dit qu'il voulait être incinéré, un souhait exprimé noir sur blanc dans son testament.

Mais les jumeaux... L'idée de les enterrer, de les laisser tout seuls dans un cimetière, lui avait été insoutenable.

Tu n'es que poussière et tu retourneras en poussière.

C'était ce gentil monsieur, au crématorium, qui lui avait proposé une solution.

Ça doit rester entre nous, mais on peut les mettre avec leur père, si vous le souhaitez. Comme les enfants ne prennent pas beaucoup de place...

Oui, Matthew et Madeline étaient assez menus pour entrer avec leur père dans le cercueil en carton qui disparaîtrait dans le four de crémation. Assez menus pour pouvoir être réduits en cendres en même temps que lui, mélangés à jamais, unis à jamais.

C'était illégal, mais ils l'avaient quand même fait. C'était donc sa

petite famille au complet que contenait l'urne funéraire, scellée en attendant qu'elle décide de disperser les cendres dans le vent.

Simon avait demandé que ce soit fait du haut d'une montagne. Celle d'où ils s'envoleraient tous les trois pour l'éternité s'était naturellement imposée à Sam.

Un bras puissant vint s'enrouler autour de sa taille, lui apportant le soutien nécessaire au moment précis où elle en avait besoin. Il savait quand se faire discret, et quand être présent.

— Sam, tu es bien certaine d'avoir pris ta décision ? Après ça, impossible de revenir en arrière.

Impossible de revenir en arrière. On ne pouvait mieux dire. Le droit de revoir sa copie ne vous était pas accordé, en ce bas monde. Elle le savait mieux que personne.

Elle se tourna pour lui faire face. Il s'était laissé pousser la barbe, et un peu les cheveux. Il avait l'air sauvage, indompté. Leurs regards se croisèrent et le cœur de Samantha se serra sous la caresse de ses yeux sombres.

Xander, le soleil de sa vie.

Elle posa la main sur sa joue barbue, ses lèvres closes dessinant un tendre sourire.

— Absolument certaine. Rentrons à la maison.

Ils montèrent à bord de la BMW, Xander au volant. Il s'éloigna lentement, pour le cas où elle aurait envie de se tourner sur son siège pour regarder disparaître la maison.

Elle n'en avait pas envie. Elle ferma les yeux, et songea au bon air qui l'attendait là-haut. A la verdure des arbres. A l'eau claire des ruisseaux. Aux bras de l'homme qu'elle aimait.

Enfin, elle était en paix avec elle-même.

REMERCIEMENTS

Ma famille professionnelle, mon village. Sans eux, rien de tout cela ne serait possible.

Mon cher agent littéraire, Scott Miller, qui a vraiment cru à ce projet dès le départ et qui m'a aidée à y croire, moi aussi.

Alex Slater, qui me gère.

Adam Wilson, mon rédacteur littéraire chez Mira, qui m'a tellement aidée tout au long de ce récit.

L'équipe de Mira qui a réalisé un travail extraordinaire à chaque étape de la vie de mes romans, et toutes celles et ceux qui ont donné de leur temps pour que *A Deeper Darkness* devienne une réalité, en particulier Margaret Marbury, Valerie Gray, Miranda Indrigo et ma merveilleuse attachée de presse Tiffany Shiu.

La fine équipe de Brilliance Audio, et plus particulièrement Sheryl Zajechowsk, Natalie Fedewa et l'incroyable Joyce Bean.

Ma tribu : Laura Benedict, Jeff Abbott, Erica Spindler, Allison Brennan, Toni McGee Causey, Alex Kava, Jeanne Veillette Bowerman, Jill Thompson, Del Tinsley, Paige Crutcher, Cecelia Tichi, Alethea Kontis, Jason Pinter et Andy Levy.

Comme chaque fois, Joan Huston a déniché toutes mes erreurs.

Un grand merci à tous ceux qui m'ont servi de conseillers techniques pour la rédaction de ce livre : Sherrie Saint, Dr Sandra Thomas, David Achord et Andy Levy. Kelly Kennedy, auteur de *They Fought for Each Other : The Triumph and Tragedy of the Hardest Hit Unit in Iraq*, m'a donné une idée de ce qui pouvait se passer dans la tête d'un soldat en temps de guerre, et Craig Mullaney, auteur de *The Unforgiving Minute : A Soldier's Education*, m'a appris ce que signifie être un Ranger.

L'histoire du tir ami dont a été victime Perry Fisher dans ce roman est inspirée d'un fait réel. Mon professeur préféré au lycée, M. Dave Sharrett, qui, curieusement, s'est avéré être mon cousin au troisième degré, avait un fils du nom de David H. Sharrett II. Ce garçon adorable, que tout le monde connaissait sous le surnom de « Bean », est parti faire la guerre en Irak. Il n'en est hélas jamais revenu, victime d'un tir ami, et l'armée a tout d'abord caché les véritables circonstances de son décès. Avec l'aide de James Meek, un de mes

anciens camarades de classe, Dave et Vicki Sharrett sont parvenus à mettre l'affaire sur la place publique, et justice a finalement été rendue à leur fils.

Je sais que rien ne pourra jamais apaiser leur chagrin, mais j'espère que ce livre leur apportera un peu de réconfort. Que Dieu bénisse tous nos soldats. Leur bravoure et leur altruisme m'impressionnent au plus haut point.

Pour finir, je dois remercier ma merveilleuse famille : mes très chers parents qui m'ont accompagnée avec une patience infinie au cours de la rédaction de ce roman, et Randy, mon divin mari, qui a enduré tant de choses avec sa grâce coutumière...

Sans toi, je serais perdue.

TITRE ORIGINAL : A DEEPER DARKNESS
PUBLIÉ PAR MIRA®

Traduction française : VALÉRY LAMEIGNERE

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin

© 2012, J.T. Ellison.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Paysage : © ILDIKO NEER/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : ATELIER D. THIMONIER

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-4202-5

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ANDREA ELLISON

Les morts ne mentent jamais

Les mains tremblantes, le Dr Samantha Owens peine à reposer le combiné du téléphone. Ainsi Eddie, son grand amour de jeunesse, est mort – victime d'un banal et tragique vol de voiture. Les cadavres, Sam les connaît bien : en tant que médecin légiste, elle est habituée à les côtoyer jour après jour, et à en percer tous les secrets. Pourtant, cette fois, elle se sent flancher. Sera-t-elle capable, comme le lui a demandé la mère d'Eddie, d'autopsier le corps de celui qu'elle a autrefois follement aimé ? Elle le devra, par respect pour sa mémoire, et parce que c'est une professionnelle. Et sa détermination est d'autant plus forte que des éléments étranges viennent complexifier l'enquête. Qui a appelé Eddie le jour de sa mort, l'obligeant à prendre sa voiture ? Qui a arraché plusieurs pages de son journal intime ? Mais, surtout, pourquoi ses poumons contiennent-ils du sable ? Sam s'en fait la promesse : elle trouvera une réponse à chacune de ces questions. Car, s'il est quelque chose qu'elle sait avec certitude, c'est que les morts ne mentent jamais...

A PROPOS DE L'AUTEUR

Diplômée de l'université de George Washington, Andrea Ellison a fait partie de l'équipe des conseillers de la Maison-Blanche avant de poursuivre sa carrière dans le privé puis de se lancer dans l'écriture en s'installant à Nashville. Passionnée par la médecine légale et les enquêtes policières, elle a collaboré avec la police et le FBI pour rédiger son premier roman. Depuis sa série centrée sur le lieutenant Taylor Jackson, elle s'impose comme une spécialiste du thriller d'enquête noir.

